

GéoProximités

gps - Revue de Géographie et Sciences Sociales

0 | 2023

MA PROXIMITÉ



géoProximités

**gps - Revue de Géographie et
Sciences Sociales**

0 | 2023

MA PROXIMITÉ

**Numéro inaugural coordonné par Nicolas Lebrun, directeur de la revue,
et le comité éditorial**

Sommaire

Introduction

Nicolas Lebrun	9
Pour une conscience de proximité(s)	

Semaine 1

L'invité de la semaine : Lionel Dupuy.....	15
<i>A la recherche du temps perdu</i> (Marcel Proust) : rhétorique et réalité d'une proximité accessible à tous.	

Flora Lecomte.....	19
Dis-moi comment tu nommes tes champignons, je te dirai d'où tu viens : comment le champignon nourrit l'appropriation territoriale par la proximité	

Caroline Tafani	24
Le développement de la Corse au prisme des proximités locales : enjeux de recherche	

Semaine 2

Les invité-es de la semaine : Marie Ferru et Alain Rallet.....	29
Regards croisés sur les proximités : un intérêt renouvelé pour la géographie et les sciences sociales ?	

Guy Di Méo	33
Espaces et temps de la proximité	

Valérie Billaudeau.....	36
Proximité « film de recherche et spectateurs » : exemple de Scoper	

Semaine 3

L'invité de la semaine : Olivier Lazzarotti	41
Proximité... hum... Laisse-moi un peu réfléchir. Ok...	

Sylvie Considère.....	44
L'espace de proximité au cœur des apprentissages en géographie au cycle 3	

Yannis Nacef.....	47
Les hameaux de montagne à l'écart et la recherche de la distance	

Semaine 4

L'invitée de la semaine : Claire Tourmen	57
Le va-et-vient entre proche et périphérique, au cœur du développement de l'intelligence	

Nathalie Audas	63
Expériences de vie confinée. Vers une recomposition temporaire de(s) proximité(s)	

Théophile Plouvier	67
L'approche réflexive en géographie et le positionnement du chercheur : (en)jeux de proximités ?	

Semaine 5

L'invité de la semaine : Thierry Ramadier.....	73
La multi-dimensionnalité de la proximité géographique	

Myriem Kadri.....	77
Mes proximités, une affaire de distance sensible ?	

Catherine Gauthier.....	82
De l'étrange proximité socio-spatiale du kebab en région	

Semaine 6

L'invitée de la semaine : Lise Bourdeau-Lepage.....	91
La difficile alliance des formes de proximités en matière de bien-être	

Marie-Christine Gahinet	94
L'évolution de la proximité dans le commerce alimentaire	

Felix de Montety	97
Au plus près de la pente ? Quelques effets sensibles et ethnographiques de mobilités cyclables sur un terrain d'enquête en montagne	

Semaine 7

L'invité de la semaine : Bernard Pecqueur	105
Comment l'économie des proximités s'est "prise les pieds dans le tapis" et comment en sortir.	

Josepha Milazzo	110
Village global versus Village périurbain. Approximer les métamorphoses villageoises par la proximité	

Xavier Lehmann	120
La proximité, une question de typologie(s) ?	

Semaine 8

L'invité de la semaine : Richard Shearmur	125
Localisation et proximité géographiques : comment les mesurer dans un univers de mobilité ?	

Juliette Benedetti, Karine Emsellem et Stéphane Bouissou	131
D'ici ou de là-bas ? Diversité d'appréhension des proximités alimentaires à partir des points de vente niçois.	

Jérôme Lageiste	136
Voyager ou faire l'expérience conjointe de la proximité et du lointain	

Semaine 9

L'invitée de la semaine : Anne-Lise Humain-Lamoure141
Quand la proximité fait loi

Maiwenn Raoul145
Proximité et violence. Réalités de terrain(s) dans l'informalité péruvienne

François Singue Diouf150
Le foyer la nuit, un espace de proximité redécouvert à la faveur de la covid-19 à Dakar, au Sénégal

Semaine 10

L'invité de la semaine : François Moullé155
La frontière, entre distance symbolique et proximités relationnelles.

Corinne Luxembourg158
« Gennevilliers est le centre du monde et Paris sa plus proche banlieue » ou le centre du monde comme pensée-outil pour décentrer l'habiter le monde

Gaspard Ostian163
D'Abidjan à Rabat en provenance de Paris. Sentiment de proximité dans les mobilités métropolitaines et concept de géoproximité.

Semaine 11

L'invité de la semaine : Jean-François Staszak167
Distance et distanciation

Faouzi Zerai171
Métropolisation et recomposition territoriale d'une petite ville à la périphérie de Tunis : le cas de Soliman

Morgane Millet, Perrine Devleeshouwer & Jean-Michel Sorba177
La ferme, expression de proximités renouvelées ? Pour une approche critique depuis la Corse.

Semaine 12

L'invité de la semaine : Yoann Morvan185
Le sens de la proximité d'un discount "ethnique".

L'autre invité de la semaine : Marc Breviglieri193
Biens communs de proximité et pouvoir climatisant des ambiances urbaines.

Antonia Bousbaine203
De quelles proximités parle-t-on dans les circuits-courts wallons ?

Semaine 13

L'invitée de la semaine : Nathalie Lemarchand209
L'Union Géographique Internationale (UGI) : Proximités et approche scalaire”.

L'invité de la semaine : Alexis Lévrier213
Les enjeux d'un "off" jupitérien, ou le dilemme de la proximité entre les présidents et la presse

Victor Piganiol217
Airbnb ou la proximité marchandisée

Semaine 14

L'invité de la semaine : Guillaume Drevon223
Restaurer les proximités spatiales et temporelles. Une approche par la rythmologie.

Les invités de la semaine : Hélène Yildiz et Alan Reiter227
Intelligence Artificielle : Quand la technologie est au service de la proximité sociale et organisationnelle.

Nicolas Brun232
Jeux de hasard et d'argent et micro-proximités dans les bars-PMU. L'exemple d'Aubervilliers

Marie Hiliquin239
Proximité et frontière : vivre le « rêve chinois » à Khorgos

Conclusion

Sylvie Coupleux, Sylvie Delmer, Nicolas Lebrun & Corinne Luxembourg247
La proximité, c'est pourtant simple ! Proposition de carte heuristique de la proximité

Introduction

Pour une conscience de proximité(s)

Nicolas Lebrun
Maître de conférences HDR en géographie
Université d'Artois
UR 2468 Discontinuités
UR 4287 Habiter le Monde
Cofondateur et Directeur de la revue
GéoProximitéS

nicolas.lebrun@univ-artois.fr



¹ Sylvie Coupleux est maîtresse de conférences en géographie à l'Université d'Artois, laboratoire Discontinuités ; Sylvie Delmer est maîtresse de conférences en géographie à l'Université de Lille, laboratoire TVES ; Corinne Luxembourg est professeure des universités en géographie et aménagement à l'Université Sorbonne Paris Nord, laboratoire Pléiade.

La création d'une nouvelle revue n'est jamais anodine. Elle relève au départ de proximités dans la recherche. Elle témoigne même au départ simplement de cela : mettre en synergie des chercheur(e)s et ami(e)s qui ont envie de faire quelque chose ensemble. GéoProximitéS (GPS) n'échappe pas à la règle : Sylvie Coupleux , Sylvie Delmer , Corinne Luxembourg et moi, nous sommes lancés ce défi, un peu égoïstement, pour formaliser notre volonté de travailler ensemble, sous une autre forme que ce que nous pratiquons jusqu'alors, notamment dans le cadre des Journées Proximités depuis 2016.

Parfois, ce « quelque chose ensemble » fait sens, dans une époque, par la posture épistémologique proposée, par le courant de pensée qu'elle incarne, par la pertinence de l'objet d'étude au moment de sa création, par la vision et l'énergie portées par son ou ses fondateur(s). Nous n'aurions pas la prétention de prétendre jouer un tel rôle dans le paysage des revues scientifiques francophones.

Néanmoins, GPS répond à un double enjeu, celui d'un objet transversal « la proximité », évanescents mais durable, évident mais polysémique, mesurable mais relatif, régulé mais souple, implacable mais résilient, probable mais aléatoire, intemporel mais actuel, et celui d'une inscription

dans une tendance disciplinaire lourde, celle d'une géographie de plus en plus ouverte sur les disciplines connexes. Parce que nous avons compris que pour concevoir la dimension spatiale du fonctionnement de nos sociétés, il était parfois nécessaire, de sortir de la seule analyse consciente des phénomènes spatialisés, en commençant par étudier autre chose pour subséquentement appréhender les impacts spatiaux générés.

Bien sûr, nous pourrions proposer une définition de la proximité. Mais est-ce vraiment l'objet d'une revue de restreindre les auteurs à un cadre ? Nous pourrions aussi nous revendiquer dans la lignée d'écoles de pensées marquantes autour de la proximité, par exemple les réflexions en sciences régionales (Torre, Pecqueur, Lacour, etc.) relayées notamment par la RERU (Bouba-Olga, Coris et Carrincazeaux (dir.), 2008 et Torre et Talbot (dir.), 2018), ou encore des réflexions autour de la maîtrise des mobilités dans nos villes (Kaufmann, Drevon, Moreno, etc.). Nous pourrions aussi nous référer aux développements sur le binôme cospatialité/coprésence en géographie (Lévy, 1999). A vrai dire, ces travaux théoriques, les uns comme les autres, sont indispensables pour comprendre les grands enjeux de la proximité. Nous en sommes tous de modestes héritiers ou usagers. Mais notre idée est qu'en mettant en avant

de telles filiations, nous oublions que nous sommes tous, chercheurs en sciences sociales, géographes ou non, des acteurs en puissance de la réflexion sur les spatialités mises en œuvre par nos usages de la proximité. Parce que nos pratiques, nos choix et habitudes, relèvent et révèlent une appropriation du concept de proximité, qui n'efface en rien ses possibles dimensions spatiales.

La proximité en géographie est certes affaire de distance euclidienne, c'est ce que les économistes appellent d'ailleurs la proximité géographique (Torre, 2009). Mais de même que la géographie n'est pas qu'affaire de distance euclidienne, sinon elle se confondrait avec la seule analyse spatiale, la proximité en géographie est aussi bien plus (Lebrun, 2022 et 2023). Toute dimension de la proximité peut faire sens à partir du moment ou directement ou plus incidemment elle comporte, génère ou offre une possibilité spatiale.

Quand la proximité s'inscrit dans l'espace euclidien, elle est alors vivabilité, minimisation des distances parcourues, instrument d'un avenir plus vertueux, reposant sur la densité et la mixité plutôt que l'étalement et la mobilité motorisée. Elle est tout autant restriction du champ des possibles, son affranchissement, par le progrès technique et par la motilité, étant perçu - il n'y a pas si longtemps - comme la possibilité libératrice d'envisager de nouveaux horizons pérennes (la périurbanisation grâce à l'automobile) ou fugaces (l'internationalisation du tourisme grâce à l'avion). C'est la possibilité d'étendre notre capital spatial et notre Habiter, et ce en redéfinissant nos propres proximités.

La proximité s'inscrit donc aussi dans l'espace social. Elle est alors interaction, échange, coprésence, coopération, symbiose, mixité, transfrontalier, transterritorialité. Mais elle peut être

promiscuité, enfermement, friction, conflit d'usage, connivence, aparté, entre-soi et donc rapprochement par mise à distance de l'altérité. Le binôme proximité-social n'est pas avare de contradictions, d'ambiguïtés, qui le rendent malléable et complexe.

La proximité s'inscrit par ailleurs dans le temps. Elle est alors temps d'accès, célérité, fréquence, immédiateté, simultanité, ubiquité, réplique, distance-temps, etc. Cette distance-temps qui permet la mise en concurrence de lieux proches selon des métriques différentes. D'ailleurs, le temps est alors spatialisable, en aires de chalandise, en aires domicile-travail, etc.

La proximité est réticulaire. D'aucuns la qualifie d'organisationnelle, d'autres de virtuelles ou numériques. Le village planétaire dans la mondialisation, c'est l'utopie de la suppression de la distance, permise par le changement de métrique.

La proximité est argument. Argument de l'agent immobilier qui préfère parfois la souplesse du ressenti quand il parle surface, et use et abuse de la bienveillance de la proximité pour valoriser un bien. Argument du commerçant, qui tente de traduire en sociabilité la résultante d'un maillage fin du territoire et d'une offre souvent plus réduite et plus chère.

La proximité est relative. Proxima du Centaure est la plus proche des étoiles, comme son nom l'indique, mais demeure inaccessible. Cette relativité est redéfinie à mesure que l'élasticité de nos métriques et usages évoluent : New York est plus loin de Paris depuis que les vols supersoniques ont cessé, et simultanément plus proche depuis que les câbles optiques traversent l'Atlantique ou que NYSE Euronext rassemblait leurs places boursières, alors que géologiquement 4 cm de plus

éloignent les deux villes chaque année.

La proximité est probabilité. L'occurrence, la sérendipité, la possibilité d'interactions est plus grande si elle s'inscrit dans la coprésence et la cospatialité (Levy, 2013). Il est bon de se rappeler que fixer des règles à la proximité, n'épuise pas la part de l'aléatoire, et que même dans le hasard, la probabilité impose ses cadres. De fait, proximité et probabilité, signifient tout à la fois potentiel d'interactions ou encore probabilité d'exposition à l'aléa ou au risque.

Et de fait la proximité est choix. Le choix, volontaire ou non de mobiliser tel ou tel type de proximité précédemment mentionné, dans nos quotidiennetés ou dans le champ de la recherche. Il relève de la proxémie. La proxémie, ce besoin impérieux, de faire du tri conscient et inconscient dans nos usages de l'espace, nous amène à hiérarchiser, de façon mouvante et incessante, le rapport à nos proximités.

C'est ce travail d'introspection sur nos proximités auquel s'attellent les auteurs de ce numéro inaugural. En nous présentant, sur un format court, comment ils s'approprient la/les proximité(s) dans leur discipline, dans leur champ de recherche, les auteurs nous font le plaisir de participer à cette mise en valeur de la polysémie de la proximité. A l'image de notre revue, cette mise en bouche sera l'occasion, je l'espère, d'appréhender un peu mieux la place qu'occupe la/les proximité(s) dans notre quotidien de chercheurs.

De fait, non, GéoProximitéS n'a pas vocation à théoriser la proximité, ou pas que. Elle a vocation à faire avec elle. Elle prend juste acte du fait que les proximités, dans toute leur(s) diversité(s) sont au cœur de notre quotidien. Il ne s'agit pas d'en faire l'éloge, il s'agit simplement de conscientiser

leur omniprésence pour mieux en appréhender les conséquences spatiales. Puisse GéoProximitéS contribuer, humblement mais durablement, à une clairvoyance des chercheurs en sciences sociales, géographes ou non, sur la dimension spatiale des proximités qu'ils mobilisent.

Références bibliographiques :

Bouba-Olga O., Coris M. et Carrincazeaux C. (dir.), 2008., numéro spécial « La proximité, 15 ans déjà ! » de la *Revue d'Economie Régionale & Urbaine*, n°2008/3.

Drevon G., Gwiazdzinski L., Klein O., 2017, *Chronotopies: lecture et écriture des mondes en mouvement*, Grenoble, Elya éditions (L'innovation autrement).

Kaufmann V., 2008, *Les paradoxes de la mobilité. Bouger, s'enraciner*, Lausanne, Presses Polytechniques et Universitaires Romandes.

Lebrun N., 2022, « Proximité », glossaire, *Géococonfluences*, en ligne, octobre.

Lebrun N., 2023, *Réinterroger la centralité marchande. Pôles, territoires, discontinuités et réseaux au service de la centralité*, mémoire d'HDR de Géographie, Université Paris 8.

Lévy J., 1999, *Le tournant géographique : penser l'espace pour lire le monde*, Paris, Belin, Mappemonde, 399 p.

Lévy J., 2013, *Urbanité(s)*, Film-Documentaire, Choros.

Moreno C., 2020, *Droit de cité : de la ville-monde à la ville du quart d'heure*, Paris, les Éditions de l'Observatoire.

Torre A., 2009, « Retour sur la notion de Proximité Géographique », *Géographie, économie, société*, 11, 1, p. 63-75.

Torre A. et Talbot D. (dir.), 2018, numéro spécial « 25 ans de Proximité » de la *Revue d'Economie Régionale & Urbaine*, n°2018/5-6.

Pour citer cet article :

LEBRUN Nicolas, « Pour une conscience de proximité(s) », 0 | 2023 - *Ma proximité*, GéoProximitéS, URL : <https://quamoter.hypotheses.org/1335>

Semaine 1



A la recherche du temps perdu (Marcel Proust) : rhétorique & réalité d'une proximité accessible à tous.

Le cycle romanesque de Marcel Proust À la recherche du temps perdu propose une réflexion singulière sur le temps, la mémoire, les souvenirs attachés aux lieux. Gaston Bachelard le résume d'ailleurs parfaitement lorsqu'il écrit :

« Dans le théâtre du passé qu'est notre mémoire, le décor maintient les personnages dans leur rôle dominant. On croit parfois se connaître dans le temps, alors qu'on ne connaît qu'une suite de fixations dans des espaces de la stabilité de l'être, d'un être qui ne veut pas s'écouler, qui, dans le passé même quand il s'en va à la recherche du temps perdu, veut 'suspendre' le vol du temps. Dans ses mille alvéoles, l'espace tient du temps comprimé. L'espace sert à ça » (Bachelard, 1957, p. 27)

La géographie mise en scène dans ce cycloromanesque est une recomposition du réel, celle de villes, villages, lieux et paysages que l'auteur a connus. Il s'agit donc d'une géographie imaginaire où les descriptions paysagères occupent une place importante. Or, et comme l'a constaté bien avant nous Gérard Genette, les métaphores proustiennes sont souvent à fondement métonymique¹ : « l'entourage [...] suggère la ressemblance ». (Genette, 1972, p. 43) Il analyse notamment l'exemple suivant :

« [...] le côté de Guermantes avec sa rivière à têtards, ses nymphéas et ses boutons d'or, ont constitué à tout jamais pour moi la figure des pays où j'aimerais vivre, où j'exige avant tout qu'on puisse aller à la pêche, se promener en canot, voir des ruines de fortifications gothiques et trouver au milieu des blés, ainsi qu'était Saint-André-des-Champs, une église monumentale, rustique et dorée comme une meule [...] » (Proust, 2011 [1913], p. 274 ; nous soulignons).

Cette métaphore / comparaison s'appuie clairement sur un processus d'assimilation par effet de voisinage. Le motif chromatique doré est convoqué pour décrire l'église qui, à l'image des meules voisines, est rustique et dorée. C'est ainsi que la proximité (quelles que soient ses formes) participe activement à l'élaboration ici d'une métaphore (métonymique) et, par voie de conséquence, à la composition de la géographie imaginaire proustienne : les relations spatiales de contiguïté sont au cœur du récit proustien (Dupuy, 2018, p. 102 et suivantes). Le passage le plus célèbre du cycle romanesque, celui de la Madeleine, procède d'ailleurs directement de la mise en œuvre de ce processus de mise en relation par effet de voisinage :

« Et dès que j'eus reconnu le goût du

¹ La métonymie est une figure de substitution où une idée, un objet, un être est désigné par l'intermédiaire d'un élément avec lequel il entretient un rapport logique (de contiguïté ou d'appartenance) : « croiser le fer », « boire un verre », « acheter un Dali », etc. « Métonymie ». URL : <https://www.cnrtl.fr/definition/métonymie> [site consulté le 13 mars 2023].

morceau de madeleine trempé dans le tilleul que me donnait ma tante (quoique je ne susse pas encore et dusse remettre à bien plus tard de découvrir pourquoi ce souvenir me rendait si heureux), aussitôt la vieille maison grise sur la rue, où était sa chambre, vint comme un décor de théâtre s'appliquer au petit pavillon, donnant sur le jardin, qu'on avait construit pour mes parents sur ses derrières (ce pan tronqué que seul j'avais revu jusque là) ; et avec la maison, la ville, depuis le matin jusqu'au soir et par tous les temps, la Place où on m'envoyait avant déjeuner, les rues où j'allais faire des courses, les chemins qu'on prenait si le temps était beau. Et comme dans ce jeu où les Japonais s'amusent à tremper dans un bol de porcelaine rempli d'eau, de petits morceaux de papier jusque-là indistincts qui, à peine y sont-ils plongés s'étirent, se contournent, se colorent, se différencient, deviennent des fleurs, des maisons, des personnages consistants et reconnaissables, de même maintenant toutes les fleurs de notre jardin et celles du parc de M. Swann, et les nymphéas de la Vivonne, et les bonnes gens du village et leurs petits logis et l'église et tout Combray et ses environs, tout cela qui prend forme et solidité, est sorti, ville et jardins, de ma tasse de thé » (Proust, 2011 [1913], p. 104).

Le narrateur-personnage, à partir d'une expérience et d'un souvenir précis, voit s'enchaîner certes des moments précis de sa vie mais aussi, et surtout, des lieux. Cette expansion spatiale par cercles concentriques – une proxémie géographique et phénoménologique – permet au narrateur-personnage de (re)saisir son monde, vaste, complexe, à partir d'un lieu qui lui est proche (géographiquement et personnellement). Or, et comme le note une fois de plus Gérard Genette, cette

expansion géographique est également à fondement métonymique :

« L'essentiel est ici de noter que cette première explosion s'accompagne toujours, nécessairement et aussitôt d'une sorte de réaction en chaîne qui procède, non plus par analogie, mais bien par contiguïté, et qui est très précisément le moment où la contagion métonymique (ou, pour employer le terme de Proust lui-même, l'irradiation) prend le relais de l'évocation métaphorique » (Genette, op. cit., p. 56).

Cette expérience de mémoire involontaire fait ainsi sourdre un lieu dans sa complexité : ce lieu n'est pas réductible à son *topos* (son emplacement physique) ; il existe avant tout par sa *chôra*, sa dimension existentielle, écouménale, phénoménologique, métaphorique. Dans les deux extraits qui nous intéressent (l'église au milieu des blés et l'épisode de la Madeleine) la proximité, la relation spatiale de contiguïté, servent donc de support à l'élaboration d'une métaphore qui traduit l'expérience (phénoménologique) d'un lieu.

Nous le savons : le sujet géographique (ici le narrateur-personnage) se coconstruit toujours avec son environnement proche, celui qui s'offre directement à lui par le regard, celui qu'il peut parcourir, toucher parfois. Telles sont les expériences que nous avons tous vécues, depuis la naissance jusqu'à maintenant : mon monde est d'abord celui qui m'entoure, celui que je saisis avec tous mes sens et que ces derniers, à la faveur d'une expérience inattendue, peuvent faire resurgir du passé.

La proximité géographique est donc un potentiel qu'active le narrateur-personnage de la Recherche. Une proximité qui est ici une contiguïté

spatiale, la mise en relation entre deux espaces voisins, qui se touchent, s'emboîtent. Or si cette proximité est a priori euclidienne (par la faible distance qui sépare les espaces concernés), elle procède avant tout d'une expérience phénoménologique des lieux : l'espace est aussi le moyen par lequel cette mise en relation est possible. Et cette dimension relationnelle de l'espace est traduite, dans les cas qui nous intéressent, par une rhétorique métaphorique et métonymique où le voisinage, la proximité, la contiguité sont les moteurs d'un récit dans lequel les lieux dialoguent (ils expriment leur *chôra*). La rhétorique est dès lors au service de l'expression d'une caractéristique fondamentale de l'espace : sa mise en relation. Proust est ainsi un romancier de la proximité, de la mise en relation. Il est sensible à l'espace proche, celui que ses sens peuvent saisir conjointement, via des processus de synesthésies que traduisent ces constructions rhétoriques.

Je suis devenu géographe grâce à la littérature, la fréquentation d'œuvres majeures qui ont toujours activé mon imaginaire, m'ont questionné. L'œuvre de Proust m'interpelle particulièrement par sa capacité à mettre en scène un monde qui m'est proche : le récit proustien débute avec l'évocation des deux « côtés » de Combray². Un imaginaire qui sépare, une discontinuité géographique arbitraire. Or j'avais une représentation similaire de l'espace quand j'étais enfant. Une représentation qui m'a accompagné jusqu'à mes études de géographie au point d'avoir rédigé un mémoire de Maîtrise (actuel Master I) sur « Les discontinuités géographiques : le contact Béarn/Chalosse ». Et c'est grâce à la littérature que j'ai trouvé mon objet de recherche : l'imaginaire géographique dans les fictions romanesques. J'ai d'abord étudié l'œuvre de Jules Verne, puis celle de Julien Gracq, avant, enfin, de me

focaliser sur celle de Marcel Proust.

La proximité est un objet que l'on mobilise tous au quotidien, comme le narrateur-personnage de la Recherche, quelles que soient les formes que celle-ci peut prendre. Les trajectoires professionnelles des chercheurs tout comme le choix de leurs objets d'étude, surtout en sciences sociales et humaines, ont souvent rapport à leur histoire personnelle. Voyager n'est pas toujours aisé. Il faut du temps et de l'argent. Lire des romans permet de limiter cette frustration, de la contenir. Lire un romancier comme Proust, capable de saisir aussi bien la proximité, de la dire, de l'écrire, de la décrire, assure incontestablement au géographe la possibilité de se saisir doublement de cet objet complexe. D'une part parce que (et contrairement aux idées reçues) son œuvre est accessible à tous (physiquement, via les livres de poche notamment, et intellectuellement). D'autre part parce que le cycle de la Recherche offre une perspective inattendue sur la proximité comme objet géographique : celle d'un romancier dont la sensibilité aux lieux et à l'espace mériterait qu'elle fit l'objet d'un plus grand nombre de recherches universitaires.

Puissent ainsi les personnes qui me liront avoir envie de se saisir de ce chef d'œuvre de la littérature française et découvrir une proximité immédiate... avec leur propre monde !

Références bibliographiques :

Bachelard G., 1957, *La poétique de l'espace*, Paris, PUF, 228 p.

Dupuy L., 2018, *L'imaginaire géographique. Essai de géographie littéraire*, Pau, UPPA, 193 p.

² « Car il y avait autour de Combray deux "côtés" pour les promenades, et si opposés qu'on ne sortait pas en effet de chez nous par la même porte, quand on voulait aller d'un côté ou de l'autre [...] » (Proust Marcel, 2011 [1913], p. 211)..

Genette G., 1972, *Figures III*, Paris, Éditions du Seuil, 285 p.

« Métonymie ». URL : [https://www.cnrtl.fr/definition/métonymie](https://www.cnrtl.fr/definition/metonymie) [site consulté le 13 mars 2023].

Proust M., 2011 [1913], *Du côté de chez Swann*, Paris, Folio, 708 p.

Pour citer cet article :

DUPUY Lionel, « À la recherche du temps perdu (Marcel Proust) : rhétorique & réalité d'une proximité accessible à tous. », 0 | 2023 - Ma proximité, GéoProximitéS URL : <https://quamoter.hypotheses.org/1574>



Dis-moi comment tu nommes tes champignons, je te dirai d'où tu viens : comment le champignon nourrit l'appropriation territoriale par la proximité

Quand, en Catalogne, nous allons aux « courioulettes », les Audois vont aux « candelettes » ; pourtant, le Guide vert des champignons de France (Chaumeton et al., 2006, p. 213) nous indique que nous ramassons des « marasmes des oréades » (lat. : *marasmius oreades*). S'il est un aliment révélateur de l'appropriation du territoire, le champignon arrive en tête. En effet, il structure, entretient et révèle les pratiques de proximité que les habitant-es entretiennent avec leur territoire. Si la mention du champignon évoque immédiatement la promenade automnale en forêt ou les dictées ardues qui harassent l'élève Ducobu, il est une ressource précieuse non seulement pour l'économie, mais aussi pour l'appropriation des territoires par leurs habitant-es et donc l'intensification de la proximité, physique et affective. Le mot « champignon » venant du latin populaire *campaniolus*, qui signifie, « qui vit dans les champs », le champignon est d'abord lié à la campagne, dans les imaginaires. Cependant, le déclencheur de ma réflexion autour du champignon et de la proximité est l'ouverture d'une ferme urbaine souterraine de champignon à deux pas de chez moi, dans le 18ème arrondissement de Paris. Il semblerait alors que le champignon soit à la fois un levier et révélateur d'appropriation du territoire et de proximité, non seulement à la campagne mais aussi en ville.

Cèpes, girolles, morilles, trompettes de la mort, courioulettes, mousserons, coulemelles, truffes... Les champignons à la campagne sont nombreux et ne sont pas cultivables. Ils représentent la « nature », ce qui n'est pas tombé sous le contrôle de l'humain. Ils impliquent alors un parcours plus ou moins certain de l'espace. Le-a ramasseur-euse de champignons sait qu'iel va en trouver « par-là », mais d'une année sur l'autre, le coin ne se retrouve pas exactement au même endroit. Cela implique non seulement une souplesse quant à sa pratique spatiale – il faut savoir accepter le fait qu'on ne peut pas toujours maîtriser ce qu'on espère trouver à un endroit précis – mais aussi un élargissement de l'appropriation du territoire : ne trouvant pas les champignons à l'endroit où l'on pensait, on procède à une extension de la pratique du territoire. Des espaces qui n'étaient pas fréquentés car considérés comme dépourvus d'utilité deviennent alors objet d'intérêt et d'appropriation dans l'espoir d'y découvrir un nouveau coin. La proximité avec le territoire s'intensifie alors.

Cependant, cette extension ne se fait pas au hasard. On observe une fine connaissance du ou de la ramasseuse de champignons qui procède selon les caractéristiques physiques et botaniques du milieu. On va rester dans les milieux humides et marécageux pour les morilles, sous les épicéas pour les

cèpes, sous les rhododendrons pour les girolles. La recherche des champignons révèle alors une connaissance précise et en lien avec l'activité des ramasseur-euses, connaissance géographique souvent transmise par la famille ou les proches.

De fait, la recherche des champignons et des nouveaux coins permet aussi d'appréhender les relations sociales à plusieurs échelles, entre les habitant-es d'un même village ou d'une même région, c'est-à-dire partageant une même proximité. Certains coins à champignons sont collectivement identifiés comme tels ; ainsi, pour espérer y trouver quelque chose à se mettre sous la dent, il faut se lever littéralement de bonne heure. Aussi, les parkings aux lisières des forêts envahis de voitures dès l'aube renseignent sur la sortie des premiers champignons. Parmi les lève-tôt, souvent organisés, on assiste à des « razzias » des forêts pour ramasser tous les champignons qui ont pu pousser pendant la nuit. Cela crée et alimente l'animosité entre plusieurs groupes sociaux qui convoitent les mêmes espaces. Par exemple, dans les Pyrénées, les « Espagnol-es » sont accusé-es de voler ceux des « Français-es ». Le champignon devient alors un support supplémentaire révélateur des inimitiés entre voisin-es et donc, des personnes qui partagent ou pas une relation de proximité, une même communauté.

En effet, à l'échelle du village ou du territoire, la connaissance des coins à champignons traduit l'inclusion dans la communauté. Quand un-e nouvel-le habitant-e arrive, iel tâtonne, ne trouve pas grand-chose, admire ses voisin-es qui font sécher leur récolte sur le pas de leur porte ; soupçonne celles et ceux qui rentrent de promenade, le sac à dos bien fermé, sans savoir si la cueillette a été bonne ou non. Cependant, au fur et à mesure que la confiance s'installe, le

mystère se lève. Le partage des lieux gardés secrets s'ouvrent à celles et ceux qui ont réussi à s'intégrer dans la communauté. L'intégration sociale se révèle alors être une intégration spatiale. Celle-ci se fait progressivement et s'accompagne de l'apprentissage botanique et physique que j'évoquais plus haut et une appropriation territoriale par un marquage informel dans les toponymes : le « Pont aux morilles », ou « le versant où on trouve des girolles »¹.

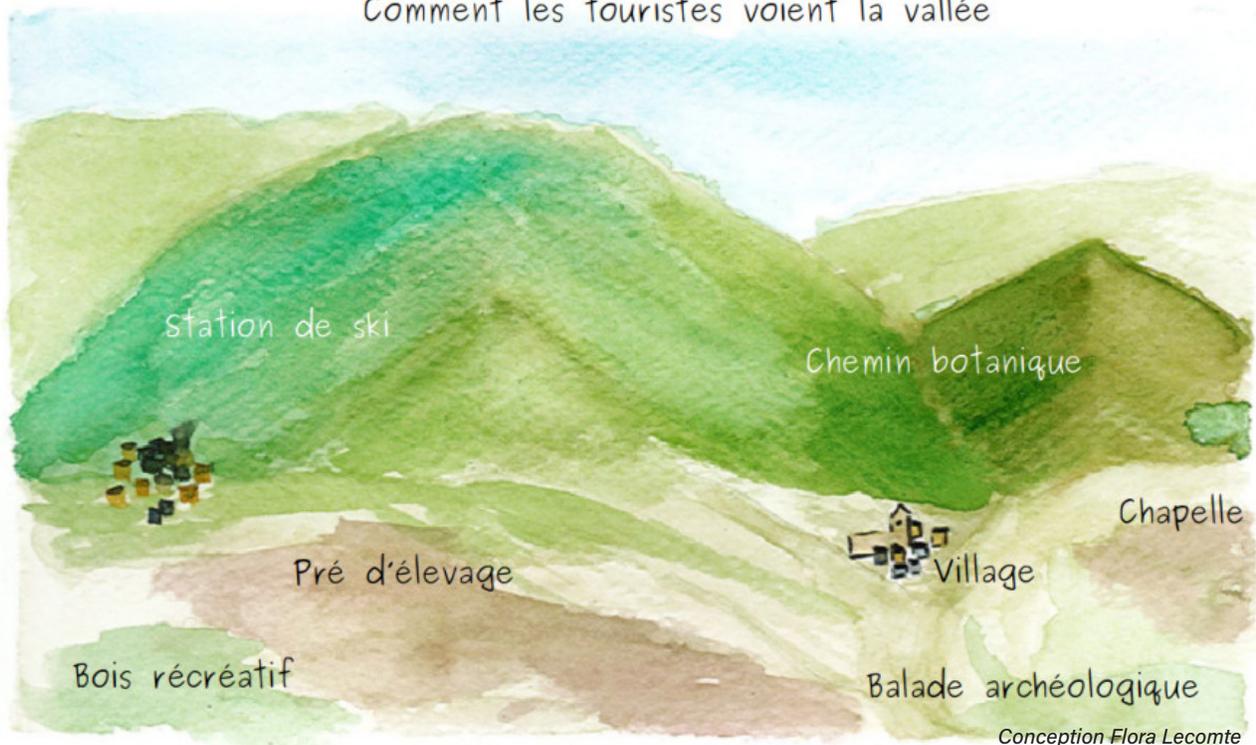
Si le champignon est, comme on l'a vu, un objet géographique structurant et révélateur des pratiques spatiales de proximité dans l'espace rural, il peut également l'être dans l'espace urbain, même si cela paraît moins évident.

L'histoire du champignon de Paris (Larrère, 2004, p. 87) est le cas exemplaire de la capacité de l'homme à faire du champignon un élément structurant de son territoire. Apprivoisé par le jardinier et agronome royal Jean de la Quintinie au XVII^e siècle, le « rosé des près » a par la suite été cultivé dans des galeries souterraines du Sud parisien jusqu'à ce que la production soit délocalisée en Val de Loire lors des débuts de la construction du métro. Pourtant, si la majorité de la production française de champignons de Paris est produite aujourd'hui à Saumur et ses alentours, la région n'a pas le monopole. Les champignons recommencent à se cultiver de nouveau à Paris et en région parisienne. Je voudrais m'arrêter quelques instants sur une initiative encore marginale mais qui pourrait se développer dans un futur proche et recréer des pratiques de proximité dans l'espace urbain.

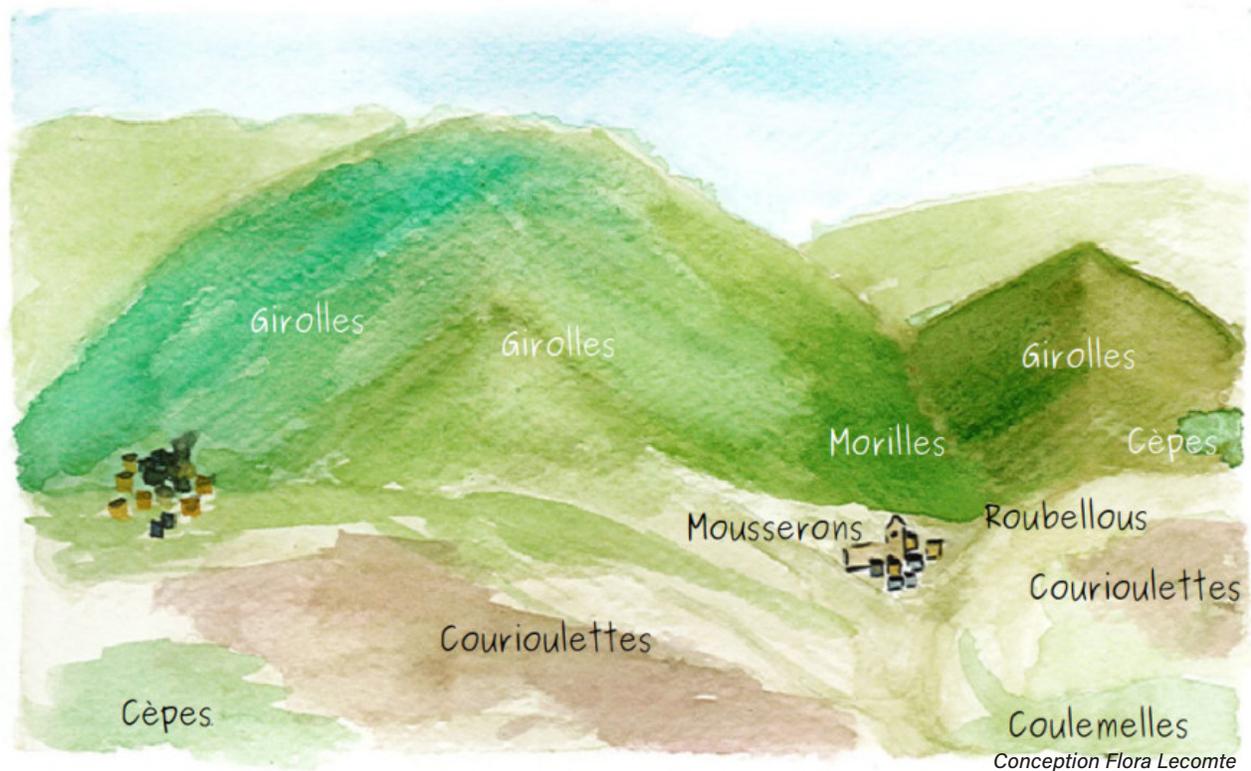
En effet, on voit fleurir de plus en plus de fermes urbaines souterraines qui cultivent des champignons. On peut citer par exemple La Caverne, une ferme installée dans un ancien parking sous-terrain désaffecté du 18^eme

¹ Exemples de dénominations utilisées par ma famille et des ami-es pour se repérer sur le territoire de notre commune dont je ne peux pas mentionner le nom ici pour des raisons de secret de ramassage. .

Comment les touristes voient la vallée



Comment je vois la vallée



² La Caverne, ferme urbaine. La seule ferme bio de Paris. <https://lacaverne.co/>.

arrondissement de Paris, dans le quartier de La Chapelle. C'est une entreprise qui a ouvert en 2017 et compte aujourd'hui environ un million d'euros de chiffre d'affaire annuel et embauche 5 salariées à plein temps ainsi qu'une vingtaine de saisonnier-es par an².

Ses objectifs sont multiples, à la fois écologiques et sociaux. D'une part, La Caverne propose une culture bio et locale de champignons de Paris, pleurotes, shi-takés, endives, cresson et micro-pousses, c'est-à-dire des végétaux qui s'adaptent à la culture souterraine et à la lumière artificielle ; d'autre part, elle insiste sur une insertion professionnelle des habitant-es du quartier, et particulièrement celles et ceux des logements sociaux qui se trouvent à proximité. Aussi, La Caverne entend combiner ses deux objectifs en facilitant l'accès aux produits bios pour toutes et tous et propose ainsi, une fois par semaine, ses produits à la vente en bas des immeubles de porte de la chapelle. On voit alors que la culture des champignons a pour objectif de redessiner le quartier, en créant de nouveaux espaces qui se veulent plus inclusifs et partagés, ainsi que d'avoir un effet positif sur la consommation alimentaire des habitant-es en réintroduisant des produits locaux de proximité.

En effet, l'entreprise a à cœur de sensibiliser ses client-es aux trajets d'importation des champignons en vente dans les supermarchés, importés en France de Hollande ou de Pologne principalement. Cependant, le marché du champignon est dominé par la Chine qui produit 65 % (Navarro Rodríguez, 2014, p.15) des champignons cultivés mondialement. Même si l'initiative est encore marginale, il est intéressant d'étudier les modifications territoriales qu'elle provoque, non seulement sur terre mais aussi sous terre.

La question des cultures souterraines ouvre un champ large pour le futur dans l'occupation des espaces urbains et la manière de repenser la production alimentaire en ville. De plus, la caverne questionne la question des mobilités en ville. Symboliquement, c'est un postulat fort de remplacer un parking, donc un espace consacré à la voiture, mode de transport largement remis en question actuellement pour des raisons écologiques, par une ferme bio. En ce qui concerne la livraison de leurs produits, la Caverne n'utilise que des vélos triporteurs pour les livraisons en Paris et banlieue proche ainsi qu'une voiture électrique pour les livraisons plus lointaines. Cependant, la majorité de la production est écoulee dans les épiceries bio de la capitale ou vendue à des restaurateur-ices.

Ces initiatives s'inscrivent également dans une perspective d'inclusion sociale et l'inscription dans une démarche d'économie de proximité locale et circulaire. On peut également noter que le développement de ce type de projet se fait dans des quartiers en voie de requalification territoriale : porte de la Chapelle à Paris, ou encore Rosa Parks, dans le 19ème arrondissement, où deux autres fermes sont en projet. Ce sont des quartiers du nord de la ville, en voie de gentrification où le foncier est encore abordable et où il est possible de remplacer les parkings par des fermes urbaines car les habitant-es n'ont pas forcément toujours les moyens d'avoir une voiture personnelle. Des initiatives semblables sont en projet à Bordeaux, Lyon et Marseille ; à surveiller de près !

Références bibliographiques :

Chaumeton, Hervé, Jean Guillot, Jean-Louis Lamaison, Michèle Champciaux, et Leraut Patrice. *Les Champignons De France*. Solar. Le guide vert, 2006.

Larrère, Raphaël. « Les champignons sauvages ». *Communications* 76, no 1 (2004): 83-107. <https://doi.org/10.3406/comm.2004.2160>.

Navarro Rodriguez, del Pilar Ana María. *Adaptation des températures élevées du champignon de Paris Agaricus bisporus*. Thèse de doctorat en biologie végétale, Université de Bordeaux, 2014.

Pour citer cet article :

LECOMTE Flora, «Dis-moi comment tu nommes tes champignons, je te dirai d'où tu viens : comment le champignon nourrit l'appropriation territoriale par la proximité », 0 | 2023 – *Ma proximité*, GéoProximitéS, URL : <https://quamoter.hypotheses.org/1615>



Le développement de la Corse au prisme des proximités locales : enjeux de recherche.

« La Corse, la plus proche des îles lointaines ». Quand on vit et qu'on travaille en Corse, a fortiori sur les trajectoires de développement des îles et territoires ruraux touristiques, on a forcément à l'esprit ce slogan publicitaire très en vogue à la fin des années 1960 pour faire la promotion touristique de l'île.

- Tout d'abord parce qu'il dit beaucoup de l'histoire contemporaine de l'île, marquée au lendemain de la Seconde Guerre mondiale, par l'avènement du tourisme balnéaire et par le basculement, rapide et brutal, vers une forme de « modernisation » d'une société insulaire profondément rurale (Renucci, 1974) longtemps restée à l'écart des grandes transformations du monde contemporain (industrialisation, révolution agricole du XX^{ème} siècle, globalisation) ;

- Mais aussi parce que ce qui est mis en avant ici, c'est justement le rapport ambivalent à un territoire considéré tout à la fois comme proche et lointain, physiquement comme dans les imaginaires (Meistersheim, 2001) : l'île mythifiée comme lieu de l'ailleurs et du dépaysement, voire de l'exotisme (méditerranéen) ; la Corse comme terrain connu, région métropolitaine située à seulement 170 Km des côtes niçoises et à 1H40 de vol de Paris, avec laquelle on partage une Nation, une langue officielle et un pan d'Histoire,

au grand dam de certains groupes politiques régionaux.

En miroir des représentations touristiques, le rapport de la Corse au continent français interroge aussi le concept de proximité, dans ses dimensions historique et géographique, économique, culturelle et politique. Je ne m'attarderai pas sur les aspects historiques et culturels, dont je ne suis pas spécialiste, et qui renvoient à un vaste débat politique. Dans le même sens, je ne parlerai pas non plus des relations centre-périphérie largement explorées par les politistes, à l'instar d'A. Fazi (2008). Par contre, dans le cadre de mes recherches depuis l'UMR CNRS LISA – Université de Corse, en tant que géographe résolument tournée vers les sciences régionales, je me suis souvent interrogée sur la façon dont la proximité pouvait expliquer le développement de la Corse d'aujourd'hui et ce, à travers différentes thématiques.

Pour un territoire insulaire, proximité rime nécessairement avec ses corollaires, éloignement et distance (distance euclidienne, distance-temps, distance-prix) : évidemment la problématique de l'accessibilité et des transports est centrale, aussi bien pour comprendre la mise en tourisme de l'île que les flux qui la relie à l'extérieur, ses relations commerciales, les mobilités de population, son attractivité.

Mais si le sujet est d'importance, c'est avant tout à l'échelle de l'intérieur de l'île que je me questionne sur la manière dont les proximités s'organisent. La thématique des rapports entre proximités et développement territorial a largement été abordée par ailleurs (Angeon et alii., 2006), y compris dans les territoires insulaires, mais le terrain corse lui offre une mise en perspective originale, compte tenu de ses spécificités (hyper-ruralité, touristification et résidentialisation secondaire poussées, extrême dépendance alimentaire). Ce contexte amène à réinterroger certaines problématiques de portée générale à l'aune des réalités locales qui s'y expriment :

- Dans un territoire où la densité moyenne dépasse difficilement les 40 hab./km², s'étirant de 2553 hab./km² à Bastia, la seconde ville la plus peuplée de l'île derrière Ajaccio, à Asco à l'intérieur des terres (moins d'1 hab./km²), on s'interroge évidemment sur la proximité aux services, dont les services essentiels. La mosaïque territoriale complexe qui caractérise l'île pose clairement la question de l'enclavement de certains territoires, ainsi que celle du creusement des inégalités de développement et des fractures territoriales (de santé, éducatives, socio-culturelles, numériques), entre littoralisation et désertification de l'intérieur ;

- L'expansion des villes côtières mais aussi, la construction d'un grand nombre de résidences secondaires neuves sur le littoral¹ et la forte fréquentation touristique du territoire² interrogent les modes d'habiter d'une île où le lien au village d'origine a longtemps ancré les populations résidentes dans des rapports spatiaux multiples et complexes : aujourd'hui, qu'en est-il ? Que reste-t-il de ces liens aux lieux originaux alors que l'île s'urbanise et que les mobilités intérieures ont largement évolué ? Paradoxalement,

si le village est souvent rendu plus proche par des déplacements facilités, il semble malgré tout de plus en plus lointain dans l'attachement aux lieux et dans la vie quotidienne. Et aussi, quelles proximités socio-spatiales entre résidents principaux et résidents secondaires ? N'y-a-t-il pas plus de similitudes entre les modes d'habiter et de consommer de personnes appartenant à des catégories socio-professionnelles communes qu'entre un groupe et l'autre finalement ?

- Enfin, l'analyse du développement de la Corse ne peut faire l'économie d'une discussion sur l'extrême dépendance alimentaire du territoire³ et sur la relocalisation de l'agriculture, là où la stratégie qualité déployée durant longtemps a surtout visé à labelliser un large panel de produits de terroir répondant avant tout à une demande touristique haut-de-gamme. Ainsi, l'étude des circuits courts et de proximité est au cœur de l'observation, mettant en débat la dialectique chaînes longues/chaînes courtes et réinterrogeant le rapport des populations locales à leur alimentation du quotidien. Elle doit permettre de comprendre les transformations à l'œuvre du système alimentaire territorial corse en appréhendant les logiques géographiques et organisationnelles (Torre et Filippi, 2005) caractérisant les proximités alimentaires locales (lieux et pratiques de consommation alimentaire, organisation des réseaux et circuits de distribution...).

En conclusion, le concept de proximité me semble continuer à être fondamental, si ce n'est fondateur, pour comprendre la Corse contemporaine et son développement, et en proposer une analyse géographique convaincante.

¹ Les résidences secondaires représentent près de 30% du parc de logements en Corse selon l'INSEE (2020), soit trois fois plus que la moyenne française.

² Plus de 3 millions de touristes pour 343 700 habitants..

³ Plus de 90% de l'alimentation provient du continent selon le Plan d'Aménagement et de Développement Durable de la Corse (2015)

Références bibliographiques

Angeon V., Caron P., Lardon S., 2006, « Les liens sociaux à la construction d'un développement territorial durable : quel rôle de la proximité dans ce processus ? », *Développement durable et territoires*

Fazi, A., 2008, « La Corse et les régions insulaires de Méditerranée occidentale : l'impossible autonomie ? », *Ethnologie française*, 38, 437-447.

Meistersheim A., 2011, *Figures de l'île, Ajaccio* : DCL éditions, 173 p.

Renucci J., 1974, *Corse traditionnelle, Corse nouvelle. La Géographie d'une île*, Audin, Lyon, 454 p.

Torre A. et Filippi M., (dir.), 2005, *Proximités et changements socio-économiques dans les mondes ruraux*, INRA : 322 p.

Pour citer cet article :

TAFANI Caroline, « Le développement de la Corse au prisme des proximités locales : enjeux de recherche », 0 | 2023 - *Ma Proximité*, GéoProximitéS, URL : <https://quamoter.hypotheses.org/1375>

Semaine 2

Regards croisés sur les proximités : un intérêt renouvelé pour la géographie et les sciences sociales ?

Marie Ferru
Professeure en Géographie,
Université de Poitiers,
Fédération de recherche Territoires
UR 13823 RURALITES

marie.ferru@univ-poitiers.fr

Alain Rallet
Professeur émérite en économie
Université Paris Saclay
UR RITM

alain.rallet@u-psud.fr



Marie Ferru et Alain Rallet ont été des membres actifs du groupe « Dynamiques de proximités » qui s'est constitué au début des années 90. Initialement formé d'économistes et centré sur la géographie économique de l'innovation, ce groupe s'est ensuite élargi à des sociologues (Michel Grossetti), a essaimé dans d'autres disciplines (aménagement, géographie, management) avec d'autres thématiques et a pris une forte coloration internationale (voir Torre et Gallaud, 2022). Rythmé par des séminaires et colloques réguliers, il a donné lieu à de nombreuses publications (numéros spéciaux de revue, livres de synthèse). On trouvera une présentation de ce courant de recherche comme « communauté de connaissance » dans Filippi, Wallet et Polge (2018).

Marie Ferru (MF) : comment et pourquoi avez-vous créé initialement le groupe Proximités ?

Alain Rallet (AR) : Le groupe Proximités a été créé au tout début des années 1990 par une poignée d'économistes éprouvant une double insatisfaction : l'analyse spatiale (urbaine et régionale) était séparée des branches traditionnelles de l'analyse économique qui, elles, n'intégraient pas le rôle de l'espace dans l'explication des activités économiques. On a donc cherché un point de jonction entre les deux d'où pourrait partir un renouvellement de nos problématiques économiques, celles

de l'économie industrielle intégrant d'emblée une dimension spatiale et celles de l'économie spatiale intégrant l'organisation industrielle. De manière très intuitive, c'est tombé sur la notion de proximités dont personne ne parlait à l'époque, du moins en économie. Ce n'est qu'après, en travaillant et en voyant le succès du groupe et de ses manifestations académiques que nous avons mesuré son importance.

MF : justement quelle importance ?

AR : Les esprits chagrins nous ont souvent objecté que la proximité n'était que l'envers d'une notion bien connue, celle de distance. Or le passage de la notion de distance à celle de proximité n'est pas anodin. La distance, c'est ce qui sépare, la proximité ce qui relie. Dans la 1^{ère} approche, celle de la distance, on pense les phénomènes économiques sans les situer spatialement puis on introduit la distance comme un coût qui vient perturber le bel ordonnancement de la théorie a-spatiale. La distance est un pavé dans la mare troublant l'image céleste qui s'y était formée. La seconde approche présente deux avantages. Primo, la notion de proximité porte en elle la question du lien, de la relation, de l'interaction, de la coordination. C'est à dire ce qui façonne l'organisation socio-économique qu'il s'agit d'expliquer. Secundo, elle est polysémique, ambivalente. On part bien sûr du plus immédiat, la proximité géographique, mais il y a d'autres

proximités qui requièrent parfois la proximité géographique mais ne sont pas d'essence géographique. La proximité n'existe que sous sa forme plurielle. C'est le jeu subtil des proximités qui est alors convoqué pour expliquer les interactions socio-économiques. S'ouvre alors un vaste champ des possibles qui concerne toutes les disciplines des sciences sociales.

MF : quelle est la place de la géographie dans cette approche ?

AR : L'apport des géographes repose selon moi sur la nécessité de penser les diverses échelles spatiales (locale, régionale...) d'un phénomène et de ne pas s'enfermer dans l'une d'elles. Ce fut d'ailleurs le point de départ de notre groupe proximités qui prit pour cible la littérature sur les clusters, les milieux innovateurs... Elle pensait le local comme un contenu (les synergies entre acteurs) défini par un contenant géographique. L'économiste François Perroux dénonçait à ce sujet dans les années 1950 « les illusions de la localisation » ou « le localisme vulgaire ». Nous voulions échapper à cet enfermement localiste qui orientait les politiques publiques, tout en tenant compte du local. Nous l'avons fait au moyen d'une approche qui articulait la pluralité des proximités (physique, relationnelle, cognitive...) à la diversité des échelles spatiales. Cela donne une analyse fine et opérationnelle de la formation des relations socio-économiques dans l'espace.

Alain Rallet : qu'est-ce qui t'a attirée vers cette approche des proximités ?

Marie Ferru : Initialement en 2006, je travaillais sur l'innovation technologique et il y avait déjà beaucoup de travaux sur la proximité et de nombreux débats car les politiques publiques encourageant l'innovation se fondaient sur une littérature dominante considérant que le développement de l'innovation était favorisé par la proximité physique. On pensait alors qu'il était indispensable

d'avoir des interactions de face-à-face entre partenaires des projets pour échanger des connaissances (tacites). Les pôles de compétitivité ont été fondés en France sur cette thèse. Mon insertion dans les problématiques du groupe proximité était alors assez évidente compte tenu de la thématique. Par ailleurs, mon directeur de thèse, Olivier Bouba-Olga, appartenait au réseau proximités et mon immersion dans ces travaux a ainsi été largement facilitée.

Enfin, les approches proximités constituent non pas une théorie mais un outil qui permet de faire une synthèse des différents déterminants à l'œuvre dans les problématiques territoriales. Plus précisément, son intérêt réside dans le croisement des proximités spatiales et non spatiales, mettant en évidence différentes configurations : alors que la proximité physique seule conduit à la simple agglomération d'acteurs, sa combinaison à une proximité cognitive peut par exemple favoriser le développement efficace de projets technologiques communs. Il est également possible d'apporter des raffinements en décomposant la proximité non spatiale dans ses différentes formes (relationnelle, institutionnelle, organisationnelle, cognitive) et la proximité physique dans différentes échelles (locale, régionale, nationale). Enfin, les approches proximités ont l'avantage d'intégrer non seulement différentes échelles spatiales mais aussi différentes échelles d'action - l'individuel et le collectif - et de tenir compte de leurs interactions. Cela apparaît crucial pour comprendre de manière globale les problématiques actuelles de transition (i.e. comment les dispositifs publics favorisent ou non les actions des acteurs d'un territoire et/ou leurs interactions). Ainsi, il est possible de tenir compte de la situation des acteurs dans leurs prises de décision (i.e. hypothèse de rationalité située) tout en la croisant à la logique spatiale.

AR : Comment alors préciserais tu ton rapport à la géographie sous l'angle des proximités ?

MF : La géographie, de manière générale, étudie l'imbrication des rapports sociaux et des rapports spatiaux et la géographie sociale, plus particulièrement, met prioritairement l'accent sur les processus sociaux et sociétaux, le jeu des acteurs publics ou privés et en déduit ensuite le rôle de l'espace (Rochefort, 1984). L'analyse par les proximités s'inscrit précisément dans cette perspective et son utilisation dans mes travaux m'amène à me positionner en tant que géographe. Je pense d'ailleurs que la géographie sociale, grâce à cette perspective, devient aujourd'hui fondamentale en intégrant la complexité des problématiques actuelles et leur caractère systémique et que les approches en termes de proximités peuvent la soutenir dans ce sens, en lui permettant d'intégrer, grâce à un seul et même outil, la diversité des déterminants à l'œuvre aujourd'hui dans les problématiques territoriales.

Marie Ferru : quel intérêt y trouves-tu aujourd'hui ?

Alain Rallet : Un intérêt nécessairement moins vif à force d'avoir labouré le terrain des proximités depuis 30 ans. Mais la notion garde tout son intérêt et toute sa fraîcheur car on peut toujours trouver des angles nouveaux pour proposer des explications singulières, imaginatives à des phénomènes usés par des dizaines d'articles conventionnels. Je suggère cette méthode : braquez le projecteur des proximités sur un phénomène et vous découvrirez des aspects inaperçus. C'est une heuristique féconde, pas une théorie. On peut la rapprocher de ce point de vue de l'analyse des réseaux sociaux qui définit une méthodologie d'approche des interactions sociales mais qui n'est pas une théorie de la société. Le choix de la théorie est extérieur.

MF : mais plus particulièrement quel sujet te semble important ?

AR : Les transformations induites par le numérique offrent un terrain de jeu passionnant pour l'analyse des proximités. Avant, on avait des schémas assez binaires : ici et ailleurs, près et loin... Soit l'un, soit l'autre. Le numérique introduit des schémas mélangés : des formes de co-présence entre personnes distantes, des formes de distance in situ, etc... De nouveaux espaces spatio-temporels se dessinent, touchant aussi bien les interactions sociales que la santé, l'enseignement, le travail, le jeu...

Deux exemples :

Les proximités sont traditionnellement appréhendées comme des relations entre des localisations fixes. Or les outils mobiles de communication et le caractère pervasif du digital établissent une sorte de continuum spatio-temporel au sein duquel se développent les proximités. Il se crée une quasi-simultanéité des échelles spatiales, i.e. une capacité à se déployer en même temps sur des échelles différentes et donc à un réarrangement profond de ce que nous percevons comme proche.

Second exemple : contrairement à la thèse selon laquelle il y aurait 2 espaces superposés, l'espace physique et le cyberspace (le métavers de Zuckerberg en étant la dernière mouture sinon caricature), il y a un seul monde travaillé par des tendances de dé-territorialisation (virtualisation des relations) et de re-territorialisation (leur ancrage physique). Le digital bouscule cette vieille dialectique mais ne l'abolit pas. On le voit aussi bien dans le travail que dans le commerce, l'enseignement, la santé...

De nouvelles formes d'organisation spatiale émergent ou vont en résulter, sous l'effet de forces économiques et sociales car la technologie disruptive mais ne décide de rien. Dans les 2 exemples, le prisme géographique est essentiel à la compréhension du monde contemporain.

Alain Rallet : et toi, quel est ton sujet actuel ?

Marie Ferru : On a pu craindre l'existence de rendements décroissants de la grille proximités et montré l'atteinte d'un certain seuil de saturation (cf. Ferru et Rallet, 2018) au regard des travaux développés en 2010-2020. En effet, la grille proximité a été largement mobilisée sur l'innovation technologique et les travaux sont apparus assez répétitifs, donnant la sensation qu'on avait fait le tour de la question.

Pourtant, je garde toujours un intérêt pour la grille proximités, pour les raisons évoquées auparavant, et je la mobilise actuellement pour l'analyse de problématiques plus contemporaines de l'innovation orientées vers les transitions environnementales et sociales. En remobilisant une grille déjà éprouvée pour l'innovation technologique, il est possible de montrer que le recours aux proximités évolue, de mettre en évidence des enjeux nouveaux, suggérant ainsi la nécessité d'adapter les dispositifs d'accompagnement existants de l'innovation. Dans les projets d'innovation actuellement développés – innovation sociale tournés vers les transitions – on a rapidement considéré, de la même manière que pour l'innovation technologique, le besoin d'avoir une proximité spatiale entre les différents partenaires et favoriser le développement de projets territorialisés (cf. les Pôles Territoriaux de Coopération Économique). Finalement, lorsqu'on décortique finement le développement de ces projets, on observe là-encore que la proximité spatiale n'est pas suffisante, que le local n'est pas nécessairement l'échelle spatiale pertinente : l'expérimentation n'est pas forcément locale et les projets d'innovation sociale sont par ailleurs motivés par la diffusion globale. En effet, les projets d'innovation sociale s'inscrivent généralement dans des problématiques globales et s'appuient donc sur des institutions et organisations nationales pour les financer et les légitimer.

Les proximités organisationnelles et institutionnelles apparaissent dans ce cadre particulièrement mobilisé, davantage que la proximité relationnelle contrairement à l'image de l'entre-soi souvent associée à l'ESS et par extension à l'innovation sociale.

Références bibliographiques

Bernelat B., Ferru M., Rallet A., 2022. "The impact of digital technologies on perceptions of proximity," in Torre A. & Gallaud D., eds, *Handbook of Proximity Relations*, Edward Elgar Publishing, 124-136

Ferru M., Rallet A., 2016, «Proximity dynamics and the geography of innovation: diminishing returns or renewal" in Carrincazeaux C. Doloreux D. and Shearmur R. (eds), *Handbook on Geography on Innovation*, Edward Elgar, London, 2016, 100-122

Filippi, M., Wallet, F. & Polge, É., 2018. « L'école de la proximité : naissance et évolution d'une communauté de connaissance ». *Revue d'Économie Régionale & Urbaine*, 939-966.

Rocheffort R., 1984. « Les classes sociales, l'Etat et les cultures en géographie sociale ». *Géocarrefour*, 59(3), 157-172.

Torre A. & Gallaud D., 2022, eds, *Handbook of Proximity Relations*, Edward Elgar Publishing,

Pour citer cet article :

FERRU Marie et RALLET Alain, « Regards croisés sur les proximités : un intérêt renouvelé pour la géographie et les sciences sociales ? », 0 | 2023 - *Ma proximité*, GéoProximitéS, URL : <https://quamoter.hypotheses.org/1721>



Espace et temps de la proximité.

Francisation du latin *Proximitas*, la proximité désigne, au sens propre, un « voisinage spatial » (*Dictionnaire historique de la langue française* – Alain Rey) dans toute sa réalité matérielle et humaine. Les voisins participent en effet d'un système social de la localité immédiate où les sociologues identifient des rapports et liens sociaux d'intensités diverses, plus ou moins faibles, plus ou moins forts. Or, traiter de la proximité comme d'une affaire de voisins ramène aux racines géographiques du voisinage : le *vicus*, soit, selon le cas, le quartier d'une ville, ou le bourg, le hameau d'un village, par extension un domaine (*villa* ou *domus*)... En tout cas, une idée d'agglomération humaine forgée de relations interpersonnelles, le *weik* (racine indoeuropéenne), soit l'unité sociale d'habitation immédiatement supérieure à la maison.

Quand on rapproche le terme proximité de son autre racine latine, à savoir *proximus*, « le plus proche », c'est même d'une quasi-contiguïté spatiale, d'une mitoyenneté de contact que le vocable témoigne. Or, si le mot « proximité » a connu des usages plus fréquents à partir des années 1980, comme le signalent les lexicologues, en relation avec d'autres termes comme emplois, travaux et commerces (de proximité), je pense qu'il faut y voir la manifestation de dynamiques géographiques profondes.

Les années 1970-1980, c'est en effet l'époque où les grandes transformations contemporaines des espaces de vie d'Occident s'inscrivent dans tous les paysages : étalement des villes, désertification des campagnes, planification des sols en zones spécialisées, distances augmentées entre résidence, lieu de travail, espaces de services et de loisirs, démultiplication des mobilités, etc. Dès lors, rien d'étonnant à ce que le vocabulaire courant enregistre la puissance de tels changements, rendus possibles par l'automobile, et que nos contemporains s'en émeuvent, regrettant (certains, souvent les plus modestes) la disparition de ce paradis perdu : la proximité. Regretter l'effacement de la proximité entre les lieux ordinaires de la vie, c'est, d'une certaine façon, constater le resserrement des temps du quotidien sacrifiés sur l'autel épuisant des moyens de transport et des « non-lieux » (Augé, 1992).

De l'espace au temps

En somme, c'est bien d'un transfert de l'espace au temps qu'il est question ; mutation qui s'opère, en l'espèce, au prix du sacrifice de nos familiarités, tantôt superficielles, tantôt plus intimes. Notons que l'étymologie du mot proximité contenait, dès ses premières locutions latines, ce principe d'une parenté de sens entre l'espace et le temps. Au figuré, la proximité ne signifiait-elle pas, déjà, à l'aube de notre langue, des temporalités

proches les unes des autres, dans la durée : proximité temporelle, proximité historique ?

Pourtant, ce passage de l'espace au temps ne se fait pas sans heurts. Comme l'écrit Lawrence Durrell dans *Cléa*, le dernier de ses quatre romans composant son *Quatuor d'Alexandrie*, « *l'espace est une idée concrète, mais le temps est abstrait* ». Et d'ajouter, « *c'est le temps qui est une mystification* ». Pourtant, nous sommes bel et bien laissé mystifier, nous avons troqué notre proximité spatiale contre le mirage de la simultanéité virtuelle, son équivalent temporel. Grâce aux nouvelles techniques de communication (téléphone, Skype et autre Zoom, réseaux sociaux), le temps qui accompagnait jadis l'allongement des distances ne crée plus forcément ces décalages, ces retards équivoques de courrier qui firent croire à Marcel qu'une lettre reçue à Venise pouvait porter la signature d'Albertine disparue ! Toujours à l'ombre de Proust, je remarque combien le temps, à la différence de l'espace, s'abîme (trop) vite dans le brouillard mémoriel, ce prisme déformant de la mémoire qui ne livre que les bribes d'un insaisissable passé où s'anéantit tout espoir d'un Temps retrouvé.

Néanmoins, dans le désarroi d'un monde éclaté, ces réserves mises à part, le temps de la simultanéité informatique, auquel nous avons cédé la vieille proximité spatiale, s'avère précieux. Grâce à la combinaison de l'image et du son, il produit une effarante proximité virtuelle, laquelle rend plus supportables les éloignements qui brisèrent, par le passé, tant de familles d'émigrés partis jouer leur vie aux quatre coins du monde.

Rapport spatial et proximité

La supériorité pratique de l'espace sur le temps, se vérifie aussi dans un autre domaine, celui de notre vécu phénoménologique, de notre être au monde, lequel ne saurait se passer

du rapport, à la fois matériel et idéal, que nous entretenons avec les lieux de nos pratiques. À l'image des Léopold Bloom et Stephen Dedalus de l'*Ulysse* de Joyce, nous entreprenons, chaque matin, une odyssée à notre mesure. Nous parcourons les rues de Dublin, de Bordeaux, ou de tel quartier de Paris, pour nous rendre sur notre lieu de travail, dans une bibliothèque, à l'université, aux obsèques d'un ami, au restaurant l'heure venue... Ces espaces parcourus, pratiqués, peuvent parfois retentir des résonances mythiques dont James Joyce a nourri son roman fondateur de l'homme contemporain. Le plus souvent, cependant, chacun de nous se contente de construire, au gré de ses déplacements les plus fréquents, les plus brefs, les plus courts, dans un espace de parfaite proximité autour de son logis, ou en différents points, autour de son espace de vie polycentrique, un habitus géographique élémentaire. J'entends par là un ensemble d'impressions, de ressentis, mais aussi de réactions, de dispositions à penser, rêver, agir, de comportements variant selon le lieu de nos passages et de nos fréquentations... Toutes choses impliquant chaque parcelle de l'espace que nous pratiquons et que nous percevons, que nous vivons en l'enrichissant de notre imaginaire, des coulées de notre flux de conscience, en un mot de nous-mêmes.

Ainsi un rapport spatial s'élabore. Largement personnel, il subit des déterminations multiples. Les unes tiennent à nos conditions objectives d'existence, à notre position de classe, de genre, à notre âge... Les autres viennent de l'extérieur, des scènes de la rue et des événements, de nos rencontres, des paysages qui nous imprègnent, nous façonnent en toute inconscience, de manière quasi subliminale. Comme cet habitus de proximité a besoin de répétitions pour se forger, il nécessite des circulations récurrentes, des marches et des stations régulièrement accomplies

dans une aire gérable par nos pas, notre coup de pédale ou, moins efficace, le déplacement ralenti de notre véhicule en zone urbaine. Dans son roman *Leurs enfants après eux*, Nicolas Matthieu fournit les clés d'un tel apprentissage aussi physique que mental. Il dit de l'un de ses personnages :

« Anthony allait seul (...), dans les rues qui à force s'étaient gravées dans son ventre. Depuis l'enfance il rôdait dans les environs et connaissait chaque maison, chaque rue, les lotissements, les décombres et les pavés. Il y était passé à pied, à vélo, à moto. Il y avait joué dans cette allée, s'était fait chier assis sur ce muret, il avait roulé des pelles sous l'abribus et traîné sur les trottoirs... ».

Eloge raisonné de la proximité spatiale

Entendons-nous bien, je ne veux pas faire ici l'éloge sans nuance d'une proximité spatiale définitive. Je ne méconnais pas les vertus du voyage, du mouvement dans la formation de toute personnalité, voire au-delà dans la conception d'un bonheur multi-spatialisé : pourrait-on penser autrement, de nos jours ? Je rejoins sur ce point une remarque de Thomas Mann dans *La montagne magique* :

« Deux jours de voyage éloignent l'être humain de son univers quotidien, de tout ce qu'il appelait devoirs, intérêts, soucis, perspectives [...] L'espace qui se jette entre lui et son terroir d'origine révèle des forces que l'on croit d'ordinaire réservées au temps, il entraîne des transformations intérieures qui, fort semblables à celles que produit le temps, les surpassent d'une certaine façon. Comme ce dernier, l'espace génère l'oubli, mais ce faisant, il affranchit la personne humaine de ses attaches, la met dans un état de liberté originelle. »

La proximité abolie, avant de se reconstituer en d'autres lieux, ouvrirait de la sorte un espace de liberté.

Mais cette proximité, celle des pratiques qui nous bâtissent, existe-t-elle vraiment ? La question se pose avec d'autant plus

d'acuité que nous ne constatons pas la moindre objectivité de ses espaces. Je disais plus haut que tout individu produit sa propre proximité, en fonction de paramètres qui lui sont propres et d'incidents externes plus fortuits qui jalonnent son existence. En conséquence, tel un plasma ou une tache d'huile, d'un sujet l'autre, la proximité spatiale s'étire et se rétracte, se disperse en flaques séparées. La récente pandémie du COVID19 a montré combien la proximité qui nous fut imposée au nom du respect des règles sanitaires était inconfortable. La distance d'1 km autour du logis, retenue comme étalon d'un déplacement quotidien autorisé, ne satisfaisait pas grand monde. Outre la restriction de liberté individuelle qu'elle induisait, ce kilométrage non choisi nous gênait aux entournures, affectait physiquement notre corps. La proximité officielle et contrôlée tournait à la prison.

Il ressort de cette expérience que la proximité spatiale ne se sépare pas du vécu de tout individu et que son étendue, mono-centrique ou polycentrique, peut être considérée comme un critère de bien-être et d'épanouissement personnel. Toute définition collective et prétendument objective, a fortiori coercitive, d'une telle proximité, induit en revanche la représentation d'un univers totalitaire, celle d'une société détenue dans une marqueterie d'espaces surveillés et contrôlés. Elle rejoint l'idée d'hétérotopie, suggérée jadis par Michel Foucault (1975).

Références bibliographiques

Augé M., 1992. *Non-lieux*, Le Seuil, Paris.

Foucault M., 1975 *Surveiller et punir*, Gallimard, Paris.

Pour citer cet article :

DI MEO Guy, « Espaces et temps de la proximité », o | 2023 - *Ma Proximité*, GéoProximitéS, URL : <https://quamoter.hypotheses.org/1699>



Proximité « film de recherche et spectateurs » : exemple de *Scoper*

Le travail de recherche s'inscrit le plus souvent au sein d'un laboratoire de recherche avec des thématiques spécifiques à chaque chercheur; leur choix s'effectue en fonction de nombreuses opportunités avec la nécessité de sujets qui les animent suffisamment pour lire, interviewer, réfléchir, écrire, etc. bref les travailler pendant des heures et durant de nombreuses années. La réalisation d'un documentaire de recherche suit la même démarche avec une caméra qui induit une relation singulière aux personnes et aux lieux. L'expérience de la réalisation du documentaire *Scoper*, sorti en 2020, a pu se concrétiser du fait de liens de proximité existants entre la chercheuse et son objet de recherche. En effet, spécialisée dans l'économie sociale et solidaire-ESS, elle a choisi une entreprise appartenant à la famille de l'ESS pour suivre pendant 3 années la transformation de la librairie papeterie Sadel en société coopérative et participative-scop SavoirsPlus. Le projet a réellement pu naître grâce à la confiance établie entre la chercheuse et les dirigeants du fait de leur engagement dans un même réseau. La proximité géographique avec le siège de SavoirsPlus a été un autre atout pour le tournage même si cette transformation a inclus des déplacements dans l'Yonne et la Drôme où se trouvent deux autres entités qui ont fusionné avec SavoirsPlus. Par ailleurs, l'un des objectifs du documentaire était de rendre accessible la parole des salariés peu souvent entendue (50 ont été

interviewés durant cette recherche) et de donner à entendre leur cheminement sur l'aventure scop. Car cette expérience de réalisation audiovisuelle avait aussi pour but de valoriser la recherche avec un format différent de l'article scientifique et de tenter de toucher un public plus large que ceux de nos colloques et nos lecteurs étudiants et/ou collègues parfois. En effet, le format documentaire offre bien plus qu'un verbatim : l'image et le son entraînent le spectateur dans leurs états d'esprit et émotions (Le Houérou, 2006, p. 2). Ainsi, cette diversité de proximités (de lien, de centre d'intérêt, géographique, d'objectif) inhérente à la réalisation d'un film de recherche, va-t-elle avoir un impact sur les spectateurs ? Quels types de proximités *Scoper* a-t-il créé auprès de ses publics ?

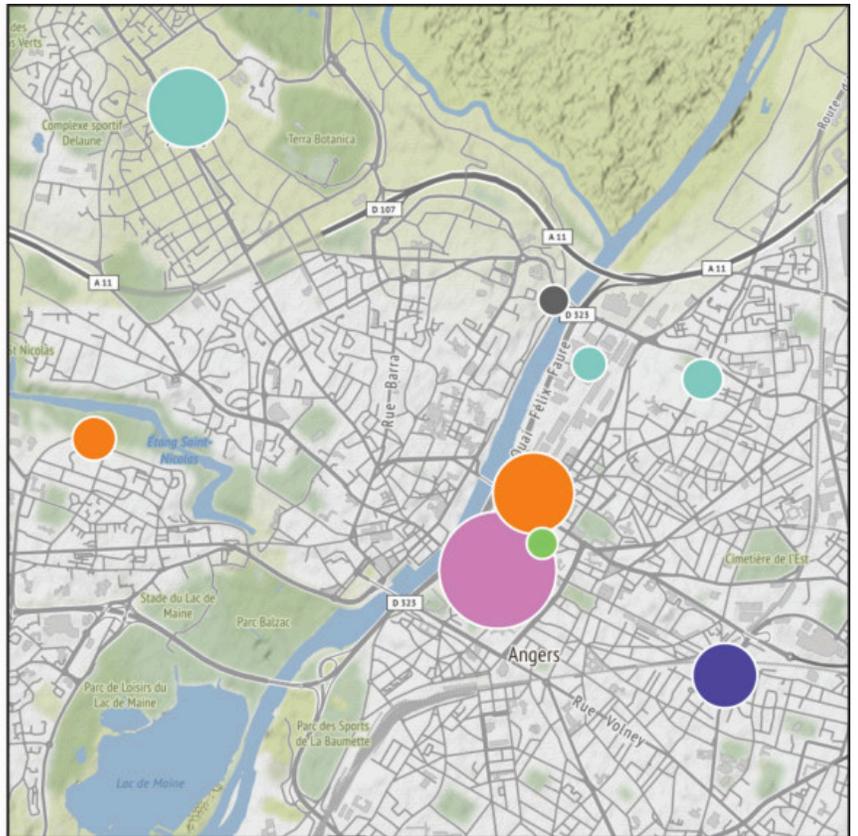
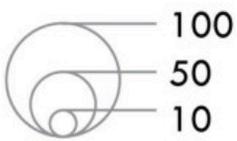
Pour répondre à ce questionnement, nous proposons de mobiliser les données issues des projections débats ayant abouti à des échanges dans 40 lieux sur la période de juin 2020 à décembre 2022 (et d'autres dates se positionnent pour 2023 dont le Québec). En effet, nous nous sommes déplacés dans des grandes villes comme Paris, Lyon, Grenoble, Bordeaux, Montpellier, Rennes, Le Mans, etc. mais aussi dans des zones plus rurales comme Faux la Montagne (23) ou Plessé (44). Sur ces 40 destinations, 13 projections débat ont été programmées à Angers ou en proche périphérie ce qui représente 1/3 de notre diffusion. Ces données

Carte 1 :
Structures ayant diffusé Scoper et nombre de spectateurs dans la ville d'Angers.

Type de structures d'accueil

- Association
- Cinéma art et essais
- coopérative-scop
- Syndicat
- Université
- groupe informel

Nombre de spectateurs



Réalisation : ESO-Angers, Université d'Angers-CNRS, 2022

Map tiles by Stamen Design, under CC BY 3.0. Data by OpenStreetMap, under ODbL

permettent d'interroger la proximité qu'entretient la diffusion d'un film de recherche comme *Scoper*. Quels effets de proximités permettent de comprendre la mobilisation des organisateurs de projections et l'envie de se déplacer pour les spectateurs ? En effet, sur les 1500 spectateurs ayant vu *Scoper*, 709, c'est-à-dire presque de la moitié, ont été des habitants de proximité. A ce stade de notre réflexion, la notion de proximité correspond à une localisation des lieux de diffusion située dans un même espace urbain : la ville d'Angers qui compte environ 155 876 habitants (en 2020). Pourtant la proximité inclut des aspects plus larges : si les spectateurs d'Angers et ses environs sont venus voir *Scoper* c'est aussi parce que d'autres proximités leur ont donné envie de se déplacer et de prendre du temps pour découvrir un film de recherche. Puisque nous évoquons la mobilité, nous faisons référence à la proximité géographique qui a deux propriétés (Rallet et Torre, 2004, p. 26) : savoir si on est « près de » ou « loin de » la projection de *Scoper* et estimer le moyen de transport corrélé au temps de déplacement pour décider d'être présent. Mais ces deux caractéristiques de proximité géographique ne distinguent pas les spectateurs angevins de ceux des autres villes qui prennent la décision d'assister à notre projection.

En revanche, la dimension relationnelle prend toute sa place dans une « *proximité organisée* » (op.cit.) qui comprend une « *logique d'appartenance* » et une « *logique de similitude* ». En effet, le focus réalisé sur la carte d'Angers montre que les structures qui ont proposé la projection de *Scoper* appartiennent à des réseaux dans lesquels sont investis la chercheuse réalisatrice et la scop SavoirsPlus. Chercheuse engagée dans l'économie sociale et solidaire, elle est aussi coprésidente de l'inter réseau de l'économie sociale et solidaire en Anjou-IRESA. Son appartenance à l'ESS, ainsi que celle de la scop, mobilise donc les interlocuteurs

provenant des associations, des scop, de groupes informels et des syndicats pour une bonne partie des spectateurs qui se sont déplacés. En effet, les projections organisées par les scop ont rassemblé 178 spectateurs, celles par des associations, 109 personnes et celles par les groupes informels et syndicats, 30. Les projections qui ont eu lieu au moment du lancement du documentaire par l'Université d'Angers entrent également dans les logiques d'appartenance et de similitude en réunissant 167 collègues administratifs, enseignants et chercheurs. La proximité organisée est illustrée ici par différents types d'organisation que sont celles de l'ESS et de l'Université où « *les interactions en son sein (...) les rend a priori plus faciles qu'avec des unités situées à l'extérieur de l'organisation* » (op. cit, p. 27).

Cette expérience nous amène à proposer d'autres facteurs inhérents au croisement des deux types de proximité géographique et organisée. Tout d'abord, un effet de curiosité pour le documentaire de recherche qui provoquent des soulagements pour certains : « et je ne me suis même pas ennuyé » s'exclame un spectateur qui avait peur de trouver le temps long ainsi que de l'adhésion « je ne connaissais pas du tout le statut scop et c'est vraiment intéressant ! ». La proximité provient aussi de l'ancrage de l'entreprise et de son histoire sur le territoire : elle est connue par le monde de l'éducation et les créatifs qui vont acheter leurs fournitures dans ce qu'on appelle « la caverne d'Alibaba ». La mobilisation des spectateurs la plus importante a été réalisée lors des projections dans le cinéma art et essai Les 400 Coups. Les 225 spectateurs se sont déplacés suite à l'invitation et les relances effectuées par l'ancien dirigeant de la scop, à la retraite depuis la transmission effective en février 2020 à ses salariés. Cet effet de proximité illustre la théorie de l'encastrement qui prend en compte les réseaux individuels.

« *Si les mêmes acteurs individuels sont amenés de façon récurrente à interagir*

dans le cadre d'une telle coopération, alors ces relations peuvent se renforcer et éventuellement s'élargir à des registres non professionnels. Cet élargissement est facilité si les acteurs individuels impliqués résident dans une même agglomération : la proximité favorise la polyvalence (ou multiplicité) des liens ». (Grossetti, 2000, p. 9)

D'ailleurs, les diffusions dans des cinémas art et essai dans d'autres villes ont été un échec : 20 spectateurs à Rennes, 2 à Bordeaux... car il n'y avait pas d'ancrage local pour mobiliser les spectateurs. L'éventuelle proximité avec l'objet du film, la scop, n'était pas suffisant. En journalisme, il s'agirait de la « loi de proximité » : l'information va avoir un effet plus ou moins important suivant sa proximité (géographique, temporelle, affective et sociétale) avec celles et ceux qui se sentent concernés. Enfin, le dernier facteur de proximité que révèle cette expérience de diffusion d'un film de recherche, concerne une période marquante : *Scoper* est sorti juste à l'issue de la première période du confinement en juin 2020. Après avoir été contraints de rester chez soi, l'envie de sortir, même au cinéma, s'est ressentie. La nature temporaire de cette proximité (Rallet et Torre, 2004, p. 33) malgré les mesures de distanciation, requestionne les codes habituels de l'espace entre les personnes. « *Le langage silencieux* » (Hall, 1981) est devenu visible avec les masques et le désir de partager des temps en collectif au cinéma. L'exemple des diffusions de *Scoper* comme film de recherche, valide la place centrale des réseaux de proximité, les relations individuelles et les trajectoires des personnes. En nous positionnant dans une approche systémique où le contexte a toute son importance, notre démarche de diffusion a particulièrement fait sens auprès des acteurs de proximité. Il reste à explorer comment notre démarche de « documentaire sens » a fonctionné au-delà du territoire d'ancrage de la scop et de la chercheuse.

Références bibliographiques

Grossetti M., 2000. « Les effets de proximité spatiale dans les relations entre organisations : une question d'encastres », *Espace et Société*, n°101-102, 203-219

Hall E.T., 1981. *Le langage silencieux*, Seuil

Le Houérou F., 2006. « Le Film est un don de soi », texte pour le XXVème Bilan du Film Ethnographique, Paris, 18 au 24 mars.

Rallet A. et Torre A., 2004. « Proximité et localisation ». *Économie rurale*, vol. 280, no 1, 25-41

Pour citer cet article :

BILLAUDEAU Valérie, « Proximité « film de recherche et spectateurs » : exemple de *Scoper* », 0 | 2023 - *Ma Proximité*, GéoProximitéS, URL : <https://quamoter.hypotheses.org/1739>

Semaine 3



Proximité... hum... Laisse-moi un peu réfléchir. Ok...

C'était, je dirai, il y a un petit moment. Dans ces temps où le monde, ouvert, avait fait de la Chine une destination heureuse. J'y étais donc, et j'étais loin. Loin d'ici. Loin, pour moi. Dans cette Chine couverte de bamboueraies. Au moindre frisson de l'air, elles répondent aux vents par une vibration de feuillages bourdonnant dans toutes les dimensions de l'espace. Se mêlant et d'entremêlant, les mouvements de ces vénérables monocotylédones teintent alors d'une multitude de verts les collines bombées de l'intérieur du Fujian. Dans ma tête, je me disais qu'aux anciens temps des Empereurs, quelques fauves tigrés avaient bien dû, rôdant majestueusement, traverser d'un seul de leurs regards toutes les défenses des paysans affairés dans les plats de leurs rizières ou les pentes de leurs plantations de thé.

Vus, les paysages aux allures si typiques de la Chine tropicale et des populations Hakka ne quittent plus la mémoire. Peut-être parce qu'ils sont maquillés de vastes cercles ocres. Prenant de la hauteur, on pourrait les comparer à des ronds de couleurs répartis sur la palette d'un peintre. S'approchant, on découvre une porte. Comme elle est étroite pour de si imposantes constructions. Entrant, se dessine un cercle de deux à trois étages. De fragiles cloisons de bois découpent le bâtiment selon une logique que je ne pouvais que comparer – souvenirs de cartographies – à des tranches de

camembert. J'étais dans un Tulou. Je compris qu'ils étaient les résidences que construisaient et occupaient des clans familiaux. Le logement est donc collectif. Mais, à l'intérieur, chaque famille dispose d'une « tranche » selon la logique verticale du fromage normand. Au passage, on comprend que la séparation espace public – espace privé n'est pas aussi claire qu'elle ne l'est ailleurs, en Europe par exemple. L'intérieur du cercle (je dois préciser que les Tulou sont le plus généralement ronds, rarement quoique parfois carrés) est une vaste cour pavée que le toit ne recouvre pas dans sa totalité. Juste en face de l'entrée, la place est réservée au temple des ancêtres. C'est ici que se forge et s'entretient le sentiment collectif. Au centre du cercle, se trouve généralement un puits. Ici, une petite réserve le signale. Dans ses eaux pures et transparentes, un poisson semble dérouler une vie bien paisible. Il ne sait sans doute pas qu'il veille, au gage de sa propre vie, sur celles des habitants.

Traversant ces lieux, les yeux écarquillés, me demandant à tout instant si je suis bien là ou si Freud m'habite, je ne peux m'empêcher de penser à tout le chemin qu'il a fallu faire pour y arriver. Tout l'enchaînement des rencontres qu'il a fallu nouer pour traverser un si vaste pays dont ne je connaissais ni la langue, ni les mœurs. Tout en constatant que les restaurants dits chinois de Paris – et même de France –, et sauf exception,

ne le sont que métaphoriquement. Je pensais alors que c'est peut-être cela que veut dire « être loin de chez soi » : savoir que si l'on perd la personne qui vous accompagne – disons son guide – on se perd soi-même... Dans ces conditions, personne ne peut avoir les poches suffisamment amples pour contenir tous les petits cailloux qu'il aurait fallu que je semasse depuis mon départ pour me donner ne serait-ce qu'une chance d'y revenir... seul ! De Roissy à la bruyante Shanghai, arrivé à une heure qui n'est pas la tienne pour prendre un repas qui n'est pas le tien... Ou pas encore. Mais aussi de Shanghai à la portuaire Xiamem. Et puis de Xiamen à Tian Luo Keng, Taxia, Gaobei, Chuxi... Autant de noms qui, à eux seuls, m'évoquent des lieux si improbables, tellement perdus dans les brumes de mes inconnus. Pourtant, et très vite, je m'y étais fait – comme on dit –. Les paysages, les odeurs, les sons, les gens. Peu à peu, j'apprenais à reconnaître leurs visages. À saisir, çà et là, quelques mots, au mieux, de vagues intentions, parfois. Ou rien du tout, le plus souvent. Alors, faire semblant pour donner le change, mais risquer de creuser l'abysse de l'incompréhension ? Ou rester ce que le visage dit que l'on est : un étranger ?

Dans ces moments-là, aucun des moindres détails de l'océan d'altérités qui m'entourait ne me faisait manifestement signe. Sans que je le décide vraiment mes pensées s'égarèrent dans un vague refuge. Je voyais ces hommes et ces femmes quittant leur pays pour en habiter un autre et tout ce qu'ils avaient dû y éprouver pour s'y attacher et s'y faire reconnaître. Pour me rassurer, je vérifiais, un peu comme l'assoiffé ne lâche pas sa gourde, que j'avais bien encore sur moi l'ensemble de mes « papiers », comme on dit, ceux qui font la différence entre un voyageur légitime et un autre, certains parlent de clandestins. Comme si l'on n'était pas tous un peu des clandestins...

Légalement, ce n'était pas notre cas. Le retour à Shanghai se fit donc simplement, en TGV, achevant sur rail ce déplacement sur les terres du patrimoine mondial à la chinoise qui avait commencé dans les airs. Bien niché dans mon siège, le corps se relâche. Les images des lieux visités défilent un peu. De lui-même, le cerveau fait son œuvre. Il choisit, retient, revisite, oublie... Il le fait d'autant mieux que l'attention lâche prise, comme on dit maintenant. Le train, c'est du connu. Le lointain s'y rapproche, si l'on peut dire. Le regard perdu dans les paysages qui défilent à plus de 300 km/h, immobile en mouvement, il me revint alors un détail. Je nous revoyais, au début du voyage, à l'arrivée, à Xiamen. Une salle d'aéroport. Un tableau d'affichage : illisible pour moi, à l'exception, d'une ou deux villes dont je connais l'écriture : Shanghai, Beijing, Ningbo. Ça fait peu pour être et moins encore pour aller. Pour autant, et sans qu'il m'en coûte, l'heure approchait. Elle nous suggérait maintenant de quitter notre repère pour une autre salle. Plus un large couloir qu'une salle du reste. Un peu au fond, s'achevait la terminaison descendante d'un escalier mécanique. C'est intéressant à regarder, un escalier mécanique. Le fixe et le mobile s'y combinent étonnamment. Le passage des marches fixe le rythme. Mais leur effacement progressif donne l'impression d'un mouvement continu.

Ce qui me tira brusquement de ma rêverie, ce fut l'appel, presque le cri, de mon collègue au français impeccable : « Marie-Charlotte, Marie-Charlotte... » dégainait-il comme le javeloïste libère son trait. Et en effet : prise dans la somnolence mécanique d'un escalier qui ne l'est pas moins, je reconnus en moins de temps qu'il faut pour le dire, le rayonnant visage de ma propre fille débarquant tout juste de Shanghai.

Aujourd'hui, loin de Xiamen, du Fujian et peut-être même de la Chine, parfaitement installé dans les lieux familiers de mon

immédiate proximité, pour peu qu'il reste quelque distance entre eux et moi. Donc, dans un monde qu'Henri Dutilleux lui-même n'aurait pas pu mieux qualifier que de lointain, je me dis que, ce jour-là, dans ce lieu-là, avec toute la puissance invisible de ce qui se loge dans les apparences de l'anodin, j'avais fait, alors et peut-être parce que je m'y attendais le moins, l'expérience conjointe de la plus grande proximité et du plus lointain. Plus tard encore, je compris que, comme il n'y a pas de fixe sans mobile, il n'y a pas de proximité sans lointain : *habiter*.

Pour citer cet article :

LAZZAROTTI Olivier, « Proximité... hum... Laisse-moi un peu réfléchir. Ok... », 0 | 2023 - *Ma Proximité*, GéoProximitéS, URL : <https://quamoter.hypotheses.org/1784>



L'espace de proximité au cœur des apprentissages en géographie au cycle 3

L'observation des élèves en situation d'apprendre en géographie montre à quel point le vécu s'invite dans toutes leurs réflexions et comment c'est à partir de lui qu'ils construisent leur compréhension des phénomènes géographiques, y compris étudiés au travers de documents.

C'est à leur entrée au CM1 qu'ils découvrent la géographie après avoir questionné le monde et avoir appris à se situer dans l'espace au cours du cycle précédent. La géographie scolaire a longtemps été marquée par la mémorisation de contenus présentés aux élèves (Tutiaux-Guillon, 2004), mais récemment, il leur est demandé d'apprendre à mener des raisonnements à partir d'études de cas dans lesquelles l'espace de proximité (quartier au cycle 3, ville au collège) tient une place importante.

Pour les trois niveaux du cycle 3 (CM1–6e), la mention au territoire de proximité perdure. C'est à partir de cet espace, réputé connu, que des connaissances disciplinaires sont acquises. C'est à partir de cette échelle micro-locale que d'autres lieux sont étudiés (Filâtre, 2022, p6-8). Les outils d'accompagnement des contenus programmés en géographie au cours moyen¹ insistent, pour chaque thème abordé (la ville, un espace de tourisme, consommer, circuler, communiquer), sur la nécessité, pour les élèves, d'un appui sur le concret, défini essentiellement

comme l'espace proche des élèves, celui dans lequel se développent leurs pratiques quotidiennes individuelles et familiales. Le thème « habiter mieux » invite à la sortie de terrain pour observer et échanger avec des habitants. En 6e le lien avec le vécu personnel se distend : le relais est pris par les corpus documentaires des études de cas réputés permettre aux élèves de « parcourir » les espaces de manière concrète. La relation au vécu des habitants se substitue à celui des élèves, mais il s'agit toujours que les élèves observent les façons dont les êtres humains organisent et pratiquent leurs espaces de vie [...] et entrent dans le raisonnement géographique. Au cycle 3, il s'agit d'investiguer les lieux du quotidien, puis, d'aborder d'autres milieux, d'autres modes d'habiter le monde, poursuivant les travaux sur les modes de vie amorcés au cycle 2 et invitant à des comparaisons entre ici et ailleurs, entre soi et l'Autre. En 2020, dans toutes les disciplines, le programme du primaire comme du secondaire est complété de l'impératif de prendre en compte les problématiques liées au développement durable. En géographie, il s'agit d'amener les élèves à imaginer le futur de leurs territoires en s'essayant à la prospective (Fouache, 2022). Les enseignants de géographie doivent permettre à l'élève de dépasser son expérience personnelle de l'espace vécu pour accéder à la compréhension d'un espace géographique partagé. Au-delà de prendre conscience que

¹ Ressources d'accompagnement du programme d'histoire et géographie du cycle 3 : site <https://eduscol.education.fr/260/histoire-et-geographie-cycle-3>

chacun a une expérience singulière des lieux familiers du quartier, puis de concevoir que d'autres lieux représentent l'environnement proche – différent – d'autres habitants, la prospective invite à envisager des transformations futures de l'espace de proximité.

Mettre l'espace de proximité au cœur des apprentissages est une idée ancienne, alternative aux apprentissages par cœur d'une nomenclature générale, difficile pour les élèves (plan Langevin et Wallon de 1946). La réforme des activités d'éveil en primaire (1969) a poursuivi dans cette veine : il s'agissait d'opter pour des méthodes actives visant à éveiller les élèves. L'idée que l'espace vécu est davantage à la portée de jeunes élèves va de pair avec celle que, pour eux, il faut voir la réalité pour la comprendre – les activités d'éveil se sont souvent traduites par des « classe-promenades ». Or, le seul contact avec la réalité, l'appui sur le vécu ne suffit pas à faire de la géographie. Etre sur le terrain permet indéniablement de découvrir et d'observer. Si cette attitude permet à l'adulte informé de comprendre ce qu'il regarde, au géographe de collecter ses données, guidé par ses hypothèses scientifiques construites en appui sur de solides connaissances préalables, l'enfant, lui, est guidé surtout par son affect. Il privilégie ce qui le touche, l'amuse, le surprend (Considère, 2022, p.19, Briand, 2016), constituant un matériau composite et polymorphe qu'il ne sait pas lire. Partir de l'espace proche de l'enfant, c'est faire avec ces éléments hétérogènes et singuliers pour chaque élève. Cette entrée dans la géographie par le vécu est intéressante dans la mesure où les élèves, notamment au cycle 3, sont encore égocentrés et peu souvent attirés par ce qui ne les touche pas. Cependant, la question se pose de ce qui peut être appris en géographie à partir du vécu, en d'autres termes, comment éviter une « collection de vécus » variés, tant dans le quartier que dans des espaces lointains et acquérir des savoirs en géographie ?

Le concept d'habiter, apparu dans les programmes de géographie du cycle 3 en 2015, fournit les éléments d'une réponse didactique en ce qu'il permet d'articuler les pratiques individuelles et collectives déployées dans les lieux, les activités des individus et des groupes, et les aménagements conçus pour y répondre et qui organisent l'espace. Les pratiques des élèves, à l'échelle locale, constituent, dans un premier temps, un pêle-mêle à recueillir : aller à l'école, rêvasser dans sa chambre, aller au foot, fêter son anniversaire avec ses camarades, acheter du pain, regarder des vidéos sur le net, accompagner les petits au square, faire les courses avec ses parents, partir en vacances etc. Ces activités familières issues de l'expérience individuelle, fournissent, à l'échelle d'une classe des éléments que les élèves eux-mêmes, accompagnés de l'enseignant vont pouvoir trier. Les catégories obtenues restituent les premiers attributs du concept d'habiter : se loger, consommer, se former, travailler, se déplacer, se divertir, porteurs à la fois des pratiques, des lieux et des aménagements. Cet embryon de concept permet, dès lors de lire paysages et cartes et de comprendre qu'habiter un village, une ville, un espace de tourisme ou un écoquartier comporte des invariants mais aussi des différences en termes de distance aux services, d'accès aux réseaux de circulation, ou encore de choix d'aménagements.

Références bibliographiques :

Briand M., 2016, « Approche sensible en sortie. Construire une relation au terrain en géographie scolaire à l'école élémentaire », dans Thémines J.F. & Doussot S., *Acteurs et action, Perspectives en didactiques de l'histoire et de la géographie*, Presses universitaires de Caen, 73-86.

Considère S., 2022, « Comment le récit en géographie permet-il de construire une modélisation du monde ? », dans Courdent A., *Quand raconter permet d'apprendre : le récit dans l'enseignement et la formation*, Presses Universitaires du Septentrion, 23-40.

Filâtre E., 2020, « La place de l'espace proche dans l'évolution des programmes de géographie de l'école élémentaire française de 1977 à 2015 », *Cybergeo : European Journal of Geography* [En ligne], Epistémologie, Histoire de la Géographie, Didactique, document 950, mis en ligne le 05 août 2020, URL : <https://journals.openedition.org/cybergeo/35167>

Fouache L., 2022, « La géographie prospective dans l'enseignement », *Géographie et cultures* [En ligne], 116, <https://journals.openedition.org/cybergeo/35167>

Tutiaux-Guillon N., 2004, « Les conceptions de l'apprentissage auxquelles se réfèrent les enseignants une faction porteuse d'inertie disciplinaire ». In : *Actes du colloque JED*, Caen, <http://ecehg.ens-lyon.fr/ECEHG/colloquehgec/2004%20Caen/intervenants>

Pour citer cet article :

CONSIDERE Sylvie, « L'espace de proximité au cœur des apprentissages en géographie au cycle 3 », 0 | 2023 - *Ma Proximité*, GéoProximitéS, URL : <https://quamoter.hypotheses.org/1794>



Les hameaux de montagne à l'écart et la recherche de la distance

Le hameau de montagne constitue à lui seul un habitat groupé mais (géographiquement) dispersé prenant la forme de quelques maisons, s'insérant dans la classification de l'habitat rural proposé par Albert Demangeon en 1927 entre le chef-lieu de village et les fermes isolées. Par conséquent, il relève de l'écart qui s'exprime par rapport à des référentiels (Laslaz, 2016), que sont les chefs-lieux, les axes de communication et les pôles urbains. Les hameaux sont nécessairement distants d'un centre, sans quoi ils ne constitueraient qu'une périphérie dans la continuité des chefs-lieux. Ce détachement peut aller de quelques mètres jusqu'à plusieurs kilomètres, et ce sont les hameaux abandonnés au cours du XXe siècle, les plus éloignés géographiquement des centres communaux, qui vont nous permettre de questionner la notion de proximité.

Cette dernière pose la question du lien à l'espace (Torre, 2009) et donc aux interactions et aux mobilités qui ponctuent la vie des individus. En somme, la proximité est indissociable d'un espace vécu, aménagé et exploité par les sociétés (Frémont, 1974) et sa recherche transparait à travers les interactions entre le lieu de l'habitat et toute une série d'actions et de déplacements qu'entreprennent les individus (travail, loisirs, consommation...). Or, l'habitat en montagne, par sa dissémination,

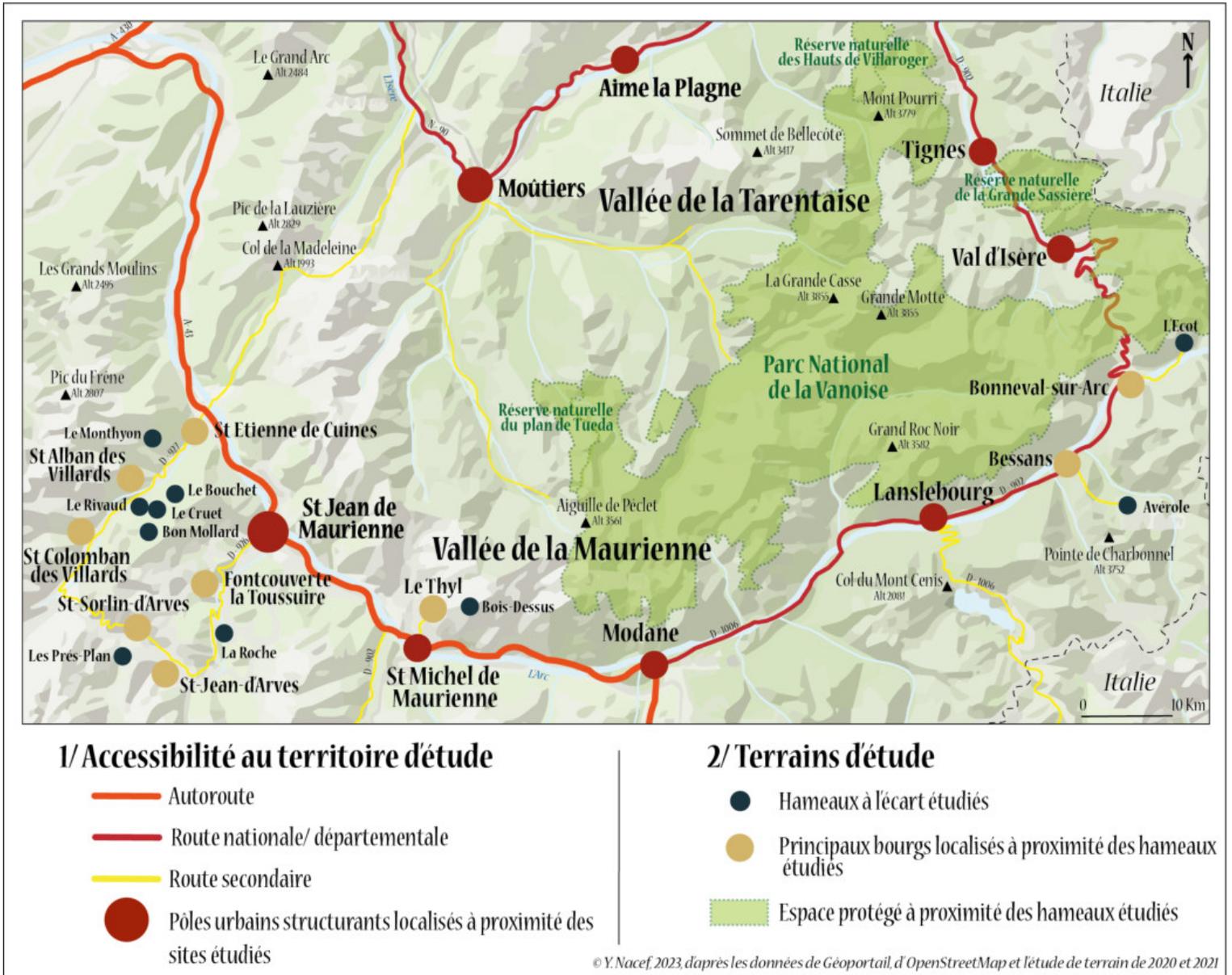
délaisse fréquemment la proximité au profit de la distance, qui nous permet d'évoquer l'idée d'une non-proximité caractérisant les écarts montagnards ; une non-proximité aux services les plus élémentaires (alimentaire, administratif, scolaire, santé...) mais également aux lieux de travail. Cet éloignement qui a pu être recherché, comme nous le verrons, a laissé place au cours du XXe siècle à des difficultés de maintien de l'habitat permanent, participant à terme à l'émergence d'une dynamique d'abandon de lieux de vie, délaissant les écarts au profit d'une proximité signe de modernité.

De ce fait, nous allons nous demander : De quelle manière les hameaux de montagne à l'écart illustrent-ils une volonté de mise à distance par leurs habitants ?

A partir d'une approche géohistorique¹ de 10 hameaux de la vallée de la Maurienne en Savoie (figure 1), nous aborderons cette recherche des écarts, la non-proximité devenue insurmontable et les formes de réappropriation actuelles qui s'affranchissent à nouveau de la proximité. Pour conclure, nous interrogerons la manière dont le géographe aborde les écarts montagnards à travers la pratique du terrain.

¹ L'approche méthodologique mêle l'étude de documents d'archives (cadastres, photographies et vues aériennes anciennes), de phases de terrain en 2020, 2021 et 2023 et la réalisation d'entretiens semi-directifs auprès de personnes originaires des hameaux étudiés, ainsi que des nouveaux propriétaires.

Figure 1 :
Carte de localisation des hameaux à l'écart étudiés et évoqués dans l'article,
réalisation Y. Nacef, 2023



1/ La recherche des écarts : une forme de proximité agro-pastorale

La localisation excentrée de certains hameaux n'est pas le fruit du hasard, bien au contraire, mais résulte d'une logique de recherche de terres cultivables dictée par une nécessité de survie alimentaire. Cette situation a atteint son paroxysme dans la vallée de la Maurienne au cours de la première moitié du XIXe siècle où la pression démographique et les terres cultivées étaient à leur apogée. La recherche de terres libres et de bonne qualité dicta ces implantations en périphérie des centres communaux. Cette non-proximité au centre villageois permettait alors d'exploiter des champs, des prés, des jardins et des vergers, établissant une forme de proximité agro-pastorale pour ces communautés villageoises. Au hameau du Bois-Dessus (St-Michel de Maurienne), « les premiers habitants étaient des personnes à la recherche de terres exploitables, la distance n'avait pas d'importance, c'est pour cela qu'ils se sont installés aussi loin du chef-lieu et des services élémentaires » (entretien, 2020).

Néanmoins, cette absence de proximité aux centres communaux n'était pas sans conséquence. Les commerces, l'école, mais également l'église imposaient à ces habitants une mobilité bien souvent quotidienne. La notion de distance était ainsi au cœur de ces espaces de vie à l'écart. Prenons quelques exemples : les habitants du Monthyon (St-Etienne-de-Cuines) d'Avérole (Bessans) et de La Roche (Fontcouverte-la-Toussuire) se localisent à plus d'une heure de leur chef-lieu respectif (figure 2). Il est important de prendre en compte que les déplacements d'alors se faisaient principalement à pied, qu'il fallait également prendre en considération le temps de retour et les conditions d'enneigement hivernal. A l'Écot « le plus gros problème de cette situation à l'écart était pour les morts qui étaient entreposés l'hiver dans la

chapelle puis descendus à Bonneval au printemps pour être enterrés, car le cimetière n'était pas à proximité » (entretien, 2020). Bien que la proximité aux services élémentaires fût défaut, ces petits hameaux de montagne restaient en contact avec le reste du village, leur isolement géographique n'impliquait pas un isolement social (Bodon, 1997). Toutefois, le XXe siècle a marqué une évolution majeure de ce rapport à la proximité pour de nombreuses communautés villageoises à l'écart.

2/ Une mise à distance devenue insurmontable

La position de ces hameaux à l'écart était avantageuse durant l'optimum agricole du XIXe siècle, mais les changements de la société attirée par les villes et leur industrialisation ont totalement remis en cause et bouleversé ces lieux de vie bien particuliers. La localisation avantageuse est devenue inadaptée. Le début du XXe siècle voit l'essor de nombreuses routes de montagne en Maurienne. « La France, dans toutes les parties de son territoire, est devenue accessible à tous les Français » (Frémont, 1997) ; néanmoins, certaines portions infimes du territoire ont été exclues de ce « raccourcissement des distances » (id).

Ainsi, durant la première moitié du XXe siècle, le faible poids démographique de ces hameaux à l'écart, affectés par un exode rural massif, couplé à des réductions budgétaires post-Grande Guerre n'incita pas les autorités à développer les voies de communication nécessaires pour désenclaver des sites condamnés à mourir (Nacef, 2022). Nous pouvons évoquer le cas des hameaux du Bouchet, du Rivaud, du Cruet et de Bon Mollard (St-Alban-des-Villard) qui n'ont pas été desservis par la route car localisés à l'écart du reste de la commune (figure 3). Par conséquent, alors que la proximité devenait le maître mot de la société française, l'absence de ces nouvelles infrastructures a participé

Figure 2 :
Les hameaux à l'écart aux prises avec les notions de proximité et de distance,
d'après les études de terrain et Géoportail, réalisation Y. Nacef, 2023

Hameaux étudiés	Communes	Accès au chef-lieu		Accès au fond de vallée		Accès hopital		Accès collège		Accès Supermarché	
		Distance à pied	Temps	Distance à pied	Temps	Distance en voiture	Temps	Distance en voiture	Temps	Distance en voiture	Temps
Avérole	Bessans	6,8 km	1h42	37,3 km	9h20	43,9 km	55 mn	45,8 km	57 mn	48,9 km	1h02
L'Ecot	Bonneval-sur-Arc	3,9 km	1h00	43,2 km	10h00	48,6 km	1h00	49,3 km	1h05	52,7 km	1h10
La Roche	Fontcouverte-la-Toussuire	6,53 km	1h38	9,66 km	2h24	<i>Hameau à l'écart non réapproprié</i>					
Bon Mollard	St-Alban-des-Villards	1,8 km	27 mn	7,8 km	1h56	<i>Hameau à l'écart non réapproprié</i>					
Le Bouchet	St-Alban-des-Villards	2,1 km	32 mn	6,1 km	1h30	<i>Hameau à l'écart non réapproprié</i>					
Le Cruet	St-Alban-des-Villards	1,3 km	23 mn	7,3 km	1h50	<i>Hameau à l'écart non réapproprié</i>					
Le Rivaud	St-Alban-des-Villards	1,1 km	17 mn	7 km	1h45	<i>Hameau à l'écart non réapproprié</i>					
Le Monthyon	St-Etienne-de-Cuines	3,9 km	1h00	3,9 km	1h00	12,1 km	30 mn	10,4 km	24 mn	22,1 km	40 mn
Bois-Dessus	St-Michel-de-Maurienne	4,3 km	1h10	3,9 km	1h00	23,3 km	45 mn	11,7 km	27 mn	12,1 km	26 mn
Les Prés-Plan	St-Sorlin-d'Arves	2,9 km	44 mn	17,4 km	4h22	25,2 km	40 mn	25,1 km	39 mn	25,4 km	40 mn

encore davantage à l'exclusion de ces hameaux, les reléguant à une marge lointaine, sans accès moderne. La non-proximité, notamment au monde du travail en mutation illustré par les usines de fond de vallée (figures 2, 3), revêtait alors toute l'ampleur de son handicap pour les familles encore présentes. De fait, il n'est pas étonnant que cette absence de modernisation (favorisant un défaut de proximité) couplée à l'attractivité des villes soit la cause majeure de l'abandon de ces hameaux qui se retrouvaient, de fait, coincés dans un temps et des espaces dépassés, sans possibilité d'avancer et d'évoluer avec leur époque.

¹ L'Ecot est un site classé depuis 1971, les premières réhabilitations débutent en 1999 sous l'impulsion de l'association des Amis de l'Ecot et se poursuivent aujourd'hui. Depuis 20 ans, la fréquentation touristique (toute saison) de ce site isolé est croissante, liée notamment à la proximité immédiate du Parc de la Vanoise, à la communication faite par l'office de tourisme Haute-Maurienne Vanoise, ainsi que grâce au tournage du film Belle et Sébastien (2013). L'activité touristique participe néanmoins à la remise en cause de la tranquillité pour les propriétaires de l'Ecot.

3/ Des réappropriations faisant fi à nouveau de la proximité

A l'heure où la norme érige la proximité en nécessité, certains individus font délibérément le choix de s'affranchir de celle-ci. En effet, au sein des territoires montagnards, des formes de réappropriation de hameaux abandonnés par des néo-ruraux se développent. Ces réappropriations se traduisent par des réhabilitations pour de l'habitat secondaire, mais également permanent.

C'est ce dernier point qui va nous intéresser : vivre isolé en France en 2023 nécessite une réelle organisation afin de se passer des services de proximité qui ponctuent habituellement la vie quotidienne. Pour ces néo-ruraux, ce mode de vie atypique sans proximité immédiate présente selon eux des avantages et des inconvénients. Le principal est l'accès à leur habitation durant l'hiver. Le hameau des Prés-Plan localisé à l'écart de la commune de St-Sorlin-d'Arves est marqué depuis une dizaine d'années par la présence à l'année d'un couple ayant réhabilité un bâtiment. L'accessibilité à ce site se fait uniquement par une piste non déneigée en hiver (figure 4). Lors d'un entretien au sujet de l'accès au service de santé (hôpital, médecin, maternité),

le mari nous indiquait « si demain, ma compagne tombe enceinte, cela pourrait être compliqué » et d'ajouter « nous avons la nécessité de tout anticiper car tout est loin de nous, mais nous en avons conscience » (entretien, 2020). Ces résurrections d'entités villageoises à l'écart laissent apparaître un retour à des formes de prise de distance délibérée aux services les plus élémentaires, qui sont toutefois compensées par le cadre de vie montagnard proposé par ces sites isolés. Les néo-ruraux enquêtés dans les hameaux réhabilités du Monthyon, de l'Ecot² et des Prés-Plan soulignent tous l'importance de ce cadre de vie marqué par des aménités environnementales qu'ils recherchaient (tranquillité, isolement, pleine nature, aspect insolite) avec pour certains une bonne couverture numérique permettant le télétravail de ces résidents. Malgré un manque réel de service élémentaire, nous pouvons en déduire que ces modes de vie actuels relèvent avant tout de choix personnels, celui de privilégier l'éloignement et la distance, à la facilité et à la proximité.

En conclusion : appréhender les écarts et leur éloignement par la pratique du terrain

A travers cette approche géohistorique s'observe une dimension cyclique avec un temps d'abandon (Andres, 2006 ; Nacef, 2022) qui entrecoupe la recherche d'un éloignement. De ce dernier découle une nécessité d'adaptation des modes de vie et des mobilités associés à des hameaux à l'écart recherchés historiquement pour l'attrait agro-pastoral lié à l'exploitation de la terre comme actuellement pour leurs aménités environnementales. Ces réappropriations prennent alors le contrepied de la société, s'affranchissant à nouveau de la proximité.

Pour le géographe, cette localisation excentrée, loin des grands axes de communication principaux comme secondaires, implique des temps d'accès

Figure 3 :
Carte de l'absence d'accessibilité aux hameaux à l'écart de St-Alban-des-Villards,
 réalisation Y. Nacef, 2023

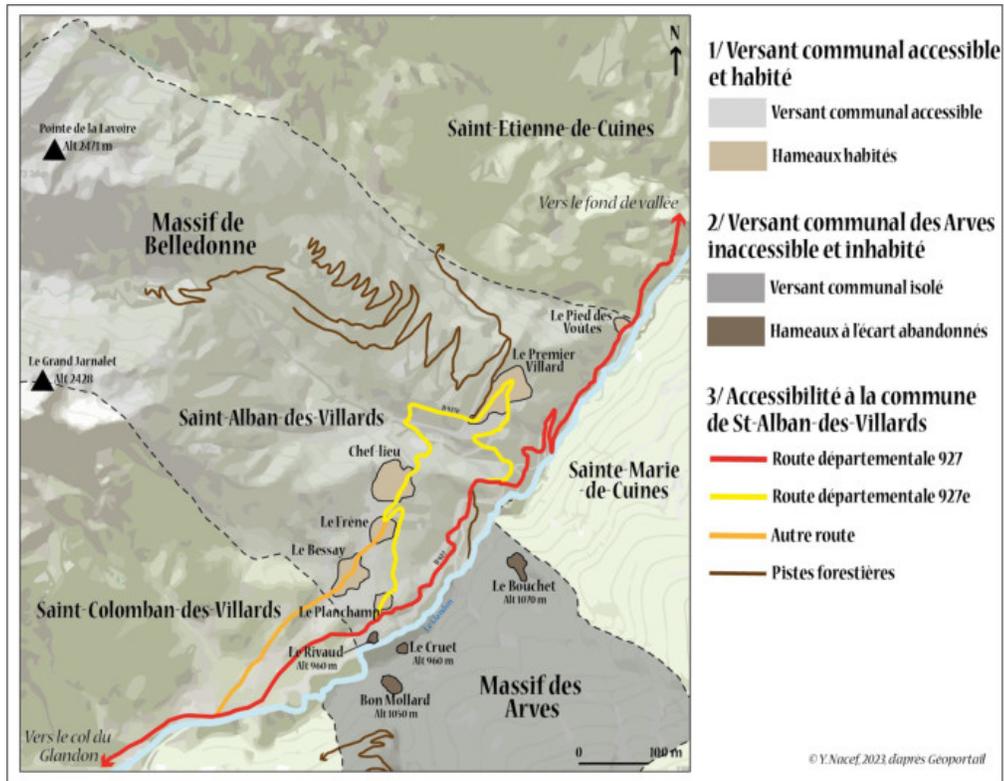


Figure 4 :
Piste d'accès au hameau des Prés-Plan, photographie Y. Nacef, 08.2020



plus ou moins longs avec une difficulté variable selon les sites, uniquement à pied pour certains et en 4x4 ou à vélo lorsque des pistes les desservent (figure 5). Se posent alors par cette pratique du terrain des contraintes d'accès similaire (mais occasionnelles) à celle des résidents de ces hameaux isolés. Plusieurs sites étudiés ne présentent aucun accès hivernal viable en raison notamment des risques d'avalanches. Cela impliquait alors de devoir réaliser ces phases de terrain à d'autres périodes de l'année ou bien d'accéder aux sites étudiés en ski de randonnée afin de se rendre compte de l'isolement hivernal (figure 5). En effet, sur les 10 hameaux évoqués dans cet article, 8 sont concernés par un accès complexe en hiver, voire pour certains, impossible, illustrant une accessibilité périlleuse également valable pour le géographe de terrain dans le cadre de son travail.

Figure 5 :

Piste forestière d'accès du Monthyon longue de 2,4 km et isolement hivernal de ce même hameau, photographies Y. Nacef, 10.2020 et 01.2021



Références bibliographiques :

Andres L., 2006. « Temps de veille de la friche urbaine et diversité des processus d'appropriation : la Belle de Mai (Marseille) et le Flon (Lausanne) », *Géocarrefour*, Vol. 81/2, 159-166

Bodon V., 1997. *La modernité au village. Etude comparée de l'aménagement des barrages de Tignes et de Serre-Ponçon, des années 1920 à la fin des années 1960* Tome I, Thèse de doctorat d'histoire Université Lumière-Lyon 2, 248 p.

Demangeon A., 1927. « La géographie de l'habitat rural », *Annales de Géographie*, Tome 36, n°200, 97-114

Frémont A., 1974. « Recherche sur l'espace vécu », *Annales de Géographie*, n°689, 3-2.

Frémont A., 1997, *La France. Géographie d'une société*, Champs/Flammarion, 352 p.

Laslaz L., 2016. *Avide d'espace, Protéger en montagne. Une paléogéographie des politiques environnementales au défi de l'acceptation sociale*, Volume 2 mémoire inédit. HDR en géographie Université Savoie Mont-Blanc, 437 p.

Nacef Y., 2022. *Rechercher l'invisible. Les hameaux abandonnés des vallées de la Maurienne et de la Tarentaise*, Société Savoisienne d'histoire et d'archéologie, 200 p.

Torre A., 2009. « Retour sur la notion de proximité géographique », *Géographie, économie, société*, vol. 11, 63-75

Pour citer cet article :

NACEF Yannis, « Les hameaux de montagne à l'écart et la recherche de la distance », 0 | 2023 - *Ma Proximité*, GéoProximitéS, URL : <https://quamoter.hypotheses.org/1799>

Semaine 4

Le va-et-vient entre proche et périphérique, au cœur du développement de l'intelligence

Claire Tourmen
Lecturer, University of California, Berkeley
Chercheure en sciences de l'éducation
associée
UR 7529 Formation et Apprentissages
Professionnels (AgroSup Dijon, CNAM Paris,
ENSTA Bretagne)
UR 4671 ADEF (Aix-Marseille Université)

tourmen@berkeley.edu



Le développement de l'intelligence comme éloignement

C'est un des apports du grand psychologue suisse Jean Piaget – et de la tradition constructiviste qu'il a initiée en psychologie et en éducation – que d'avoir décrit le développement de l'intelligence en termes d'éloignement, dans un mouvement qui va du centre (soi et son action propre) vers la périphérie (l'ensemble des relations non directement visibles de l'univers, indépendantes de soi). Piaget a ainsi observé que les premiers gestes et premières pensées du bébé sont focalisés sur un environnement immédiat à portée de regard, de bouche et de main (Piaget & Inhelder, 1966). Le proche, c'est ici ce qui est le propre, au sens de proche de soi, de son corps, de son action, de son environnement visible et immédiat : la peluche que le petit essaie d'attraper, le sein ou le biberon qu'il tente de téter, par exemple.

Puis, à force de 1) répétition et d'amélioration des schèmes d'action initiaux, 2) maturation biologique et affective, 3) transmissions sociales, (Chalon-Blanc, 2011), les gestes comme la pensée s'éloignent peu à peu de l'immédiatement visible pour prendre en compte « l'objet permanent » (un des premiers invariants construits par le jeune enfant, qui comprend qu'un objet temporairement invisible ne disparaît pas, comme sa mère qui s'en va et revient, ou un jouet que l'on cache

derrière un coussin et qui réapparaît, Piaget & Inhelder, 1966). Puis, d'autres relations invisibles sont projetées et inférées entre les objets, d'abord conçues comme venant de soi, comme l'enfant qui croit que les nuages bougent car il souffle dessus dans une forme de « précausalité enfantine » (Piaget, 1926), puis conçues comme venant des interactions entre les objets eux-mêmes, indépendamment de soi (Piaget, 1971). La pensée abstraite de l'adolescence permet finalement d'embrasser un espace potentiellement aussi vaste que l'univers. Ce mouvement d'éloignement de l'environnement visible permis par le développement de la pensée abstraite semble inaccessible aux chimpanzés, pourtant intelligents à leur manière, nous explique Piaget (1947). Ils restent, en quelques sortes, prisonniers d'un espace-temps relativement proche duquel leur intelligence ne parvient pas à s'extraire. Ils sont englués dans une forme de proximité qui les enchaîne et les limite.

Autrement dit, le développement de l'intelligence humaine prend la trajectoire d'une décentration, pour reprendre un autre concept fertile de Jean Piaget. Les petits enfants ont du mal à « *se placer du point de vue des partenaires* » et à « parler non pas pour soi, mais dans la perspective d'autrui » (Piaget & Inhelder, 1966), et la découverte des points de vue des autres (en contradiction avec le sien) introduit du conflit et du malaise. Vu que la pensée ne déteste rien tant que l'incohérence

Figure 1 :
Du proche au lointain, Carmel-By-The-Sea, Claire Maen



(hormis les cas où la personne va nier la perturbation, Piaget, 1975), on cherche alors à construire les points de vue des autres en les intégrant dans un tout plus large, décentré de son point de vue propre, qui ne devient alors qu'un point de vue possible parmi les autres. Si « *la connaissance est d'abord centrée sur l'action propre (...), les actions se coordonnent (...), les groupements opératoires décentrent l'action propre en l'insérant dans des systèmes de transformations réversibles* » (Piaget, 1967). Je l'ai constaté dans mes recherches sur les apprentissages interculturels lors de situations de mobilité internationale, qui ont des effets de construction de son point de vue propre au regard de celui des étrangers (Tourmen, 2014). In fine, la décentration permet de comprendre que ce qui est central pour moi est périphérique pour un autre. Si, comme l'a observé et documenté Zazzo avec beaucoup d'humour, je suis toujours « le con » d'un autre (Chalon-Blanc, 2011), de même, en terme géographique, suis-je toujours le voisin, le banlieusard, ou l'étranger d'un autre ?

La prise de conscience comme rapprochement

Le mouvement du développement de l'intelligence va également dans un autre sens, de la périphérie vers le centre. C'est une des principales observations de Piaget dans ses recherches sur la prise de conscience (Piaget, 1974) : « *la prise de conscience procède de la périphérie au centre* » car elle se tourne vers les « régions centrales de l'action » à travers « *la reconnaissance des moyens employés, raisons de leur choix ou de leur modification* » ainsi qu'à travers la découverte des « propriétés intrinsèques de l'objet, » et non plus « superficielles » (Ibid, p. 263). Ainsi, si nos actions sont en grande partie non conscientes (d'autant plus quand nous devenons experts, nos actions s'intériorisent et « *réussir précède comprendre* », Piaget, 1974), nous devons

parfois les prendre pour objet de pensée – dans le cas d'erreurs, pour les corriger, ou quand nous devons les expliciter pour les partager, comme lors d'un tutorat. Leur prise de conscience va alors s'effectuer du périphérique de l'action (ce qui en est visible, à savoir les buts généraux et apparents, les résultats immédiats) vers son centre (les moyens mis en œuvre, les actions intermédiaires, leur enchaînement et leurs effets réciproques, ainsi que les interactions avec les objets de l'action qui permettent d'en déduire les lois). Prendre conscience consiste donc à revenir au cœur des choses, à leur centre, comme dans une fouille archéologique : en creusant sous l'immeuble (visible, massif, présent) on découvre les traces d'un autre temps (invisible, caché, passé) que l'on va inférer et reconstruire en pensée, pour en comprendre les liens avec le présent. En prenant conscience de ses actions en lien avec son environnement proche, on revient à ce qui les constitue et les détermine, et on se donne la possibilité de créer de nouvelles associations, d'agir de façon plus efficace en ayant une meilleure compréhension des phénomènes en jeu. Comme le disait joliment Piaget, toute « prise de conscience » est en même temps une « *prise de connaissance* » (1974).

Le va-et-vient entre proche et périphérique

Pour conclure, l'immédiat (le proche de soi, de son action propre) est le lieu à partir duquel l'intelligence se construit avant de pouvoir s'en échapper, c'est le lieu qui sert de fondation aux explorations ultérieures du monde, qui impliquent de dépasser un point de vue unique et propre pour l'intégrer dans une multitude de points de vue ; mais l'action propre et proche est aussi le lieu où je dois revenir pour mieux comprendre mon environnement en lien avec mes interactions avec lui, le lieu que je peux explorer si je veux monter en conceptualisation pour en déduire des lois du monde, que je pourrai ensuite projeter dans d'autres situations.

C'est ce va et vient entre proche et périphérique qui permet à l'intelligence de se développer. La pensée est ainsi un voyage mental entre proche et lointain, rendu possible et étayé par le langage (le temps du futur antérieur n'est-il pas, par exemple, un formidable outil pour voyager dans différents futurs projetés ?) et les artefacts (cartes, livres...).

En terme géographique, les hommes ont longtemps vécu la plupart de leur activité quotidienne dans des espaces proches. Mais avec l'avancée des technologies du transport et de l'information (dont les nouvelles technologies aujourd'hui), nous vivons de plus en plus dans une intrication d'espaces en même temps proches et lointains, de relations physiques et de relations virtuelles concomitantes (parfois les deux en même temps, comme lorsque vous dialoguez sur votre téléphone tout en étant à table avec d'autres personnes, voir la photo ci-dessous). Cette expérience peut créer de la fatigue et du malaise, comme cela a été observé par des chercheurs : avoir son téléphone sous les yeux pendant une discussion entretiendrait un état d'excitation, causant un « conflit de distraction » qui viendrait parasiter la disponibilité pour la conversation réelle, une tâche complexe et exigeante (Misra et al., 2014). Nous nous trouvons obligés de surveiller et d'arbitrer entre de multiples stimuli en même temps, cela nous distrait. Une autre étude a montré que beaucoup de couples interrompent régulièrement leur repas et leur conversation pour vérifier leurs e-mails et leurs téléphones alors qu'ils déjeunent ensemble (Geser, 2006). Toutefois, cette appartenance simultanée à différents univers, géographiquement proches mais aussi lointains, ouvre de riches possibilités, comme les nouvelles formes de solidarité dans le cas réseaux horizontaux, comme l'a constaté le philosophe Michel Serres (2012). Comment cette scission des espaces de vie physiques et numériques va-t-elle affecter la forme de nos actions, de nos

interactions, et donc le développement de notre intelligence (Carr, 2011), notamment celle de nos enfants ? Où se situent le proche et le périphérique aujourd'hui : mon quartier, mon voisin, ou le reste du monde qui m'est accessible en un clic ? Qu'est-ce que se « décentrer » à l'heure d'Internet, dans quels espaces vivons-nous, quel monde explorons-nous et connaissons-nous ?

*Figure 2 :
Vivre dans plusieurs espaces à la fois, San Francisco, Yves Tourmen (avec sa permission) -*



Références bibliographiques :

Carr N., 2011. *The Shallows: What the Internet is doing to our brains*. New York, W. W. Norton & Company.

Chalon-Blanc A., 2011. *Piaget : constructivisme, intelligence: L'avenir d'une théorie*. Villeneuve D'Ascq, France: Presses Universitaires du Septentrion.

Geser H., 2006. "Is the cell phone undermining the social order? Understanding mobile technology from a sociological perspective." *Knowledge, Technology & Policy*, 19, 8-18.

Misra S., Cheng L., Genevie J. & Miao Y., 2014. "The iPhone Effect: The Quality of In- Person Social Interactions in the Presence of Mobile Devices". *Environment and Behavior*, 1-24.

Piaget J., 1926. *La représentation du monde chez l'enfant*. Paris, PUF.

Piaget J., 1947. *Psychologie de l'intelligence*. Paris, Armand Colin

Piaget J., & Inhelder B., 1966. *La psychologie de l'enfant*. Paris, PUF.

Piaget J., 1967. *Le jugement et le raisonnement chez l'enfant*. Neuchâtel, Delachaux et Niestlé.

Piaget J., 1971. *Les théories de la causalité*. Paris, PUF.

Piaget J., 1974. *La prise de conscience*. Paris, PUF.

Piaget J., 1975. *L'équilibration des structures cognitives. Problème central du développement*. Paris, PUF.

Serres, M., 2012. *Petite Poucette*. Paris, Le Pommier.

Tourmen C., 2014. « Quand la didactique professionnelle s'intéresse aux apprentissages culturels ». *Travail et Apprentissages*, 13, 94-118.

Pour citer cet article :

TOURMEN Claire, « Le va-et-vient entre proche et périphérique, au cœur du développement de l'intelligence », 0 | 2023 - *Ma Proximité*, GéoProximitéS, URL : <https://quamoter.hypotheses.org/1991>

Expériences de vie confinée. Vers une recomposition temporaire de(s) proximité(s)

Nathalie Audas
Maîtresse de conférences en aménagement et
urbanisme
Université Grenoble Alpes, ENSA de Grenoble
UMR CNRS AAU – CRESSON

audas.n@grenoble.archi.fr



Saisir le confinement par le récit des ambiances

C'est l'histoire d'un temps confiné, jamais vécu et que l'on n'imaginait pas possible un jour, qui a commencé le 17 mars 2020 et a pris fin le 11 mai de la même année. Mon récit d'enquête (Prigent, 2021) à dimension auto-ethnographique¹ est réalisé à partir de moments d'ambiances de confinement, enregistrés² depuis mon balcon. En les revivant une seconde fois, par l'écoute de la bande sonore, j'entre ainsi en résonance (Rosa, 2018) avec ces sonorités d'ambiance. Se mêlent alors la sensibilité et l'inspiration pour transposer cette écoute à l'écrit. Et c'est par cette phase de « traduction » que l'ambiance vécue est re-crée en proposant une description sensible de la situation. Est ici soulignée la recombinaison de(s) proximité(s) par la configuration de nouveaux modes d'habiter plus attentionnés aux autres, avec de nouvelles activités quotidiennes repensant les espaces de proximité, le tout dans une ambiance sonore de nature.

Recompositions des proximités de voisinage : une intimité déconcertante

Provenant des appartements situés à ma gauche, je perçois des sons (bruits de couverts, paroles) auxquels habituellement je ne prête pas spécialement attention. Je m'imagine

alors mes voisins directs (même étage, immeuble mitoyen du mien) en pleine discussion tandis que le son de la cuillère frappée sur un plat me semble venir d'un étage supérieur et dirige alors mon imaginaire vers un bon petit plat en préparation... nos sens sont comme décuplés dans ce temps qui paraît ralenti.

Un de mes voisins vient de se décider à passer l'aspirateur...encore une activité à laquelle on s'adonne quasiment tous et pourtant je n'avais auparavant jamais prêté plus d'attention que cela à ce que pouvaient faire mes voisins. Est-ce la possibilité offerte à présent d'entendre les sons intérieurs s'extérioriser qui me fait m'en apercevoir ? ou est-ce mon attention, portée en ce moment précis sur ce qui se passe depuis mon balcon, qui m'amène à ce constat ?

Je suis sortie de mes pensées par une femme qui, du 6^e étage d'une autre montée de la résidence, secoue un sac de courses. Ce mouvement, visant à lui ôter toutes petites saletés s'étant logées au fond, est lui aussi d'une étrange banalité, et pourtant en ces temps de contagion que nous vivons, est investi d'un tout autre sens. Je vois aussi souvent des gens venir jeter leur sac poubelle dans les conteneurs au centre de la cour. De ce que j'en constate et des sons qui me parviennent, mes voisins s'activent pour rendre plus propre leur intérieur.

¹ Choix méthodologique proposé par R. Kazig, collègue du laboratoire UMR AAU 1563 ayant initié cette recherche. Ce groupe est toujours actif à l'heure actuelle et nous travaillons à la publication d'articles relatant les ambiances de confinement depuis nos fenêtres.

² 4min33_Fenêtres et balcons sur villes confinées (mars - avril 2020), <https://www.cartophonies.fr>, recherche pilotée par G. Chelkoff (AAU) visant à effectuer des enregistrements de 4min33 à 14h, 17h et 20h

J'aperçois alors une dame qui arrive en voiture et se gare dans la cour intérieure. Je l'observe décharger ses courses, j'entends le bruissement de ses sacs en plastique, ou le son du verre lorsque les contenants en verre qui s'y trouvent rencontrent le bitume au moment où elle les pose sur le sol. Je suis à l'affût de tous ces détails sonores, j'observe tous ses faits et gestes sans comprendre pourquoi j'agis ainsi. Je me surprends à épier mon voisinage : je perçois le son des chaises qui raclent le sol, les paroles échangées dans les appartements voisins et aussi l'écho qu'elles forment lorsqu'elles entrent en résonance avec la cour intérieure de l'immeuble.

Le rendez-vous de zoh nous fait apercevoir quasiment toujours les mêmes têtes aux mêmes balcons, alors chaque soir, nous les cherchons du regard. Une famille au 6ème étage en face de notre montée sort enfin : « ah les voilà » ! C'est étonnant de se réjouir de retrouver des personnes que l'on ne connaît pas !

Comme pour vérifier que tous nos voisins « inconnus », mais connus pour leur présence lors des applaudissements, sont bien là, avec mes deux enfants nous inspectons les balcons aux alentours. Je prends le plus jeune dans mes bras pour qu'il puisse mieux chercher. Nos regards s'arrêtent sur le balcon de « la mamie à la sonnette », tel est le surnom que nous lui avons donné, elle nous fait signe de la main. Effectivement, avec le changement d'heure, je peux enfin apercevoir les voisins qui agitent leur sonnette chaque soir, un homme d'une cinquantaine d'année est là accompagné d'une femme plus âgée, sa mère très certainement. Il agite sa petite cloche vers le balcon de ses voisins de l'étage inférieur en un geste qui semble vouloir les appeler.

***Recompositions des espaces ordinaires :
Les « non-lieux » sont habités***

La cour intérieure est étrangement

calme. Les jours derniers avec l'arrivée du printemps et l'augmentation des températures elle s'emplissait à heure régulière, et toujours selon le même rythme, des quelques familles qui venaient y chercher un « coin » de verdure pour s'installer en extérieur ou des enfants qui jouaient au ballon, faisaient de la corde à sauter, dessinaient à la craie une marelle ou encore faisaient du vélo ou de la trottinette... Cette cour habituellement sans vie, se met désormais à vibrer de toutes ces nouvelles activités depuis le début du confinement, reléguant au second plan sa fonction habituellement première : lieu de stationnement des véhicules et d'entrepôt des conteneurs dédiés aux ordures. Ces derniers éléments participent à présent des jeux des enfants pour leur partie de cache-cache !

J'observe aussi plusieurs personnes installées sur leurs balcons prenant le soleil. D'autres s'adonnent à des activités dites d'extérieur sur ce petit espace d'environ 2m² qui prolonge les appartements de la résidence. Une femme arrose ses plantes, un homme prépare un barbecue. Une autre femme, située en étage plus élevé regarde ce qui se passe depuis son point de vue en surplomb. Je suis sortie de mes observations de la vie des autres par les aboiements d'un chien.

Au sein de la résidence, à zoh, peu de balcons sont occupés par des personnes qui applaudissent. Intérieurement je me prends à espérer voir apparaître de nouvelles têtes chaque soir et quand je n'en retrouve pas certaines, comme c'est le cas ce soir, je m'interroge... pourquoi ? ont-ils oublié ? cela paraît difficile d'en faire abstraction, on perçoit cette agitation ambiante malgré nous à travers nos fenêtres... ou alors, et je préfère croire en cette option, ils applaudissent côté rue pour retrouver l'union avec cet espace public que nous avons quasiment perdu, et avoir ainsi le sentiment de faire corps avec d'autres personnes que ses voisins directs.

Recompositions des sonorités environnantes : le vivant s'entend

A la droite de mon balcon, j'ai un sentiment d'ouverture, une sorte d'appel à la liberté, je perçois « une fenêtre d'écoute » par laquelle m'arrivent les sons de différents oiseaux qui viennent alors occuper toute la place disponible, ou presque...

A deux reprises, ces chants sont quasiment masqués par des sons de moteurs qui proviennent de la rue derrière la barre d'immeuble en face de moi...et je perçois également encore plus distinctement le son d'une voiture qui traverse ma « fenêtre d'oiseaux » et vient polluer cette atmosphère paisible.

Je me sens envahie par cette nature qui m'entoure, étrange paradoxe quand je ne vois que du minéral autour de moi, à une exception près : un arbre planté dans le jardin de la seule maison « survivante » parmi tous ces immeubles. D'autant plus envahie lorsque les oiseaux se mettent à piailler encore plus forts et que leurs cris me pénètrent d'une manière si soudaine que j'en suis émue, j'ai le sentiment de n'avoir jamais vécu un tel moment en ville. Ces piafs qui se font de nouveau entendre appellent à l'apaisement et nous invitent, me semble-t-il, à nous (re)-tourner vers cette nature que nous oublions (presque) dans notre quotidien ordinairement si mouvementé (nos corps sont sans cesse en action dans le flot urbain) et si animé de sons construits et inventés par l'homme (moteurs notamment).

La présence humaine est perceptible par les sons qu'accentue l'effet d'encaissement de la cour d'où montent les voix et cris des enfants et les glissements de leurs trotinettes sur le bitume. Leur résonance fait écho à l'image du vide véhiculé par ce confinement.

Une voiture vient me rappeler ces sons si caractéristiques que nous sommes en passe de ne plus considérer comme

routinier. C'est étrange, c'est ce bruit filant, habituellement continu, tel un « ronron », qui aujourd'hui se démarque, tant il est « isolé » ou du moins « isolable » à l'unité.

Mais très vite, je suis happée par la régularité de petits piailllements d'oiseaux que j'assimile alors à un métronome. J'ai le sentiment, ou plutôt l'envie de croire que ces oiseaux essaient de nous interpeller comme pour nous dire : « c'est celui-là le nouveau rythme ! ».

L'ambiance en soirée est donnée par la valse des applaudissements et autres sifflements, sons de cuillères ou autres ustensiles permettant de se faire entendre (casserolles, petite clochette, haut-parleur). Mon fils aîné chantonne tout en applaudissant mais se précipite dans sa chambre, côté rue, pour voir s'il y a plus de monde à applaudir.

Ces moments d'observation enregistrés se ponctuent par une étrange sensation d'un ordre inversé.

Vers des écritures plus sensibles

En proposant de teinter l'écriture scientifique de formes plus littéraires (Matthey, 2013) cette expérience de recherche auto-ethnographique menée en tant que géographe-urbaniste laisse apparaître plus finement les subtilités perceptives et souligne autrement la manière dont ces dernières ont été soit chamboulées soit révélées différemment par le contexte de pandémie. Apparaissent ainsi des ambiances de confinement montrant comment l'extérieur entre par nos fenêtres/balcons/VMC/murs mitoyens et comment notre intériorité s'expose, comme si une certaine porosité intime/extime s'était créée. Nos espaces de vie ordinaires sont transformés, à la fois matériellement par les changements d'affectation ou de fonction des pièces du logement ou des parties communes, et temporellement par les nouveaux

horaires de travail à distance, en co-existence avec la vie familiale. Toutes ces métamorphoses éphémères ont permis de sentir et surtout d'entendre le réveil de la nature en ce printemps 2020, exceptionnel à bien des égards.

Références bibliographiques :

Rosa H., 2018. *Résonance. Une sociologie de la relation au monde*, Paris, La découverte, coll. « Théorie critique », 536 p.

Matthey L., 2013. « Chimères. Effets de réel, pacte de lecture et dispositifs esthétiques de l'objectivité », *Lieux Communs - Les Cahiers du LAUA*, numéro 16, 2013, 99-115

Piette A., [1996], 2020, *Ethnographie de l'action, l'observation des détails*, EHESS, coll. « Cas de figure », 244 p.

Prigent S., 2021. *L'anthropologie comme conversation : la relation d'enquête au cœur de l'écriture*, Toulouse, Anacharsis, 109 p.

Pour citer cet article :

AUDAS Nathalie, « Expériences de vie confinée. Vers une recomposition temporaire de(s) proximité(s) », 0 | 2023 - *Ma Proximité*, GéoProximitéS, URL : <https://quamoter.hypotheses.org/1966>



L'approche réflexive en géographie et le positionnement du chercheur : (en)jeux de proximités ?

theophile.plouvier@etu.univ-littoral.fr

Derrière l'illusion d'une objectivité absolue des chercheurs peut se cacher en réalité de nombreux choix et orientations plus ou moins conscientes, que ce soit concernant les objets de recherche ou les manières de les traiter. A travers la pratique de la réflexivité, qui tend à mettre en évidence et en discours ces mécanismes, je souhaite aborder, via mon expérience personnelle de la recherche, une réflexion autour des diverses proximités qui entrent en jeu dans l'élaboration et la mise en œuvre d'une recherche scientifique.

Malgré sa popularisation, la démarche réflexive reste encore aujourd'hui largement restreinte à certaines disciplines (notamment l'anthropologie ou la sociologie) ou concernant des thématiques de recherches liées au domaine de l'intime. Ce constat s'est confirmé dès les prémices de mon travail de thèse sur les populations homosexuelles masculines des Hauts-de-France : ma propre sexualité allait être questionnée tout au long de ma recherche, en particulier afin de dissiper les soupçons d'un travail de thèse qui serait empreint de militantisme, et donc d'une objectivité remise en cause. Il fallait donc que je sois prêt à me positionner concernant mon lien aux populations étudiées, c'est à dire expliciter ma « proximité » avec celles-ci.

Cette injonction au dévoilement de soi n'est pas rare dans le champ de la géographie des sexualités. Comme l'avait analysé Marianne Blidon (Blidon, 2012), par son caractère fortement intime, la sexualité du chercheur est souvent mise en avant pour justifier le traitement de ces thématiques. Et si l'on ne peut nier que de nombreux travaux sur les questions homosexuelles ont été motivés par l'orientation sexuelle des chercheurs, il est davantage surprenant que cette demande de réflexivité ne soit pas étendue à tous travaux en géographie. La trajectoire géographique, l'âge, le genre, ou le profil psychologique du chercheur ne sont-ils pas aussi autant de critères pouvant traduire certaines proximités entre le chercheur et son objet, son terrain, ou sa population d'étude ?

Parallèlement, il convient de rappeler qu'étudier l'homosexualité par une entrée géographique revient bien souvent à étudier des pratiques et des espaces qui mettent en jeu d'intenses processus de sociabilités, que ce soit au travers des commerces communautaires (bars, boîtes de nuit, etc.), des activités associatives et militantes (notamment les marches des fiertés), ou encore des pratiques sexuelles¹. Dans ce contexte, et alors que je m'attendais à devoir mentionner dans mes travaux mon orientation sexuelle, la question de mon rapport particulier aux sociabilités, en raison d'un profil cognitif teinté par un

¹ Voir notamment dans la géographie française les travaux d'Emmanuel Jaurand, Marianne Blidon, Stéphane Leroy ou encore Cha Prieur.

léger autisme, ne s'est manifestée que bien plus tard.

Je me suis donc retrouvé assez rapidement face à un paradoxe en tant que chercheur : une homosexualité censée me conférer une certaine proximité avec ma population d'étude, et un rapport aux sociabilités me posant certaines difficultés pour « faire du terrain » dans les milieux homosexuels traditionnels (et donc a contrario, une certaine distance vis-à-vis de ces milieux). Il n'est, de ce fait, pas un hasard qu'aujourd'hui ma thèse se concentre sur les populations homosexuelles dans une région peu dotée (du moins en apparence) en lieux communautaires.

Alors que le dévoilement de la sexualité du chercheur travaillant en géographie des sexualités est devenu courant, d'autres comme les trajectoires de vie, pourtant tout aussi intimes, sont très rarement abordées malgré leurs nombreuses implications dans la manière de mener une recherche.

D'où vient cette obsession pour le statut minoritaire des chercheurs ? Certains diront qu'elle résulte de l'attachement français aux valeurs de l'universalisme et de la crainte de voir la recherche se muer en une lutte pour la défense de ses propres intérêts ou de ceux de son groupe social d'appartenance. Mais peut-être est-ce surtout dû au refus d'admettre que toute connaissance est située (Haraway, 1988) et que nos lieux de vie, nos goûts, nos pratiques, sont toute aussi importantes dans la contextualisation de la recherche que notre appartenance ethnique ou, dans ce cas, notre orientation sexuelle.

A ce sujet, le discours de Geoffroy de Lagasnerie durant une interview du 6 mars 2023 à France Inter me semble particulièrement pertinente. Au cours de celui-ci, alors que la journaliste insiste sur le critère de l'homosexualité pour expliquer la relation amicale entre Didier

Eribon, Edouard Louis et de Lagasnerie, ce dernier argumente que l'homosexualité serait au final moins importante que « la rupture avec le mode de vie familial » qui a été vécue par les trois hommes. En somme, l'homosexualité ne serait qu'un facteur ayant favorisé cette rupture familiale, celle-ci étant le vrai fondement de leur relation. En mettant l'accent sur les spécificités des parcours de vie individuels, parfois davantage partagés par certaines populations, le discours de de Lagasnerie participe à désessentialiser l'homosexualité.

Pour ma part, il me semble évident que mon orientation sexuelle, à travers l'expérience minoritaire, a à voir avec le choix de mon objet de recherche. Pour autant, il est également fort probable que mes faibles compétences sociales et ma distance avec les modes de sociabilités homosexuels traditionnels ont impacté mon terrain d'étude et ma manière de mener ma recherche.

S'éloigner, c'est se rapprocher : définir ses proximités pour expliciter ses orientations de recherche

Ce cheminement de pensées, alors qu'il se présente a posteriori de façon très clair et rationnel, résulte en réalité d'une succession de questionnements, de doutes, parfois d'échecs qui surviennent tout au long d'un travail de recherche. Pour ce travail de thèse, il s'est manifesté en premier lieu par un certain inconfort dû au fait de ne pas maîtriser les codes d'un milieu homosexuel pourtant fortement codifié mais également de s'y sentir étranger. De nombreux chercheurs travaillant sur ces sujets insistent d'ailleurs sur la manière dont l'aisance sociale du chercheur entre en jeu dans l'accès aux populations homosexuelles², que ce soit par des jeux de séduction ou par l'usage de la méthode de recrutement par « boule de neige » souvent mobilisée concernant les populations homosexuelles³.

² Lire les récits de participations observantes sur les lieux de drague de Jose Antonio Langarita Adiego et de Gavin Brown, ou encore les préconisations de Thomas Wimark pour enquêter dans des milieux fortement connotés sexuellement.

³ Méthode de recrutement permettant, à partir des premiers contacts avec des individus de la population cible, d'avoir accès à d'autres individus via les systèmes d'interconnaissances.

Alors que la proximité du chercheur à son milieu d'étude est souvent discutée, notamment concernant les sociologues ou les anthropologues qui enquêtent sur le milieu social dont ils sont issus, voire même qui incorporent leur propre famille parmi les enquêtés, le fait de travailler sur un milieu étranger (et donc d'en être distant) est rarement abordé. Si l'on comprend bien comment être intégré dans des réseaux de sociabilités homosexuels permet de faciliter l'accès à ces populations, peu de chercheurs abordent les difficultés ou les détours engendrés par leur extériorité au milieu étudié.

Si je mentionne peu cet « avantage » d'enquêter sur ses semblables, c'est qu'en réalité, ma propre homosexualité a peu été mobilisée comme un argument de rapprochement avec ma population d'étude, du moins pas de manière ostentatoire. Il est amusant de voir que finalement, j'ai peu eu besoin de dévoiler mon orientation sexuelle au cours de ma recherche, et que les seules mentions de mon homosexualité se sont faites au détour d'un entretien pour confirmer ce que mon sujet de recherche présentait visiblement comme une évidence : « Toi tu es gay aussi je ne me trompe pas ? ». Avec le recul, j'aurais probablement très bien pu mener ce travail en étant hétérosexuel et en laissant mes interlocuteurs se conforter eux-mêmes dans leurs suppositions.

A contrario, les interactions sociales ont été davantage sources de questionnements : « tu as l'air méfiant, tu pensais que c'était un guet-apens ? » me disait un militant à la sortie d'une conférence organisée par son association, alors même que je pensais avoir fait les efforts suffisants pour me montrer particulièrement amical malgré l'inconfort de la situation.

Les détours que j'évoquais précédemment sont principalement intervenus pour pallier ces difficultés

sociales, en consistant à réallouer une grande partie des ressources vers des espaces et des formes de sociabilités qui me semblaient plus familières et mieux maîtrisées, notamment au sein des espaces en ligne. Cela s'est aussi traduit au travers de mon rapport aux enquêtés, en les laissant décider de la distance sociale qu'ils jugeaient la plus confortable pour eux dans le cadre des entretiens, en permettant par exemple la tenue d'entretiens en visioconférence (Milon, 2022). Dans de nombreux cas, peut-être d'autant plus car s'agissant d'une population sensible, imposer une rencontre en face à face aurait assurément rendu l'entretien impossible et aurait donc fermé l'accès à tout un pan de la population.

Au final, ce qui initialement pouvait être considéré uniquement comme une prise de distance vis-à-vis de certains lieux et individus, s'est révélé être un rapprochement vers une toute autre catégorie de personnes et de pratiques.

En mettant à l'honneur les proximités, ce premier volume de la revue GPS, me paraît être l'opportunité de mettre en valeur l'étendue polysémique de la notion. Bien qu'en géographie, celle-ci se rattache souvent à la question de la distance physique, prise par le biais de la pratique de la réflexivité, elle permet d'éclairer les multiples rapports qui lient le chercheur à sa recherche, ceux-ci pouvant effectivement être physiques, mais également sociaux, culturelles, ou même cognitifs comme j'ai essayé de le montrer à travers ce texte.

Comme écho à mes propos introductifs, il me semble important de souligner que la pratique réflexive ne doit pas être vu comme un aveu de faiblesse mais plutôt comme une façon d'explicitier la manière dont le chercheur contribue, par son positionnement (aussi bien ses proximités que ses distances), à la richesse de sa recherche.

Références bibliographiques :

Blidon M., 2012. « Géographie de la sexualité ou sexualité du géographe ? Quelques leçons autour d'une injonction », *Annales de géographie*, 687-688(5-6), p 525-542.

Haraway D., 1988. « Situated Knowledges: The Science Question in Feminism and the Privilege of Partial Perspective », *Feminist Studies*, 14(3), 575-599.

Milon C., 2022. « Ce(lles) que la visioconférence rend visible(s) », *Socio-anthropologie*, 45(1), p 179-195.

Pour citer cet article :

PLOUVIER Théophile, « L'approche réflexive en géographie et le positionnement du chercheur : (en)jeux de proximités ? », 0 | 2023 - *Ma Proximité*, GéoProximitéS, URL : <https://quamoter.hypotheses.org/1974>

Semaine 5



La multi- dimensionnalité de la proximité géographique

Il y a quelques intérêts à concevoir la proximité géographique comme multidimensionnelle, et notamment à la fois sociale, psychologique et géographique, afin d'éviter de décrire successivement des versions subjectives puis socialisées de celle-ci qui ne feraient que se superposer à une proximité dite objective et réduite à un potentiel géographique. Pour introduire cette approche, je propose un détour par un exemple astronomique : en scrutant un ciel étoilé, on peut observer la proximité de certaines étoiles entre elles. Toutefois, cette observation repose sur un plan à deux dimensions, et certaines étoiles qui semblent proches ne le sont finalement pas quand on introduit la troisième dimension (la profondeur) qui manque à la position qu'occupe l'observateur. Pour revenir à la géographie, je m'appuierai néanmoins sur des travaux de la psychologie sociale et environnementale afin de décrire quelques dimensions socio-cognitives qui montrent que les distances et les localisations géographiques reposent sur des prises de position socio-cognitives, car étayées par des significations sociales de l'espace.

La proximité, quand bien même sa dimension géographique est centrale, renvoie à deux acceptions différentes de la notion de distance. La première repose sur une « intensité » de la co-présence dans l'espace géographique. Cette acception, la plus commune, repose sur

une distance physique mesurable ou sur une topologie qui décrit un écart dans la co-présence entre deux objets. Ainsi, la proximité tire son intérêt du fait qu'aucun objet qui entre dans la composition de cet espace ne peut avoir exactement la même place (localisation) qu'un autre. Seuls les faits géographiques se cumulent sur un objet de l'espace. La seconde acception de la proximité repose cette fois sur le degré de parenté ou de ressemblance entre deux éléments. Alors, la structure de l'univers qui relie les objets entre eux n'est plus un espace, mais un système de catégories. Ici un élément ne peut alors appartenir qu'à une seule catégorie et c'est son degré de ressemblance avec le prototype de la catégorie qui définit son appartenance à la catégorie (Rosch, 1975) et sa centralité dans la catégorie.

Il est important de tenir ensemble ces deux acceptions de la proximité en géographie, car elles sont toujours conjuguées, et ceci pour une simple raison : tout espace ne peut être appréhendé que s'il est catégorisé (Ramadier, 2020). Comme le résumait Laponce (2001), « il ne nous est pas possible (à moins de troubles graves) de ne pas utiliser des catégories spatiales pour nous situer dans notre environnement physique ». Partant, plusieurs travaux ont mis en évidence ces effets de catégorisation sur l'estimation des distances physiques. En psychologie sociale, Tajfel et Wilkes (1963) ont montré que la longueur de lignes présentées

sur une feuille était sous-estimée (des lignes jugées plus semblables) quand les lignes appartenaient à la même catégorie (arbitraire et imposée par le chercheur), alors qu'elle était surestimée quand elles appartenaient à des catégories différentes. Ces processus d'assimilation / contraste des longueurs dans le processus de catégorisation des objets physique ont été retrouvés dans l'espace géographique. Carbon et Leder (2005) montrent que les distances entre les villes allemandes situées de part et d'autre de l'ancien rideau de fer sont surestimées par rapport aux distances entre les villes situées toutes deux d'un côté ou de l'autre de l'ancienne frontière. L'erreur serait d'attribuer ce phénomène à la seule subjectivité des individus. En effet, les observations décrites sont d'autant plus fortes que les personnes interrogées ont une opinion négative de la réunification des deux Allemagnes. Autrement dit, ce sont des prises de position géographiques socialement construites et partagées qui structurent les proximités entre les objets de l'espace géographique (Ramadier et Moser, 1998, Ramadier, 2020).

D'un point de vue plus strictement cognitif le processus général est le suivant : l'espace est découpé en catégories spatiales qui sont structurées autour de « points de référence » (Sadalla et al. 1980) qui représentent, résument et produisent les limites géographiques des catégories spatiales. Dès lors, toute distance concernée par le passage d'une catégorie à l'autre produit une surestimation de distance (Allen, 1981). Toutefois, ce phénomène est plus complexe, car les distances perçues sont asymétriques (Sadalla et al., 1980) selon qu'elles sont évaluées depuis le point de référence vers un élément géographique quelconque de la catégorie spatiale (surestimation de la proximité) que l'inverse (sous-estimation de la proximité). Cette asymétrie des distances se retrouve dans l'estimation des distances entre les personnes :

dans cette opposition moi/les autres, il s'avère que nous percevons les autres comme plus près de nous alors que nous percevons plus loin des autres. (Codol, 1985). Autrement dit, le modèle individualiste des rapports sociaux tend à placer « soi » comme le point de référence de la distance aux autres, notamment parce que nous les percevons comme plus semblables à nous que nous le sommes d'eux (Codol, 1984).

Cette mesure socio-cognitive de la proximité géographique entre les objets (humains ou matériels) par l'évaluation des distances physique montre que les significations sociales de la distance participent à la mesure d'une quelconque proximité. Et c'est en retour ce qui fait l'intérêt d'une analyse de la dimension géographique de la proximité. En effet, sa mesure en termes de distance physique permet de révéler l'importance accordée à certains objets géographiques par ceux ou celles qui mettent en œuvre l'action publique sur l'aménagement de l'espace (par exemple la proximité des rues piétonnes par rapport aux bâtiments de la ville les plus symboliques et les plus fédérateurs d'identité collective), ou celui/ celle qui cherche une nouvelle localisation résidentielle (par exemple la proximité d'une école réputée pour les enfants, d'un hôpital en vieillissant, etc.). Autrement dit, mesurer les distances physiques pour objectiver les significations et les appropriations des objets géographiques est une méthode complémentaire à celles qui consistent à relever des estimations de distance, l'accès aux lieux par les pratiques effectives ou par les ressources et les prérequis réglementaires ou coutumiers qui permettent d'y accéder, etc. Car la proximité géographique ne fait que révéler des rapports sociaux en acte qui s'expriment dans leur dimension géographique, que ce soit par les pratiques spatiales et de spatialisation (aménagement) ou par les représentations.

La géographie a également développé des outils permettant l'objectivation d'autres dimensions que géographique dans la structuration des distances métriques et l'établissement de proximités. L'anamorphose (Cauvin, 1998) est un exemple qui montre explicitement le caractère multidimensionnel de la proximité géographique. Plus qu'un potentiel qui définit un cadre a priori des pratiques ou des représentations (par exemple l'aire de déplacement possible d'un individu à partir d'un seuil kilométrique ou de durée), l'anamorphose repose sur des faits géographiques qui redéfinissent les proximités géographiques (par exemple un temps de déplacement depuis le réseau ferré pour introduire la vitesse, c'est-à-dire du temps et de la distance, dans la relation de proximité entre les villes). Enfin les anamorphoses montrent que la proximité n'est pas une question de localisation d'un objet par rapport à un seul autre objet (proche de...), mais bien une question de position qu'occupe un objet comparativement à un autre objet (au moins) dans leur distance à un troisième objet (plus proche que...). Dit autrement, la proximité n'est pas réductible à un axe dans l'espace, car elle fait intervenir au moins une relation triangulaire renvoyant à un positionnement plutôt qu'à une localisation absolue.

Cette approche multidimensionnelle de la proximité géographique montre les limites d'une définition de la proximité comme potentialité physique des pratiques socio-spatiales (Torre, 2009). Car la notion de potentialité attribuée à la proximité un aspect trop théorique, et perd ainsi prise avec les pratiques en cherchant à comparer ce qui est théoriquement possible ou imaginable avec ce qui est effectivement pratiqué ou représenté. Plutôt que d'envisager de telles analyses comparatives qui opèrent finalement une disjonction par nature entre espace et société, la multidimensionnalité de la proximité suggère

de conjuguer sa mesure physique à d'autres mesures relevant des dimensions les plus pertinentes de la problématique géographique étudiée.

Une telle proposition n'apporte toutefois pas de réponse au difficile problème conceptuel entre proximité et accessibilité. Elle permet néanmoins de rappeler qu'il n'y a jamais qu'une seule manière de mesurer une distance entre deux objets, même quand l'unité de mesure reste la même. Elle rappelle également que la proximité est moins relative que contingente : ce qui est proche pour une personne ne l'est pas nécessairement pour une autre parce que des prises de position géographiques, sociales et cognitives affectent la proximité de chacun. Cette approche multidimensionnelle permet d'éviter l'écueil d'une subjectivité individuelle, d'une contrainte extérieure, et même d'un effet d'interaction entre l'individu et l'environnement, pour rester attentif aux conditions et aux significations sociales constitutives du rapport à l'espace et aux autres qui participent à la contingence de cet attribut spatial.

Parler d'approche multidimensionnelle de la proximité géographique c'est finalement dire que celle-ci s'exprime sous des formes différentes (Veschambre, 2006) au point qu'aucune d'elles (la forme spatiale, comportementale, cognitive, symbolique, etc.) ne prime sur les autres, car toutes participent à sa conception sans pouvoir être isolées les unes des autres.

Références bibliographiques :

Allen G. L., 1981. « A developmental perspective on the effects of 'subdividing' macrospatial experience », *Journal of Experimental Psychology: Human Learning and Memory*, n°7, 2, 120-132

Carbon C-C. et Leder H, 2005. « The wall inside the brain: overestimation of distances crossing the former iron curtain », *Psychonomic Bulletin and Review*, n°12, 746-750

Cauvin C., 1998. « Des transformations cartographiques », *Mappemonde*, n°49, 12-15

Codol J-P., 1984. « La perception de la similitude interpersonnelle : influence de l'appartenance catégorielle et du point de référence de la comparaison », *L'année psychologique*, n°84, 1, 43-56

Codol J-P., 1985. « L'estimation des distances physiques entre personnes : suis-je aussi loin de vous que vous l'êtes de moi ? », *L'année psychologique*, n°85, 4, 517-534

Laponce J., 2001. « Le centre du monde : icône ou carrefour? », *Revue internationale de sociologie*, n°11, 3, 299-307

Ramadier T. et Moser G., 1998. « Social legibility, the cognitive map and urban behaviour », *Journal of Environmental Psychology*, n°18, 3, 307-319

Ramadier T., 2020. « Articuler cognition spatiale et cognition environnementale pour saisir les représentations socio-cognitives de l'espace », *Revue internationale de géomatique*, n°30, 1-2, 13-35

Rosch E., 1975. « Cognitive reference points », *Cognitive psychology*, n°7, 532-547

Sadalla E. K., Burroughs W. J. et Staplin L. J., 1980. « Reference points in spatial cognition », *Journal of Experimental Psychology: Human Learning and Memory*, n°6, 5, 516-528

Tajfel H. et Wilkes A.L., 1963. « Classification and quantitative judgement », *British Journal of Psychology*, n°54, 2, 101-114

Torre A., 2009. « Retour sur la notion de Proximité Géographique », *Géographie, économie, société*, n°11, 1, p. 63-75

Veschambre V., 2006. « Penser l'espace comme dimension de la société », in Sechet R. et Veschambre V. (Eds.), *Penser et faire la géographie sociale*, Presses Universitaires de Rennes, Rennes, 211-227

Pour citer cet article :

RAMADIER Thierry, « La multi-dimensionnalité de la proximité géographique », o | 2023 - *Ma Proximité*, GéoProximitéS, URL : <https://quamoter.hypotheses.org/2076>



Mes proximités, une affaire de distance sensible ?

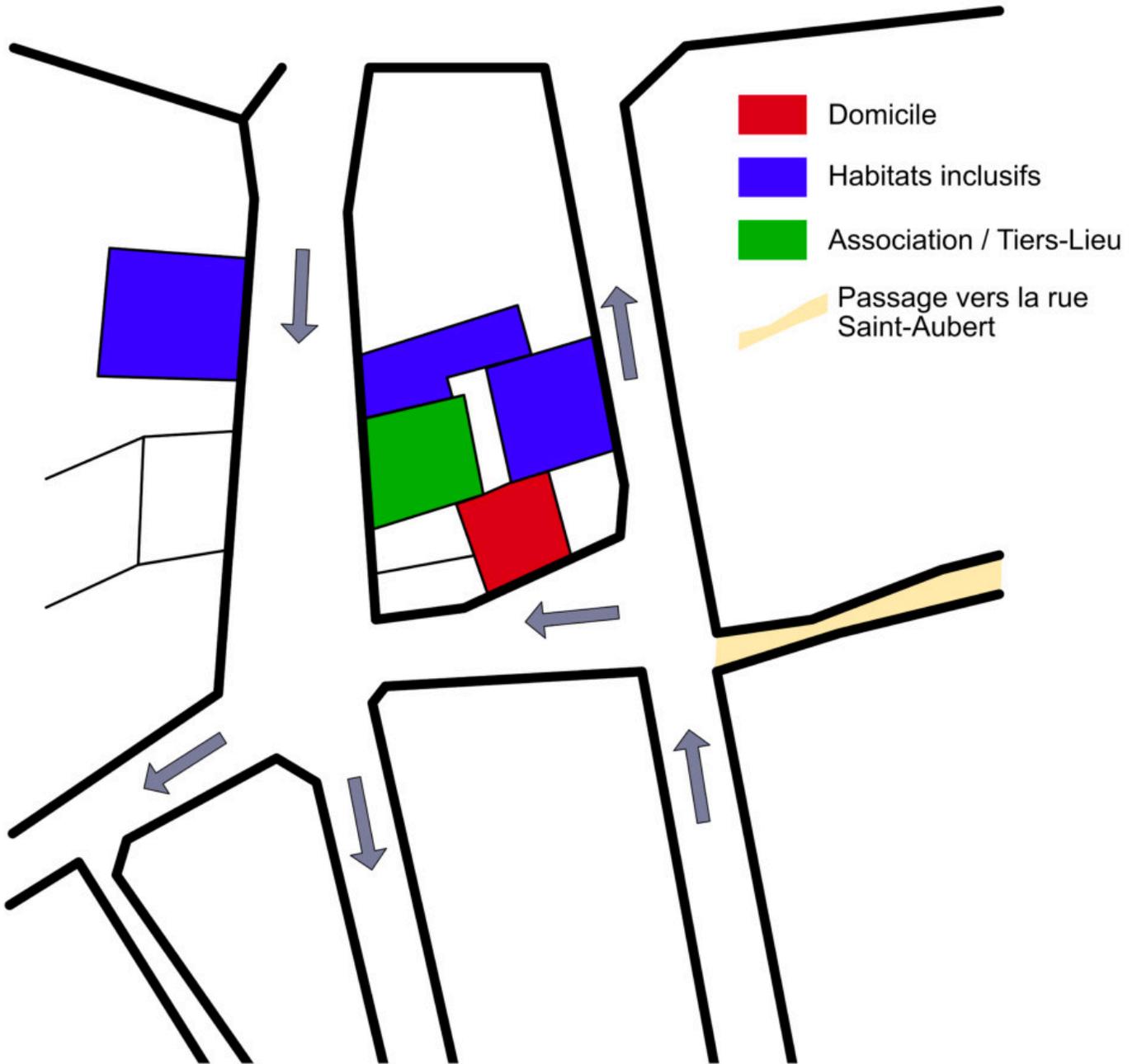
Depuis le début de mon parcours doctoral en Convention Industrielle de Formation et de Recherche (CIFRE), au sein d'une Association porteuse d'un tiers-lieu, la question de la proximité ou des proximités est récurrente. Le projet de thèse conduisant à un déménagement depuis un quartier pavillonnaire du sud d'Île-de-France, me voici logée au centre d'une ville moyenne, Arras, chef-lieu du Pas-de-Calais, à quelques mètres de l'organisation employeuse. Pendant trois ans, il s'agit de mener une recherche-action sur le développement d'un lieu conçu en « tiers-lieu » inclusif de personnes en situation de handicap. Appelé Le C., ce lieu est porté par une Association locale, à l'origine parentale, en lien avec des logements et dans un quartier « inclusif », qu'elle contribue à développer. La démarche empirique consiste, dans un premier temps, en une immersion située dans la dynamique de ce tiers-lieu porté par un milieu associatif porteur de fortes charges émotionnelle, symbolique, voire identitaire, ainsi qu'en lien avec son milieu social et urbain de proximité. Objet de recherche composé, d'un espace physique et d'acteurs sociaux, ce tiers-lieu constitue la composante centrale du « terrain »¹ de la recherche.

vue par les passants voulant rejoindre, via une petite ruelle, la rue commerçante Saint-Aubert. Parmi eux, des Personnes accompagnées par l'Association, habitants ou non des logements inclusifs, leurs aidants proches et professionnels, des personnes âgées de la résidence intergénérationnelle du quartier, etc. Depuis dix-huit mois, j'habite et développe mes nouvelles habitudes dans ce milieu de vie étudié. La relation d'intense proximité géographique avec ce (mi)lieu est, en exploration, recherchée pour réaliser une observation multi située, participante et longitudinale. Elle fonde l'idée que la proximité géographique est un artefact, un « potentiel à activer » (Torre, 2009, 66) pour saisir du dedans, les phénomènes sociaux implicites et difficiles à dégager. Le principe de l'observation immersive dans la culture de l'autre, devrait moins conduire le chercheur à s'enraciner dans le terrain, qu'à s'ancrer dans les pratiques quotidiennes, dans la durée. Cela implique une distanciation permanente et dynamique, de « décentrer son regard » et de « désapprendre son propre monde », une sorte de « dépaysement de soi » (Urbain, 2003, 157), pour apprivoiser et devenir « actrice du jeu local ». Chemin faisant, le vécu de mon immersion participante, renforcée par la relative exposition de mon domicile, est questionné. « Même en sortant de l'Association, j'étais toujours au bureau, sans vraiment l'être. ». Je fais ainsi l'expérience de cette position nouvelle,

¹ La notion de « terrain » est entendue dans le sens donné par le géographe Hervé Vieillard-Baron, comme à la fois « socle sensible de l'observation et base privilégiée de l'enquête directe » (Vieillard-Baron, 2006, 133).

Octobre 2021, je m'installe dans un appartement au rez-de-chaussée d'un immeuble de deux étages, en hyper proximité du lieu de recherche. Depuis les fenêtres de mon salon, je peux voir et être

Figure 1 :
(Mi)lieu de vie. Localisations de mes proximités. avril 2023.



où « descendre sur le terrain » n'est plus une démarche ponctuelle et choisie, mais permanente.

Cette façon de « coller au terrain » (Vieillard-Baron, 2006, 136), d'y habiter, dit les possibilités d'y accéder via une posture d'équilibriste, de fusion et fission avec son terrain, à la fois distanciée et impliquée, proche et éloignée, d'observatrice et de collaboratrice. En appui de mon expérience, lors de près de deux années de thèse, je réfléchis ici aux ambivalences des proximités, aux enjeux et des « objets-alliés » qu'elles révèlent, pour penser l'expérience de « distance sensible » au terrain.

Ordinaire, proximités, familiarité.

Deux temporalités du processus de recherche sont prises pour appréhender l'ambivalence des proximités. La première se situe au cours de la phase exploratoire du terrain de recherche, concomitante à mon installation. Expérimentée lors des premiers moments de présence sur le (mi)lieu observé, alors inconnu, elle est l'étape où la relation de proximité géographique favorise d'autres proximités sociales, d'ordre organisationnelle et culturelle. Ces proximités s'opèrent via une « acculturation » et une appropriation du langage et travail en mode « projet », du domaine du handicap. Elles forment le cadre des collaborations importantes en recherche-action et d'une immersion dans les logiques profondes des actions collectives. Ma proximité géographique contribuant, jusqu'alors, à faire émerger au quotidien « l'étrange » et « l'intéressant » dans l'ordinaire du lieu observé, au travers d'une position privilégiée d'extériorité, de « regard (encore) neuf » sur le terrain.

Passées une année d'immersion et l'excitation de la découverte, des défis méthodologiques se révèlent dans les distances/présences entretenues avec le

terrain. Parmi lesquels : (1) la familiarité du terrain ; (2) la perception erronée du/ de la chercheur-e en société.

Le premier enjeu résulte d'un effet d'accoutumance de ma présence sur le territoire social observé ainsi que de la dimension impliquante de mes missions. Des formes de domestication du lieu, comme laver son linge à l'Association, favorisées par la relation spatiale et la proximité sociale entre acteurs, créent à terme une ambiance de maison familiale. Toutefois, elles semblent participer à un « sentiment trompeur de familiarité » (Urbain, 2003, 156), vécu comme une perte de contrôle progressive des habitudes et rituels pratiqués. Ce sentiment m'impose une reconstruction vigilante de « l'étonnement ». Si l'effet d'évidence de la quotidienneté de l'observation est bien la limite de « l'ethnographie de proximité » (Urbain, 2003), il reste la preuve de l'expérience sensible (corporelle, émotionnelle, etc.) de l'immersion. Me laisser aller par l'ordinaire du terrain, en temps de missions « opérationnelles » successives par exemple, peut se lire, d'une part, comme un « pas de côté » de la vie de chercheur-e, une tentative de déprise de la complexité d'une posture de salariée-doctorante. D'autre part, elle transparait un besoin de se construire un chez soi et de cristalliser le sentiment, insouciant et protecteur, d'appartenance à son (mi)lieu de vie, son quartier.

Le second enjeu est plus complexe, en lien avec le rapport entre science et société, lorsque la recherche se veut appliquée. Il s'agit de la défiance exprimée par les acteurs du terrain vis-à-vis du/de la chercheur-e, fondée sur une perception souvent erronée du travail en recherche-action. Ni le sentiment d'intrusion, ni celui son jargon de « sachant », un peu « hors sol », ne constituent un problème nouveau... Bien que ma présence sur le terrain soit normalisée, l'épreuve de la perception excentrée quasi excentrique reste une épreuve du quotidien, se

traduisant par une position instable et peu lisible de mon rôle au sein de la structure. Une image non plus d'étrangère mais de marginale familière. À cet égard, ma relation de proximité géographique au lieu des pratiques observées, semblent peu déterminer cette logique de « fermeture » ou de fission avec le terrain. De même, elles n'interviennent pas sur les proximités, via une confiance et reconnaissance, nécessaires à de fructueuses collaborations sur le terrain. Cela réinterroge, dans la durée, cet art de faire de l'immersion participante ou cette « pédagogie de terrain » (Vieillard-Baron, 2006, 133), consistant à « jouer le jeu du terrain », pour façonner le bouclier des représentations et s'ouvrir sensiblement aux réalités observées.

Entre le rideau et le journal, les objets de ma « distance sensible » .

En pratique, il paraît nécessaire de s'essayer à des outils et stratégies de cadrage afin de revoir du « neuf » dans l'ordinaire familier. Deux « objets-alliés » du terrain, formel et informel, impulsent cet effort de décentrement, au cœur d'une expérience des proximités, à la fois sensible et distanciée.

Le premier « objet-allié » est un journal de terrain, où sont consignées, dans une logique de narration pré-analytique, le train-train quotidien du (mi)lieu observé comme les événements spéciaux. Mon journal de terrain a aussi une finalité émotive, de l'ordre du sensible, en situation d'immersions « mouillées », par mes subjectivité et affect. Les observations « à chaud » des situations troublantes, bien que souvent « mouillées » se révèlent utiles à retranscrire en verbatim. « À froid », il s'agit d'extraire les faits des émotions, de travailler à dépasser ma culture et personnalité, du sens donné à celles des acteurs du terrain. Ainsi, c'est par les écritures spontanée et reconstruite,

que j'apprends à « désapprendre mon monde » sans isoler la question émotionnelle et affective de l'expérience sensible du terrain.

Le second objet est, lui, symbolique de la vie domestique : des rideaux. Cet objet fait la preuve de son efficacité à brider l'exposition de mon domicile et à organiser la relation spatiale avec le terrain. Poser des voilages aux fenêtres de mon salon, représente un geste d'aménagement créant un contrepoids discret entre l'extérieur (les passants, le quartier, etc.) et l'intérieur (mon salon, mon bureau, etc.). Ce geste, producteur de situations d'isolement ou d'ouverture, rend plus confortable et choisie la posture d'interface, entre mon (mi)lieu de vie et celui observé.

Comme l'humour et la méthode, ces « objets-alliés » peuvent être des outils de décentrage et d'appropriation du (mi)lieu de recherche et favoriser la fabrication d'une distance sensible, avec les acteurs, les discours et repères établis du terrain. Elles révèlent l'intérêt de se pencher sur les modes d'habiter du chercheur en immersion participative, d'étonnement construit, etc. et nécessitent d'autres réflexions et confrontations à des milieux, réalités et pratiques différentes.

Références bibliographiques

Torre A., 2009. « Retour sur la notion de Proximité Géographique », *Géographique, Économie et Société*. vol. 11, no. 1, pp. 63-75

Urbain J-D., 2003. *Ethnologue, mais pas trop*. Petite bibliothèque Payot.

Vieillard-Baron H., 2006. « Le terrain et la proximité en question ». In Séchet, R., Veschambre, V. *Penser et refaire la géographie sociale : Contribution à une épistémologie de la géographie sociale*. Presses universitaires de Rennes. doi. org/10.4000/books.pur.375

Pour citer cet article :

KADRI Myriem, « Mes proximités, une affaire de distance sensible ? », o | 2023 - *Ma Proximité*, GéoProximitéS, URL : <https://quamoter.hypotheses.org/2141>



De l'étrange proximité socio- spatiale du kebab en région

catherine.gauthier@clermont-fd.archi.fr

¹ Cet article est issu de la participation ICHT 2021 Colloque Urbanimaginary : Mégalo-poles, métropoles, villes à la campagne, villes décroissantes : quels imaginaires pour la ville de demain ? (GAUTHIER Catherine, SOWA Charline, De la broche à l'espace public. Le kebab, un lieu de sociabilité générant de nouveaux liens entre villes et campagnes ; axe 1 : Imaginaire pratique de l'urbain contemporain & axe 3 : Art(s), ville, imaginaires et imagination).

Centralités populaires en déprise et proximité socio-spatiale du kebab

De nombreux débats¹ accompagnent en France la disparition de petits commerces en centre-ville, en particulier dans des quartiers populaires anciens. En milieu rural, les centres-bourgs souffrent aussi d'une périphérisation des commerces et services, créant de nouvelles centralités à proximité des axes de circulation et des zones pavillonnaires (Levy, Lussault, 2014; Vanier 2012). Pour autant, des mutations du commerce sur rue sont observables. Dans les centralités populaires (Rosa Bonheur, 2019), la restauration rapide et les kebabs en particulier semblent en donner un exemple. Le kebab peut être pris comme outil d'observation des aires métropolitaines et zones d'influence urbaine sur les territoires, et comme lieu exprimant de nouvelles formes de proximité.

Au sein de l'école d'architecture de Clermont-Ferrand, l'UMR Ressources s'intéresse à la question des marges de l'architecture et par là à celle des petites villes et bourgs en milieu rural. J'y conduis un programme de recherche action intitulé *Rue des kebabs*, qui s'intéresse à la question des modes d'implantation de kebabs, les représentations sociales qui les concernent et leur prise en compte dans les projets de redynamisations urbaines.

La recherche pluridisciplinaire engagée depuis 2019 au sein de l'école d'architecture de Clermont-Ferrand croise deux approches : une enquête ethnographique (entretiens et observations menés par mes soins) et des relevés architecturaux et urbains des boutiques et implantations (conçus par Charline Sowa, architecte, et réalisés par l'association ArchiMade). Une démarche photographique (de Sandrine Binoux) et filmique est associée à ce travail pour documenter la recherche, et explorer d'autres modes de traitement des matériaux récoltés par les différentes enquêtes et de partage avec les publics associés.

Le kebab apparaît comme pouvant être partie prenante de la requalification de nos places publiques et redynamisation de nos rues marchandes. Sa présence intégrée serait-elle un marqueur d'une vie urbaine sachant réguler les interactions locales qu'elles soient sociales ou architecturales ?

L'analyse de restaurants et restaurateurs de kebabs dans des contextes différents, situés à l'ouest de la région Auvergne-Pays-Phonnes-Alpes, croise quatre catégories de communes :

- villes centres de grands pôles urbains (Saint-Étienne - 42, Clermont-Ferrand - 63) ; ou villes moyennes (Montluçon - 03) au passé industriel fort, en décroissance ou ayant été marquées

Figure 1 :
Ambert - Kebab Saint-Jean. Avril 2021. Photographie Sandrine Binoux.



par une décroissance de longue durée ;
 - petites villes rurales et post-industrielles en déprise (Ambert - 63) ;
 - bourgs centres en déclin, au cœur d'un bassin de vie rural, situés le long d'axes routiers départementaux ou nationaux déclassés (Boën, Feurs - 42) ;
 - villages aux rares commerces, dépendant essentiellement par des liaisons routières des communes précédemment citées.

« De la broche à l'espace public » : le kebab, indicateur d' « urbanité »

On reproche aujourd'hui au kebab d'être au mieux le symptôme de la paupérisation d'une rue, d'un quartier ancien (Fondation Jean Jaures, 2019), d'un centre-bourg, où le commerce de proximité traditionnel fatigué de subir des incivilités et actes de délinquance aurait cédé le pas au fast-food. Au pire, le kebab serait soupçonné de demeurer un commerce communautaire qui supplante boulangeries et cafés, envahit et défigure les centres anciens, témoins d'une ethnicisation, voire islamisation de nos villes, de la bouche de certains élus de divers bords politiques.

« En dépit de toutes ces attaques, aucun indice ne laisse deviner un déclin de cette activité. D'après le cabinet Gira Conseil, près de 300 millions de kebabs sont consommés chaque année dans près de 10 000 points de vente en France. Les kebabs arrivent en troisième position, après les hamburgers et les pizzas, au hit-parade des fast-foods préférés des Français. »²

² « Le commerce du kebab, un enjeu politique », New York Times in Courrier international, 09 décembre 2014.

³ Nous faisons ici référence aux travaux de Michel Agier, mais aussi à l'ouvrage « Villes ouvertes, villes accueillantes » citant lui-même Edward Gleaser dans « Des villes et des hommes », Flammarion 2011 ou encore de Julien Darmon « Un monde de bidonvilles » Seuil / La république des idées

⁴ Gauthier Catherine, (réal.). Rue des kebabs. Film photographique, photographies de Sandrine Binoux, ambiance sonore de Dan Charles. 10mn 2020. Production Ressources/ENSACF. avec le soutien de l'appel à projet Mémoires du XXème et du XXIème siècle DRAC-AURA

immigration, délinquance, précarité sociale et déprise commerciale. Cette recherche et ses formes de restitution (expositions photographiques, podcasts, courts-métrages, documentaires anthropologiques) entendent dépassionner leur analyse et ouvrir d'autres lectures des proximités(re)créées et (re)modélées par ces commerces.

Les questions de l'enquête avec l'image fixe ou animée confrontées au relevé architectural essaient d'objectiver représentations/projections autant qu'identifications/expressions. Il est ainsi possible de mieux rendre compte des effets de norme et de mises en ordre de la broche à la rue, des représentations et ségrégations à l'œuvre, de mettre en évidence des proximités et distances sociales et spatiales, des jeux de juxtaposition et de contraste dans un contexte urbain, économique, social, politique élargit au territoire du bassin de vie.

Nous avons l'intuition que le kebab peut être pris, non seulement académiquement mais aussi en dialogue avec le grand public, comme un indicateur des formes d'urbanisation ou des manières de faire ville. Il nous apparaît comme pouvant être associé à la requalification de nos places publiques et à la redynamisation de nos rues marchandes. Sa présence intégrée serait un marqueur d'une « ville accueillante »³ ou d'un bourg vivant et ouvert.

La « Rue des kebab »⁴ : nouvelle centralité

Si la presse et les réseaux sociaux sont assez bavards sur le sujet, la recherche en fait assez peu cas. Or leur actualité est aussi celle des centralités commerciales en crise et quartiers populaires anciens confrontés aux effets de la transformation urbaine. Des préjugés souvent biaisés voire racistes, amalgament, autour de l'installation du kebab,

Au tournant du XXème siècle, les restaurants appelés « kebabs », attribués selon les régions de France et les vagues migratoires à des migrants turcs, kurdes, grecs ou libanais, étaient considérés comme des établissements ethniques, autrement dit tenus par des immigrés et plutôt à destination de leurs compatriotes. Mes investigations

Figure 2 :
Ambert Kebab - Kebab ambulant. Avril 2021. Photographie Sandrine Binoux.



confirment la mutation de ce commerce « exotique » en commerce « distractif » depuis le début des années 2000. Il s'ouvre principalement à trois types d'acteurs : des entrepreneurs issus de l'immigration en provenance d'Afrique du Nord, primo-arrivants en reconversion professionnelle, ou jeunes garçons et filles issus des immigrations nord-africaine, turque et syro-libanaise, à distance du marché de l'emploi classique.

En tant qu'élément d'ancrage dans le quartier, le kebab construit une relation particulière avec son environnement social et spatial. Il assure le maintien de l'activité commerciale et la garantie de « ressources sûres » (Goffman, 1988) en situations de déprise urbaine entame les espaces de sociabilité. Il peut alors participer à la redéfinition de dynamiques urbaines spécifiques, à l'occasion de projets d'aménagement singuliers et de politique de la ville volontariste. Le kebab se situe à l'articulation entre marge et centralité urbaine et sociale, entre horizontalité et verticalité du bâti, révélant des scènes plus ou moins originales d'interaction, de coprésence et/ou cohabitation, dans l'espace public et avec son voisinage bâti. La terrasse est un élément central de l'animation de l'espace public, ses partis pris esthétiques font signal et donnent le ton de son registre commercial⁵.

En milieu urbain, ils accueillent indistinctement femmes et hommes employés et artisans en journée, étudiants et fêtards au cœur de la nuit. En milieu rural dans les bourgs désertés par le petit commerce, ils font figure de résilience commerciale et sociale, accueillant les gens de passage, largement investis par les élèves des collèges mais aussi les célibataires (Amsellem-Manguy, 2021) et personnes âgées. Bien souvent les seuls à offrir un service les dimanches et en soirée, ils maintiennent aussi une activité de restauration le long des axes routiers sur des territoires intermédiaires

ou interterritorialités (Vanier, 2012). Leur présence pourrait être envisagée non plus seulement comme le marqueur de la pauvreté (Fondation Jean Jaurès, 2018) et du recul des sociabilités traditionnelles, mais plutôt comme moteur de l'imaginaire créatif d'une « ville hospitalière » et d'une campagne dynamique et accueillante.

« Sur place ou à emporter »⁶ : nouvelles proximités sociales, nouvelles mobilités

Ces différentes boutiques constituent tout à la fois des aménités urbaines et des véhicules des imaginaires de l'altérité culturelle, sociale et/ou esthétiques, mais aussi des affirmations d'intégration. Si en ville, il est souvent dit que les kebabs troublent l'ordre public, esthétique et culturel, nos investigations et les résultats qui en découlent apportent la preuve qu'ils contribuent, par les modes mêmes de leur présence, au maintien de l'ordre de nos places publiques. Présence d'un guichet sur rue pour la vente à emporter, ouverture tard le soir ou les dimanches après-midi, se tenir sur le seuil pour attendre le chaland...

L'installation de kebabs en milieu urbain relève également d'un ordre, réticulaire. Elle suit et renforce des axes de centralités commerciales discontinus, selon les opportunités de la vacance commerciale et le marché de la restauration rapide, contournant parfois les périmètres de préemption qui les visent directement. Sur les territoires ruraux, ils se répandent en rhizome, à partir d'une souche historique, implantée avec l'industrie et la migration dans les petites villes ou les bourgs centres. Ainsi, loin de marquer la fin du commerce de proximité (Massal, 2018), ils maintiennent la présence de lieux de sociabilités où la relation marchande se double de projets de revitalisation tant du bâti que de la vie sociale. Les désirs d'installations répondent aux besoins d'attractivité des communes. Plus rural encore, dans les villages reculés, le camion de kebab concurrence aujourd'hui

⁵ Cf. notamment les travaux d'Anne Raulin et de Colette Petonnet sur les cafés.

⁶ Gauthier Catherine, (réal.). Documentaire, Sur place ou à emporter, 35 mn, 2022. Photographies de Sandrine Binoux, ambiance sonore de Dan Charles. Production ENSACF, Ressources, UCA avec le soutien de l'appel à projet Mémoires du XXème et du XXIème siècle DRAC-AURA.

Figure 3 :
Saint-Etienne - Chez Haddou. Juillet 2020. Photographie Sandrine Binoux.



celui des bouchers ambulants et des pizzas, même auprès des personnes les plus âgées, affirmant par cet aller-vers, d'autres manières de construire des liens de proximité et des façons de vivre les nouvelles ruralités voire le « pré-urbain » (Marchal et Stébé, 2017).

Références bibliographiques :

Amsellem-Manguy Y., 2021. *Les filles du coin, vivre et grandir en milieu rural*, Paris, Presses de Sciences Po

Collectif Rosa-Bonheur, 2016. « Centralité populaire : un concept pour comprendre pratiques et territorialités des classes populaires d'une ville périphérique », *SociologieS*, doi.org/10.4000/sociologies.5534

Marchal H. et Stébé J.-M., 2017. « Le pré-urbain : un territoire refuge aux confins du périurbain éloigné », *Métropolitiques*, URL : <https://metropolitiques.eu/Le-pre-urbain-un-territoire-refuge-aux-confins-du-periurbain-eloigne.html>

Massal C., 2018. « La fin des commerces de proximité dans les campagnes françaises ? », *Géoconfluences*, URL : <http://geoconfluences.ens-lyon.fr/informations-scientifiques/dossiers-regionaux/france-espaces-ruraux-periurbains/articles-scientifiques/disparition-commerces-proximite>

Vanier M., 2012. « Dans l'épaisseur du périurbain », *Espaces et société* 2012/1 (n°148-149), 211-218, doi.org/10.3917/esp.148.0211

Pour citer cet article :

GAUTHIER Catherine, « De l'étrange proximité socio-spatiale du kebab en région », o | 2023 - *Ma Proximité*, GéoProximitéS, URL : <https://quamoter.hypotheses.org/2090>

Semaine 6



La difficile alliance des formes de proximités en matière de bien-être

Elle n'avait pas très envie de faire ce long voyage mais elle y était obligée. Elle avait tout fait pour retarder ce déplacement. Mais, il ne lui était plus possible désormais d'avancer sur ce projet sans interagir en face à face avec ses collègues.

Elle savait que tout ne pouvait pas se régler à distance car nombre d'informations ne circulaient pas via les technologies de l'information et de la communication, notamment ce que les économistes nommaient, à la fin du 20^e siècle, les informations tacites. Il lui fallait rencontrer en chair et en os ses collègues, leur serrer la main, dîner avec eux ou partager un moment convivial, en d'autres termes, être en proximité géographique avec eux, au moins temporairement. Elle était consciente que c'était à travers ces activités et moments sociaux que se nouaient les affinités et se construisaient la confiance, le langage commun indispensables pour travailler ensemble et, ainsi, faire groupe. Elle ne pouvait pas échapper à ce processus. Même si elle n'avait jamais eu le sentiment de ressembler à ses collègues, malgré les points communs qui la reliaient à eux, elle ne pouvait nier son appartenance à cette communauté de chercheurs. N'était-ce pas ce sentiment d'appartenance qui lui permettait de travailler avec eux, de participer à des projets, d'obtenir des financements ? Elle faisait indéniablement partie de ce milieu. N'en avait-elle pas acquis les codes ? Ne

lui permettaient-ils pas d'échanger avec ces collègues ?

Ainsi, même si depuis son départ de la capitale, où se situait son laboratoire de recherche, elle avait mobilisé toutes les formes d'interactions à distance, elle savait qu'elle ne ferait pas l'économie de ce voyage. Elle avait simplement cherché à en reculer l'échéance au point de mettre en péril sa santé et son projet de recherche.

Depuis quelques semaines, elle était épuisée par les nombreuses réunions en visioconférence. Elle avait le sentiment d'être un être social virtuel et de ne plus avoir de corporalité. Elle disait à son entourage être « en mode robot ». Elle passait parfois plus de douze heures par jour devant son ordinateur. Elle avait des douleurs aux jambes, qu'elle savait être causées par la station assise prolongée. Bien souvent, au quotidien, elle communiquait plus avec ses collègues de Paris qu'avec les personnes qui se trouvaient à côté d'elle. Elle était lasse de cette proximité virtuelle et des sollicitations ininterrompues des étudiants, collègues, administratifs, journalistes, acteurs territoriaux qui exigeaient toujours des réponses immédiates. Cependant, ce qui l'épuisait encore plus, c'étaient les nombreux courriels qu'il lui fallait écrire pour résoudre un problème provoqué par la mauvaise compréhension d'un écrit ou d'un propos

en visioconférence. Elle se savait victime des effets pervers des technologies de l'information et de la communication. L'immédiateté était devenue la règle dans une société où, depuis ses trente ans, les relations sociales et l'intimité s'étaient transformées. Elle avait eu l'espoir de s'y soustraire en établissant une distance physique importante avec son laboratoire. C'est pourquoi elle avait choisi un nouvel espace de vie, loin de la grande ville dont elle savait les rythmes de vie accélérés. Mais l'illusion fut de courte durée, une fois passé le moment de l'installation estivale. Aujourd'hui, elle se demandait si elle avait réellement fait le bon choix.

Elle avait quitté la capitale, où elle avait vécu jusqu'à ses 50 ans, poussée par l'envie irrésistible de vivre le quotidien d'un petit village de l'Aunis et de sentir l'air marin. Elle s'imaginait alors, pouvoir aller prendre un café au bar le matin, écouter les conversations, participer à la vie de village, profiter de balades en bord de mer et de moments de contemplation paisibles. Elle était bien loin de cette vie à laquelle elle aspirait.

Malgré elle, tous les jours, elle se trouvait téléportée dans le tourbillon des courriels, des visioconférences, des textos, des appels WhatsApp et se demandait ce qu'elle faisait en Aunis. Ne serait-elle pas mieux dans la capitale près de son université, où elle pourrait se rendre à pied ? Ne serait-ce pas plus bénéfique pour sa santé ? Ne pourrait-elle pas ainsi éviter une partie des trop nombreuses visioconférences et des avalanches de mails ? Ne pourrait-elle pas résoudre plus facilement les problèmes présents ou à venir en discutant en face à face, lors d'un déjeuner ou autour d'un café avec ses collègues ? Tout cela ne serait-il pas plus humain, la proximité géographique permanente facilitant grandement, dans de nombreux cas, les interactions ? Ces questions surgissaient en elle, bien souvent mais il suffisait qu'elle lève la tête

et regarde devant elle, à travers la fenêtre ouverte, pour se persuader qu'elle avait fait le bon choix.

Devant elle, la mer, dans sa robe azur, impétueuse, lui murmurait des mots doux, éveillant ses sens dans le va-et-vient incessant des vagues. Le temps d'un moment, saisie par la nature, elle devenait un être sensible, être vivant, être de sens. Un courant de chaleur la parcourait. Elle éprouvait un grand plaisir et un sourire naissait sur son visage. L'émotion qu'elle ressentait lui clamait qu'elle était là où elle devait être.

Aussi, en ce premier jour de printemps 2023, se résigna-t-elle à réserver, sur internet, un billet de train pour passer une semaine à Paris. Elle savait que la plupart de ses collègues seraient assez libres dans les jours à venir. C'était le moment où jamais d'aller travailler avec eux et de faire avancer ce projet. Elle se promit de garder en mémoire les effets positifs de cette proximité géographique retrouvée temporairement avec ses collègues et de faire abstraction de la surcharge environnementale qu'elle allait subir, du bruit, de la pollution, de la promiscuité dans les transports en commun et de l'absence de paysage marin. Elle se dit que c'était pour la bonne cause et qu'elle pourrait aussi profiter des avantages de la grande ville. Elle irait au théâtre et dans l'un des bistrotts qu'elle affectionnait depuis de nombreuses années, en raison de la diversité des clients et de la gentillesse des patrons, qui avaient su en faire un lieu à l'ambiance si atypique.

Elle réalisa alors que c'était en elle que se trouvait la solution à la surcharge virtuelle qu'elle subissait. Elle devait ralentir le rythme des échanges et optimiser le flux d'information. Cela devait passer par une utilisation plus modérée et non automatique de la proximité virtuelle. N'avait-elle pas tout fait pour ne plus être exposée quotidiennement à la surcharge

environnementale urbaine ? Elle devait bien être capable de mettre en place des dispositifs pour humaniser ses échanges et éviter cette surcharge virtuelle. Elle restait persuadée que cela ne pouvait se faire qu'avec ses collègues. Elle se promit de leur en parler lors de son séjour à Paris et se réjouit de les voir quelques jours plus tard.

Références bibliographiques :

Bourdeau-Lepage L. et Huriot J.-M., 2009, « Proximités et interactions : Une reformulation », *Géographie, Économie, Société*, 2009-3, vol. 11, p. 233-249.

Bourdeau-Lepage L. et Torre A., 2020, « Proximity and agglomeration, two understanding keys of city », in *Urban Empires, Cities as Global Rulers in the New Urban World*, Glaeser, E. Kourtit, K. and Nijkamp, P., United States, New-York, Routledge, p. 158-172.

Colletis G. et Pecqueur B., 2005, « Révélation de ressources spécifiques et coordination située », *Économie et institutions*, 6-7, p. 51-74.

Rallet A. et Torre A., 2005, « Proximity and localization », *Regional Studies*, 39 (1), p. 47-60.

Pour citer cet article :

BOURDEAU-LEPAGE Lise, « La difficile alliance des formes de proximités en matière de bien-être », 0 | 2023 - *Ma Proximité*, GéoProximitéS, URL : <https://quamoter.hypotheses.org/2209>



L'évolution de la proximité dans le commerce alimentaire

Quand j'ai commencé à travailler sur la proximité dans le libre-service alimentaire en France, en 2012, l'un de mes interlocuteurs m'avait répondu que la proximité resterait toujours marginale dans le commerce alimentaire arguant que le nombre de personnes susceptibles d'être intéressées par ce type de format était limité (jeunes et personnes âgées vivant en centre-ville) mais c'était sans compter sur l'évolution du rapport au temps des consommateurs. En effet, avec l'usage des Technologies de l'Information et de la Communication et particulièrement celui du smartphone devenu désormais indispensable, les consommateurs se sont habitués à une réponse immédiate à leurs besoins.

Le libre-service alimentaire de proximité peut répondre à ce souhait d'immédiateté : accès à pied au magasin, choix rapide car limité en raison de la taille du magasin, peu d'attente en caisse, ce qui a permis d'étendre la cible de clientèle de ces magasins aux actifs vivant en milieu urbain.

En 2020, ce format de distribution a particulièrement bénéficié de l'effet COVID au même titre que le drive¹ mais aujourd'hui un certain nombre de défis se présentent à lui parmi lesquels j'identifie notamment l'inflation et la concurrence des drives piétons et de la livraison à domicile.

En ce qui concerne l'inflation, les commerces alimentaires de proximité sont généralement un peu plus chers que les autres formats, de type supermarchés ou hypermarchés. Ils peuvent donc en effet, pâtir de l'augmentation générale des prix. Cependant le différentiel de prix reste le même puisque les prix augmentent aussi dans les autres formats. Par ailleurs, la clientèle de ces magasins, notamment la clientèle aisée des centres-villes des grandes métropoles, est vraisemblablement moins sensible aux prix qu'au service rendu. De nouveaux concepts développés ces dernières années au centre-ville se positionnent d'ailleurs plus sur le service que sur le prix comme Monoprix avec des magasins très qualitatifs comme le² Monop' de la rue Saint-Maur à Paris, développé en collaboration avec des start-up de la foodtech afin de proposer des offres de spécialistes (rayon vins, cocktails, pâte à tartiner, macarons...), du vrac et des solutions de restauration diversifiées allant du prêt-à-déguster au kit repas prêt à cuisiner ou Franprix avec son concept Mandarine qui se positionne sur les services et le snacking³.

Un autre défi concurrentiel pour les commerces alimentaires de proximité est le développement du drive-piétons qui permet à certaines enseignes de la grande distribution alimentaire, initialement peu présentes dans les centres villes (Leclerc, Auchan, Intermarché par exemple) de

¹ Parigi Jérôme (02/02/2021), « Hypers, supers, proxis, drive : les gagnants et les perdants face au Covid en 2020 », LSA, consulté le 17/04/2023 à l'adresse <https://www.lsa-conso.fr/hypers-supers-proxi-drive-les-gagnants-et-les-perdants-face-au-covid-en-2020,371758>

² Delvallée Julie (07/02/2020), « Zoom sur les dernières innovations de Monop' », LSA, consulté le 05/04/2023 à l'adresse <https://www.lsa-conso.fr/zoom-sur-les-dernieres-innovations-chez-monop,339256>

³ Cadoux Marie (09/03/2017), « Avec Mandarine, Franprix est devenu un magasin où manger », LSA, consulté le 05/04/2023 à l'adresse <https://www.lsa-conso.fr/avec-mandarine-franprix-est-devenu-un-magasin-ou-manger,2555856>

capter une clientèle urbaine et ce, avec des prix identiques à ceux de la périphérie.

Le drive-piétons nécessite cependant une certaine organisation de la part du consommateur : faire sa commande sur internet, aller chercher ses achats dans un créneau horaire et avoir un décalage dans le temps entre la commande et la mise à disposition des produits qui peut être de plusieurs heures voire parfois d'une journée. Le drive-piétons ne répond donc pas au besoin d'immédiateté du consommateur mais peut se révéler utile pour se décharger des courses corvée, notamment les courses « de fond de placard » qui reviennent régulièrement et ce, à des prix très compétitifs.

La montée en puissance de la livraison à domicile dans l'alimentaire s'avère également fortement concurrentielle car elle revêt désormais différentes formes, entre les livraisons proposées par les grandes enseignes de distribution, les spécialistes de la livraison, appelés aussi agrégateurs, de type Uber Eats ou Deliveroo ou encore le quick commerce qui dispose de ses propres entrepôts appelés dark stores (Getir, Flinck, ...), le service est omniprésent. Les délais de livraison tendent à se réduire, ce qui nécessite une logistique pointue mais répond au souhait d'immédiateté des consommateurs. La livraison à domicile et particulièrement le quick commerce permettent aux consommateurs, non seulement de gagner du temps sur le trajet et la réalisation de leurs achats (proximité d'accès et proximité fonctionnelle) mais aussi de pouvoir répondre quasi instantanément à un besoin ou un souhait sans avoir à se déplacer (Gahinet et Deparis, 2022). Une étude récente de la fondation Jean Jaurès montre que depuis le COVID 19, on assiste à une « épidémie de flemme » de sortir de chez soi, accompagnée et prise en charge par le marché, notamment par les plateformes proposant la livraison à domicile⁴. La flemme et le souhait

d'immédiateté peuvent effectivement expliquer le développement actuel de la livraison à domicile.

Sous la pression des élus des grandes villes et particulièrement ceux de Paris, le gouvernement a tranché et considère désormais que les dark stores sont des entrepôts et non des commerces, ce qui nécessite une autorisation lors d'un changement de destination lorsqu'ils s'installent dans un local commercial⁵. Sous couvert de limiter les nuisances liées au fonctionnement des dark stores (stationnement et va-et-vient des véhicules de livraison notamment), cette décision risque de freiner l'expansion des dark stores. Ce frein à l'expansion aura sans doute plus d'effet dans les grandes villes de province où le quick commerce n'est pas encore trop présent qu'à Paris où le maillage des dark stores est déjà relativement dense.

Avec le développement du drive, du drive-piétons et de la livraison à domicile, les courses alimentaires se font donc de plus en plus souvent de manière hybride, notamment en milieu urbain, avec un processus d'achat qui démarre en ligne et se finit, soit en point relais, soit par une livraison à domicile. La proximité d'accès au magasin semble de plus en plus souvent céder le pas à la proximité d'accès aux produits. La proximité physique évolue donc vers une proximité plus virtuelle dans laquelle l'application ou le site internet permettent de répondre à certaines attentes en termes de proximité, notamment en matière de proximité fonctionnelle et de proximité d'accès.

Chaque nouvelle forme de distribution répond ainsi à des besoins de proximité différents : la proximité fonctionnelle pour le drive à laquelle s'ajoute la proximité d'accès pour le drive-piétons, ce qui permet de gagner du temps. On se situe alors dans la dimension *chronos* du temps, c'est-à-dire une dimension

⁴ Fourquet Jérôme et Peltier Jérémie (11/11/2022), Fondation Jean Jaurès, consulté le 5/04/2023 à l'adresse : <https://www.jean-jaures.org/publication/grosse-fatigue-et-epidemie-de-flemme-quand-une-partie-des-francais-a-mis-les-pouces/>

⁵ Menguy Brigitte (24/03/2023) consulté le 5/04/2023 à l'adresse : <https://www.lagazettedescommunes.com/859522/la-reglementation-sur-les-dark-stores-et-dark-kitchens-est-publiee/>

quantitative. La livraison à domicile et notamment le quick commerce, offre également ces deux proximités mais s'y ajoute la dimension *kairos* du temps, c'est-à-dire la possibilité de faire un achat sur le pouce et de disposer immédiatement du produit, soit une dimension plus qualitative (Gahinet, 2018). Le virtuel permet donc de gagner du temps mais aussi de rendre l'opération simultanée. En revanche, ce que ne permet pas encore le virtuel, c'est d'offrir une réelle proximité relationnelle. De même, la proximité de similitude y est limitée, à savoir le partage de valeurs, même si certains services de livraison mettent en avant des artisans et des produits bio comme la Belle Vie en région parisienne.

Face à cette concurrence, le libre-service alimentaire traditionnel doit se réinventer en proposant par exemple plus de produits bio, locaux et de qualité mais aussi des services (restauration sur place, conciergerie...) afin de répondre aux attentes en termes de proximité relationnelle et de similitude mais aussi proposer de la livraison à domicile ou des points de retrait pour le click and collect pour ne pas être en reste sur la proximité d'accès et la proximité fonctionnelle. Le dernier concept Intermarché Relais développé sur Paris, propose ainsi à la fois la fonction de drive-piétons et celle de commerce de proximité avec des produits frais, du vrac et de la petite restauration⁶, ce qui semble répondre aux multiples attentes actuelles des consommateurs urbains en matière de proximité.

⁶ Leclerc M., « Intermarché Relais, l'enseigne qui mélange click and collect et proximité », LSA Conso, 17/09/2020, en ligne

Références bibliographiques :

Gahinet M.-C. et Deparis M., 2022. « Le quick commerce est-il un commerce de proximité digital ? » *25ème colloque Etienne Thil*, La Rochelle, 13-14 octobre.

Gahinet M.-C., 2018. « Les dimensions de la proximité appliquées au commerce alimentaire », *Revue d'Economie Régionale & Urbaine*, n° spécial 25 ans de proximité, 5-6, p. 1367-1390

Pour citer cet article :

GAHINET Marie-Christine, « L'évolution de la proximité dans le commerce alimentaire », 0 | 2023 - *Ma Proximité*, GéoProximitéS, URL : <https://quamoter.hypotheses.org/2201>



Au plus près de la pente ? Quelques effets sensibles et ethnographiques de mobilités cyclables sur un terrain d'enquête en montagne

Saint-Christophe est une vaste commune où 110 habitants vivent aujourd'hui au cœur du grand fer à cheval que dessinent les crêtes du massif des Écrins. Surplombée par la centaine de sommets de plus de 3000 mètres que compte son territoire deux fois moins densément peuplé que la Mongolie, on y accède par une unique route qui, pendant 15 kilomètres, traverse gorges, tabliers d'éboulis et pentes avalancheuses. Après quelques semaines à me rendre dans le bourg et les hameaux épars de ce village de montagne dans le cadre d'un travail de recherche sur les évolutions de la toponymie comme marqueur d'appropriation de l'espace dans les Alpes, ce territoire de l'isolement et du vertige m'est peu à peu devenu familier et même incorporé. Il m'a fallu un peu plus de temps encore pour comprendre que mon mode de déplacement n'y était pas étranger, me poussant depuis à me demander quel rapport au lieu d'enquête peut contribuer à construire l'usage du vélo comme moyen de transport dans un contexte scientifique. Que se passe-t-il donc quand on effectue une recherche en géographie en se déplaçant sur un tel terrain rural sans utiliser les moyens de transport les plus rapides ? Est-ce la lenteur qui nous rend alors plus proches du monde que nous aspirons à comprendre ? Est-ce l'absence de barrières physiques entre nos sens et l'environnement de déplacement qui stimule cette relation, l'effort effectué pour se mouvoir, ou

encore le sentiment diffus que dévier d'une norme rend sensible ce que celle-ci invisibilise ?

Je ne me croyais pas fait pour partir sur les traces de la proximité, m'étant épanoui le temps d'une thèse sur l'Asie centrale dans la traversée critique de cartographies du lointain (Montety, 2019), mais les aléas et chances d'un début de carrière sinueux m'ont donné l'occasion de construire au cœur des Alpes un projet de recherche assumant au contraire une approche tout à fait locale. C'est assez naturellement à vélo que j'ai commencé à mener cette enquête. J'ai effectué ce choix, comme des millions d'autres vélotafeuses et vélotafeurs en France, par agrément, pragmatisme et idéal peut-être, mais sans imaginer alors que ce que je voyais comme un mode de transport tout simplement plus souhaitable que les autres se trouverait bientôt infléchir mon processus de recherche lui-même.

L'abondante littérature scientifique sur des sujets connexes aurait pu me mettre plus tôt sur cette voie, quoique la question de l'usage du vélo comme mode de déplacement sur les terrains de recherche en sciences sociales semble jusqu'alors avoir été peu explorée par les spécialistes du « voyage sensuel » (Cox, 2019) caractéristique des mobilités cyclables. Les observations trouvées sur le « vélotaf scientifique » et ses effets potentiels semblent en effet s'inscrire dans des

Figure 1 :
Le "Pont du Diable" et la Tête des Fétoules. Photographie F. de Montety.



Figure 2 :
La "Ville". Photographie F. de Montety.



travaux dont l'objet principal est la pratique cycliste elle-même, notamment quand l'observation participante est mobilisée pour étudier diverses caractéristiques socio-spatiales du cyclisme urbain (Shapiro Anjaria, 2021). Qu'en est-il en revanche quand l'objet d'étude investigué n'a en lui-même rien à voir avec cette pratique, comme dans mon enquête, ou celle de Yannis Nacef, dont l'usage du vélo sur son terrain est indiqué dans un article publié récemment dans cette même revue (Nacef, 2023, 7) ? Les effets épistémologiques de ce qui serait une approche cyclable du terrain de recherche peuvent certes sembler proches de ceux de la marche, voire par certains aspects ceux du covoiturage et des transports en communs, mais elle semble à y regarder plus finement constituer entre ces modes de transport une forme d'appréhension du terrain d'enquête qui mériterait un examen spécifique

¹ L'expression a été créée par Lucien Febvre puis reprise par Eric Dardel (Febvre, 1968, 357 ; Dardel, 1990, 109)

Une enquête « de plein vent »¹

C'était encore l'été quand j'ai commencé mes recherches, mais les grandes vacances étaient terminées, l'air avait commencé à se rafraîchir et les touristes se faisaient plus rares. Le constat des effets du réchauffement climatique dans cette vallée sensibilisée depuis longtemps aux enjeux environnementaux était un des thèmes de prédilection dans les cafés et refuges : on venait d'ailleurs de fermer un refuge dont le socle rocheux avait été irrémédiablement fragilisé par la fonte du glacier qui le stabilisait jusqu'alors et les bergers étaient affligés par le manque d'eau. Le beau temps aidant, c'est tout naturellement à vélo que j'ai commencé à faire des rencontres, à collecter les impressions situées, les souvenirs et les archives dont l'analyse nourrit depuis mon travail.

Monter au village à la pédale, ou plutôt par la « chair » et le « poumon » (Davidson, 2022), c'est se rendre sensibles

aux particularités du territoire, se mettre au diapason de sa population qui « vit à l'oblique », pour reprendre l'expression de l'architecte Claude Parent (Parent, 1970). On quitte d'abord la plaine d'Oisans, déjà située à plus de 600 mètres d'altitude, et pédale pendant une dizaine de kilomètres d'un côté ou de l'autre du cours tranquille d'un torrent, qui devient mouvementé. Il faut alors s'engager prudemment dans les lacets raides qui gravissent le verrou où commence le territoire de la commune. En haut de ce ressaut commence un autre monde, où s'offrent d'abord à la vue une petite plaine alluviale encadrée par des murs de gneiss de centaines de mètres de haut puis, au loin, quelques sommets enneigés.

Au début de l'automne, on sent monter de la chaussée l'odeur musquée des premiers troupeaux de moutons qui avaient été guidés là, à pied, par leurs bergers depuis les prairies d'altitude : de toute la commune, c'est le seul endroit où les camions de transport peuvent venir les chercher, la route n'étant pas, au-delà, accessible à de si gros véhicules. Il reste alors trois cents mètres de dénivelé pour arriver au bourg, quatre kilomètres plus loin, en empruntant d'autres lacets dessinés dans une paroi raide. Après ce petit centre communal, qu'on appelle ici « la ville », la route est fermée en hiver et non-déneigée. Remontant en pente douce la vallée en traversant les derniers hameaux d'altitude jusqu'à La Bérarde, elle est au contraire fréquentée l'été par les véhicules des dizaines de randonneurs et alpinistes qui partent chaque jour arpenter le Parc National des Écrins. Là où elle s'arrête commencent les sentiers, sous les sommets dont les noms d'Ailefroide, La Meije, Barre des Écrins, convoquent l'imaginaire de l'histoire de l'alpinisme.

De l'incorporation à la proximité

Avec le temps, les routes et chemins vers et dans ce territoire communal où tout me semblait exceptionnel me sont

Figure 3 :
La route, l'hiver. Photographie F. de Montety..



devenus ordinaires, jusqu'à constituer un réseau de parcours potentiels dont l'enjeu n'était plus seulement mon déplacement de lieu en lieu (avec pour contraintes l'orientation, l'effort physique ou la durée du trajet), mais l'appréhension plus ou moins consciente d'un faisceau expérientiel (avec pour saillances les évolutions du paysage et des usages de l'espace, la perception de présences humaines et non-humaines, d'un ensemble d'atmosphères mouvantes à la fois visuelles, sonores, aérauliques, et affectives). Tandis que la granularité du territoire communal se donnait à sentir, que s'édifiaient les relations suivies avec les lieux et les personnes, les mois passaient, et les torrents inondant la piste cyclable à l'automne, la boue dans les chemins m'ont obligé à changer la première partie de mon itinéraire, mais lorsque l'hiver est venu, le vélo s'était imposé comme médiateur de mon travail de terrain et était devenu un véritable choix.

En m'interrogeant sur l'évolution de ma perception des variations atmosphériques et paysagères et l'acquisition progressive d'un plus large spectre de nuances dans mon rapport aux lieux traversés sur le territoire communal, j'ai compris que ces trajets à vélo n'étaient pas un phénomène périphérique à l'appropriation mutuel, mais qu'ils en étaient un agent actif et jouaient un rôle central dans mon rapport aux personnes que je rencontrais. Pourquoi n'avais-je d'abord rien perçu de ce que mes propres déplacements faisaient à mon enquête, comme s'ils n'en faisaient pas partie et ne constituaient qu'un problème de logistique ?

Puisque comme l'a expliqué Francisco Varela, « *la cognition dépend des sortes d'expériences qu'induit la possession d'un corps doté de différentes capacités sensorimotrices* » (Varela, 1993, p.172), et puisque que le déplacement vers et sur le lieu d'enquête participe de l'expérience incorporée du travail scientifique,

il est certain que le fait d'opérer ce déplacement par un moyen de transport engageant le corps dans son ensemble a des conséquences sur l'appréhension de ce lieu et la réalisation de ce travail. Le « corps pensant » mobilisé dans le cadre professionnel est un corps qui perçoit, mais qui est aussi perçu et est agent d'interactions : c'est le cas des personnels du soin, du fameux garçon de café de Sartre, mais aussi bien sûr des géographes.

Nombre des habitants de la commune travaillent en aval dans la vallée ou dans les stations touristiques voisines, y font des courses, s'y rendent pour des rendez-vous réguliers ou ponctuels, et empruntent donc quotidiennement en voiture cette route, où la conduite demande une grande vigilance. La construction d'un lien entre nous est alors facilitée par le déplacement à vélo lors duquel je suis en montée à la fois très lent et facilement identifiable, et une part des résidents permanents a alors pour réflexe d'engager spontanément la conversation, par curiosité ou pour marquer un soutien amusé, en évoquant souvent les conditions météorologiques, l'état de la chaussée ou le souvenir de passages précédents. Les rencontres avec des habitants résidant en bord de route sont aussi l'occasion de transmission d'anecdotes, de petits services ou de documents et objets à destination d'autres habitants et habitués du village. Ce qui serait une approche cyclable du terrain de recherche prend en effet tout son sens en tant que mode de construction du lien.

Ces déplacements non-motorisés semblent alors participer d'une « proximité géographique » qui n'est pas synonyme de « localisation », selon la distinction depuis longtemps opérée dans les travaux dédiés à la notion de proximité, mais qui est « relationnelle » et « temporaire » (Rallet, Torre, 2004) en ce qu'elle s'inscrit dans des relations

*Figure 4 :
Retour à la plaine. Photographie F. de Montety.*



inter-personnelles qui n'ont pas vocation à être permanentes, dans mon cas parce que je ne réside pas dans cette commune et que mon projet de recherche prendra fin dans quelques mois.

Dans ce cadre dont l'expérience ordinaire est marquée par des contraintes topographiques et atmosphériques fortes qui brouillent la perception des notions de distance et d'isolation (on y compte les trajets en mètres de dénivelé positif plutôt qu'en kilomètres de trajet mais la couverture mobile est généralement excellente, mais peut aussi être totalement déficiente), la construction de la proximité au cœur du processus ethnographique apparaît donc enfin comme un travail sur le temps, son étirement et son accélération, ses périodes, ses rythmes et ses échelles quotidienne, saisonnière, climatique et même géologique. Alors que les transitions environnementales contemporaines modifient profondément les territoires, leurs paysages, les ressources, les connaissances et les modes et rythmes de vie qui y sont associés, il semble donc plus que jamais nécessaire de prendre en compte les effets des différentes formes de mobilité dont nous faisons usage dans nos pratiques scientifiques, pour tâcher de mieux lire dans les proximités géographiques ordinaires la profondeur des scalarités du temps.

Références bibliographiques :

Montety F. de, 2019. « Mapping Other and Self: Space, Language, and Identity in the Modern European Geographical Imagination of Central Asia », *Imago Mundi*, n° 71, 2019, 234-235. <https://doi.org/10.1080/03085694.2019.1607102>

Cox P., 2019. *Cycling: A Sociology of Velomobility*, Abingdon, Routledge. chapitre 5 « Sensuous journeying »

Shapiro Anjaria J., 2021. « Ethnography on the Move: Doing Fieldwork on a Bicycle », *Ethnographic Marginalia*, 20 janvier URL : <https://ethnomarginalia.com/ethnography-on-the-move-doing-fieldwork-on-a-bicycle/>

Dardel E., 1952. *L'Homme et la Terre*, Paris, CTHS

Davidson A., 2022. « Cycling Lungs: Understanding Mobile Subjectivity as Enfleshed », *Antipode*, n°54, 218-239. <https://doi.org/10.1111/anti.12767>

Febvre L., 1947. *Le problème de l'incroyance au XVIIIe siècle : La religion de Rabelais*, Paris, Albin Michel

Nacef, Y., 2023. « Les hameaux de montagne à l'écart et la recherche de la distance », *GéoProximitéS*, n°o *Ma Proximité*. <https://quamoter.hypotheses.org/1799>

Parent C., 1970. *Vivre à l'Oblique*, Paris, L'Aventure Urbaine

Rallet A., Torre A., 2004. « Proximité et localisation », *Économie rurale*, n°280 *Proximité et territoires*, 25-41. <https://doi.org/10.3406/ecoru.2004.5470>

Varela, F, Thompson E., Eleanor Rosch E., 1993. *The Embodied Mind: Cognitive Science and Human Experience*, Boston, MIT Press

Pour citer cet article :

MONTETY Felix de, « Au plus près de la pente ? Quelques effets sensibles et ethnographiques de mobilités cyclables sur un terrain d'enquête en montagne », o | 2023 - *Ma Proximité*, *GéoProximitéS*, URL : <https://quamoter.hypotheses.org/2219>

Semaine 7



bernard.pecqueur@univ-grenoble-alpes.fr

Comment l'économie des proximités s'est « prise les pieds dans le tapis » et comment en sortir

Cela pourrait être une fable à l'usage des doctorants et des jeunes chercheurs dont la morale serait : les « arguments d'autorité » peuvent induire des contradictions quasiment insurmontables dans l'élaboration d'une construction théorique.

Au début des années 90, au sein de l'Association de Science Régionale de Langue Française (ASRDLF), une poignée de jeunes économistes ont formé un groupe informel de recherche pour explorer les effets de proximité. Le contexte des recherches de la période est à l'analyse des milieux innovateurs avec le Groupe de Recherche Européen sur les Milieux Innovateurs (GREMI)¹ et aux systèmes productifs locaux issus d'une relecture des districts industriels observés par Alfred Marshall au début du XX^e siècle, par les économistes italiens autour de la figure de G. Becattini. Quelques concepts clés apparaissent comme l'introduction de la théorie des clubs et les nouvelles modalités des coordinations d'acteurs ou encore la distinction entre les ressources génériques et les ressources spécifiques permettant de mieux comprendre le processus de construction territoriale. L'hypothèse implicite développée alors par le groupe est que l'effet proximité est produit par l'existence de spécificité des lieux. Dans cette période, les deux piliers disciplinaires sont l'économie spatiale et l'économie industrielle et leurs interrelations notamment autour de la

firme. On parle également de rationalité située et d'ancrage territorial (Pecqueur et Zimmermann, 2004, p. 13-41). On le voit, les rapports entre les différents types de proximité sont encore peu clairement établis.

Le point de bascule va se produire lors d'un séminaire du groupe au tout début des années 2000, dans une salle de TD de la faculté d'économie de l'université de Toulouse. Un d'entre nous va au tableau et dessine un arbre à trois branches, et affirme que l'on peut déterminer trois types de proximité : la première pour la proximité géographique, la seconde pour la proximité organisationnelle et la troisième pour la proximité institutionnelle. Le schéma ainsi esquissé va se sédimer dans une formalisation de O. Bouba Olga et M. Grossetti (2008) de la manière suivante . (Figure 1)

Comme on le voit, la branche « socioéconomique » ou proximité organisée (organisationnelle et institutionnelle combinées) est florissante et connaît des développements importants tandis que la proximité spatiale ne fait pas l'objet de tels développements.

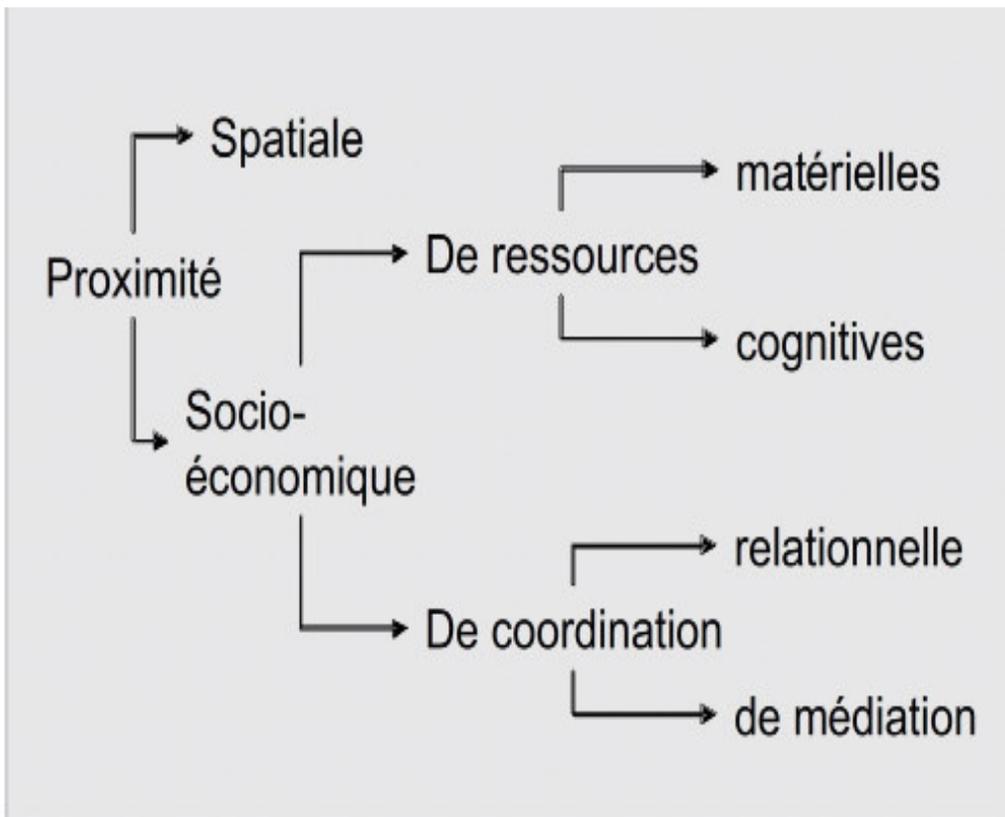
On va alors observer une quasi-disparition de la dimension géographique avec une définition minimaliste de la proximité géographique qui est « d'abord une affaire de distance. Dans son acception

¹ Rendons hommage à notre collègue Roberto Camagni, décédé brutalement récemment qui a longtemps été président du GREMI et a participé à l'échelle européenne, à l'élaboration du concept de milieu si important dans l'analyse des territoires.

Figure 1 :

Typologie des formes de proximité.

Source : BOUBA-OLGA Olivier, GROSSETTI Michel, « Socio-économie de proximité », Revue d'Économie Régionale & Urbaine, 2008/3, page 12



la plus simple, il s'agit du nombre de mètres ou de kilomètres qui séparent deux entités. La Proximité Géographique est neutre dans son essence » (Torre, 2010). Bouba-Olga et Grossetti (2008) parlent de la « distinction fondatrice du groupe entre proximité d'essence spatiale et proximité d'essence non spatiale ». Le groupe s'est alors engouffré dans cette idée qu'il y a une proximité a-spatiale beaucoup plus opérante que la proximité géographique qui est au mieux provisoire ou circonstancielle. Cette idée décrit un espace plus rassurant pour les économistes fondés sur la distance et la densité qui ressemble fort à des effets d'agglomération qui, bien sûr, ne fonctionnent pas automatiquement. Or, ce « mantra » selon lequel il y a deux (voire trois) sortes de proximité mais la proximité géographique est moins importante) se retrouve répété sans commentaires dans beaucoup de thèses qui évoquent la théorie des proximités et présente cependant quelques inconvénients majeurs. En premier lieu, il repose sur une vision étriquée de la géographie économique qui ne prend pas en compte les effets de « spécificité » dans le processus de construction des territoires. La géographie d'un lieu c'est aussi son histoire et sa culture. En second lieu, le groupe ne parvient pas à se défaire d'une approche « économiciste » qui relègue la géographie au rang de variable secondaire qui ne saurait bousculer le monde a-spatial de la macroéconomie. Enfin, cette affirmation d'une proximité non spatiale qui domine la proximité géographique constitue un argument d'autorité de type axiomatique qui n'a jamais été démontré, très peu discuté et jamais remis en question. Ce n'est pas une hypothèse, c'est tout au plus une croyance. D'ailleurs, Torre et Talbot (2018) dans le numéro des vingt-cinq ans de la proximité, ont bien senti cette dérive en écrivant :

« On ne peut qu'être frappé par une certaine légèreté générale sur la question de la proximité géographique

trop souvent perdue de vue dans l'analyse. On constate en effet une tendance massive à un oubli de cette dimension revendiquée mais aussi généralement négligée dans l'analyse alors que sa dialectique avec les autres formes de proximité est à la base même des approches de la proximité » (p. 932).

Le constat est clair mais pas suffisant. En effet, la solution à ce hiatus n'est pas de se contenter de réinjecter dans les analyses une certaine dose de spatialité et d'effets proprement géographiques. C'est bien d'une impasse conceptuelle qu'il s'agit. Le géographe Jacques Levy, dans sa postface à Talandier et Pecqueur (2018, p. 259) fait remarquer justement le chemin à parcourir pour que les deux disciplines convergent :

« Il ne faut pas se cacher que peu de géographes s'intéressent sérieusement à la science économique et qu'un nombre encore plus faible d'économistes prend l'espace au sérieux (...) et ce n'est pas une mince affaire que d'effacer ses frontières ».

En effet, cet « oubli » voire cette négligence incompréhensible de la dimension géographique, interdit logiquement d'analyser les dynamiques des territoires par les proximités autrement qu'en considérant les territoires comme de simples contenants bornés par des frontières généralement politico-administratives. On devrait alors employer des termes comme région (ce que font les Anglo-saxons qui ne connaissent pas vraiment le concept de territoire) ou comme collectivité territoriale ou même, tout simplement, comme zone.

Dès lors, comment relancer la théorie des proximités qui, d'un numéro du 15^{ème} anniversaire à celui d'un 25^{ème} anniversaire, élargit son champ d'investigation dans de nombreux domaines disciplinaires (urbanisme,

emploi, alimentation, etc.), mais stagne conceptuellement ?

Tout d'abord, il faut faire sauter le verrou bloquant que constitue la pseudo distinction entre les proximités spatiales et non spatiales. Cela passe par une redéfinition de la proximité géographique qui englobe les aspects institutionnels et organisationnels. La proximité géographique est le processus permanent à travers lequel les acteurs construisent le territoire. Ce mécanisme de construction permet de rechercher la solution aux problèmes que les acteurs évoquent comme ce qui les réunit. Il détermine ainsi des « territoires » de solution. En second lieu, on pourrait suggérer de revenir à la nature des différents espaces économiques tels que les a définis François Perroux dans un célèbre article de 1950. Il définit trois types d'espace : l'espace point, régi par la théorie classique de la localisation fonction des coûts de transport du lieu de production au marché ; l'espace polarisé, porteur d'effets d'entraînement dus aux investissements productifs ; l'espace contenu de plan, espace des politiques publiques. Une hypothèse raisonnable serait d'y ajouter une quatrième (Pecqueur, 1987), l'espace territoire, espace construit par les acteurs et qui décrit les modalités de cette construction. En troisième lieu, il offre des voies de sorties pour une rénovation profonde des débats sur l'économie du développement en interrogeant la nature des ressources territoriales. En quoi l'adjectif territorial apposé à ce type de ressource peut apporter à la proximité géographique. On pense à la formation des « rentes de qualité territoriale » et corolairement, au rôle très particulier que joue la « spécificité » des ressources et des produits. Enfin, last but not least, il serait nécessaire de relire et de faire progresser les nombreux travaux sur la rationalité contextuelle ou située (Zaoual, 2005 ou Orléan, 2002).

L'intérêt de la relance de la réflexion sur

les proximités tient au contexte de crises (climatique, de la mondialisation, etc.) qui entraîne de profondes mutations ou « transitions ». Il offre une opportunité historique d'analyse de ces mutations profondes en cours, ce que, en l'état, la théorie des proximités peine à faire.

Références bibliographiques :

Bouba-Olga O., Grosseti M., 2008. « Socio-économie de proximité », in Bouba-Olga O., Coris M., Carrincazeaux C., « La proximité : 15 ans déjà ! », *Revue d'Économie Régionale & Urbaine*, 2008/3, p. 12

Orléan A., 2002. « Le tournant cognitif en économie ». *Revue d'économie politique*, 112(5), p. 717-738.

Pecqueur B., 1987. *De l'espace fonctionnel à l'espace-territoire : essai sur le développement local*, thèse de doctorat, Université Grenoble 2

Pecqueur B., 2018. « Eloge de la proximité géographique » in Talandier M. et Pecqueur B., *Renouveler la géographie économique*, Economica, Paris, p. 21-30

Perroux F., 1950. « Les espaces économiques », *Économie appliquée*. Archives de l'ISEA, 1, p. 225-244.

Torre A., 2010. « Jalons pour une analyse dynamique des Proximités », *Revue d'Économie Régionale & Urbaine*, 2010-3

Torre A., 2009. « Retour sur la notion de proximité géographique ». *Géographie Économie Société*, 2009, 11(1), p. 63-75.

Torre A. et Talbot D., 2018. « Proximité : 25 ans d'analyse », *Revue d'Économie Régionale & Urbaine* 2018/5-6 (Décembre)

Zaoual H., 2005. « Homo oeconomicus ou Homo situs? Un choix de civilisation ». *Finance et Bien Commun*, (2), p. 63-72

Pour citer cet article :

PECQUEUR Bernard, « Comment l'économie des proximités s'est « prise les pieds dans le tapis » et comment en sortir », o | 2023 - *Ma Proximité*, GéoProximitéS, URL : <https://quamoter.hypotheses.org/2320>

Village global versus Village périurbain Approximer les métamorphoses villageoises par la proximité

Josepha Milazzo
Docteure en géographie
Université Autonome de Barcelone
Aix-Marseille Université
UMR CNRS 7303 TELEMMe
Institut Convergences Migrations
Étudiante en psychologie et
sociologie (Université de Rennes 2)

josepha.milazzo@yahoo.fr



Au cours d'un enseignement de sociologie urbaine, une remarque a retenu mon attention de géographe ruraliste : historiquement, l'espace public en milieu urbain – alliant densité, variabilité et coprésence d'individus anonymes –, est devenu avec le temps caractéristique de l'urbanité. L'une des conséquences, est que cela a pu questionner l'idée même d'un espace public qui fût rural – l'interconnaissance et la proximité en milieu rural, renforcées par des contraintes de mobilité, freinant l'anonymat et la diversité humaine, à la différence de l'urbain. Qu'en est-il aujourd'hui des pratiques sociales dans les espaces villageois ? Comment la proximité constitue-t-elle un prisme d'élucidation des métamorphoses des villages et des sociabilités villageoises ?

La proximité spatiale, sociale, est une notion opérationnelle pour approximer les manières d'habiter. Si elle a pu et peut s'appliquer aux grands ensembles en milieu urbain (Chamboredon, Lemaire, 1970), elle est également pertinente pour mettre à la portée de notre compréhension les évolutions contemporaines des villages. Je propose deux illustrations de configurations villageoises, caractérisées par leur périurbanité (Sarrola-Carcopino en Corse, terrains en 2022-23) ou leur globalité c'est-à-dire la capacité à participer à des dynamiques de globalisation et de mondialisation¹ (Cadaqués en

Catalogne, terrains en 2012-16). Des logiques globales communes influencent leurs transformations distinctes : globalisation, mondialisation, individualisation humaine, diversification sociale, urbanisation. Après (i) un cadrage méthodologique et (ii) celui des contextes villageois, j'explicitierai (iii) l'organisation des villages au sein des espaces communaux, puis (iv) les pratiques sociospatiales des habitants, pour montrer les enjeux de proximité dans ces configurations villageoises actuelles.

(i) Il faut préciser, par un détour méthodologique propice à saisir les enjeux de proximité, que s'attaquer à l'objet géographique, au lieu générique qu'est le village pour le définir, n'est pas une mince affaire. Les seuils démographiques, les titres honorifiques et les privilèges actant les juridictions territoriales, ont varié avec le temps, faisant que les réalités actuelles divergent et les comparaisons d'un pays à l'autre sont donc épineuses. En France, le village (et la ville) n'a plus d'existence légale depuis l'unité administrative communale établie le 4 août 1789. Pareillement en Espagne, un décret différencie depuis 1990 les communes uniquement selon trois modalités d'agroupement d'habitats (entités collective, unique, singulière avec noyau et/ou peuplement disséminé). Pour autant... l'attachement, l'appartenance, les identifications et les pratiques

¹ Plus généralement, et dans la veine de Cid-Aguayo (2008) qui différencie les lieux « globaux » de ceux « globalisés », j'adhère à son idée que face à des dynamiques de globalisation et de mondialisation qui participent à façonner notamment les villages dans la contemporanéité, les leaders et les habitants locaux peuvent tirer parti de ces dynamiques pour développer leur espace de vie (= villages globaux, actifs), ou à l'inverse perdre le contrôle de la mise en valeur de l'espace (= villages globalisés, passifs).

diverses liées au village demeurent vivaces, renouvelés, métamorphosés (Dibie, 2006).

Pour savoir si l'on est susceptible d'avoir affaire à un noyau villageois bâti et habité persistant, et incidemment à des sociabilités villageoises, il faut donc procéder par approximations cumulées : regarder les catégorisations rurales et urbaines de la commune, avec ce que ces qualificatifs comportent de complexité ; regarder si l'organisation spatiale présente des formes de peuplements agglomérés et denses ; regarder la petitesse de la taille démographique de la commune ; mais s'attacher aussi à regarder les évolutions de l'organisation spatiale communale dans leur historicité. Car l'étendue de la palette des configurations héritées que le cours de l'histoire vient transformer est vaste, tel que l'illustrent les deux exemples choisis.

(ii) La commune de Sarrola-Carcopino, 3 500 habitants, est qualifiée de « rurale sous forte influence d'un pôle »². C'est une illustration du phénomène de périurbanisation (Charmes, 2019) que connaît depuis ces dix dernières années cet espace historiquement rural, du fait de l'augmentation démographique en Corse et des étalement urbain et gentrification de la ville limitrophe d'Ajaccio : le noyau villageois – composé des deux hameaux originels proches, Sarrola et Carcopino –, est situé sur les hauteurs communales, où l'espace de montagne alentour est cultivé, végétalisé, enmaquisé et lieu d'élevages. Il est éloigné géographiquement du développement industrialo-commercial, immobilier à logements aisés et sociaux, et scolaire-culturel, qui s'effectue dans les quartiers de Baleone et d'Effrico situés au sud, dans la plaine anciennement agricole, et limitrophe d'Ajaccio (Fig. 1). Due aux possibilités d'emploi et de logements, la hausse démographique qui en résulte accentue un décalage avec le village où la population in situ est résiduelle et légèrement sujette à la diversification

sociale que connaissent la plaine et le Grand Ajaccio. Le village voit notamment l'installation de résidents ayant fait construire localement, qui travaillent et se sociabilisent à distance hors du village jusqu'à d'autres communes.

Différemment, Cadaqués, entité communale singulière, montre un peuplement aggloméré côtier sur la Costa Brava, logé dans un espace semi-rural montagnard difficile d'accès, éloigné de toute commune voisine, limitant ainsi les mobilités avec l'extérieur. Ce noyau disposait à l'origine du statut de vila. Entre ville majeure (ciudad) et village sous dépendance (aldea), une vila correspondait à une concentration jugée pour l'époque urbaine, du fait de privilèges et d'une population conséquente. Aujourd'hui, outre un peuplement résidentiel disséminé récent, ce noyau hérité et densifié au fil du temps, contenu par de vastes étendues protégées (Fig. 2), abrite la quasi-totalité des 3 000 habitants³ – professionnel, résidentiel, sociabilisation, le village est multifonctionnel. La localité a été mise en vitrine inter/nationalement par Salvador Dalí dès 1930, puis par le tourisme (culturel, héliotropique), attirant nombre de vagues migratoires inter/nationales constitutives d'une diversification sociale forte. Le tout lui confère la configuration d'un village cosmopolite aux allures urbaines, un village global : selon ma ré-acceptation du concept, le « monde » et la mondialisation (migratoire) s'incarnent dans ce village, et en même temps le village se construit par son rayonnement touristique et ses relations avec des univers lointains articulés, dont notamment ceux des habitants migrants et mobiles (Milazzo, 2015).

(iii) En matière d'organisation spatiale, le village périurbain de Sarrola-Carcopino s'inscrit dans une configuration communale duale et polarisée, avec, au sein d'un même espace, la proximité contigüe d'univers opposés (paysages,

² Institut National de la Statistique et des Études Économiques, 2021.

³ Institut de Statistique Espagnol, 2021.

Figure 1 :
Aperçu de l'organisation spatiale de l'espace communal de Sarrola-Carcopino

Zones aménagées et aménageables

- Secteur réservé aux activités
- Secteur bâti
- Équipements de transport
- Terrains de sport
- Secteurs ouverts à la construction
- Routes principales
- Routes secondaires
- Voie ferrée

Zones non aménagées

- Secteur non ouvert à la construction, sauf exceptions prévues par la loi (= espaces naturels ou agricoles)
- Espaces verts
- Forêts publiques
- Parcs ou réserves
- Surfaces hydrographiques

■ Les communes limitrophes tombent sous différentes réglementations d'urbanisme qui ne sont pas indiquées ici par soucis de lisibilité. Sarrola-Carcopino est couverte par la Carte Communale (2008).

- Limites communales voisines
- Limites communales de Sarrola-Carcopino
- AJACCIO Communes limitrophes

➡ Dynamiques de périurbanisation (les aplats blancs sur la photo aérienne principale matérialisent l'emprise au sol des surfaces bâties, notamment dans les communes limitrophes, Ajaccio incluse).

Conception et réalisation : Auteur, 2023.

Sources : vues aériennes 20 m 2019 geoportail.gouv.fr ; données au format vectoriel BDTOPO 2023 geoservices.ign.fr, geoportail-urbanisme.gouv.fr.

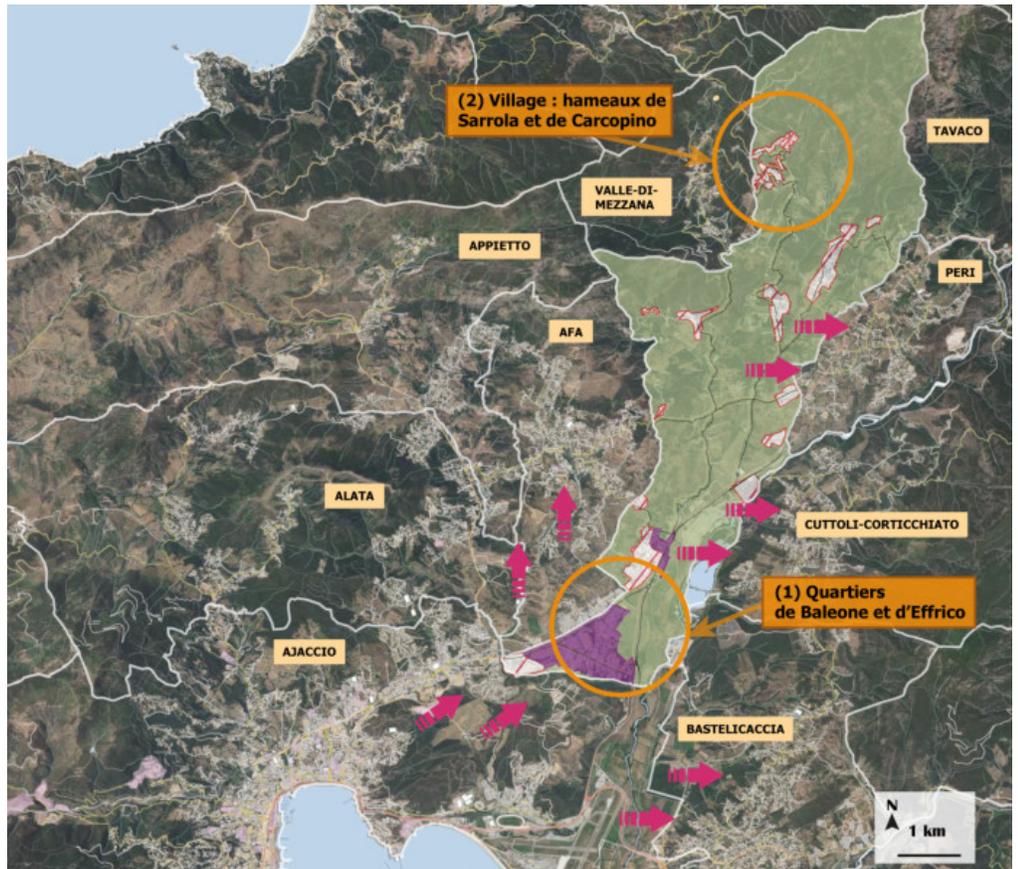
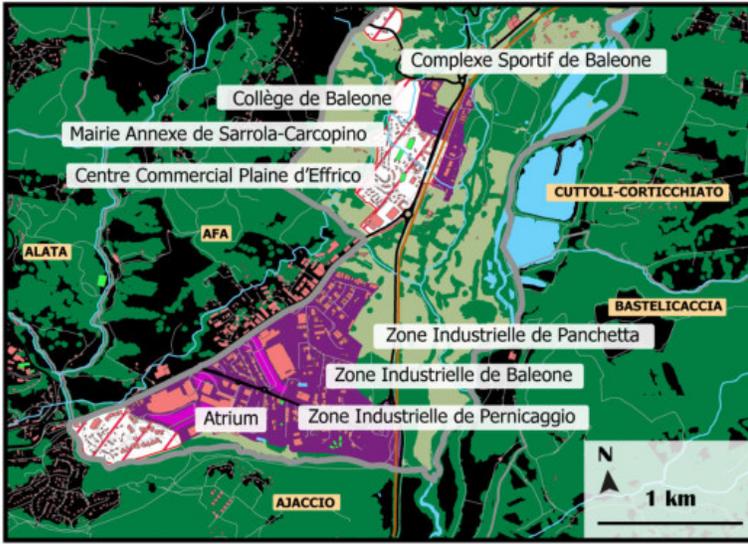


Figure 1 (suite) :
Aperçu de l'organisation spatiale de l'espace communal de Sarrola-Carcopino

(1) Quartiers de Baleone et d'Effrico



(2) Village : hameaux de Sarrola et de Carcopino

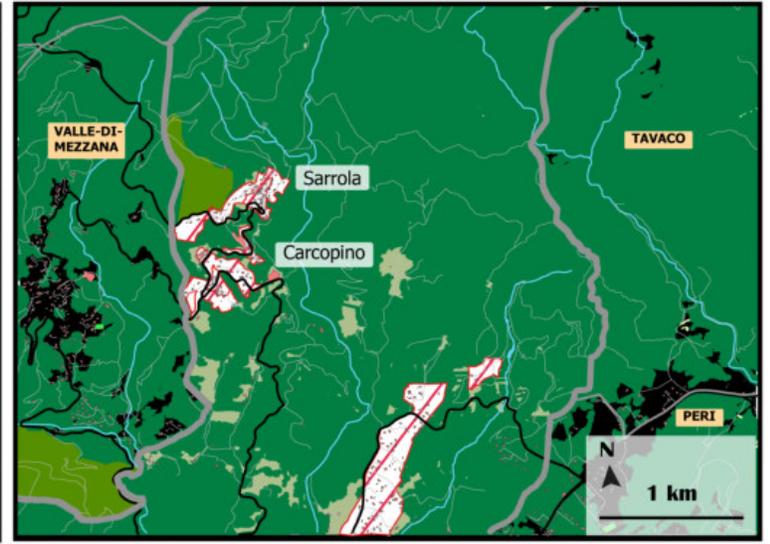
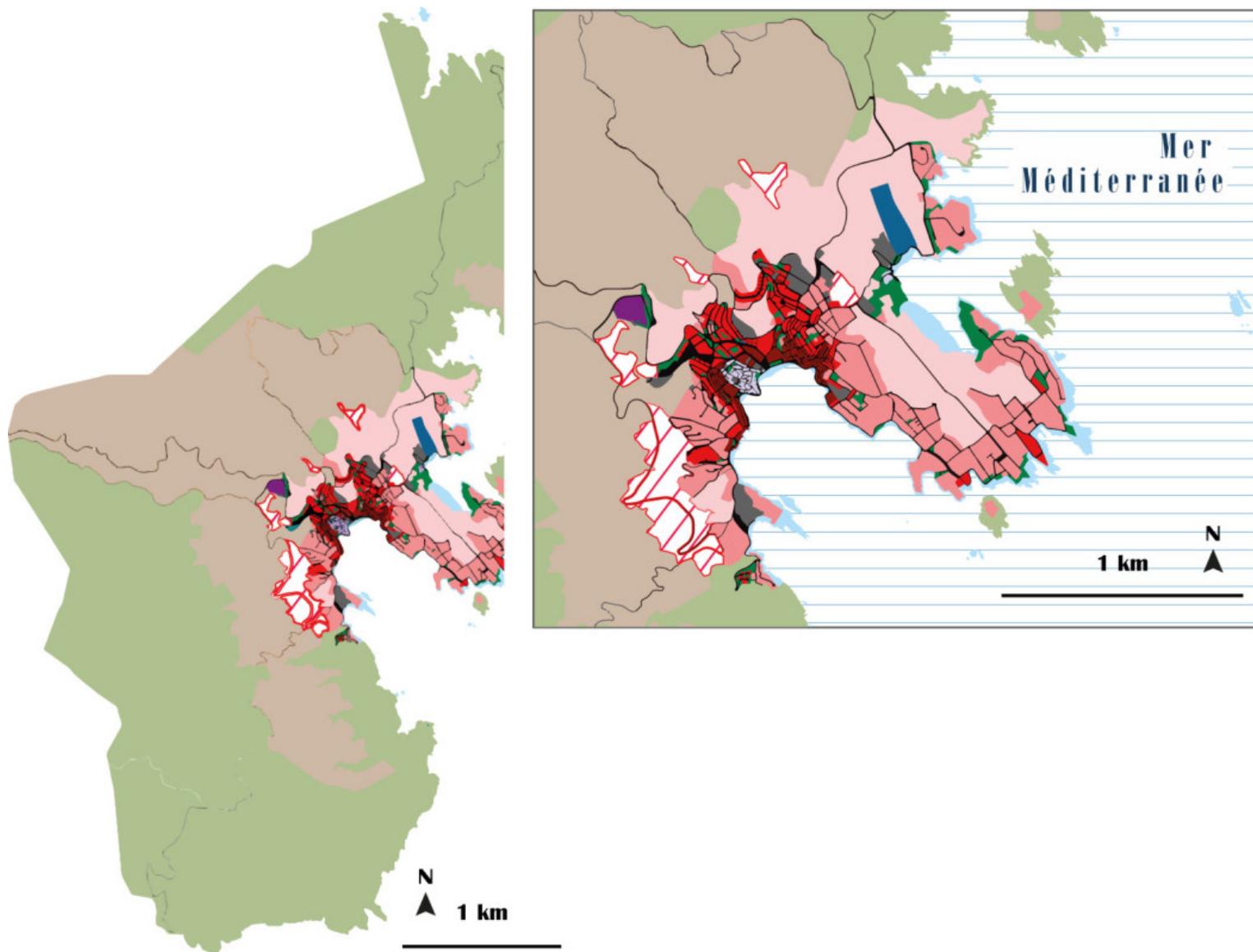


Figure 2 :
Aperçu de l'organisation spatiale de l'espace communal de Cadaqués



Zones non aménageables

- Protégées
- « Espaces campagnards » (« rústic » en catalan (voir ci-contre*))

Zones aménageables

- Sans objectif défini
- Développement résidentiel
- Développement d'activité économique

Zones aménagées

Résidentielles :

- Noyau original
- Urbanisation « traditionnelle »
- Bâti « isolé »

Autres :

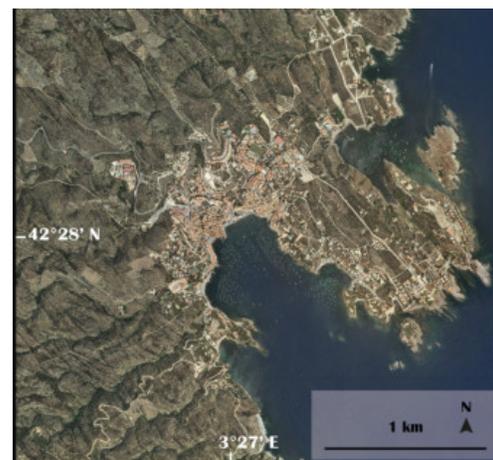
- Conservation du bâti
- Portuaire
- Côtier (plages, zones de plaisance)

- Espaces verts
- Divers
- Routes principales

* « Sols pour lesquels, bien qu'ils n'aient de valeur spécifique, il est conseillé de les exclure des processus de transformation urbaine, conformément au modèle de développement urbain qui définit la planification urbaine municipale ». (Département du Territoire et de la Durabilité de Catalogne, MUC, 2016).

Conception et réalisation : Auteur, 2023.

Sources : Image satellitaire Institut Cartogràfic i Geològic de Catalunya (Ortofoto convencional 1:5000 fulls resolució. V.6.14. 02/2017). Données au format vectoriel Mapa urbanístic de Catalunya sintètic (MUC sintètic) v1.2 - 02/2016 ; Departament de Territori i Sostenibilitat de la Generalitat de Catalunya (Mapa urbanístic de Catalunya sintètic 1:5000 - 01/2015).



⁴ Institut National de la Statistique et des Études Économiques, 2017.

modes de vie, activités) ; (Fig. 3). Cette proximité spatiale est tour à tour appréciée pour sa complémentarité et sa multifonctionnalité (équipements de la ville et aménités de la campagne) et critiquée pour la position de périphérie excentrée dans laquelle la centralité Baleone-Effrico place le village ; la zone commerciale précisément appelée « Atrium », à Baleone, est la plus grande de Corse. Commune « éclatée », avec 75 % des habitants vivant hors village (chef-lieu)⁴, il faut plus de vingt minutes pour, depuis la plaine, rallier en voiture par l'axe principal puis des chemins sinueux, un village géographiquement distant et isolé (distance-temps). Si dans la plaine on trouve ce que les travaux sur la périurbanisation ont pu souligner, avec une diversification sociale de l'habitat et de ses populations (un mixte de lotissements pour classes moyennes, de logements sociaux voire d'espaces relégués, d'espaces résidentiels huppés), le village – outre des populations installées de longue date –, est dit devenir un dortoir pour des catégories sociales plutôt hautes ; ceci, du fait de la rareté locale du foncier constructible et de la spéculation immobilière, ce qui peut alors renforcer des entre soi et nuire à une certaine proximité (distance sociale) ; des difficultés d'accès au foncier et au logement donc, ainsi qu'à des emplois diversifiés, et une diminution des services de proximité et des moyens alloués, concernent le village (distance-coût).

Différemment, au sein de l'espace communal de Cadaqués, le village global montre une configuration d'unicité et d'« hyper lieu » (Lussault, 2017). En matière d'organisation spatiale, la proximité est portée à son absolu, le lieu étant un espace où la distance n'est plus pertinente en raison de l'agencement agrégé et situé de multiples dynamiques s'exprimant à divers échelons et échelles géographiques. Le village montre en effet une « hyper-localité » avec la coprésence d'une diversité de réalités

sociales im/matérielles, d'habitants, et de biens culturels, du fait de la politique touristique menée, et des mobilités associées (touristiques, artistiques, de travail). Fait de l'entrecroisement de mouvements et connecté à d'autres espaces notamment par les migrations, le village témoigne ainsi d'une « hyperspatialité ». Petit endroit, Cadaqués est pour autant dilaté à l'échelon mondial par une visibilité internationale de son identité locale (reproduction à l'identique du village de Cadaqués en Chine avec la ville touristique ex-nihilo Kadakaisi) actant son « hyper-scalarité ». Ceci en fait un « lieu d'affinité » : attractif par sa singularité et son localisme global, on vient à Cadaqués pour partager sa « dimension expérientielle » que l'on soit une célébrité, un quidam, un artiste, un touriste (Fig. 4).

(iv) En matière de proximité spatiale, à Cadaqués pouvoir travailler et se loger localement constitue un atout indéniable réduisant les distances temps et coût quotidiennes, et maximisant la vie familiale, contrairement à Sarrola-Carcopino où très peu de personnes ont cette possibilité ou le luxe de choisir. Un village demeure toutefois un village, avec des inconvénients ordinaires, dès lors que l'on fait varier l'échelon spatial d'observation : au-delà des aménités environnementales louées, on retrouve dans les discours des habitants des deux villages des inconvénients matérielles similaires : qualité discutable ou manque de l'offre culturelle et éducative ; d'infrastructures de transports en commun ; cherté de la vie et des services locaux, augmentant les distances temps et coût pour sortir du village.

En matière de proximité sociale, tous les villageois mentionnent un contrôle social marqué, une absence de vie privée, des clivages de groupes lors d'inimitiés individuelles, des entraides de proximité du fait de l'interconnaissance. À villages comparés, la différence tient à la plus

*Figure 3 :
Aperçus paysagers de la commune de Sarrola-Carcopino (Photographies
J. Milazzo, terrains 2022-23).*



- Zone commerciale Atrium à Balcone avec logements mixtes sur la droite (photo 1).
- Sur la route allant au village, une fois que l'on a quitté l'axe routier principal (photo 2).
- Le quartier de Balcone vu du sud-ouest de la commune (photo 3).
- Sur la route de Sarrola allant au village (photo 4).

Figure 3 (suite) :
Aperçus paysagers de la commune de Sarrola-Carcopino (Photographies
J. Milazzo, terrains 2022-23).



5



6



7



8

- Zones industrielles de Pernicaggio et de Balcone (photos 5 et 6).
- Des éléments d'une ruralité et d'espaces naturels, forestiers persistants : indications d'exploitation agricole et de productions artisanales, dans le nord-est de la commune ; une tortue juvénile Hermann, espèce sauvage protégée en Corse, trouvée sur le bitume de la route allant au village (photos 7 et 8).

Figure 4 :
Aperçus paysagers du village de Cadaqués (Photographies J. Milazzo, terrains et sources 2012-16).



1



2



3



4



5



6

Aperçus paysagers du village de Cadaqués (Auteur, terrains et sources 2012-16).

- Le village et de la baie vus de l'est (photo 1).
- Skyline du bâti aux limites nord-ouest du village (photo 2).
- Des éléments du tourisme culturel et héliotropical de Cadaqués : exposition sur Dalí au musée local ; cartes touristiques avec localisation des plages, hôtels, restaurants ; directions de galeries d'art ; boutique touristique en arrière-plan (photo 3).
- Des éléments d'un passé rural persistant : un jardin potager en plein cœur du village (photo 4).
- Des éléments du localisme global de Cadaqués : campagne de mode internationale d'une marque espagnole de prêt-à-porter, menée en 2016 à Cadaqués (image 5) ; la ville touristique de Kadakaisi en Chine, reproduction à l'identique du village de Cadaqués, image extraite du film « La substància », de Lluís Galter (image 6).

forte importance démographique de Cadaqués, accentuant une coprésence déjà très diversifiée, et au fait que chaque habitant présente différents modes (travail, logement, récréatif) d'occupation du même espace (= empilage et cimentation des réseaux socio-spatiaux). À Sarro-la-Carcopino, les villageois sont moins nombreux et diversifiés, ils y dorment ou y travaillent pour la plupart, et les occasions et les espaces communs où se croiser sont bien plus rares (= dispersion des réseaux socio-spatiaux).

Ainsi à Cadaqués l'organisation spatiale accroît au quotidien les possibilités (sans forcément qu'elles ne se concrétisent) de sociabilité, de dissension comme d'enrichissement culturel. Cette proximité paroxystique concourt à créer une « urbanité a priori » (Lévy, Lussault, 2013 : 1054). Tandis qu'à Sarro-la-Carcopino, l'organisation spatiale – cette proximité d'opposés tenus à distance géographique – annihile ces possibilités : des habitants de la plaine ignorent jusqu'à l'existence même du village. Dans le village on y déplore alors l'individualisme contemporain et la fin d'une sociabilité villageoise de rue, allant peut-être dans le sens de l'émergence paradoxale d'un espace commun ou public rural, mort dans l'œuf, car déjà délaissé de tous...

Références bibliographiques :

Chamboredon J.-C. & Lemaire M., 1970. « Proximité spatiale et distance sociale. Les grands ensembles et leur peuplement ». *Revue Française de Sociologie*, 11(1), p. 3–33.

Charmes É., 2019. *La revanche des villages. Essai sur la France périurbaine*. Seuil.

Cid-Aguayo B. E., 2008. "Global Villages and Rural Cosmopolitanism", *Globalizations*, 5(4), p. 541–554.

Dibie P., 2006. *Le village métamorphosé : Révolution dans la France profonde*. Plon.

Lévy J., & Lussault M. ed., 2013. *Dictionnaire de la géographie et de l'espace des sociétés*. Belin.

Lussault M. , 2017. *Hyper-lieux. Les nouvelles géographies de la mondialisation*. Seuil.

Milazzo J., 2015. « Du contexte villageois au village global. Approche réflexive de la contribution théorique d'une recherche empirique sur la migration internationale (Cadaqués, Espagne) ». *e-Migrinter*, 13.

Pour citer cet article :

MILAZZO Josepha, « Village global versus Village périurbain. Approximer les métamorphoses villageoises par la proximité », o | 2023 - *Ma Proximité*, GéoProximitéS, URL : <https://quamoter.hypotheses.org/2324>



La proximité, une question de typologie(s) ?

Porter une réflexion sur la proximité peut recouvrir une multitude d'approches et de définitions, notamment lorsqu'il s'agit d'aborder notre propre rapport à ce concept dont la portée touche aussi bien au cadre universitaire qu'à la vie quotidienne. Je souhaite ici esquisser une réflexion que mes travaux sur l'aménagement par l'accessibilité, comme condition préalable au renforcement des modes actifs, m'ont amené à développer sur la proximité. La question qui m'anime est le reflet d'une constatation régulièrement étouffée par la littérature et les projets portant sur l'accessibilité comme indicateur de durabilité des territoires : c'est la place prépondérante accordée à la classification et aux typologies dans la formalisation théorique et les critères d'évaluation de la proximité. Ainsi, nous pouvons nous demander en quoi cette diversité typologique est révélatrice de la multiplicité des approches et applications du concept pour l'élaboration de stratégies de développement urbain durable.

Dans un contexte de renouvellement des solutions à apporter aux problématiques environnementales, de santé publique et de pérennité écologique des villes, les chercheurs et acteurs de l'aménagement développent des outils pour évaluer les territoires à travers un grand nombre d'indicateurs. Ces outils sont aujourd'hui principalement développés dans le cadre d'approches comme la « ville du

quart d'heure » ou « ville des courtes distances ». Si ces dernières rencontrent actuellement un certain écho auprès des acteurs politiques et des chercheurs, leurs bases théoriques et opérationnelles reposent sur des concepts plus anciens comme l'accessibilité et la proximité. Pour être plus précis, le principe consiste à recentrer la performance globale d'accès des quartiers aux fonctions urbaines du territoire vers une proximité des fonctions urbaines au sein même des quartiers (Pozoukidou et Chatziyiannaki, 2021). L'objectif est de fournir une large gamme de commerces et services accessibles localement pour réduire l'usage de la voiture et favoriser le report vers les modes actifs, principalement la marche. Ainsi, l'évaluation de la localisation et de la diversité des aménités présentes sur le territoire est primordiale dans la plupart des approches méthodologiques recensées. Pour identifier ces territoires de proximité, les modèles d'évaluation se basent majoritairement sur des calculs d'aires de chalandises, sous forme de zones tampons ou d'isochrones, en associant des distances ou temps d'accès compatibles avec la pratique de la marche à une sélection d'aménités significatives.

C'est à cette étape que la construction de typologies est essentielle, aussi bien pour quantifier que pour qualifier les degrés de proximité d'une zone d'étude. L'exercice de classification est porteur de nombreux enjeux en science sociale, et notamment

en géographie (Coenen-Huther, 2007). Sélectionner, classer et comparer, c'est d'abord un moyen de réduire la complexité d'un ensemble de données par le regroupement autour de variables communes. La constitution de ces groupes et le choix des variables ouvrent ainsi la voie à des évaluations et des comparaisons. À partir de ces typologies, il nous est possible de comprendre les relations entre chaque élément constitutif de la proximité et d'établir des principes généraux. Définir la proximité aux aménités du territoire permet de mesurer la portée des principales « zones de voisinages » dans lesquelles le potentiel de marche est le plus favorisé (Pozoukidou et Chatziyiannaki, 2021). Néanmoins, je constate qu'il n'existe pas de définition unanime des choix typologiques à considérer dans les évaluations. Les revues de littérature sur les outils d'évaluation de l'accessibilité nous révèlent que les choix des aménités à prendre en compte et des distances jugées raisonnables pour les modes actifs diffèrent selon les méthodes, les questions de recherches, les données utilisées et les territoires d'application. Il existe donc un enjeu pour les chercheurs et acteurs de l'aménagement à connaître les variables et les types de classifications qu'il serait le plus judicieux d'implémenter dans leurs projets. Cette diversité de définitions et de formalisations du concept renvoie vers une autre problématique d'ordre typologique : la question des échelles de la proximité.

L'une des principales critiques formulées contre le concept de la ville du quart d'heure porte sur la prééminence d'une seule échelle « d'hyper-proximité » qui permettrait d'avoir accès à une offre quasi-complète de commerces et services dans une limite de 15 minutes de marche (Lebrun, 2023). Bien que cette échelle valorise la construction de territoires du quotidien accessibles pour les modes actifs, elle ne rend pas nécessairement compte de l'inégale répartition des

commerces et services sur le territoire. Cette diversité de localisation tient notamment compte de la fréquence de recours, du type de produit et du format commercial, renvoyant à des zonages d'implantation spécifiques. Comme le souligne Lebrun à propos des centralités commerciales « *l'ensemble des dimensions marchandes de la ville ne sauraient être présentes à l'échelon de la proximité* » (Lebrun, 2023). Il serait donc pertinent de tenir compte, dans les typologies, de la diversité d'échelles propre à chaque aménité du territoire pour évaluer différents niveaux de proximité géographique. L'enjeu consiste à développer un système territorial permettant de passer efficacement aux échelles supérieures pour répondre aux besoins justifiant des déplacements plus longs et moins fréquents. Cette lecture hiérarchique et équilibrée de l'armature urbaine, valorisant une approche multi-échelle de la proximité, nous la retrouvons dans le concept d'aménagement Fractalopolis, dont j'ai contribué à définir les typologies au cours du projet SOFT (sobriété énergétique par les formes urbaines et le transport).

Renvoyant à la théorie des besoins, cet « outil d'évaluation » vise à formaliser une hiérarchie urbaine fonctionnelle à partir d'un système spatial emboîté, composé de centralités de différents niveaux d'importance (Bonin et al., 2020). À ces centralités, nous avons identifié quatre niveaux d'aménités basés sur des critères comme « *la demande de proximité, la fréquence de recours et les contraintes d'implantation dans l'armature urbaine* ». Pour chaque niveau, un seuil de distance d'accès a été défini, augmentant selon le niveau de fréquence et de rareté de la ressource sur le territoire. À travers cette approche multi-échelle, l'enjeu porte sur la satisfaction des différents besoins des habitants en réduisant les distances aux aménités et en favorisant ainsi l'accessibilité globale du système (Bonin et al., 2020). Comme je l'ai souligné

pour de nombreux autres projets, la difficulté principale de la mise en œuvre des calculs d'accessibilité a résidé dans la sélection des destinations ainsi que dans la calibration des distances d'accès. En complément de la littérature scientifique, j'ai mené une étude comparative sur un ensemble de documents d'urbanisme français. En effet, pour garantir une organisation équilibrée de l'armature commerciale et des services à l'échelle des bassins de vie, des documents comme les Schémas de cohérence territoriale (SCoT) développent différents critères de classification formalisés dans des typologies (FédéSCoT, 2019). Aux variables liées à la nature des activités commerciales, sont associées des conditions de proximité et de localisations préférentielles dans les centralités et les pôles qui structurent le territoire. Ces attributs, liés à l'environnement bâti, conditionnent d'autres indicateurs essentiels comme les fréquences de recours, distances et temps d'accès ou l'animation des centralités. Ainsi, selon des environnements urbains et des contextes géographiques particuliers, l'étude des documents d'urbanisme m'a apporté un grand nombre d'éléments permettant d'ajuster davantage les évaluations de l'accessibilité et de la proximité, ce qui constitue une piste intéressante pour enrichir la base documentaire nécessaire aux acteurs de l'aménagement.

Nous voyons ainsi que la définition des espaces de proximité peut s'appuyer sur une multitude de typologies et d'indicateurs. Si la base méthodologique des mesures d'accessibilité est courante, le choix des aménités et des distances d'accès dépend de critères relatifs qu'il est nécessaire de définir. Il en résulte une diversité de résultats et de définitions du concept, d'autant plus avec la diversité des terrains d'application depuis le succès d'approches comme la ville du quart d'heure. Définir la proximité dépend également de l'échelle

d'analyse. Couramment abordée à l'échelle du quartier, elle peut également recouvrir une dimension multi-échelle par l'accessibilité. Enfin, si l'approche typologique est répandue dans les travaux de recherche académique, elle est également au cœur des outils de planification du territoire et tend à être renforcée par la législation.

Références bibliographiques :

Bonin O., Bonneau P., Clerc M., Cousin J., Frankhauser P. et al., 2020. *Projet SOFT : Sobriété énergétique par les formes urbaines et le transport*. [Rapport de recherche] ThéMA, UMR 6049 ; Institut pour la Transition Énergétique, Efficacity; LVMT., 214 p. [hal-0311221]

Coenen-Huther J., 2007. « Classifications, typologies et rapport aux valeurs », *Revue européenne des sciences sociales*, XLV-138, 27-40.

Fédération nationale des SCoT, 2019. « Les SCoT et l'aménagement commercial de demain ». Lestoux & Associés.

Lebrun N., 2023. *Réinterroger la centralité marchande. Pôles, territoires, discontinuités et réseaux au service de la centralité*. Géographie. HDR. Université Paris 8 - Vincennes-Saint-Denis, [tel-03961158]

Pozoukidou G., Chatziyiannaki Z., 2021. "15-Minute City: Decomposing the New Urban Planning Eutopia". *Sustainability*, 13(2):928.

Pour citer cet article :

LEHMANN Xavier, « La proximité, une question de typologie(s) ? », 0 | 2023 - *Ma Proximité*, GéoProximitéS, URL : <https://quamoter.hypotheses.org/2310>

Semaine 8



Localisation et proximité géographiques : comment les mesurer dans un univers de mobilité ?

richard.shearmur@mcgill.ca

Pourquoi cette question ?

Depuis une bonne quarantaine d'années la géographie économique ainsi que les politiques de développement régional qui s'en inspirent se sont construites autour de concepts tels les clusters (Porter, 2003), les quartiers foisonnants (Storper & Venables, 2004), les systèmes locaux d'innovation (Martin & Simmie, 2008) et autres formules faisant appel à l'idée de proximité géographique entre activités économiques. L'idée maîtresse qui sous-tend ces concepts est que la proximité géographique et l'agglomération entre ces activités entretiendraient et renforceraient les synergies, par les échanges d'informations et de savoir-faire, par les collaborations, par les contacts sociaux – tous facilités par la co-présence dans des quartiers, des villes ou des régions restreintes.

Les travaux sur la proximité ont problématisé ces concepts, en faisant ressortir différentes sortes de proximités, et ont aussi questionné le rôle que jouent la proximité géographique et l'ancrage territorial (Torre et Talbot, 2018; Pecqueur et Zimmerman, 2004 ; Massey, 2005). Par ailleurs, la mobilité et l'ubiquité des acteurs est un thème important de ces travaux, qui complexifient le concept de proximité géographique (Torre, 2009 ; Massey, 2005).

Cependant, la question – que certains qualifieront de technique – de la mesure de la localisation d'activités, mesure sous-jacente à toute étude populationnelle de la proximité géographique entre activités économiques - a peu été problématisée. Elle devient importante car il devient de moins en moins évident que l'on puisse associer acteur économique, activité économique et lieu de façon simple.

Autrement dit, si, « *dans son acception la plus simple, [la proximité géographique] s'agit du nombre de mètres ou de kilomètres qui séparent deux entités* » (Torre, 2009, p65), comment peut-on caractériser la localisation géographique de ces entités afin d'effectuer cette mesure ? Par ailleurs, lorsque les entités sont mobiles, quelle mesure de proximité géographique est la bonne ?

Comment mesure-t-on la proximité géographique entre activités économiques ?

En général, lorsqu'on effectue des études à hauteur de grande région ou de ville deux types de métriques sont utilisés pour établir la localisation d'activités économiques et leur proximité géographique.

D'une part, ce sont des statistiques tirées de recensements (ou de sources semblables), où l'on demande aux individus quel est leur lieu de travail

principal. La réponse attendue est une adresse (ou le nom d'une entreprise que l'on localise ensuite par son adresse).

D'autre part on se sert d'enquêtes ou de données administratives qui localisent les établissements : l'on détermine, de diverses manières, le nombre de personnes qui travaillent dans chaque établissement. De temps en temps, on se sert aussi d'autres données géolocalisées, par exemple celles des adresses d'inventeurs liés aux brevets, pour localiser des activités précises comme l'innovation (ex. Massard & Autant-Bernard, 2015).

Une fois ces localisations cartographiées, on est capable d'identifier les clusters, quartiers ou localités dans lesquels se concentrent les activités qui nous intéressent, ainsi que les réseaux d'acteurs géolocalisés (les acteurs étant plus ou moins proches les uns des autres). On a dressé la toile de fond de l'économie géographique, que l'on analyse ensuite pour identifier proximités, corrélations, dynamiques, institutions et autres. C'est sur cette toile de fond que se déploient les systèmes de production et les mobilités d'acteurs – que l'on caractérise souvent comme étant des mouvements entre les éléments de cette toile (par exemple entre une concentration géographique d'activités et une autre; entre un système local et un cluster spécialisé).

Or, cet édifice a des fondations fragiles. Il repose sur l'idée qu'il suffit de localiser un seul lieu, une adresse à laquelle on assigne l'ensemble des activités économiques d'une personne ou d'un établissement, pour en résumer la localisation. Cette idée était déjà problématique avant le COVID (Carrincazeaux et Lung, 1998 ; Felstead et al., 2005 ; Shearmur, 2017), mais la pandémie a mis en exergue la faiblesse de notre façon de concevoir et de mesurer la géographie des activités économiques. Par ailleurs, lorsqu'on tente d'établir des statistiques géolocalisées, on confond

aisément acteur et activité: la localisation des acteurs (travailleurs, établissements) est supposée représenter la localisation de leurs activités.

L'innovation, une activité dont j'étudie la géographie, peut illustrer ces propos.

Exemple : Où a lieu l'innovation ?

Les activités innovation se placent au cœur des réflexions actuelles sur le développement des territoires, sur la création de richesses, et, de plus en plus, sur la transition vers une économie plus durable. On tente souvent de les localiser afin de comprendre à la fois les facteurs locaux qui les sous-tendent, et leur répartition géographique optimale à l'échelle continentale ou globale.

C'est dans le contexte de ces débats que les villes seraient des machines à innover (Florida et al, 2017); le « buzz » de certains quartiers en feraient des centres de créativité (Storper & Venables, 2004); certaines régions seraient plus innovantes que d'autres (Hollander, 2021); et les métropoles seraient des moteurs d'innovation (Glaeser, 2011).

Mais que veut-on dire par là ? Clairement, on suggère que les entreprises et personnes recensés en ces lieux sont innovantes ou créatives. Soit. Mais de quelle façon ces acteurs se rattachent-ils aux lieux ? Comment peut-on être certain que ces attaches, aussi fermes ou ténues soient-elles, sont liées à l'innovation ? Et quelles attaches géographiques faut-il privilégier si l'on pense pouvoir établir des liens entre les acteurs de l'innovation et les activités d'innovation qu'ils effectuent ?

Admettons, uniquement pour les besoins de cet article, que je sois innovant. Cela veut-il dire que mon innovation émane du centre-ville de Montréal où est située McGill, mon employeur ? de mon appartement à Côtes-des-Neiges où

j'écris en ce moment ? ou peut-être de ma maison secondaire où je m'échappe pour réfléchir et faire du vélo ? ou encore de mes contacts fréquents sur Zoom avec des collègues allemands, australiens, et avec ma famille dispersée de Bishkek à Berne ? Et quelle serait la contribution des séries Netflix, des livres, des pages Internet, des paysages par lesquels je passe, des salles d'aéroport ? De mes lieux de résidence, de travail ou de voyage passés ?

Bref, comme l'a décrit Doreen Massey (2005), les acteurs sont réseautés, sont souvent de passage, sont tournés autant vers l'extérieur que vers le lieu où ils sont, autant vers le passé que le présent, et participent à des institutions qui arrivent parfois leurs activités à des lieux. Par ailleurs un acteur innovant n'est pas toujours en train d'effectuer des activités innovantes, et en effectue peut-être lorsqu'il fait autre chose (comme du vélo à la campagne).

Comment peut-on mesurer la localisation géographique de l'innovation (ou du travail) dans un tel contexte ? Le rattachement de l'innovation à l'espace est bien plus complexe que la cartographie d'adresses administratives : elle passe par de multiples trajectoires individuelles et collectives, par la superposition d'activités à ces trajectoires d'acteurs, et par un jeu de proximités (temporaires), mais aussi de distanciation et d'isolement (temporaires) qui sont tout aussi prégnants pour la créativité et l'innovation (Glückler et al., 2023).

Faire évoluer nos mesures de localisation et de proximité géographique

Les activités économiques ne sont pas localisables en lieux ou régions précis. Mêmes les acteurs, ceux qui portent ces activités, ne sont pas localisables de façon simple : cependant, ces acteurs ont des habitudes et des trajectoires géographiques assez prévisibles (à des rythmes quotidiens,

hebdomadaires, mensuels ou autres, et à des échelles géographiques variées) (Felstead et al, 2005 ; Shearmur, 2021). Il s'agit de revoir comment on pense la relation entre acteur et activité (un acteur ne passe pas tout son temps à effectuer l'activité qui nous intéresse), entre acteur et géographie (un acteur se déplace dans le temps et dans l'espace), et entre géographie et activité (certaines activités s'effectuent de façon plus probable à certains endroits ou le long de certaines trajectoires).

Alors que la recherche par étude de cas a intégré certaines notions de mobilité géographique, l'analyse quantitative des activités économiques a dans l'ensemble continué de les cartographier à partir de leurs coordonnées XY, ou des adresses des inventeurs, PME, ou établissements.

Par-delà la facilité de cette approche (pour laquelle on trouve aisément des données), il est vrai que certaines approximations étaient sans doute valables jusqu'à l'avènement de l'internet et de la téléphonie mobile : la colocalisation géographique était un des seuls moyens d'assurer la coordination d'équipes, les échanges d'informations rapides et le partage de connaissances. En gros, une bonne partie des acteurs économiques travaillaient effectivement à un seul endroit lorsqu'ils ne voyageaient pas, et ces endroits étaient à vocation unique. L'innovation se passait (approximativement) dans des établissements innovants, les services étaient produits (approximativement) dans des tours de bureaux, et la R&D effectuée (approximativement) dans des laboratoires.

Cette façon de mesurer la géographie des activités économiques, que l'on pourrait qualifier de moderniste (un acteur effectue une activité donnée dans un lieu donné), est désuète : du moins doit-elle être remise en question et réévaluée. En attendant, elle continue d'informer nos

règlements de zonage, notre imaginaire géographique (qui est peuplé de centres d'affaires, parcs technologiques, lieux de travail, lieux de loisirs et lieux de résidence), ainsi qu'une partie non négligeable des travaux empiriques en économie géographique (par exemple Shearmur et Doloreux, 2022).

La pandémie a mis en exergue le fait que les activités économiques ne sont pas nécessairement effectuées à l'adresse des établissements : c'est un bon début. Il s'agit maintenant de comprendre la nouvelle géographie des activités économiques et de développer des outils pour mieux la mesurer.

Conclusion : réévaluer l'approche moderniste à la localisation

Il n'est plus plausible de penser la localisation géographique d'un acteur économique, même pour une journée normale hors déplacement, et encore moins la localisation d'une activité. Toutefois, la proximité géographique repose sur la localisation des acteurs : sans mesure de localisation, comment estimer la proximité (ou la distanciation) géographique et sa contribution aux activités et dynamiques économiques ?

Malheureusement pour ceux d'entre nous qui tentons de cartographier la localisation d'activités afin de comprendre comment elles interagissent avec le territoire, la localisation des acteurs devient plus difficile à mesurer – on tâtonne vers des façons de l'opérationnaliser (Shearmur, 2021). Or, comprendre ces interactions est important lorsqu'on veut dynamiser une région, lorsqu'on planifie une ville, ou lorsqu'on gère les transports et les déplacements: la question de mesure, qui peut paraître abstraite, renvoie à des politiques et des décisions concrètes.

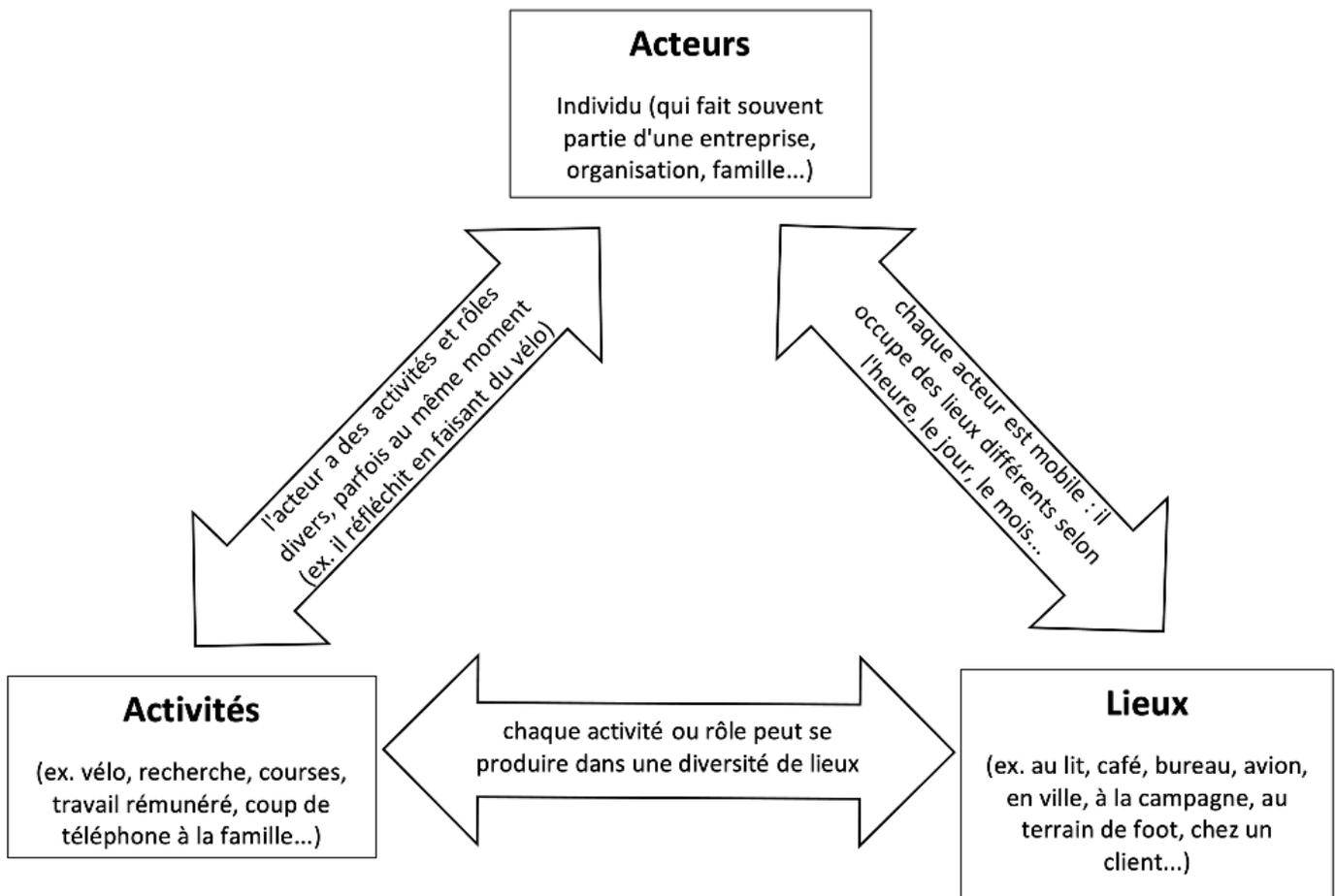
Bien entendu, des approximations sont toujours nécessaires lorsqu'on effectue

des mesures à hauteur de pays, de régions ou de villes: et pour certaines activités (comme, par exemple, la production manufacturière) le raccourci qui lie un acteur (le travailleur) à un endroit (l'usine) et à une activité (la production) fonctionne correctement. La question que nous devons nous poser est donc la suivante: dans quelle mesure (et pour quels types de questions et d'activités) nos métriques traditionnelles de localisation et de proximité géographique sont-elles encore valables ? Et inversement, dans quelle mesure (et pour quels types de questions et d'activités) doivent-elles être repensées ?

Figure 1 :

Où sont les acteurs économiques, et où se produisent leurs activités économiques?

Note: ce schéma porte sur la localisation géographique des acteurs et des activités, sur leur rapport aux quartiers, villes et régions. Il va de soi qu'à partir de chaque lieu géographique l'acteur peut interagir de façon virtuelle avec ses interlocuteurs. Le géolocalisation des acteurs – quelle que soit sa précision géographique et temporelle – ne suffira pas à cerner la géographie des activités économiques (Pajevic et Shearmur, 2018).



Références bibliographiques :

Bathelt H., et Turi P., 2013. "Knowledge Creation and the Geographies of Local, Global, and Virtual Buzz", in Meusberger P., Glückler J. & Meskioui M. (eds) *Knowledge and the Economy*, Springer, p. 61-78

Brunow, S., Hammer A. et McCann P., 2015. "The impact of KIBS' location on their innovation behaviour", *Regional Studies*, 54.9, p. 1289-1303

Carrincazeaux C. et Lung Y., 1998. « La proximité dans l'organisation de la conception des produits de l'automobile », *Actes du Gerpisa*, 19, <https://gerpisa.org/ancien-gerpisa/actes/19/article4.html>

Florida, R., Adler, P. et Mellander, C., 2017. The city as innovation machine, *Regional Studies*, 51.1, p. 86-96

Felstead, A., Jewson, N. et Waters, S., 2005. *Changing Places of Work*, Red Globe Press

Glaeser, E., 2011. *The Triumph of the City*, New York, Penguin

Glückler, J., Shearmur, R. et Martinus, K., 2023. "Liability or opportunity? Reconceptualizing the periphery and its role in innovation", *Journal of Economic Geography*, 23.1, p. 231-249

Hollander, H., 2021, *Regional Innovation Scoreboard 2021*, Luxembourg, Publications Office of EU

Martin R. & Simmie J., 2008, "Path dependence and local innovation systems in city-regions.", *Organization & Management*, 10:2-3, p. 183-196

Massey D., 2005, *For Space*, Routledge

Porter M. 2003. "The economic performance of regions". *Regional Studies*, 37, p. 549-578

Massard N. et Autant-Bernard C., 2015. "Editorial: Geography of Innovation: New Trends and Implications for Public Policy Renewal", *Regional Studies*, 49.11, p. 1767-1771

Pecqueur B. et Zimmermann J.-B. (dirs). 2015, *Économie des Proximités*, Paris, Hermès

Pajevic F. et Shearmur R., 2017. "Catch me if you can: Workplace Mobility and Big Data", *Journal of Urban Technology*, 24.3, p. 99-115

Shearmur R., 2017. "The Millennial urban space economy: Dissolving workplaces and the de-localization of economic value-creation", in Moos, M., Pfeiffer D. et Vinodrai, T. (eds), *The Millennial City*, Routledge, p. 65-80

Shearmur R., 2021, "Conceptualising and measuring the location of work: Work location as a probability space", *Urban Studies*, 58.11, p. 2188-2206

Shearmur R. et Doloreux D., 2021. "The geography of knowledge revisited: geographies of KIBS use by a new rural industry", *Regional Studies*, 55.3, p. 495-507

Storper M. et Venables A., 2004. "Buzz: face-to-face contact and the urban economy". *Economic Geography*, 4.4, p. 351-370

Torre A. et Talbot D., 2018. « Proximités : retour sur 25 années d'analyse », *Revue d'Études Régionales et Urbaines*, 2018.5-6, p. 917-936

Torre A., 2009, « Retour sur la notion de proximité géographique », *Géographie Économie et Société*, 11.2009, p. 63-75

Pour citer cet article :

SHEARMUR Richard, « Localisation et proximité géographiques : comment les mesurer dans un univers de mobilité ? », o | 2023 - *Ma Proximité*, GéoProximitéS, URL : <https://quamoter.hypotheses.org/2484>

D'ici ou de là-bas ? Diversité d'appréhension des proximités alimentaires à partir des points de vente niçois.

Juliette Benedetti
Doctorante en géographie
Université Côte d'Azur
UMR ESPACE

juliette.benedetti@etu.univ-cotedazur.fr

Karine Emsellem
Maîtresse de conférences en géographie
Université Côte d'Azur
UMR ESPACE

karine.emsellem@univ-cotedazur.fr

Stéphane Bouissou
Professeur des universités en géographie
Université Côte d'Azur
UMR ESPACE

stephane.bouissou@univ-cotedazur.fr



Dans un contexte d'émergence d'intérêts nouveaux pour des questions de résilience et de durabilité alimentaires, le terme de « proximité » est un terme polysémique. Si certains critères de proximité sont bel et bien identifiés par les auteurs géographes, comment ces proximités s'inscrivent-elles réellement dans l'espace ? En pratique, quels points de vente alimentaires répondent à quelles formes de proximité ? A partir du cas niçois, cette contribution propose une analyse des pratiques de trois formes de proximité (spatiale, fonctionnelle et relationnelle) observées sur différents points de vente (marchés, magasins de détail, AMAPs...) commercialisant sous l'appellation « de proximité. »

1. Un nouvel intérêt pour les proximités alimentaires

Les systèmes alimentaires, ou la manière dont les Hommes s'organisent pour produire et consommer leur nourriture, évoluent dans le temps. Fondés sur le gage d'une garantie des approvisionnements, ces systèmes alimentaires observent une dynamique de mondialisation au cours du XXème siècle. Or ce fonctionnement mondialisé n'est pas sans conséquence, tant sur le plan écologique que social ; et les crises sanitaires et politiques récentes en ont souligné la fragilité par la hausse des prix des denrées. Dans ce contexte, la question des proximités alimentaires émerge depuis une vingtaine d'années.

Des initiatives de relocalisation alimentaire émergent portées, selon le cas, par des politiques publiques (dans une approche « top-down »), ou par des acteurs associatifs ou citoyens (« bottom up »). En outre, les géographes abordent la question alimentaire à travers les termes de « local » ou « de proximité » parfois renouvelées par « éthique de la distance » (Loudiyi, et al., 2022). C'est donc intuitivement sous l'angle spatial qu'est souvent abordée la proximité : si certains labels tels que « Ecocert en Cuisine » retiennent un périmètre régional incluant les départements limitrophes pour l'alimentation « de proximité / locale », il n'apparaît pourtant aucun consensus sur le périmètre géographique de la proximité.

Entamé à la fin de l'année 2021, ce travail porte sur les dynamiques de relocalisation alimentaire. Si l'abondance de la littérature portant sur cette thématique ne fait aucun doute et que les outils méthodologiques visant l'anticipation des dynamiques spatiales sont nombreux, c'est le terme de « relocalisation » qui nous a valu des étonnements, étant bien incapable de répondre à la simple question de mon périmètre d'étude. Jusqu'à « où » s'étend ce travail ? Qu'est-ce que la proximité alimentaire ? Les politiques publiques de relocalisation étant souvent déployées au sein de l'échelon administratif porteur, ce sont les initiatives « bottom-up » qui

ont retenu notre attention. Comment se caractérisent les pratiques de la proximité par les acteurs, producteurs et commerçants, qui s'en saisissent

2. Les circuits courts et de proximité : quelle ou quelles proximités ?

Les espaces commerciaux dans lesquels s'inscrivent les circuits alimentaires dits « de proximité » adoptent des formes très variables : vente à la ferme, sur les marchés, en AMAP, magasin de détail, ou encore via une plateforme en ligne. Ces approches de la proximité regroupent des stratégies de « relocalisation », basées sur la proximité spatiale entre production et consommation ; et celles de « réseau », qui s'appuient sur l'organisation entre producteurs et consommateurs (Guiomar, 2015). S'ils ne relèvent pas d'une unique définition, ces circuits sont caractérisés de manière récurrente dans la littérature par au moins trois critères de proximité :

- Le critère spatial, dont les distances topologiques varient selon le cas entre 10-25 km et jusqu'à 30-50 km (Mariolle & Brès, 2021), selon la typologie d'AMAP entre 18-60 km (Guiraud, 2019), se limitent à 100 km entre lieux de production et de consommation pour l'ADEME, voire atteignent 250 km pour « La Ruche qui dit oui ».

- Le critère fonctionnel, correspondant au nombre d'intermédiaires entre producteur et consommateur, est un critère reconnu par le Ministère de l'Agriculture. Le nombre de 1 intermédiaire est usuellement fixé comme seuil, incluant les ventes directes et celles faisant intervenir un intermédiaire.

- Le critère relationnel, gage de qualité d'échange d'informations entre producteur et consommateur, correspond à un « renforcement des conditions de l'échange marchand : confiance, partage de valeurs et de connaissances » (Praly, 2014).

Dans la littérature, ce n'est donc pas une, mais bien des proximités qui caractérisent ces circuits alimentaires. Ainsi, à la question spatiale du « où ? », s'ajoute la multiplicité des critères de proximité susceptibles de caractériser ces circuits.

3. Méthode : vers la constitution d'une base de données à partir du cas niçois

Auparavant très agricole, la commune de Nice observe un déclin rapide et important des espaces de production alentours, tout en conservant une grande diversité de formes de circuits. Avec une aire urbaine de près d'un million d'habitants, le bassin de consommation de Nice est typique d'un espace urbain où se concentre la demande alimentaire, faisant de Nice un cas de choix pour l'analyse des formes de circuits alimentaires de proximité. Les quelques travaux issus de la géographie quantitative caractérisant ces circuits mobilisent des données du recensement général agricole (RGA), qui s'intéresse exclusivement aux lieux de production. Pourtant, soulever la question de la proximité implique d'évaluer la nature des liens développés entre espaces de production et de consommation, par exemple en interrogeant l'inscription spatiale de cette proximité dans la même logique que le projet LOCAL (Mariolle & Brès, 2021). Ainsi, nous est peu à peu apparue la nécessité d'appuyer ce travail sur une base de données originale associant lieux de production, lieux de relais, et lieux de vente.

Ce travail a donc débuté par une enquête de terrain, menée au printemps 2022 auprès des points de vente répondant aux deux critères suivants : être circonscrits au bassin de consommation niçois, et déclarant commercialiser des produits alimentaires dits « de proximité ». Au total, 156 points de vente ont été enquêtés, dont 6 AMAPs, 78 exposants sur les marchés, 43 magasins de détail, 7 plateformes de vente en ligne et

18 magasins issus de chaînes biologiques. Les activités agricoles strictement localisées à Nice se faisant assez rares, seuls 4 points de vente à la ferme ont été identifiés et enquêtés. Sur la base d'une trame unique de questions, les entretiens auprès des commerçants ont permis de remonter les chaînes de distribution pour en identifier l'organisation. Au total, ce sont environ 690 lieux et acteurs « des proximités » qui ont été recensés dans notre base de données, caractérisant pour chaque circuit les proximités spatiales, fonctionnelles et relationnelles mobilisées. Ces données recueillies par le biais de méthodologies qualitatives ont, dans un second temps, été traitées à l'aide d'outils quantitatifs. Le recours à une méthode de clustering a permis d'identifier trois groupes distincts de circuits, mobilisant des combinaisons variables de proximités spatiale, fonctionnelle et relationnelle. Enfin, cette analyse quantitative alimente nos réflexions quant à la manière dont les différents types de points de vente s'emparent des notions de proximités : le choix du type de point de vente conditionne-t-il l'accès du consommateur aux produits de proximité ?

4. Trois formes de circuits aux proximités variables

Le premier groupe de circuits se retrouve essentiellement sur les plateformes de vente en ligne, en chaîne de magasin, commerces de détail et dans une moindre mesure sur les marchés (Figure 1).

Les produits sont souvent transformés, et certaines étapes du circuit mal documentées. On retrouve par exemple de la crème de marrons au chocolat, dont seuls les marrons sont produits à proximité (Figure 2a), ou du chocolat dont seule la fabrication est locale (Figure 2b), tous deux vendus au sein d'une épicerie-relais dite « de produits locaux ». Dans le même registre, le vendeur d'une plateforme en ligne indique : « Suite à des vacances en

Sicile, nous avons découvert le chocolat de Modica, le seul en Europe sous appellation IGP. » Nommé « étape de proximité », ce premier groupe se rapproche de la notion d'IGP (Indication Géographique Protégée) en cela qu'une seule des étapes du circuit (production, transformation, ou élaboration) revendique des proximités spatiale, fonctionnelle et relationnelle.

Le second groupe fonctionne essentiellement en chaîne de magasins, magasins de détail et sur les marchés (Figure 1), avec des produits représentatifs du patrimoine agricole régional de la PACA (maraîchage, huiles, produits de l'olive, vins), et pour cause : les distances parcourues sont bornées dans 98% des cas à ce périmètre régional. Malgré des distances et un nombre d'intermédiaires limités, les informations dispensées sur le produit sont de faible qualité. Comme le précise le vendeur d'une chaîne de magasins biologiques : « *Notre magasin est une franchise. Nous sommes rarement en contact direct avec les producteurs locaux car c'est le siège qui décide.* » Ce second groupe nommé « circuit de proximité » présente donc des proximités spatiales et fonctionnelles de bonne qualité pour l'ensemble des étapes du circuit, mais pêche en ce qui concerne la qualité d'information dispensée au consommateur sur le produit.

Le troisième groupe est présent sur tous les points de vente mais est essentiellement représenté à la ferme, en AMAP et sur les marchés (Figure 1). Le nombre d'intermédiaires est réduit, variant selon le cas entre 0 et 1, associé à une bonne qualité d'information sur la qualité et l'origine du produit. Les vendeurs, souvent eux-mêmes producteurs, sont enclins à renseigner le client : « *Nous cultivons 9 hectares sur deux communes, la Roquette et Mandelieu* » ; et évoquent parfois leur métier, notamment la concurrence des circuits longs. Dans la logique de l'AOP (Appellation d'Origine Protégée), l'ensemble du circuit est

Figure 1 :
Répartition des groupes de circuits par points de ventes enquêtés.

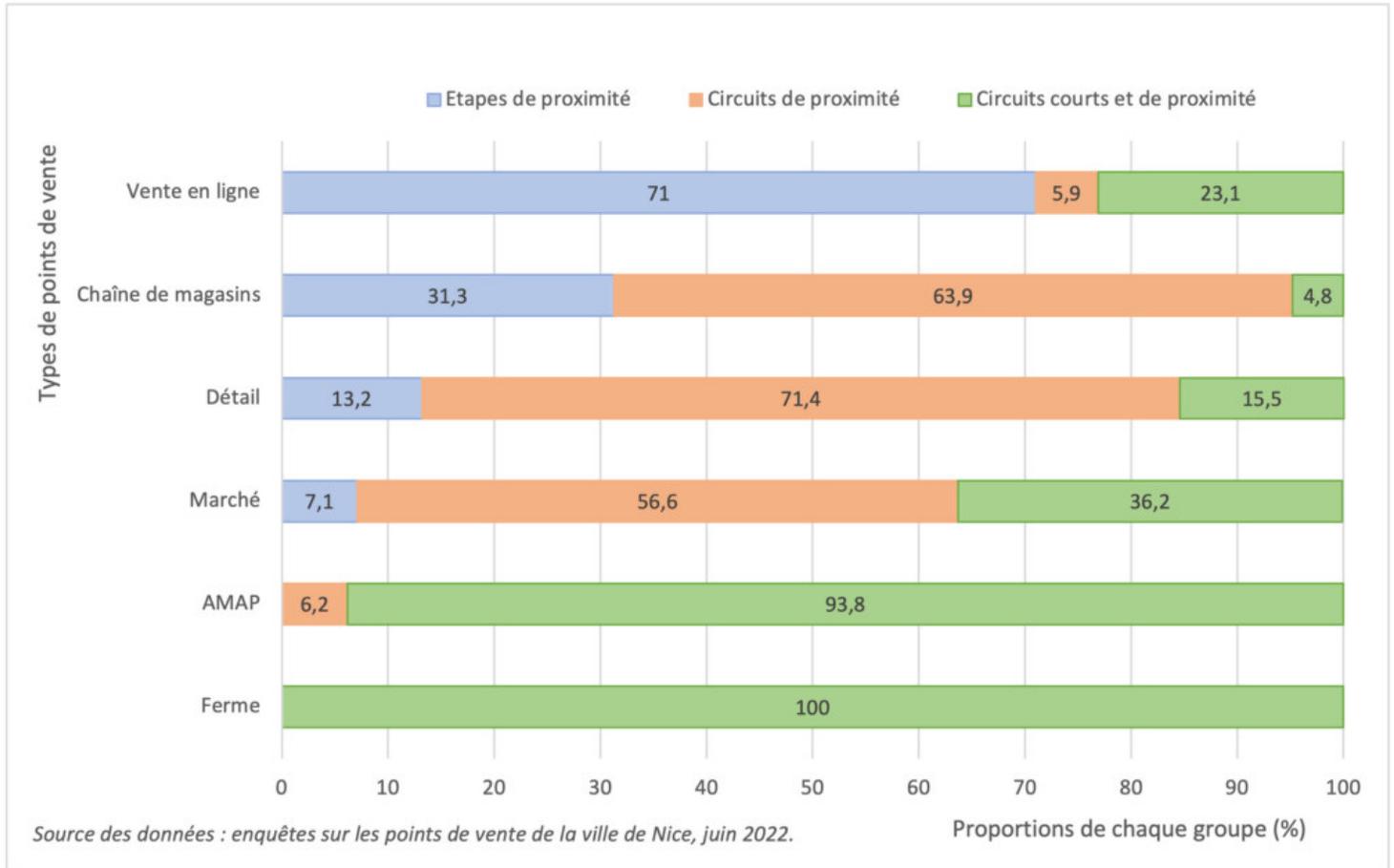


Figure 2 :
Photographie de crème de marrons au chocolat a) et tablette de chocolat b) relevant d'une fabrication de proximité.



réalisé dans un périmètre géographique réduit. À Nice, c'est un périmètre régional qui est désigné dans 99% des cas sous la terminologie de « proximité spatiale. » Seul ce troisième groupe peut être qualifié de « circuit court et de proximité », cumulant proximités spatiales, fonctionnelles et relationnelles pour l'ensemble des étapes du circuit.

Conclusion : à chaque type de point de vente ses proximités

À partir d'un matériel original, cette analyse corrobore l'idée déjà mise en avant dans la littérature d'une polysémie de « la proximité », soulignant la nécessité de circonscrire sémantiquement le vocabulaire des proximités. Pour le consommateur en aval du circuit, ce terme reflète des réalités variables en termes de réduction des distances parcourues, du nombre d'intermédiaires, mais également en termes de qualité d'information disponible sur le produit. De plus, ce travail met en évidence que tous les types de points de vente ne mobilisent pas ces proximités de la même manière.

Les ventes à la ferme et en AMAP sont presque systématiquement garantes d'une limitation des distances parcourues (dans le cas niçois à un périmètre régional), d'une réduction du nombre d'intermédiaires et d'une bonne qualité d'information sur le produit. En revanche, les plateformes de vente en ligne ne présentent généralement des proximités spatiale, fonctionnelle et relationnelle que pour une étape de leur circuit. Enfin, marchés, magasins de détails et chaînes de magasins mobilisent des proximités hybrides, qui impliquent généralement une réduction des distances et des intermédiaires, mais une qualité d'information souvent peu satisfaisante. Ainsi, tous les espaces commerciaux ne présentent pas les mêmes garanties de proximité pour les consommateurs. Ce travail constitue alors dans la perspective

de recherches ultérieures, un point de départ pour l'analyse des rapports évolutifs des proximités entre espaces de production et de consommation, à la lumière des stratégies de relocalisation aujourd'hui mises en place.

Références bibliographiques :

Guiomar X., 2015. *Reterritorialisation et relocalisation*, <https://hal.inrae.fr/hal-02801865>

Guiraud N., 2019. « Le retour des ceintures maraîchères ? Une étude de la proximité géographique des AMAP en Bouches-du-Rhône (2006-2015) ». *Géocarrefour*.

Loudiyi S., Margetic C. & Dumat C., 2022. « Pour des transitions alimentaires ancrées dans les territoires : nouvelles questions et perspectives de recherches ». *Géocarrefour*, 96(3).

Mariolle B. & Brès A., 2021. *LOCAL : Le local au prisme de la transition écologique*, s.l.: PUCA.

Praly C., 2014. « Les circuits de proximité, cadre d'analyse de la relocalisation des circuits alimentaires ». *Géographie, économie, société*, pp. 455-478.

Pour citer cet article :

BENEDETTI Juliette, EMSELLEM Karine & BOUISSOU Stéphane, « D'ici ou de là-bas ? Diversité d'appréhension des proximités alimentaires à partir des points de vente niçois. », 0 | 2023 - *Ma Proximité*, GéoProximitéS, URL : <https://quamoter.hypotheses.org/2490>



Voyager ou faire l'expérience conjointe de la proximité et du lointain.

Mars 2005, le front collé au hublot de l'avion qui me ramène d'Afrique, l'Abyssinie à quelques onze mille mètres sous les pieds, attentif au paysage qui défile, j'ai chaussé des bottes de sept lieues... mille kilomètres à l'heure ou presque. Le golfe d'Aden miroite, l'avion fait courir l'ombre d'une croix sur les sables du Rub al Khali. Dans un entre-deux extrait de la condition localisée, je viens de passer l'équateur et de changer d'hémisphère.

La conscience d'une expérience phénoménologique m'interpelle, je réalise que je suis en train de pratiquer une sorte de grand écart spatio-mental entre Dar es Salam et Paris. Je viens d'atterrir à l'aéroport de Dubaï, dans l'atmosphère internationale d'un non-lieu, mon esprit est toujours en Tanzanie encore tout imprégné de l'odeur, des tonalités et des paysages de l'Afrique, tandis qu'une autre partie de moi s'apprête à débarquer en France, déjà présente à ce que je ferai dès mon retour. Aussi éloignés et différents que soient ces lieux, ils appartiennent au laps d'espace que je suis en train de parcourir : celui de ma proximité.

Le corps confortablement abandonné dans le transat de l'une des salles de l'aéroport pour quelques heures d'attente, mon cheminement mental se poursuit, m'amenant à un état quasi hypnotique. Captivé par le panneau des vols de départ, un peu comme dans la

contemplation rêveuse des pages d'un atlas, un impérieux désir d'ubiquité et d'avidité du Monde me projette vers les destinations affichées aux sonorités sibyllines : Bangkok, Calcutta, Manille, Katmandu, Tokyo, Denpasar... Cela prend la forme d'un jeu, je saute de l'une à l'autre, la planète devient marelle. Simultanément, autour de moi des passagers du Monde entier défilent, prêts à disparaître dans les tuyaux spatio-temporels aéroportuaires pour être recrachés dans quelques heures à l'autre bout du Monde. Cette expérience déréalissante¹ m'impose une évidence : la distance ne constitue rien d'autre que le temps d'un parcours, l'accès au Monde n'est qu'à quelques heures de vols, chaque destination me semble proche. Le Monde est petit comparé à l'Univers, il est à proximité.

A l'évidence, la proximité et le voyage ne peuvent s'envisager de manière contradictoire, ce sont deux concepts qui se soutiennent, coexistent de façon complémentaire et qui interagissent sur notre appréhension du Monde. La proximité sous-tend l'idée d'une courte distance entre deux lieux, celle de l'immédiateté, de la célérité, tandis que le voyage implique celle d'un déplacement vers un endroit éloigné. Les progrès technologiques dans le domaine des transports terrestres et aériens et de la communication nous ont affranchis des contraintes de la distance

¹ État de conscience de l'altération de la réalité. Je suis à l'aéroport, mais je me vois en action ailleurs.

euclidienne, bouleversant la proxémie en déplaçant les horizons lointains à notre portée, tout en mettant au monde des légions d'addicts à l'hyper mobilité et à la polytopie (Stock, 2005).

Au fond tout n'est que question d'échelle et de représentation, chacun place les limites spatiales selon ses propres appréciations. En ne voyageant pas, le Monde peut sembler vaste, éloigné et difficile d'accès. A un moment de mon existence, j'ai eu cette impression. L'espace de mes déplacements était assez limité, je ne voyageais pas vraiment. Je quittais peu la France, les distances que je parcourais étaient courtes, peu éloignées de mon domicile. Je fréquentais plus volontiers les maisons de vacances, celles de ma famille ou de mes amis, j'allais les rejoindre en Bretagne, en Normandie, dans le Lot pour partager de grandes tablées, des baignades et des randonnées. De temps à autres, j'osais quelques incursions rapides, le temps d'un long week-end dans les capitales européennes : Londres, Lisbonne, Rome, Amsterdam et c'était tout. Ça me paraissait plus facile, plus rassurant peut-être, facile à organiser, moins coûteux aussi (quoique le coût d'un voyage en Inde est souvent moins élevé que celui des voyages en Europe). Une chose est certaine, je ne quittais pas ma zone de confort. Pour autant je ne vivais pas l'espace comme une assignation à résidence contraignante, ma proximité était autre, elle était celle des vacances passées avec les miens en famille, celle de l'entre-soi où l'on cultive, tisse avec soin les relations amicales de longue durée.

Est-ce que je m'interdisais le Monde ? Je ne le pense pas, j'avais déjà parcouru le monde avant cette période. La relation à l'espace que je vivais à ce moment-là était focalisée, l'idée de partir attendait tout simplement son heure.

Ensuite j'ai repris la route avec la conscience que la mobilité ne se limite

pas au déplacement physique, effectif de l'individu. C'est une aptitude : s'autoriser à être mobile, accepter de s'extraire du confort de la sédentarité, s'affranchir de l'enracinement, oser se confronter à l'ailleurs, à l'altérité, être capable de se projeter dans le vide, de supporter l'éloignement et la séparation. C'est un véritable capital spatial. Si ne plus avoir de repères, ne pas parler la langue, être perdu et étranger à tout, devoir se débrouiller seul peut en paniquer certains, pour moi c'est un plaisir. J'entends René Char (Char, 1950) me chuchoter discrètement « va vers ton risque ». A vrai dire la mobilité a quelque chose de salvatrice, elle remet en question tout ce qui m'entoure, me plonge dans un état de confiance au Monde, de présence à moi-même et de disponibilité aux autres.

Les liens que j'ai avec ma famille ou avec mes amis qui vivent ailleurs dans le Monde ne sont pas pour autant affectés par les milliers de kilomètres qui nous séparent. Voyager régulièrement m'a conduit à rompre avec la distance, l'éloignement n'a plus pour moi la même signification. Le fait d'intégrer les décalages horaires, d'être à l'aise avec le déplacement aérien, n'interfère pas la proximité qui nous lie. A vrai dire, la mise à distance, constitue une manière de créer de la proximité. Si l'on se voit moins souvent, c'est à des moments choisis, dans des conditions optimales, chacun est disponibles à l'autre et les moments passés ensembles sont plus intenses.

Paradoxalement, lorsque l'on part seul à l'autre bout du Monde, c'est aussi la proximité des Autres que l'on recherche. Ma vie de voyageur s'organise autour de la relationnalité et de l'extériorité. Seul, j'accorde au Monde une présence attentive, j'observe tout ce qui pour moi est hors norme, je suis dans la contemplation de l'ailleurs, dans une lente introspection. Mais je n'ai personne avec qui échanger et partager, c'est le prix à payer. Pour autant, je ne suis pas

prisonnier de l'herméticité du couple ou d'un groupe, mais plutôt dans une posture d'ouverture, d'accueil si bien que les rencontres avec d'autres personnes, habitants du pays visité ou autres voyageurs, s'opèrent assez spontanément. Elles peuvent prendre une place importante dans le voyage et devenir durables. Avec Sunil, marchand de tissus rencontré à Pushkar en avril 2019 nous discutons depuis toutes les semaines sur WhatsApp. En mars 2023 avec Willy, j'ai passé une journée entière à explorer la péninsule de l'Afrique du Sud, dont un long moment de contemplation partagé, passé au cap de Bonne Espérance à balancer notre regard de l'océan Atlantique à l'océan Indien en passant par l'horizon antarctique. Ces pierres blanches de l'existence créent de la proximité.

La tension qui existe entre la proximité et la distance se joue aussi par rapport au lieu d'où l'on vient. Si voyager, parcourir le Monde pourrait paraître comme ayant le cœur apatride, assez paradoxalement, je ne me suis jamais senti autant Français que lorsque je voyage loin de chez moi. Dans ces circonstances, quand on rencontre quelqu'un c'est toujours notre nationalité qui nous définit en premier lieu. Il m'est parfois même arrivé de perdre mon nom, d'être devenu le « Français ». J'avoue avoir été surpris lorsqu'un matin d'avril 2019, des Indiens que je ne connaissais pas mais qui m'avaient identifié comme Français dans les rues d'Hyderabad, sont venus vers moi pour me faire part de leur compassion pour Notre-Dame. L'incendie avait eu lieu la veille au soir.

Je me suis parfois étonné à revendiquer mon appartenance identitaire, à éprouver le sentiment d'une grande proximité avec la France. Plus on est loin, plus on se rapproche et l'on échange spontanément avec ceux de sa nationalité. En 2018, lors un vol entre Siem Reap et Bangkok j'ai passé un long moment à discuter avec une étudiante qui préparait l'agrégation,

elle avait assisté à mes cours, alors même que nous ne nous étions jamais parlé à l'université.

Si de retour de voyage, on établit de la distance par rapport à la région du Monde d'où l'on vient, pour mon entourage je suis celui qui revient du Cambodge, je raconte mon voyage, je cuisine des plats cambodgiens...une proximité se produit avec le lieu que j'ai quitté.

Références bibliographiques :

Char R., 1950, *Les matinaux*, Paris, Gallimard

Stock M., 2005, « Les sociétés à individus mobiles : vers un nouveau mode d'habiter », *Espaces Temps.net*.

Pour citer cet article :

LAGEISTE Jérôme, « Voyager ou faire l'expérience conjointe de la proximité et du lointain », 0 | 2023 - *Ma Proximité*, GéoProximitéS, URL : <https://quamoter.hypotheses.org/2472>

Semaine 9



Quand la proximité fait loi.

¹ Si d'aventure vous voulez en savoir plus, un texte plus étayé est disponible dans un ouvrage issu de ma thèse, Faire une démocratie de quartier ?, 2010, éd. Le Bord de l'eau.

Ma proximité a été politique, à l'occasion d'un travail effectué à la fin des années 2000¹. J'avais été frappée à l'époque par l'omniprésence de la proximité dans les discours sur l'action publique : police de proximité, justice de proximité, information de proximité, institutions de proximité, commerces de proximité, emplois de proximité, services de proximité... La démocratie n'y échappe pas : le 27 février 2002 est votée la loi relative à la démocratie de proximité. Elle rend notamment obligatoire la création de conseils de quartier dans les communes de plus de 80 000 habitants. Était-ce une nouvelle occurrence dans une litanie incantatoire ? Mon hypothèse était qu'il ne s'agissait pas d'une simple mode mais bien d'un mouvement de fond quant aux mécanismes de légitimation politique au sein de notre société.

Un impératif démocratique.

Les débats autour de la loi semblent lier proximité et démocratie autour de plusieurs objectifs perçus comme complémentaires : renouveler le lien entre élus et citoyens, améliorer l'efficacité de l'action publique, retrouver un lien social. Dans un régime démocratique, la légitimité des décisions prises et de ceux qui les prennent est consubstantielle au principe de l'élection par les citoyens. Or, celle-ci est contestée : une part croissante des citoyens ne participe plus aux élections et peut s'en sentir exclue. S'ajoute une

contestation de l'approche universaliste de la citoyenneté par la revendication d'un accès du public à la décision en cours de mandat, et partant, d'une plus grande reconnaissance de la diversité sociale dans les systèmes décisionnels – classique débat de la « représentation miroir ». La « démocratie de proximité » permettrait l'adjonction à la démocratie représentative d'un pouvoir de contrôle permanent et de co-décision à l'accès facilité pour toute la population.

L'État et ses représentants politiques sont souvent jugés « trop distants », « coupés des réalités », « loin du quotidien » et donc inefficaces. La légitimité de l'action et de l'acteur ne tient plus à une forme de rationalité et d'impartialité par mise à distance des particularités.

« Un consensus général s'est établi autour de l'idée que l'on ne peut comprendre la société et agir sur elle que de près et non en surplomb. [...] La proximité n'est par là même plus associée au localisme ou au clochemerlisme mais devient un parangon de modernité » (Lefebvre, 2004, p. 136-137).

Cette critique de l'État, jugé trop technocratique, trop centralisé trouverait sa solution dans de nouveaux outils de « gouvernance », notamment une participation de la population aux politiques publiques pour en légitimer l'action (Habermas, 1992). La démocratie de proximité permettrait de leur conférer

du sens et de ne plus les faire apparaître imposées et contraignantes.

La proximité est supposée cohésive dans une société perçue en crise sous l'effet de l'individualisme, d'une moindre importance d'institutions traditionnelles qui structuraient un système social, d'un sentiment croissant de dépossession politique ou culturelle dans un ensemble mondialisé. Elle serait une appartenance possible qui ne reposerait pas sur une identité culturelle, sociale ou partisane. Il s'agirait d'un « lieu commun », intermédiaire entre un intérêt général qui ne semble plus garanti par la puissance publique et les intérêts individuels jugés délétères.

Enfin la proximité apparaît valorisée dans différents courants politiques dans une forme de résistance à la mondialisation. Les souverainistes, de manière assez cohérente et attendue, valorisent fortement la proximité, au double sens de territoires locaux et de sociabilités étroites. Mais les mouvements altermondialistes comme écologistes en font aussi un levier d'action et de contestation. Ainsi ils font un modèle de la municipalité de Porto Alegre, siège du 1er Forum social mondial en 2001 et célèbre pour son budget participatif de 1989 à 2005. Ils valorisent des réseaux politiques de citoyens auto-organisés ancrés à l'échelon local y compris sur un mode « ZAD ».

Que de rôles et de vertus prêtés à la proximité... sans jamais la définir.

Quelle proximité politique ?

Elle est souvent présentée comme un mouvement. Aux élus de créer des conseils de quartier pour aller vers la population ; à cette dernière d'y participer pour sceller le « rapprochement ». Cette idée recèle celle de seuil : seuil au-delà duquel l'élu serait trop loin de la population, seuil en deçà duquel l'élu ne serait plus dans l'intérêt général, sinon collectif.

La loi fait du quartier « la » proximité. Non sans raison. Il apparaît comme une structure construite par des individus, mais aussi une représentation imprégnée d'informations et d'apprentissages sociaux intelligible pour la collectivité. Le quartier semble une « bonne » distance quasi éthologique en théorie et il n'est pas illogique de penser que des côtoiements réguliers peuvent accroître les interactions. Il est pourtant remis en cause par la mobilité quotidienne croissante des individus à l'échelle de la ville, voire au-delà. Les relations et les activités de proximité perdent ces dernières décennies de leur importance.

Définir un quartier peut accroître une proximité sociale, en renforçant la cohérence d'un groupe social déjà constitué, en mettant en présence des groupes différents. Mais elle peut être perçue comme une promiscuité subie et aboutir à un renforcement des distances entre groupes ou à l'intérieur d'un groupe. Délimiter un quartier renforcerait une proximité organisationnelle ou institutionnelle. La création de nouveaux territoires peut renforcer l'organisation dans une logique d'encastrement. Mais elle peut également les détruire ou les freiner en découplant les espaces. Si la proximité est un remède à la technocratisation, instituer un énième découpage territorial peut accroître la confusion. De manière plus générale, subdiviser permet-il de rapprocher ?

Les objectifs de la loi sont louables, mais sa traduction sur le terrain n'est pas aussi évidente que les parlementaires le supposaient. Les municipalités, notamment en Ile-de-France, dans un contexte dense et complexe, ont peiné à faire des quartiers de démocratie de proximité pour peu qu'elles aient voulu se saisir de ce dispositif. La plupart a opté pour un découpage proche d'une conception jacobine du territoire. On découpait pour la première fois depuis 1790 un territoire politique, la réflexion

n'a guère changé. Mais des questions nouvelles sont apparues : faut-il faire de l'entre-soi pour maximiser les échanges ou de la mixité pour encourager un dialogue inexistant ?

Je recroise aussi ici mes propres difficultés à travailler sur la/en proximité : à chaque entretien, inmanquablement une question de mes interlocuteurs « comment font les autres ? ». Ma première réponse était évasive, mais au fil du temps, dans l'interconnaissance et une sorte de « donnant donnant », je ne pouvais plus tout-à-fait éluder au risque de modifier mon objet. La proximité était aussi à la mode dans la recherche : certains conseils de quartier se tenaient avec plus de chercheurs ou d'étudiants que de conseillers...

La valorisation compulsive de la proximité s'impose comme un principe de (di-)vision de l'espace urbain, mais elle peine à être définie et incarnée, voire étudiée. Ne serait qu'une idéologie ?

Les logiques d'une idée

L'idée de proximité repose sur une croyance en la capacité des individus à fonder une communauté. Le « bien commun » qui devrait en découler, ne se situe plus en opposition avec les intérêts particuliers, mais dans leur prolongement. Il n'y a plus rupture, mais gradient : l' élu, en représentant à la fois de l'État et des citoyens, n'est plus un garant de l'intérêt général face aux intérêts particuliers, mais celui chargé de trancher dans le gradient, en son « juste » milieu pour trouver un équilibre. Cette conception d'un intérêt collectif, en rupture complète avec une tradition de l'intérêt général fondé à la fois sur la théorie du contrat social et la violence légitime étatique qui en serait le garant, semble faire consensus.

Cependant la façon dont s'organisent et s'agrègent les intérêts particuliers dans une communauté d'intérêt

semble moins univoque. On y retrouve deux courants de pensée totalement différents : l'utilitarisme et l'autogestion. Le premier postule que les individus sont les plus à même d'exprimer leurs attentes et de négocier pour aboutir à un compromis satisfaisant. Cette conception « partenariale » et évolutive de l'intérêt collectif, jugée plus efficace que la loi² correspond à une vision néolibérale de l'action publique. Une territorialisation n'y est pas nécessaire. S'oppose à cette tendance, un idéal de démocratie directe qui se réfère à la tradition des conseils autogérés, emboîtés dans un système hiérarchique (modèle de Porto Alegre). Cela suppose la définition de territoires précis et pérennes, proche des découpages jacobins issus de la Constituante. On aboutit au paradoxe d'une idéologie de la proximité qui, dans ses principes et son institution en France, emprunte à quasiment toutes les traditions politiques. Cette plasticité fait sans doute son succès.

Finalement, la proximité en termes d'action publique ne semble se définir que par ce à quoi elle s'oppose. Elle est rapprochement là où il y a distance, médiation là où il y a conflit, gage de sécurité là où il y a peur, légitimité là où la norme est contestée. Revenons sur l'hypothèse de départ, 20 ans après : je n'en ai pas changé. C'est une tendance qui revient périodiquement. Dans le journal municipal de la Ville de Paris, le mot proximité était très fréquent de 1996 à 2004, sous deux mandatures de droite, puis de gauche plurielle qui l'abandonne quasiment totalement jusqu'à un retour en force en 2021-2022, dans une nouvelle mandature de gauche, après le Grand débat national post « Gilets jaunes » et durant la crise dite du COVID. La proximité semble une valeur refuge, vectrice d'une « bonne » politique par « le bas ». Ne va-t-on pas sur le terrain pour tenter de dialoguer en cas de crise sociale et/ou politique ? Mais elle ne résout guère les problèmes auxquels elle est censée

² Jean-Pierre Raffarin, alors Premier Ministre déclare à l'Assemblée Nationale le 10 juin 2003 « la proximité régule mieux que la norme ».

répondre. Comment le pourrait-elle ? On lui prête trop.

Références bibliographiques :

Habermas J., 1992, *Droits et démocratie : entre faits et normes*, Paris, Gallimard, 1997, 560 p.

Lefebvre R., 2004, « Quand légitimité rime avec proximité », *Mouvements*, 32, mars-avril, p.135-138.

Pour citer cet article :

HUMAIN-LAMOURE Anne-Lise, « Quand la proximité fait loi », 0 | 2023 - *Ma Proximité*, GéoProximitéS, URL : <https://quamoter.hypotheses.org/2550>



maiwenn.raoul@sorbonne-nouvelle.fr

Proximité et violence. Réalités de terrain(s) dans l'informalité péruvienne.

« — Bonjour Maiwenn, est-ce que l'on peut se parler. C'est urgent, j'ai un gros problème.

— Que se passe-t-il ?

— C'est mon terrain. ».

(Juillet 2017)

Un air estival habitait mes journées de juillet 2017 lorsque j'ai pris connaissance de ce message envoyé, via Facebook, par Dalia¹. J'étais alors en France, elle au Pérou. Avec Dalia, nous nous rencontrons en 2014 et l'on partage depuis lors une proximité quelque peu « insolite ». Une proximité dont le mot pour la définir est encore à inventer. Une forme d'amitié en dehors des conventions classiques qu'englobe le terme. Moi, jeune femme française, à ce moment-là d'une vingtaine d'années, portée par les rêves et impulsée par l'insouciance. Elle, femme péruvienne approchant plutôt la quarantaine, abîmée, brisée par la vie et luttant au jour le jour pour se construire un brin de reconnaissance. C'est dans la différence que s'est tissée notre proximité. Une proximité qui m'a menée sur le chemin de la recherche, mais surtout une proximité qui m'a donné à voir la dureté, les injustices et la violence comme certaines des dimensions de mon sujet de thèse, à savoir le « monde » des terrains informels de la seconde ville du Pérou, Arequipa. Notre proximité a mis à mal la vision « romantique », origine de mon engagement dans un travail de recherche, et m'a amenée, dans le cadre

d'une rigueur scientifique, à faire un pas de côté quant à mes attentes imaginées. Ce que je découvrais n'était pas ce que j'étais venue chercher.

Construction d'un sujet de recherche dans la proximité

À plus d'une heure de transport du centre de la ville de Arequipa, le long de la route qui mène vers les Andes, se trouve l'*asociación Virgen de las flores*. Pour certains et certaines, c'est une *invasión*, pour d'autres une *asociación*, pour tous et toutes ce sont des terrains dits informels. Entre poussière et collines, une ville prend forme.

Quand on arrive, autour de la place centrale se dessinent des rues aux tracés rectilignes et des milliers de terrains informels, pour la majorité rectangulaires, que l'on appelle des *lotes*. La première fois que je me suis rendue à l'*asociación*², en 2014, c'était un jour de semaine. J'étais venue rendre visite à Dalia là où elle vivait alors. J'ignorais encore que je ferai un jour une thèse sur ces espaces. Des bribes de vie se devinaient de manière parcellaire. Je percevais et décrivais le paysage comme « lunaire ». Je pensais que c'était parce que l'on était en pleine journée que peu de monde était présent. Je ne savais pas que la majorité des personnes qui possèdent un *lote* ne vivaient pas sur ce dernier. C'est ce que j'ai découvert en engageant mon travail de recherche de

¹ Les noms des personnes et des lieux (hormis la ville de Arequipa) sont des pseudonymes.

² Je parle d'*asociación* et non d'*association* pour me distancier du sens français et de l'image d'*association loi 1901* qui lui est associée. Les *asociaciones* sont bien différentes. L'*asociación* désigne à la fois le groupe d'appartenance, l'espace physique occupé par le groupe et l'existence légale à savoir, la *persona jurídica*, du groupe.

Figure 1 :
Arequipa. Photographie prise par Maïwenn Raoul, Août 2015



master. Pour la plupart, les *lotes* ne sont pas vraiment habités. Ce sont plutôt des *lotes* dans lesquels on investit, des *lotes* « ressources » face à l'incertitude : un terrain à vendre en cas de dette, un terrain sur lequel on peut installer un petit commerce lors de ses vieux jours, un bien que l'on achète à bas prix pour le revendre lorsqu'il aura pris de la valeur. Ce sont des terres « ressources » sans qu'il n'y ait en ces lieux, dans la grande majorité des cas, de « vie » au quotidien. Mais pour préserver son droit de possession du terrain, il faut justifier l'occupation fréquente du lieu. Aussi, une forme de présence y est souvent mise en scène pour faire valoir son droit d'avoir à un *lote*, un terrain informel.

Lors de mes visites en 2014, je n'avais aucune idée ni de l'histoire de ces espaces ni des pratiques qui les font exister. L'année suivante, en 2015, lors du tournage d'un film documentaire que je réalisais, Dalia a commencé à me parler des dites « *invasiones* ». Elle m'a expliqué comment elle a eu connaissance de l'action « d'envahir » par des réseaux de proximité puis elle m'a raconté les prises de possession des terrains, la lutte pour les garder, l'organisation en *asociación*, les tâches à réaliser en collectif : l'acquisition de terres et la construction de droits par et dans la proximité. Ce que je lirai également, plus tard, dans différents travaux menés sur les appropriations de terres au Pérou (Adams et Golte, 1990 ; Degregori, Blondet, Lynch, 1986). Dalia vient de la *sierra*, c'est-à-dire les régions andines du pays. Elle est arrivée très jeune à Arequipa. Mère de trois enfants, elle n'a jamais eu de travail stable. D'employée domestique à vendeuse de nourriture dans la rue, elle vaque de « petits boulots » en « petits boulots » pour subvenir à ses besoins quotidiens et à ceux de ses enfants. Elle acquiert un terrain informel en 2008. Pour elle, c'était une manière d'accéder à une forme d'autonomie lui permettant de quitter son travail d'employée domestique. Le terrain

devient une ressource pour prétendre construire une bribe d'indépendance.

Entre 2014 et 2015, elle change de logement. Elle ne vit plus sur son terrain car, pour reprendre ses mots, « c'est trop compliqué ». Pour diverses raisons, elle se retrouvait souvent seule à l'*asociación*. Elle avait peur. Elle décide de prendre une petite location située un peu plus proche de la ville, un peu moins dans les marges urbaines. Elle continue cependant à faire partie de l'*asociación* et fait tout pour préserver ses droits de membre et son terrain. Pour cela, elle doit être présente aux moments collectifs. Elle-même ou ses fils participent encore aux assemblées, aux tâches collectives et elle est à jour dans les cotisations qui lui sont demandées. Quand on se retrouve en 2016, sa situation n'a pas changé. De mon côté, en mai 2017, je décide d'engager un travail de recherche dans le cadre d'un master. Quelque peu fascinée, je dois le reconnaître, par ces histoires d'*invasiones* que Dalia m'a racontées. Notre proximité m'amène sur le chemin de la recherche. À ce moment-là, j'aspire à trouver des formes de résistances, d'organisation en collectif, des formes de citoyenneté de la marge...

Désillusion par la proximité : quand la réalité de terrain n'est pas celle espérée/cherchée

Juillet 2017. Alors que je suis en France, Dalia me contacte via *WhatsApp* pour me dire qu'« on » a pris son *lote* dans l'*asociación*. Concrètement, en une nuit, des personnes se sont installées sur son terrain, ont fait disparaître l'ensemble de ses affaires et ont changé la serrure de son *cuarto* (petit habitat constitué de quatre murs de parpaings et d'un toit de tôle). Par mon travail ethnographique, je découvrirai que c'est une pratique courante dans ces espaces. Une réalité au caractère aujourd'hui endémique, conséquence, en partie, d'un tournant libéral des politiques publiques

³ C'est assez courant que des personnes qui n'ont pas de logement, ni de terrain aillent sur un terrain non occupé pour le protéger. Occuper et protéger comme manière de payer le loyer.

encadrant du foncier dans les années 1990 (Caldéron Cockburn, 2014, De Soto, 1986). Dalia est désespérée. Elle ne sait pas vraiment quoi faire. Moi non plus. Elle essaie de porter plainte. Cela n'aboutit pas, la police étant corrompue par le président de l'*asociación*. De mon côté, je contacte des personnes que je connais pour savoir comment l'aider. On me répond que c'est bien trop compliqué, que ce n'est pas possible. La seule chose que j'ai pu faire a été de lui transmettre l'ensemble des images que j'ai tournées sur son terrain pour qu'elle constitue un dossier avec un avocat. Les images sont en effet des « preuves » à faire valoir pour prouver l'occupation de *lote*. Le premier avocat avec qui elle a travaillé a profité de sa situation et de sa vulnérabilité. En réalité, il travaillait également pour le président de l'*asociación* et n'aidait donc pas Dalia. Cette dernière tente alors de faire avancer la situation par ses propres moyens en essayant de s'installer de nouveau sur son terrain. Proches du président, les voisins et voisines lui font remonter l'information. Desdits *matones*, une forme de milice interne, viennent « virer » Dalia puis la suivent pour l'intimider. Cette dernière prend peur et cesse de vouloir récupérer son terrain. Les proximités et les solidarités de ces espaces informels participent à la structuration dudit collectif mais aussi aux divisions et aux conflits au sein de celui-ci.

Je retrouve Dalia en avril 2018 lorsque je suis de retour au Pérou pour engager ma recherche. Elle n'a toujours pas réussi à récupérer son terrain. Même si elle ne souhaitait pas redevenir employée domestique, elle a accepté un tel travail. La situation est particulièrement dure pour elle. Elle se confie beaucoup à moi. J'essaie, comme je le peux, de lui témoigner mon soutien en me sentant intérieurement dépassée. En mars 2020, quand les mesures de confinement sont mises en place pour tenter de freiner l'épidémie de covid-19, Dalia se retrouve

sans logement. Les personnes chez qui elle travaillait comme employée domestique l'ayant « mise à la porte ». Elle n'avait plus rien. Par un petit réseau de connaissances dans l'*asociación*, elle va ensuite « protéger » le terrain d'un autre membre, elle deviendra *cuidante*³. Le mois suivant, en avril, elle apprend que son ancien terrain n'est pas occupé. Avec l'aide de son fils aîné, elle essaie une nouvelle fois de s'y installer. L'information circule une nouvelle fois très vite. Des *matones* arrivent. Elle et son fils sont frappés : « j'ai cru que j'allais mourir » me dira-t-elle des mois plus tard lorsqu'elle me relate l'histoire. Lorsqu'elle m'avait raconté initialement cet événement en mai 2020 par *Facebook*, elle m'avait transmis une photo d'elle, le visage boursoufflé, couvert d'hématomes. Je suis restée glacée et saisie d'impuissance devant l'image.

Sur la base d'un travail autour de la vie quotidienne dans un contexte de violence armée au Mexique, Adèle Blazquez explique que « *la violence s'insère dans les rapports de proximité* » (Blazquez, 2022). En écho à cette perspective, mais de manière différente, c'est par notre proximité que j'ai perçu combien la violence était présente dans le quotidien de Dalia mettant ainsi en lumière la réalité de mon propre terrain de recherche tout en me laissant sans possibilités d'action. À appréhender, à construire, à entretenir : la proximité est un véritable enjeu sur le terrain. En tension avec « le devoir de distance » nécessaire à la production scientifique, la proximité comme relation interpersonnelle est indéniablement prise dans tout ce qui constitue également le « monde » enquêté. J'ai engagé une démarche de recherche impulsée par une envie de comprendre une forme de collectif, bercée par une utopie de résistance dont j'esquissais les contours à partir des récits de Dalia. Je m'imaginai cette résistance, je voulais la voir émerger, trouver ce théorique contre-pouvoir que j'aspirais

à illustrer. Par la relation de proximité que j'entretenais avec Dalia, c'est une autre réalité qui s'impose à moi. Pour être honnête, j'ai mis un certain temps à la considérer. Je mettais ledit trafic de terrain et les violences qui le constituent de côté, je ne voulais pas les considérer dans mon objet. Ma posture sous-tendait un certain aveuglement. Avec du recul, je peux dire que celui-ci recelait une désillusion, celle de ne pas trouver ce que j'étais venue chercher. Aujourd'hui, je qualifie cette désillusion d'heuristique car la considérer et la saisir m'a permis de construire mon objet de recherche. Je ne pouvais contourner, esquiver ou occulter ces conflits, cette violence. Je les ai saisis puis questionnés pour comprendre ce qui était à l'œuvre dans la situation de Dalia et les processus qu'elle met en lumière. Une distance dans la proximité pour saisir la complexité. Finalement, la proximité que j'ai avec Dalia m'a amenée à « déromantiser » mon objet de recherche, une posture nécessaire pour engager un travail scientifique.

Références bibliographiques :

Adams N. & Golte J., 1990. *Los caballos de Troya de los invasores. Estrategias campesinas en la conquista de la Gran Lima*, Lima, Instituto de Estudios Peruanos.

Blazquez A., 2022. *Adèle Blazquez : Inscription de la violence dans les rapports de proximité et appréhension problématique des morts à Badiraguato (Sinaloa, Mexique)*. 17 octobre [Vidéo]. Canal-U. <https://www.canal-u.tv/135606>.

Calderón Cockburn J., 2014. *Miradas, ensayos sobre enfoques, políticas y estudios urbanos*, Lima, Editoriales Vicio Perpetuo Vicio Perfecto.

Degregori C. I., Blondet C. & Lynch N., 1986. *Conquistadores de un nuevo mundo. De invasores a ciudadanos en san martín de porres*. Lima, Instituto de Estudios Peruanos, Serie Migraciones y Cambios en la Sociedad Peruana.

De Soto H., 1990 [1986], *El Otro Sendero*, Instituto Libertad y Democracia, Lima.

Pour citer cet article :

RAOUL Maïwenn, « Proximité et violence. Réalités de terrain(s) dans l'informalité péruvienne. », o | 2023 - *Ma Proximité*, GéoProximitéS, URL : <https://quamoter.hypotheses.org/2585>



Le foyer la nuit, un espace de proximité redécouvert à la faveur de la covid-19 à Dakar, au Sénégal.

Le foyer qui peut signifier l'âtre, le lieu où l'on fait le feu, est un espace multifonctionnel. Dans un contexte africain, ce lieu est assimilé à la cour de la concession familiale et par extension à la maison. En ce sens, le foyer est un lieu géographique à l'échelle du carré, donc un espace de proximité. C'est dans ce sens qu'il est compris dans ce texte.

Pour une meilleure compréhension de l'espace qu'est le foyer dans le contexte de la pandémie de la Covid-19, une approche diachronique s'impose. A cet effet, le foyer est d'abord présenté dans le contexte de la société traditionnelle des Lébous de Dakar exempte de toute influence étrangère européenne. Ensuite, Dakar qui a fait l'objet d'une installation officielle des Français en 1857 a entamé un processus d'urbanisation qui a abouti à la métropolisation du site (Seck, 1970). Il s'en suit une ville dense qui recompose l'espace et ses usages ainsi que les temporalités. Enfin, le foyer est abordé dans un contexte de Covid-19 avec l'application du confinement nocturne par un couvre-feu à Dakar. Cette période d'exception faite de restrictions spatiales consacre la redécouverte du foyer.

Il convient de préciser d'emblée qu'avant l'installation des Français, le site qui abrite la ville de Dakar est un espace quelconque habité majoritairement par les Lébous. Ces derniers impriment au milieu une forme d'organisation en

hameaux caractéristique de la société rurale africaine. La pratique de l'espace dans cette société met en évidence une territorialisation des usages nocturnes en rapport avec la croyance à un monde des esprits. Ces derniers sont les maîtres de la nuit. Partant de cette croyance, les Lébous connotent négativement la nuit dont il faut se protéger dans des espaces sécurisants comme le foyer.

Ainsi, le foyer, assimilé à la cour, était un espace de proximité sujet à des sociabilités. En effet, c'est dans ce cadre que l'on prenait le dîner en famille. Il devient alors un espace de rencontres. Cette fonction était prolongée après les repas par un autre usage, celui de l'éducation des jeunes particulièrement la nuit. La cour, la nuit était une salle de classe à ciel ouvert. Le « goonal », c'est-à-dire la veillée se tenait dans cet espace et mettait en relation les jeunes et les adultes. Ces derniers au moyen de contes et de paraboles se livraient à l'éducation des enfants. Par ce moyen, ils retenant la famille hors de portée des dangers de la nuit (Diouf, 2022).

Espace de proximité nocturne dans une société africaine rurale, le foyer a perdu de sa superbe au gré de l'urbanisation. Cette dernière a disloqué le foyer au moins de deux manières. D'une part, l'urbanisation de Dakar a engendré une crise de l'habitat qui a provoqué une promiscuité. Ainsi, les maisons sont devenues plus petites avec

de moins en moins de cours intérieures. Le foyer tenant maintenant dans un appartement ou même, une chambre abolissant alors les espaces d'interactions d'hier.

La morphologie urbaine de Dakar laisse apparaître une ville dense qui manque d'espace. En effet, le département de Dakar, correspondant à la ville, enregistre 1 363 444 habitants (ANSD, 2021) concentrés sur 0,5% du territoire national soit, une densité de l'ordre de 17 707 habitants au km² (ANSD, 2021). Cette population mise en rapport avec la superficie de la ville met en lumière l'exiguïté du site qui se reflète dans la structure de l'habitat avec des constructions en hauteur à plus de 47% des bâtiments à usage d'habitation (ANSD, 2015). Il s'en suit une promiscuité qui touche 27,8% de personnes avec 3 individus ou plus par pièce (ANSD, 2015, p.125-126). La maison basse n'est donc plus d'actualité à Dakar. Elle est supplantée par la construction en hauteur faisant ainsi de l'habitat traditionnel un vestige de la ruralité.

D'autre part, la ville et son corollaire ont provoqué une recomposition des temporalités. La nuit qui était consacrée au regroupement familial et au repos est maintenant un temps de travail et de loisirs. Dès lors, les horaires des membres de la famille s'opposent ne favorisant pas la présence dans un même lieu, à la même période. Il en résulte un foyer disloqué par des centres d'intérêts différents. Le numérique et la télévision n'étant pas neutres dans cette entreprise de déstructuration du foyer par leurs effets qui s'apparentent au « régime d'attention » de Boullier (2020). C'est dans ce contexte de dislocation de l'espace de proximité qu'est le foyer que survient la pandémie de la Covid-19.

Le foyer est, dans le cadre de la pandémie de la Covid-19, un espace de proximité que l'on semble redécouvrir. Celui-ci est,

dans le contexte de la société sénégalaise traditionnelle, un cadre d'échange, de dialogue et de formation que l'émergence du phénomène urbain a relégué, à travers la typologie de l'habitat et l'urbanité, au second plan. Sous le couvre-feu, alors que tout est confiné avec comme slogan « restez chez-vous », le foyer apparaît comme le cadre le plus sécurisant possible.

Le foyer de jadis, était un cadre sécurisant qui tient la famille hors de portée des périls de la nuit avec ses êtres de mystères. Aujourd'hui, ce même rôle est d'actualité sauf que le danger est un virus qui, cependant, partage avec les êtres de la nuit le caractère d'invisibilité. La tendance imposée par les mesures de restrictions n'est plus alors aux sorties nocturnes mais, au regroupement familial dans les maisons pour des occupations qui ont bien changé.

Avec la survenue de la Covid-19, on constate que les pratiques au sein des foyers ont bien évolué (Diouf, 2022). Il s'agit principalement : de regarder la télévision, d'être sur les réseaux sociaux ou de faire du télétravail. Ces occupations sont des formes de sociabilité qui ont pour cadre le foyer dans le contexte de la pandémie. Même si elles ne favorisent pas forcément les interactions familiales, elles permettent d'utiliser du temps nocturne dans la maison. Le foyer apparaît donc comme un cadre spatial requalifié et redécouvert en ces temps d'exception. En ce sens, il tient aussi lieu de cadre de festivités.

En effet, une enquête que j'ai menée durant la pandémie de la Covid-19 montrent que 74% des fêtes privées se sont tenues dans des appartements et 22% dans des chambres (Diouf, 2022). Ainsi, des festivités qui avaient lieu dans l'espace public trouvent dans le foyer un lieu de substitution. Durant ces périodes d'exception, le foyer apparaît comme l'un des rares milieux où la vie nocturne peut

continuer. Longtemps délaissé au profit des espaces dédiés et de l'espace public, il se positionne durant la pandémie de la Covid-19, comme sauveur des interactions nocturnes.

La Covid-19 a montré l'importance de l'espace dans nos interactions sociales (Pumain, 2020). Cela se vérifie davantage avec le confinement nocturne qui a prévalu à Dakar durant la pandémie. En obligeant les gens à rester chez eux, la Covid-19 leur a permis de redécouvrir la chaleur du foyer même si les usages d'antan ne sont plus d'actualité. Mais, le foyer s'est révélé être un lieu de substitution à l'espace public prohibé. Toutefois, le retour à la normale avec une ville en continu (Gwiazdzinski, 2005) risque de replonger le foyer dans un *statu quo ante* même si sa redécouverte a laissé des séquelles.

Gwiazdzinski L., 2005, *La nuit, dernière frontière de la ville*, La Tour d'Aigues, Editions de l'Aube, 245 p.

Pumain D., 2020, « Le confinement a fait prendre conscience de l'importance de la dimension spatiale dans toutes nos interactions sociales », in *Les géographes lisent le monde*, Société de Géographie, En ligne, <https://socgeo.com/2020/07/16/les-geographes-face-au-covid-denise-pumain-le-confinement-a-fait-prendre-conscience-de-limportance-de-la-dimension-spatiale-dans-toutes-nos-interactions-sociales/>, p.1-4.

Seck A., 1970, *Dakar, métropole ouest-africaine*, Dakar, IFAN, Université de Dakar, 517 p.

Senghor L.S., 1945, *Chants d'ombre, poèmes*, Paris, Éditions du Seuil, 78 p.

Références bibliographiques :

Agence Nationale de la Statistique et de la Démographie (ANSD), 2021. *Situation économique et sociale régionale 2019*, Service Régional de la Statistique et de la Démographie de Dakar, 27 p.

Agence Nationale de la Statistique et de la Démographie (ANSD), 2015. *Situation économique et sociale régionale 2013*, Service Régional de la Statistique et de la Démographie de Dakar, p. 125-126.

Boullier D., 2020. « Quand la pandémie révèle la médiocrité de nos enveloppes d'urbanité : habit, habitat, habitacle, habitèle », *Riurba*, 2020/9, URL : <http://www.riurba.review/Revue/quand-la-pandemie-revele-96/>

Diouf F. S., 2022, *Géographie d'une ville la nuit. Exemple de Dakar au Sénégal*, Thèse de Doctorat de Géographie, Université Cheikh Anta Diop, Dakar, 363 p.

Pour citer cet article :

DIOUF François Singue, « Le foyer la nuit, un espace de proximité redécouvert à la faveur de la covid-19 à Dakar, au Sénégal », 0 | 2023 - *Ma Proximité*, GéoProximitéS, URL : <https://quamoter.hypotheses.org/2577>

Semaine 10



La frontière, entre distance symbolique et proximités relationnelles

francois.moulle@univ-artois.fr

Lorsque je traverse la frontière franco-suisse à pied dans l'agglomération franco-genevoise, par exemple dans le secteur de Moillesulaz, cette dernière apparaît comme un paradoxe. La ligne est rappelée par la signalisation confirmant le rôle de la frontière comme distanciation entre les territoires, pourtant la facilité du passage sans contrôle et l'urbanité de l'environnement font que je croise Français et Genevois de la même manière, la proximité est partout et pourtant je viens de passer une frontière internationale, celle qui met de la distance dans la proximité (Arbaret-Schultz, 2022). Cela voudrait-il dire que la proximité peut l'emporter sur la distance en contexte transfrontalier ?

À la frontière, la proximité, comme la distance, relève de la métrique, du temps, de la représentation individuelle et collective, et bien entendu d'une dimension symbolique. La frontière westphalienne, par son bornage, les lieux de contrôle, les appareillages éventuels, est là pour créer de la distance symbolique et filtrer les passages. Les cartes, où chaque individu se situe géographiquement, et en tant que citoyen appartenant à un ensemble national, sont marqués par la ligne frontière pour distinguer les États.

Pour autant, certaines frontières notamment en Europe de l'Ouest, comme la dyade franco-genevoise,

sont marquées par une dévaluation due aux flux économiques intenses et au développement de bassins de vie transfrontaliers, liée aussi à des choix politiques singuliers. La distance symbolique de la frontière est littéralement gommée par la proximité métrique. Les uns passent pour chercher du pain, d'autres pour le travail. Tout le monde se croise, se salue et se sourit parfois. L'espace public devient un commun transfrontalier. Cela ne veut pas dire que la dimension symbolique n'existe plus, elle se manifeste par le rappel de drapeaux, notamment côté suisse, les plaques minéralogiques, les accents de la langue qui, malgré la proximité et les entrecroisements des circulations quotidiennes, ne s'homogénéisent pas.

La proximité caractérise l'espace transfrontalier franco-genevois. Avec 104.300 frontaliers français qui passent la frontière chaque matin de la semaine, des milliers de Suisses passent la frontière pour leurs achats, leurs loisirs, parfois même pour habiter, les occasions de rencontres sont multiples. Les enjeux de la proximité dans ce contexte sont bien les rencontres humaines favorisées par un espace devenu commun, au moins à certaines heures de la journée. Les lieux de travail, les rues commerçantes, les centres commerciaux, les services publics notamment les écoles sont les lieux d'excellence de la proximité urbaine. La frontière, au lieu d'espacer

les groupes nationaux est devenue une des causes des rencontres. Elle est une ressource (Sohn, 2022) puisqu'elle met en lumière des différences qui peuvent être intéressantes comme des revenus supérieurs, voire très supérieurs côté suisse, des prix parfois vraiment concurrentiels côté français. Les supermarchés français voient les plaques minéralogiques genevoises, françaises et parfois vaudoises se côtoyer. Dans les allées commerciales, il est drôle d'observer les individus qui se frôlent, s'observent et se reconnaissent par les accents des appartenances nationales. La proximité se joue des différences, car la dévaluation du rôle de contrôle de la frontière est une réalité dans le quotidien. Paradoxalement, la proximité n'oublie pas les différences, bien au contraire, ces dernières vont se révéler dans les détails. De la différenciation stato-nationale de la frontière moderne, les proximités offertes par la frontière post-moderne vont mettre en exergue les différences du quotidien, des habitudes, des comportements culturels dans l'entrelacs des circulations quotidiennes.

C'est la raison pour laquelle j'ai développé dès 1999 le concept d'*homotone*, terme inspiré de la biogéographie avec l'*écotone*, lisière entre deux milieux où les espèces se mélangent et s'adaptent à la présence des autres. La frontière joue ce rôle de lisière où le contact permet une transition, l'*homotone*, entre deux territoires frontaliers. Il se caractérise par l'intensité des échanges, mais aussi par la qualité des relations entre les individus et les groupes. La proximité efface l'inconnu pour le connu. Cela me fait penser à la citation du chat de Philippe Geluck Les étrangers qui habitent tout près de la frontière sont un peu moins étrangers que les autres. Cela correspond à la *people's approach* (Van Houtum, 2000) de la frontière des auteurs anglophones.

L'*homotone* se structure par les proximités politiques que la frontière

post-moderne permet. Les élus, et les techniciens de l'espace, se rencontrent. Ils partagent en partie les mêmes questions puisqu'ils vivent dans le même bassin de vie transfrontalier. Des coopérations déjà anciennes - les débuts datent des années soixante-dix/septante pour Genève - se sont développées pour créer une gouvernance transfrontalière multiniveaux. Dans les domaines institutionnelset politiques, les proximités ont été essentielles pour se connaître, se comprendre et trouver des solutions malgré des différences fortes dues à des histoires nationales et culturelles différentes. Les rencontres ne veulent pas toujours dire la compréhension et l'empathie, mais la proximité régulière permet d'envisager des solutions concrètes pour répondre aux besoins des habitants, des frontaliers et d'envisager un espace commun vivable avec la mise en place du Grand Genève, métropole transfrontalière. Rémi Lefebvre nous dit « *la proximité est quasiment devenue synonyme de légitimité dans le langage politique* » (Lefebvre, 2020). À l'échelle de la métropole, la question de la proximité est centrale sur le plan politique. Proximité entre élus de part et d'autre de la ligne frontière dans des instances innovantes. Proximités avec les habitants, c'est ce qui est affirmé dans les politiques publiques transfrontalières tout en reconnaissant la nécessité de construire un jour une démocratie participative ou au moins représentative à l'échelle du bassin de vie. Lefebvre interroge cependant l'argument de la proximité avec les habitants au détriment de la légitimité démocratique, la réflexion actuelle sur la création d'un parlement transfrontalier est bien une interrogation sur la bonne distance entre l'individu et la décision.

Par leurs proximités dans un cadre spatial où la frontière ne disparaît pas, les acteurs inventent une nouvelle forme de diplomatie territoriale. Elle est permise par les dévaluations de la frontière par les États et Fédérations d'États au profit

des territoires locaux. La diplomatie territoriale a bien l'objectif de multiplier les possibilités de rencontres pour les habitants, multiplier les lieux communs permettant une proximité quotidienne. Les acteurs du territoire sont devenus des diplomates dans un contexte d'interterritorialité.

Nicolas Lebrun a raison de dire que « *la proximité est une configuration spatiale dans laquelle la distance est suffisamment réduite pour que des effets, des usages et des pratiques spécifiques se développent* » (Lebrun, 2022). Pour autant les discontinuités juridiques, fiscales et monétaires sont à l'origine de différentiels communément appelés effets frontières, moteurs de l'économie transfrontalière qui génère les proximités quotidiennes. La proximité n'efface pas la distance symbolique, elles s'entrecroisent pour constituer l'originalité de l'homotone. La proximité n'empêche pas la distance symbolique de la frontière lorsque nous observons la vie quotidienne d'un espace transfrontalier.

Références bibliographiques :

Arbaret-Schultz C., 2002. « Les villes européennes, attracteurs étranges de formes frontalières nouvelles », in Reitel B. et alii (éds.), *Villes et frontières*, Anthropos-Economica, Collection Villes, p. 213-230.

Lebrun N., 2022. « Proximité », *Géococonfluences*, octobre

Lefebvre R., 2020. « Proximité », in Pasquier et alii, *Dictionnaire des politiques territoriales*, Presses de Sciences Po, p. 453-457.

Sohn C., 2022. « La frontière comme ressource : vers une redéfinition du concept », *Bulletin de l'association de géographes français*, 99-1, p. 11-30.

Van Houtum H., 2000. "An overview of european geographical research on borders and border regions". *Journal of Borderlands studies*, 15(1), p. 57-83.

Pour citer cet article :

MOULLE François, « La frontière, entre distance symbolique et proximités relationnelles », 0 | 2023 - *Ma Proximité*, GéoProximitéS, URL : <https://quamoter.hypotheses.org/2654>

« Gennevilliers est le centre du monde et Paris sa plus proche banlieue » ou le centre-du-monde comme pensée-outil pour décentrer l'habiter le monde.

Corinne Luxembourg
Professeuse en géographie et aménagement
Université Sorbonne Paris Nord
UR 7338 Pléiade
Cofondatrice et membre du comité éditorial de la revue GéoProximitéS

corinne.luxembourg@univ-paris13.fr



Quiconque se sera approché un peu longuement de Gennevilliers, cette commune de la banlieue nord-ouest de la région parisienne, et/ou de ses habitant-es aura entendu une fois, au moins, cette affirmation : « *Gennevilliers est le centre du monde* ». Lors de l'ouverture des nouvelles stations de métro en 2008, une campagne de communication est construite par la municipalité en complétant « *Paris se rapproche* »

Gennevilliers centre du monde, provocation ? Sans aucun doute, pour une ville qui aura eu sa première station de métro seulement le 3 mai 1980 après des années de démarches, de manifestations, d'inaugurations de fausses stations... pour être enfin rattachée au réseau de transports en commun de la RATP et plus précisément à la ligne 13 : à cette banlieue-là comme à d'autres tout aussi populaires rien n'est donné.

La provocation comme une bonne blague, mais pas seulement. La proclamation des habitant-es de cette commune diffère beaucoup du titre octroyé par Salvador Dali à la gare de Perpignan. Le centre du monde n'est pas un nombril. Il est multiscalaire et complexe. Ce « centre du monde » n'est pas seulement pris dans l'alternative icône ou carrefour de Jean Laponce (2010). Au-delà de l'intérêt que l'on peut ou non porter à cette commune des Hauts-de-Seine, il se joue dans ce « être le centre du monde » une approche

des proximités et du rapport au monde fondamentalement géographique et ontologique.

Du bout du monde à son centre.

En 1975, Jean Sommer chante Gennevilliers au bout du monde, repris plus tard par Jacques Bertin.

*« Gennevilliers au bout du monde
C'est là que tout a commencé
[...]*

*C'est là que nos parents un jour ont
débarqué*

*La mer depuis longtemps s'en était
retirée*

*Les pauvres de la terre s'y donnent
rendez-vous... »*

Dans le duo classique en géographie centre-périphérie, la proximité n'est pas si évidente qu'elle y paraît de prime abord. Elle est physique, génère des mobilités pendulaires domicile-travail. Elle fonctionne par attraction et attractivité pour les services présents au centre. Mais si les transports en commun s'étendent et sont plus rapides, la périphérie est souvent de plus en plus éloignée pour les catégories populaires au fur et à mesure que le prix du foncier s'envole et avec lui les loyers, souvent peu contrôlés par les politiques publiques locales, si bien que le binôme centre-périphérie se caractérise plutôt par une mise à distance spatiale et temporelle quand ce n'est pas une mise à l'écart... au bout du monde. Plus le logement est éloigné du centre, moins la

*Figure 1 :
Panneau de communication annonçant l'ouverture des deux nouvelles stations de
metro de la ligne 13 (Agnettes et Courtilles).
Source : <https://d-w.fr/fr/projects/the-paris-suburbs-public-bus-tour/>*



présence et la fréquence de transports en commun sont garanties, plus cela passe par une individualisation des moyens de mobilité. Le refus de proximité avec les catégories populaires de la part des classes aisées n'est ni nouveau, ni surprenant.

Toutefois, le rapport centre-périphérie s'il est un marqueur de la mise à distance des classes populaires dit quelque chose d'une organisation économique et politique qui s'étend concentriquement, ne proposant que le point de vue du centre à la périphérie. Abattant les barrières les péages et aux murailles, la dynamique métropolitaine centrifuge aura fini par prendre sa part des zones non aedificandi en s'y étendant autant qu'il lui ait possible. Le siège de la Région Ile-de-France a migré à Saint-Ouen, les fonds du FRAC d'Ile-de-France sont à Romainville,... Le coût du foncier plus abordable est bien sûr la raison principale. Temporairement : parce que la présence des centralités de décision joue comme un facteur d'augmentation d'attractivité, de revalorisation du foncier. La proximité des institutions participe aussi des mises à distances. Façon de résoudre la question du couple proximité physique / proximité vécue, façon aussi de reposer le logement comme outil politique de la proximité.

Le processus de métropolisation est aussi celui-ci. La métrique zéro de la grande ville induite par la multiplicité de proximité, le gradient d'urbanité le plus élevé n'est pas sans développement voire exacerbation des inégalités. Il va de pair avec un rapport de domination spatial, souvent évacué.

Le renversement proposé par le déplacement du centre en banlieue rappelle l'ouvrage de bell hooks *Des marges au centre* (2017), et semble à sa mesure reprendre la question de Gayatri Chakravorty Spivak *Les subalternes peuvent-elles parler ?* (2006). En termes géographiques : la banlieue, cette

subalterne, peut-elle parler ? Que l'on ne se méprenne pas, il ne s'agit pas tant de parler que d'être entendue, c'est-à-dire écoutée et comprise. Dans la revendication des habitantes et des habitants de Gennevilliers d'être le centre du monde, il y a la nécessité d'affirmer la dignité d'avoir quelque chose à apporter au débat collectif, par exemple à celui de l'aménagement d'une métropole, sans se cantonner dans un rapport bicatégorisé, hiérarchisé entre ce qui serait relèverait du centre et ce qui relèverait de la périphérie. C'est un souhait de faire proximité, différemment.

Le centre du monde : un rhizome ?

Le déplacement du point de vue situé des marges au centre nécessite d'autres mots pour penser. Reprenons et continuons. Donc, à Gennevilliers il y a cette conscience d'être le centre portée par les habitantes et les habitants. Je l'ai dit, au-delà de la provocation, c'est une invitation à changer la focale par où l'on pense le monde et ses rapports. Dans le traditionnel duo centre-périphérie, c'est une opposition, binaire, uniformisatrice, voire normative. Penser depuis les marges nécessite d'en concevoir les diversités, si bien que ce n'est pas un centre-du-monde mais la multitude des centres-des-mondes. C'est alors penser la banlieue, cette périphérie comme le « lieu commun » si l'on convoque le système de pensée d'Edouard Glissant qui semble se prêter tout à fait à comprendre cette façon diverse d'appréhender la proximité.

Déplacer le centre en banlieue c'est aussi déplacer le rapport à la discontinuité, le fameux « passage du périph » ; c'est-à-dire affirmer qu'il n'est pas besoin d'être intra muros pour créer et s'émanciper et être surpris. Imaginons que l'on change les optiques. Pêle-mêle mettons en proximités réflexives les termes de Créolisation, de Relation, de Lieu commun, de Rhizome. Venus d'un autre bout du monde, ces concepts sont

éclairants. La créolisation induit la mise en contact, en proximité d'éléments distincts, avec pour résultat l'inattendu, l'imprévisible.

« La créolisation exige que les éléments hétérogènes mis en relation « s'intervalorisent », c'est-à-dire qu'il n'y ait pas de dégradation ou de diminution de l'être, soit de l'intérieur, soit de l'extérieur, dans ce contact et dans ce mélange. Et pourquoi la créolisation et pas le métissage ? Parce que la créolisation est imprévisible alors que l'on pourrait calculer les effets d'un métissage. On peut calculer les effets d'un métissage de plantes par boutures ou d'animaux par croisements, on peut calculer que des pois rouges et des pois blancs mélangés par greffe vous donneront à telle génération ceci, à telle génération cela. Mais la créolisation, c'est le métissage avec une valeur ajoutée qui est l'imprévisibilité. » (1997)

Gennevilliers : un monde en Relation.

On rétorquera que toute ville et donc en particulier les métropoles est un lieu de créolisation justement garanti par cette métrique zéro fondement de la plus forte urbanité. Et en l'occurrence il est probable que l'on aurait tort : la métropole parce qu'elle est lieu d'accumulation du capital est mécaniquement lieu de fabrication des inégalités. Alors, de quel(s) monde(s) Gennevilliers est-elle le centre ? On aura compris qu'à la relégation des périphéries je préfère penser la banlieue comme un rhizome de centralités, diverses, créatives, innovantes. Cela induit nécessairement des liens, des circulations entre chacune d'elles. Changeons d'échelle, les marges sont différentes, les centres eux sont ceux anciens d'une vieille Triade des Nords. Et Gennevilliers est commune du Nord et lieu d'accueil des Suds. Voilà qui change le lieu de penser.

Ce n'est donc pas que Gennevilliers fasse preuve de chauvinisme et s'imagine un nombril, non ; c'est que ses rues portent en elles le monde, son état, ses difficultés, ses conflits, ses violences, l'expérience vécue des rapports de domination, des discriminations et tout autant la solidarité, en pleine conscience ; le tout ensemble. Elle n'est exempte de rien et est pleinement inscrite dans le monde. Ce n'est pas un centre qui génère le monde, c'est un centre qui est à l'image du monde et porte sa part du monde. Pour cette ville de banlieue et pour la banlieue plus généralement c'est là que s'inscrit le « centre-du-monde » et ceci de deux façons.

La première tient à l'histoire de la banlieue, faite de migrations, d'accueils, de rescapés. A Gennevilliers comme ailleurs il y a eu les travailleurs que les patrons d'entreprises, comme Chausson, ont fait venir du Maroc pour être salariés dans les usines au lendemain de la Seconde Guerre mondiale. Il y a eu les Algériens et les Algériennes qui après s'être battus pour l'Indépendance sont restés, ayant construit des héritages amicaux, culturels et politiques bi-nationaux. Il y eut des personnes venues du Chili, d'Uruguay, d'Argentine, du Sénégal... Toutes rejoignant celles d'Espagne, du Portugal, de Pologne ou de Grèce, les Portugais-es, les Polonais-es, les Grec-ques... Et toutes rejointes par d'autres du Mali, du Burkina Faso, de Tchétchénie, d'Afghanistan, d'Ukraine ou de Palestine... et tant d'autres... La banlieue, à Gennevilliers, comme ailleurs est un lieu de refuge du monde en péril économique ou politique, du monde dissident, maltraité... c'est un lieu de recommencement et de rétablissement de la dignité. Ce qu'on appellerait la solidarité internationale, une Relation du faire en commun plutôt que de l'universel.

A ce propos, interrogé par Laure Adler en 2004, Edouard Glissant explique pourquoi à la notion d'Universel, il préfère celle

de Relation (« L'invitation au voyage », 22 novembre 2004)

« A l'universel je préfère la Relation. La Relation c'est la quantité finie de toutes les particularités du monde sans en oublier une seule. La Relation c'est notre forme d'universel, notre manière, d'où que nous venions, d'aller vers l'autre et d'essayer de se changer en échangeant avec l'autre sans se perdre ni se dénaturer. » (2004)

La deuxième est plus locale, elle est celle de faire commune, cet échelon si malmené de la proximité démocratique. Faire « lieu commun » ou faire commune c'est la pensée qu'une communauté de personnes habitant le même endroit produit, par la dispute dialectique, un projet politique commun et se dote de moyens innovants d'imaginer, de produire l'espace pour le bien commun et donc pour le monde. La complexité est celle de faire « lieu commun », c'est-à-dire de produire l'espace expérientiel de la commune.

Le centre-du-monde est une pensée-processus multiscalair et expérientielle : c'est-à-dire qu'elle ne peut être affirmée que par la récurrence de son expérience de « l'habiter le monde ».

Références bibliographiques :

Glissant É., 2004 In Adler L. *L'invitation au voyage*, émission télévisée du 22 novembre. <https://www.youtube.com/watch?v=htlto1xtYBW>

Glissant É., 1997, *Traité du Tout-Monde*. Paris : Gallimard, coll. « Poétique ».

hooks b., 2017, *De la marge au centre. Théorie féministe*. Paris, Cambourakis. Sorcières.

Laponce J., 2001, « Le centre du monde: Icône ou carrefour? », *International Review of Sociology: Revue Internationale de Sociologie*, 11:3, 299-307, DOI: 10.1080/03906700120104926

Spivak G. C., 2006, *Les subalternes peuvent-elles parler ?* Paris. Ed. Amsterdam.

Pour citer cet article :

LUXEMBOURG Corinne, « « Gennevilliers est le centre du monde et Paris sa plus proche banlieue » ou le centre du monde comme pensée-outil pour décentrer l'habiter le monde », 0 | 2023 - *Ma Proximité*, GéoProximitéS, URL : <https://quamoter.hypotheses.org/2664>



D'Abidjan à Rabat en provenance de Paris. Sentiment de proximité dans les mobilités métropolitaines et concept de géoproximité.

En arrivant à Abidjan, capitale économique de la Côte d'Ivoire, en janvier 2021, je suis immédiatement fasciné par la découverte du nouvel espace urbain qui s'organise sous mes yeux, et ce dès la sortie de l'aéroport. Cette impression ne me quittera pas durant les quelques mois passés sur place. Venu pour travailler sur le secteur des transports dans la métropole du Grand Abidjan, c'est notamment la question des mobilités qui retient mon attention. Etant certes familier de certains modes du paysage des transports urbains abidjanais, comme les bus de la compagnie publique SOTRA, ou les véhicules individuels, je découvre en parallèle entièrement le fonctionnement des *woro-woro* (taxis collectifs), *gbakas* (minibus de transport), des pirogues sur la lagune, tricycles, et autres véhicules à traction animale qui sillonnent la première ville ivoirienne, et qui entrent dans la définition de ce que Xavier Godard (2002) appelle le « transport artisanal ».

Avec le recul, je suis mieux en mesure d'analyser ce qui m'a passionné en arrivant dans cette ville : c'est la découverte d'un environnement urbain au fonctionnement qui m'apparaissait structurellement différent de ce que je connaissais jusque-là. Ayant voyagé en Europe, j'étais habitué à la relative homogénéité des pratiques et usages dans les systèmes de transports européens, notamment métropolitains. Code de la route, infrastructures et offre

de transports en commun partagent sur le Vieux Continent des logiques d'organisation, des codes culturels et des pratiques extrêmement similaires. Mon expérience dans la ville d'Abidjan changeait cela.

Le concept « d'espace européen » est souvent abordé, pensé en termes de citoyenneté, de facilitation des échanges économiques, ou encore de proximités culturelles. Il me semble pourtant qu'il est également pertinent de l'aborder comme une relative homogénéité de la façon dont son construits les espaces nationaux (ici les systèmes de transports) ; c'est-à-dire comme une proximité dans la façon dont sont organisés les espaces. Je propose de l'appeler ici la « géoproximité » en tant que concept fondé sur un sentiment de familiarité dans l'espace. Il se distingue de la géo-proximité, terme associé à une technique de gestion des flux internet permettant de diriger le trafic vers certains serveurs spécifiques en fonction de la localisation de l'utilisateur¹. Dans certains travaux scientifiques, elle réfère aussi à l'utilisation de la proximité géographique comme stratégie commerciale par certaines enseignes de la grande distribution (Gonzalez, Séré de Lanauze et Siadou-Martin, 2017). Nicolas Lebrun (2022) définit la proximité comme :

« une configuration spatiale dans laquelle la distance est suffisamment réduite pour que des effets, des

¹ Voir « Geoproximity vs geolocation », par Elisabeth Lizzie, 2022.
<https://www.abstractapi.com/guides/geoproximity-vs-geolocation>

usages et des pratiques spécifiques se développent, qui n'existent plus dans des situations où la distance vient à croître ».

Le concept de géoproximité que je propose aujourd'hui s'appuie sur cette définition mais s'affranchit de la notion de distance. Dès lors, nous pouvons définir la géoproximité comme un sentiment de familiarité ressenti par un individu dans un espace organisé selon des usages et pratiques qu'il est en mesure de reconnaître, voire de maîtriser.

Attardons-nous sur ce sentiment, que l'on peut ressentir en évoluant dans un espace structuré et organisé d'une façon qui nous est familière. Très vite, je crois pouvoir affirmer qu'il n'est pas limité à des espaces caractérisés par une unité politique institutionnalisée tel que l'espace européen. C'est la réflexion que m'a inspiré mon arrivée récente à Rabat, capitale politique du Maroc et fastueuse ville royale. Dès mes premiers pas dans cette ville, j'ai immédiatement été marqué par l'aisance et la familiarité ressentie en me déplaçant dans ce nouvel environnement. L'usage de modes connus comme le tramway, l'efficacité de la signalétique et la qualité de l'espace dédié à la marche à pied, entre autres, m'ont permis de me déplacer à Rabat selon des pratiques très similaires à celles cultivées dans mon environnement francilien habituel. De toute évidence, des différences entre les contextes du transport parisien et rabati existent. Toutefois, il me semble que qui est familier des codes et pratiques de l'un peut s'adapter aisément aux codes et pratiques de l'autre.

Je voudrais maintenant faire le lien entre ce constat tiré d'expériences personnelles, et un contexte théorique plus vaste ; et ainsi questionner les liens entre mondialisation des échanges et construction d'un sentiment de proximité dans l'espace.

Selon Sylviane Tabarly et Jean-Benoît Bouron (2005-2023),

« La mondialisation (globalization en anglais) est un processus historique, pluriséculaire, de mise en relation des sociétés du monde entier, ou plutôt du Monde, avec une majuscule, devenu un lieu commun à toute l'humanité ».

C'est cette dernière partie de la phrase que je retiens ici, et l'idée de Monde devenant un lieu commun à toute l'humanité. Il est courant de considérer la mondialisation comme un processus de forte augmentation des échanges marchands à échelle mondiale ; et, pour aller plus loin, de la considérer comme un processus d'homogénéisation des modes, standards et pratiques d'échanges dans le monde. Mais l'idée du Monde comme « un lieu commun à toute l'humanité » me paraît particulièrement intéressante en ce qu'elle ouvre très largement une certaine approche de la mondialisation s'émancipant du seul registre des échanges marchands. En ce sens, la mondialisation peut être conçue comme un processus d'homogénéisation généralisée : homogénéisation des modes d'échanges certes, mais aussi homogénéisation des imaginaires, homogénéisation des pratiques consommatrices, homogénéisation des mœurs... Et, bien sûr, homogénéisation de l'espace géographique.

Là est l'objet de la réflexion que je propose aujourd'hui : elle questionne la pertinence de penser la mondialisation comme un processus d'homogénéisation des espaces, et donc de construction d'une « géoproximité » telle que nous l'avons évoquée plus haut. Je propose de garder, dans cette réflexion, le prisme du secteur des mobilités urbaines.

Le processus de mondialisation va de pair avec un phénomène de concentration des populations et des fonctions dans certains espaces aménagés de manière à être de plus en plus connectés entre eux. Cette concentration s'incarne

largement dans les villes, prenant le nom de métropolisation. Mon expérience personnelle tient principalement d'études sur le transport dans trois métropoles du continent africain : Abidjan, Nouakchott et Casablanca. Dans les trois cas, j'ai pu constater une très structurante internationalisation des moyens de production de l'espace urbain. Financements internationaux, recours de plus en plus systématisés aux appels d'offre internationaux par les maîtrises d'ouvrage, exécution des études et chantiers par des bureaux d'études et firmes transnationales (encore très souvent issus des Nord(s)) l'illustrent bien. La mise en place depuis plusieurs décennies de ce mode de production de l'espace largement mondialisé (et dans lequel la coopération Suds-Suds prend une place grandissante) encourage l'instauration de normes juridiques et techniques homogénéisées. Dans le secteur des mobilités urbaines, par exemple, la tendance politique est à la formalisation progressive de l'offre, c'est-à-dire à la conversion des modes artisanaux vers des modes « formalisés », et à l'aménagement de systèmes de transports de masse, largement incarnés dans les Suds par les systèmes de BRT (bus rapid transit).

Ainsi, il semble que les lieux de la mondialisation, ici l'archipel métropolitain mondial (Dollfus, 1988), fabriquent dans le secteur des mobilités urbaines des espaces de plus en plus homogénéisés, internationalisés, non seulement dans leur connectivité les uns avec les autres, mais dans la similarité des aménagements mis en place. Ainsi, cette homogénéisation des systèmes de transport métropolitains dans le monde participe bien, conformément à la définition de *Géococonfluences*, à faire des métropoles « *des lieux communs à toute l'humanité* ». Autrement dit, à fabriquer entre eux ce que je proposais tantôt d'appeler une « géoproximité ».

Références bibliographiques :

Dollfus O., 1988. « L'espace des pays riches à la fin du siècle ». *L'Espace géographique*, vol. 17, no 4, p. 241-243.

Godard X. et al., 2002. *Les transports et la ville en Afrique au sud du Sahara : le temps de la débrouille et du désordre inventif*. Karthala Editions

Gonzalez C., Sere de Lanauze G., Siadou-Martin B., « Le canal de distribution est-il source de bien-être pour le consommateur ? Une application à l'expérience d'achat de fruits et légumes », *Décisions Marketing*, 2017/3 (N° 87), p. 57-80. DOI : 10.7193/DM.087.57.81.

Lebrun N., 2022, Article « Proximité » du glossaire de *Géococonfluences*, ENS Lyon. <https://geoconfluences.ens-lyon.fr/glossaire/proximite>

Tabarly S., Bouron J.-B. et al., 2005-2023, Article « Mondialisation » du glossaire de *Géococonfluences*, ENS Lyon, . <http://geoconfluences.ens-lyon.fr/glossaire/mondialisation>

Pour citer cet article :

OSTIAN Gaspard, « D'Abidjan à Rabat en provenance de Paris. Sentiment de proximité dans les mobilités métropolitaines et concept de géoproximité. », o | 2023 - *Ma Proximité*, GéoproximitéS, URL : <https://quamoter.hypotheses.org/2694>

Semaine 11



Distance et distanciation

En septembre 2020, j'ai été sollicité par *Libération*, qui, pour son numéro dédié au Festival de Géographie de Saint-Dié des Vosges, me proposait d'écrire sur la distanciation, posant la question : « *est-ce un thème géographique ?* ». En pleine pandémie de Covid, le mot s'était en effet imposé dans le vocabulaire courant, mais son sens n'était pas clair. Ce qui crevait en revanche les yeux des géographes, c'est que le confinement et la distanciation étaient des enjeux pour la discipline, et la situation, une occasion de montrer que celle-ci avait une pertinence et une actualité – comme si cela restait à démontrer.

J'ai répondu à l'invitation de *Libération* d'une part parce que le confinement me rendait quelque peu désœuvré, d'autre part parce que j'aime bien écrire pour ce journal, qui a toujours bien reçu mes textes, me laissant très libre dans mon expression. La thématique de la distanciation m'interpellait, parce qu'elle était évidemment géographique, parce que je suis un peu obsédé par le sens des mots et que celui-ci fait problème, mais surtout parce qu'il renvoie pour moi immanquablement à la distanciation brechtienne, dont j'avais appris l'existence en lisant à treize ans les bandes dessinées de Claire Bretécher. Souvenir je ne sais pourquoi très présent dans ma tête. Bretécher venait de mourir ; j'avais envie d'écrire son nom. L'article me donnait l'occasion

d'explicitier à un public non-académique le caractère indissociablement matériel et symbolique et la nature socialement construite de l'espace dans lequel nous vivons, de présenter la géographie comme l'indispensable discipline qui l'analyse, et de rendre mon modeste hommage à Bretécher.

Quand la nouvelle revue *GéoProximitéS* m'a contacté deux ans plus tard pour me proposer de contribuer à leur premier numéro par un article court sur la question de la proximité, j'ai voulu répondre favorablement. Mais le temps a passé, et j'avais l'esprit peu disponible. La *dead line* se rapprochant sans que l'inspiration ne se manifeste davantage, je me suis souvenu de mon article pour *Libération*. Et si je le proposais à *GéoProximitéS* ? Idée farfelue qui mérite des explications sur trois points, que la rédaction de *GéoProximitéS* a souhaité que j'évoque avant de reprendre mon article sur la distanciation. Je me propose de m'essayer à le faire ci-après dans l'optique de la proximité.

Premièrement, l'article porte sur la distanciation : quel rapport avec la proximité ? La distanciation vise à éviter la proximité, ou plus exactement la promiscuité : car si le premier terme a des connotations positives, le second évoque une cohabitation subie et malsaine. Précisément, la pandémie a transformé la proximité en promiscuité, et érigé la

distanciation en devoir civique. Elle nous a éloigné les uns des autres dans l'espace public en même temps qu'elle a rapproché au sein du même espace domestique les personnes qui y étaient ensemble enfermées. La distanciation n'est de toute façon pas le contraire de la proximité : c'est plutôt celui du rapprochement (ce n'est qu'en mathématiques qu'on parle d'approximation), puisqu'il s'agit non du résultat (la distance) mais du processus (sa régulation).

Deuxièmement, un court article dans le numéro inaugural d'une revue scientifique ne vise pas le même public et n'adopte pas le même style qu'un article – long pour le coup – dans un quotidien national. Assurément, car l'auteur.e doit rester proche de son lectorat. Lui parler à l'oreille, le regarder dans les yeux, l'interpeller, le tutoyer ? C'est le cas d'un article dans *Libération*, tel que je le comprends en tout cas. L'article scientifique adopte en revanche un ton plus distant : l'auteur.e s'efface et ne s'adresse pas directement à la personne qui le lit. La proximité entre le premier et la seconde relève alors d'un code partagé, nourrissant une illusion d'anonymat qui ne laisse pas beaucoup de place à l'émotion... ni l'humour.

Troisièmement, ce qui a été écrit pendant la pandémie a-t-il encore une valeur après celle-ci ? La proximité dans le temps est en effet un enjeu pour les sciences sociales. Non que la société change si vite que les concepts pour l'expliquer ont une courte durée de vie, mais plutôt que le rythme de remplacement des référents théoriques les rend caduques tous les 10 ou 15 ans, dans le cadre d'une recherche effrénée de l'innovation marquée régulièrement par des « tournants » : à part dans une perspective d'histoire des sciences et à quelques textes fondateurs près, il est rare qu'un article qui a plus de vingt ans soit cité, voire lu.



Gardons nos distances ! (*Libération*, 2 octobre 2020, p. 20-21)
Jean-François Staszak, Université de Genève

J'ai découvert le mot distanciation en lisant *Le Nouvel Observateur*. Mes parents, tous deux professeurs, y étaient évidemment abonnés. J'avais une dizaine d'années : je ne lisais que la planche de Claire Bretécher. Dans celle de cette semaine d'octobre 1974, deux spectateurs assistaient à une pièce de théâtre, sans doute une comédie de boulevard, et riaient à s'en déchirer les côtes. A la tombée du rideau, ils se levaient et commentaient impassiblement : « *C'est très mauvais ! Aucune distanciation, aucun brechtisme* ». Rétrospectivement, je me demande ce que je pouvais comprendre à la critique par Bretécher de l'intelligentsia parisienne.

Le mot distanciation apparaît en français au début des années 1960 pour évoquer comment, au théâtre et à la suite de Brecht, on explicite les codes de la représentation pour désamorcer les ressorts de l'illusion et alimenter l'esprit critique des spectateurs. Ensuite, le sens du mot s'élargit pour désigner le recul qu'on prend vis-à-vis d'une situation. On se distancie quand on échappe à l'immédiateté et l'évidence de son rapport au monde. La distance en question ne se mesure pas : c'est une métaphore.

Le mot reste assez technique ; déjà un brin ridicule en 1974, il est vite daté. A partir de la fin des années 1990, son emploi est de plus en plus rare. Il réapparaît en fanfare en mars 2020 dans le cadre de la pandémie de Covid-19 pour désigner cette fois l'imposition d'une distance minimale entre les individus pour éviter la contagion : un à deux mètres selon les pays. Pour une fois, le sens propre d'un mot succède à son sens figuré.

On parle au début de « *distanciation spatiale* », pléonasme apparent, puis

l'expression « *distanciation sociale* » s'impose. C'est une mauvaise traduction de l'anglais « *social distancing* », expression datant de la lutte contre la grippe espagnole en 1918. En français, la distanciation sociale consisterait pour un groupe ou un individu à prendre symboliquement ses distances vis-à-vis d'un autre, à l'instar de la bourgeoisie qui veut se distinguer du prolétariat. La distanciation sociale passe par la distinction sociale à la Bourdieu. Elle peut certes se faire par la mise en place d'une distance physique (dans le cas de la ségrégation urbaine par exemple), mais aussi bien s'opérer par d'autres moyens (le langage, le vêtement, etc.). Une grande proximité sociale peut en fait s'accommoder d'une importante distance physique (par exemple dans le cas des diasporas), et inversement (deux voisins peuvent s'ignorer complètement).

Bien évidemment, dans le cadre de la pandémie, la distanciation vise à éloigner matériellement et non socialement les individus. Mais les sciences sociales nous apprennent que le matériel et le symbolique sont indissociables, et les géographes que toute distance est toujours à la fois matérielle et sociale. Les places respectives qu'occupent les individus dans l'espace ont un sens et une fonction.

C'est même l'objet d'une science : la proxémie (E.T. Hall, *La Dimension cachée*, 1966). Elle nous dit que c'est justement entre un et deux mètres, selon les cultures, que se situe la frontière entre la distance personnelle et la distance sociale. La première dessine autour de nous une bulle dans laquelle ne peuvent entrer sans susciter de malaise que les plus proches : membres de la famille et amis intimes, avec qui on peut avoir un contact corporel. La seconde s'impose aux personnes avec qui on a des rapports... plus distants : connaissances et collègues de travail par exemple, qu'il n'est pas question de laisser nous

toucher. Sauf quand les circonstances l'imposent. Debout dans le métro, serrés les uns contre les autres, nous regardons alors en l'air en attendant que ça passe, en priant pour que personne n'en profite. La distanciation imposée par la pandémie nous oblige ainsi à nous éloigner de nos proches, nous privant de leur contact rassurant, au risque de susciter chez les plus fragile un certain désarroi affectif.

Les corps ne se positionnent pas les uns par rapport aux autres partout de la même façon. Il y a des pays et des régions où l'on se tient plus proche, ou l'on se tripote plus volontiers, ou l'on s'embrasse plus franchement. Aux Etats-Unis par exemple, on respecte des distances interpersonnelles plus grandes qu'en France, et la bise est remplacée par une accolade évitant le contact direct d'une peau sur l'autre. Mais dans les deux pays, quand on monte dans un ascenseur – même hors période de Covid ! –, on prend bien garde de se placer au quatre coins de la boîte, pour s'éloigner des personnes avec lesquelles on est forcé de cohabiter quelques instants. Si l'on est accompagné d'enfants, on les met sans vergogne au milieu, avec les paquets. La distance matérielle s'impose parce que la distance symbolique est importante : il s'agit de parfaits inconnus. La distance à laquelle on se place « naturellement » vis-à-vis de quelqu'un traduit les rapports affectifs et sociaux qu'on a avec cette personne. A un cocktail, vous voulez savoir qui est la personne la plus en vue ? C'est sans doute la plus entourée, mais aussi celle vis-à-vis de laquelle on se tient le plus à distance : c'est une marque de respect.

Vous montez dans une rame de métro. Elle est vide à l'exception d'une personne, assise là, seule. Vous allez vous assoir à l'autre bout de la rame. Pas vraiment par hostilité et méfiance, plutôt par habitude ou même par convenance, mais sans y réfléchir. Peut-être vous ne choisissez pas un siège tout-à-fait à l'opposé, au plus loin, pour ne pas vous montrer

justement trop hostile ou méfiant. Par politesse en somme. La distance doit être bien ajustée. Vous vous seriez assis en face ou côté, notre voyageur se serait probablement levé pour s'asseoir plus loin ou aurait même quitté le wagon, se demandant bien ce que vous lui vouliez. Selon le moment de la journée, selon que vous et votre interlocuteur êtes un homme ou une femme, un adulte ou un enfant, une personne racisée ou non, vos intentions et votre proximité peuvent être évalués très différemment. Et le droit de s'asseoir où l'on veut dépend de qui l'on est. Ce droit peut se conquérir. Rosa Parks en a fait la démonstration, refusant en 1955 d'aller s'asseoir à l'arrière de l'autobus, réservé en Alabama aux Noirs.

L'imposition de la « distanciation » dans le cadre des « gestes barrières » standardise une nouvelle norme. Tant qu'elle n'est pas encore intériorisée, son application nous demande une vigilance et un effort pour nous écarter de nos semblables plus qu'à l'habitude. On perd en spontanéité. Une pression s'exerce sur le corps social, qui instaure un certain malaise dans l'espace public. Dans le monde d'avant, le positionnement des uns vis-à-vis des autres était finement négocié, et réglé par leur statut social respectif et les circonstances, en fonction des usages et du bon sens. Cela se faisait sans qu'on y pense, naturellement et de façon anodine. Eh bien, non. L'explicitation de la norme et la prise de conscience de ce qu'on perd socialement et affectivement à se tenir (trop) à distance nous fait comprendre que cela n'avait rien de naturel ni d'anodin. On se rend compte que c'est important, et que la distance interpersonnelle relève d'une pratique sociale, dont on commence à saisir les subtilités, les règles et les fonctions. On regarde désormais tout cela avec recul et esprit critique. Bref, avec distanciation. C'est peut-être cela, être géographe : regarder la distance avec distanciation.

On nous avait promis au début du siècle la disparition de la géographie, emportée par la mondialisation et les nouvelles technologies. On annonçait un monde uniforme où la distance ne compte plus. Pour le meilleur ou pour le pire. Au printemps 2020, les frontières se sont fermées, on s'est retrouvé confiné chez soi, et on s'est imposé les gestes barrières. Le mot distanciation a connu une nouvelle fortune, nous rappelant que l'espace compte encore. Et que la liberté de se tenir où l'on veut, de se déplacer comme on le veut est à la fois précieuse et fragile, et que c'est un privilège qui s'exerce à toutes les échelles.

Pour citer cet article :

STASZAK Jean-François, « Distance et distanciation », 0 | 2023 - *Ma Proximité*, GéoProximitéS, URL : <https://quamoter.hypotheses.org/2776>



Métropolisation et recomposition territoriale d'une petite ville à la périphérie de Tunis : le cas de Soliman

La métropole de Tunis est la plus grande ville de la Tunisie avec ses 2.9 millions d'habitants en 2021 (Institut National de la Statistique, 2022). Elle est entourée de deux couronnes de petites et moyennes villes. Ces centres urbains forment des points d'appui, pour la capitale tunisienne, boostant son rôle primordial de relais entre le pays et le monde.

En effet, ces petites et moyennes villes, entourant Tunis, ont attiré la population de l'intérieur du pays et du territoire du District de Tunis. La proximité de ces centres urbains de la ville de Tunis (entre 30 et 70 km) et la bonne articulation de tout le système métropolitain, grâce aux infrastructures de transport (autoroutes, routes rapides, routes nationales et lignes de chemin de fer) reliant Tunis à son arrière-pays, a formé une vaste « zone de solidarité métropolitaine » (Dlala, 2007).

Soliman est une petite ville qui comptait 37 749 hab. en 2014 (INS, 2014). Sa taille démographique a été estimée à 44 672 hab. au 1^{er} janvier 2022 (INS, 2022). Elle fait partie des centres urbains de la première couronne de Tunis. Ce qui la distingue des autres villes périurbaines de Tunis comme Kalaet El Andalous (Zerai, 2016), c'est son excellente connexion au centre de la métropole nationale grâce à des axes de circulation directs (30 km). Cela assure une rapidité de déplacement pour la population et les acteurs économiques tels que les

industriels et les investisseurs dans les services.

Elle se positionne dans la zone d'influence directe de la capitale. Cette dernière joue le rôle de pôle et dirige le réseau urbain du Nord- Est (le seul réseau urbain complet de la Tunisie) qui se compose de cinq niveaux de centres urbains sont (DGAT, 2008) : une métropole, trois centres régionaux, 18 villes subrégionaux, 17 centres locaux et 15 centres de base. Soliman est dans la catégorie des centres subrégionaux.

Plusieurs manifestations indiquent le renforcement de la relation de Soliman en tant que ville de l'aire de solidarité métropolitaine avec l'agglomération de Tunis. On cite notamment, la proximité géographique qui peut expliquer l'intensification des navettes quotidiennes entre les deux espaces urbains, la croissance rapide de la population de Soliman, le développement de l'activité industrielle et l'étalement urbain fulgurant de son tissu urbanisé.

1. L'intensification des déplacements quotidiens

Après l'aménagement et l'élargissement de la Route régionale n° 26 (RR 26) qui relie Soliman à la banlieue littorale Sud de Tunis et celle qui relie la ville étudiée à Menzel Bouzelfa (RR 43), l'allongement de la ligne des trains de la banlieue sud

de Borj-Cedria à la Cité Soliman - Erriadh. La fréquence des navettes sur la RR 26 a ainsi augmenté et le nombre de véhicules a évolué de 9875 en 1997 à 13000 en 2010 pour culminer à 15000 en 2019, selon la Direction Générale des Ponts et Chaussée (Ministère de l'Équipement de l'Habitat). Pour la population locale de Soliman¹, Tunis est plus proche que la ville de Nabeul (chef-lieu du gouvernorat²). Cette proximité est due à la rapidité et la relative facilité d'accès au centre de la capitale Tunis, en empruntant un seul moyen de transport non public (bus, train de banlieue ou taxi collectif). En revanche, pour rejoindre Nabeul, il est nécessaire d'utiliser deux moyens de transport (bus et taxi pour arriver à la ville de Grombalia puis utiliser un taxi collectif pour rejoindre Nabeul).

¹ D'après des entretiens personnels, avec une vingtaine de voyageurs, à la station principale de bus et de taxi collectif à Soliman, juin 2023.

² Le territoire tunisien est administrativement divisé en 24 gouvernorats. Chaque gouvernorat est subdivisé en délégations (le nombre varie en fonction de la taille et de la population du gouvernorat). En 2023, on recense 264 délégations. Quant au nombre de communes, il s'élève à 350. La ville de Soliman fait partie des 16 délégations du gouvernorat de Nabeul et l'une des principales communes du gouvernorat. La ville de Nabeul est le chef-lieu administratif et de services du gouvernorat.

³ Calcul personnel de l'espace industrielle à partir des images satellitaires de Google Earth - 2014 - à noter que 13 ha de l'espace industriel de la route de Menzel Bouzelfa forment le complexe industriel laitier de Hamdi Meddeb (Marque " Délice Danone »). Le site de l'implantation du complexe à Soliman au cœur d'une zone agricole et à proximité de Tunis et Nabeul, a facilité énormément le développement des différentes activités (collecte de lait, production et commercialisation).

Le rapport de présentation du Plan d'Aménagement Communal de Slimane (2009) souligne que « la trame viaire de la commune de Soliman vient confirmer la situation de carrefour de la ville entre la capitale et l'arrière-pays du Cap Bon ».

Par ailleurs, Tunis exerce une forte influence sur son arrière-pays, y compris les villes périurbaines, grâce à ses diverses fonctions urbaines de haut niveau. La nature de la proximité de la ville étudiée par rapport à Tunis est double : géographique et fonctionnelle (Gallaud et al., 2012). Soliman est une petite ville dynamique et attractive.

2. Croissance rapide de la population de Soliman

L'effectif de la population de Soliman a enregistré une augmentation continue depuis l'indépendance (Tableau 1). Le rythme de cet accroissement est particulièrement rapide depuis le début des années soixante-dix. Le taux moyen de variation de la population a évolué de 2.6 % pour la période 1984-1994 à 3% environ pour les deux décennies suivantes.

Le nombre des ménages a également évolué, passant de 7168 en 2004 à 9607 en 2014 enregistrant un taux annuel d'accroissement de 3 % contre 2.3 % pour l'espace communal du gouvernorat de Nabeul.

Cet accroissement assez rapide a été accompagné par un boom du parc de logements. Entre 1994 et 2014 le nombre de logements a plus que doublé (2,6 fois) passant de 5708 à 12249 unités. Le taux annuel de variation des logements à Soliman est de 4.2 % pour la période 2004-2014 contre 3.4 % pour Beni Khaled et 2.7 % pour Menzel Bouzelfa, les deux villes voisines (I.N.S).

3. Mutation et consolidation de l'activité industrielle

La base économique de la ville s'est diversifiée suite au développement du secteur industriel. Dès le début des années soixante-dix, quelques unités industrielles modernes (textiles et agroalimentaires) ont vu le jour. La ville a été dotée de trois zones industrielles, situées le long des principaux axes routiers de la ville (route de Menzel Bouzelfa à l'Est, 45 ha, route de Tunis à l'Ouest, 20 ha, route de Korbous au Nord-Est, 10 ha³) et aménagées par l'Agence Foncière de l'Industrie et la Municipalité. Le nombre d'usines est passé de 10 en 1975 à 59 en 1996 pour atteindre 105 en 2002. Le nombre de postes d'emploi est passé de 100 en 1975 à 3165 en 1996, 5000 en 2010 et 12707 en 2020 (CGDR, 2020). Ainsi « L'industrie est considérée comme l'un des leviers du développement de la ville, et fait preuve d'un dynamisme remarquable » (Commune de Soliman, 2009, p.11).

L'espace industriel forme une composante essentielle de l'occupation du sol urbain. L'implantation des unités industrielles à Soliman est la conséquence de plusieurs facteurs, les plus marquants étant :

- la proximité de Soliman de Tunis (30 km du centre-ville et 10 km

Tableau 1 :
Evolution de la population et du taux d'accroissement annuel moyen de la population de Soliman entre 1956 et 2014 selon les périodes (%)
Source : Institut National de la Statistique (INS).

	1956	1966	1975	1984	1994	2004	2014	2021
Soliman	7462	8788	13367	16559	21413	29060	37749	44672

	1956-1966	1966-1975	1975-1984	1984-1994	1994-2004	2004-2014	2014-2021
Tx an.acc. %	1.6	1.8	2.4	2.6	3.1	2.7	2.5

Photographie 1 :
Station de bus et de taxis collectifs de Soliman. F. Zeraï.



de la banlieue littorale Sud) qui permet aux investisseurs de bénéficier des équipements et des services de haut niveau de Tunis notamment le port commercial de Radès, l'aéroport de Tunis-Carthage, la Banque centrale et autres importants équipements,

- les encouragements de l'Etat aux investissements privés, locaux, et étrangers, depuis le début des années soixante-dix, dans le cadre du Code des Investissements Industriels qui accorde plusieurs avantages fiscaux notamment au capital étranger ;

- la présence d'une main d'œuvre abondante et bon marché ;

- la tolérance des pouvoirs publics quant à l'implantation industrielle en pleine zone agricole.

4. Etalement rapide et non maîtrisé de l'espace urbanisé

L'espace urbain a considérablement évolué passant de 92 ha en 1989 à 382 ha en 2004 pour atteindre 865 ha en 2014 et dépasser 1000 ha en 2021 (Google Earth et autres ressources).

Le rythme de l'étalement urbain s'est intensifié dès la fin des années soixante-dix, dépassant le rythme d'accroissement de la population. Entre, 2004 et 2021, le taux annuel d'accroissement de l'espace urbanisé est de 5.8% contre 2.5 % pour la population⁴.

Cette ampleur de l'étalement urbain s'expliquerait par :

- la forte demande de terrains à bâtir et la multiplication des projets résidentiels et touristiques notamment à Soliman plage durant les deux dernières décennies ;

- la prédominance de l'habitat horizontal (rareté des immeubles et des résidences collectives) ;

- l'importance de l'habitat dispersé grand consommateur d'espace (habitat non réglementaire ou habitat rural) ;

- L'extension des banlieues du littoral Sud de Tunis. (les projets résidentiels ont dépassé les limites de Hammam Chott – Borj Cedria en direction de Soliman Plage suivant la route longeant le littoral par la réalisation de projets résidentiels programmés comme « Cité Erriadh » projet réalisé par l'Agence Foncière de l'Habitat.

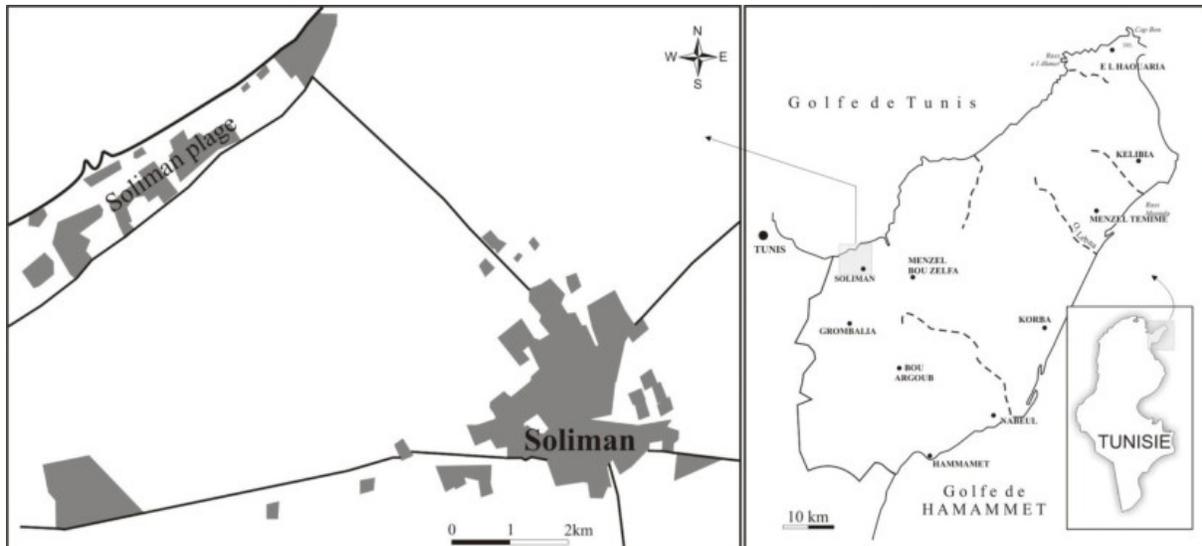
En somme, l'évolution future de Soliman est intimement liée à la proximité de l'agglomération de Tunis et qu'on prévoit que sa population atteigne 70 000 habitants en 2025. Soliman formera à cette date, une « banlieue lointaine » du Grand Tunis, car l'espace urbanisé de Soliman sera soudé à celui de la banlieue Sud littorale (Borj-Cedria), les navettes quotidiennes de la population entre la ville et Tunis seront plus intenses. On prévoit aussi, que la base économique de la ville notamment industrielle et touristique sera diversifiée et plus orientée vers la capitale. La place de la ville comme centre « métropolitain » de solidarité à Tunis sera consolidée.

⁴ La notion d'étalement urbain n'est pas synonyme d'extension urbaine. Ce dernier concept exprime une simple évolution (ou expansion) de l'espace urbain. "l'étalement exprime une faible maîtrise de l'espace qui se traduit par la prolifération de l'habitat spontané et l'incapacité des institutions à suivre le rythme de l'urbanisation" (Bennasr,2003,). Plusieurs indices ont été préconisés pour signaler l'étalement urbain et le définir dont le rythme de la croissance urbaine. Lorsque le taux annuel de la croissance de l'espace urbanisé est supérieur à celui de la croissance de la population, on peut parler d'étalement urbain.

Figure 1 :
L'espace métropolitain de Tunis. Faouzi Zerai.



Figure 2 :
Localisation de la ville de Soliman. Faouzi Zerai, 2014



Références bibliographiques :

Bennasr A., 2003. « L'étalement urbain de Sfax », *Revue Tunisienne de Géographie*, 2003, 36, pp.49-87.

Commissariat général de développement régional (CGDR), 2020. *Le gouvernorat de Nabeul en chiffres*, 163 p.

Commune de Soliman, 2009. *Rapport de présentation du Plan d'Aménagement Urbain de la Commune de Soliman*, 65 p.

DGAT, 2008. *Schéma Directeur d'Aménagement de la Région Economique du Nord-Est*, Rapport de 1ère phase, 178 p.

Dlala H., 2007. « Métropolisation et recomposition territoriale du Nord-Est tunisien », *Cybergeo*, DOI : 10.4000/cybergeo.13863.

Gallaud D., Martin M., Reboud S., Tanguy C., 2012. « Proximités organisationnelle et géographique dans les relations de coopération : une application aux secteurs agroalimentaires », *Géographie, économie, société*, 3 (Vol. 14), pp 261 à 285

Institut national de la statistique, 2014. *Recensement Général de la Population et de l'Habitat*, <http://www.ins.tn>

Institut national de la statistique, 2022. *Estimation de la population selon les délégations et les communes*, <http://www.ins.tn>

Zerai F., 2016. « Effets de la métropolisation sur les petites villes du District de Tunis : cas de Kalaet El Andalous », *Revue Tunisienne des Sciences Sociales*, 143, p 39-70 (en arabe)

Zerai F., 2020. « Etalement urbain et environnement à Soliman », *Revue Tunisienne des Sciences Sociales*, n° 145, p. 127-162.

Pour citer cet article :

ZERAI Faouzi, « Métropolisation et recomposition territoriale d'une petite ville à la périphérie de Tunis : le cas de Soliman. », 0 | 2023 - *Ma Proximité*, GéoProximitéS, URL : <https://quamoter.hypotheses.org/2769>

La ferme, expression de proximités renouvelées ? Pour une approche critique depuis la Corse

Morgane Millet
Docteure en Géographie
Université de Corse Pasquale Paoli
UMR CNRS 6240 LISA
UMR 045 SELMET

millet_m@univ-corse.fr

Perrine Devleeshouwer
Docteure en sciences sociales et politiques
Université de Corse Pasquale Paoli
UMR CNRS 6240 LISA

devleeshouwer_p@univ-corse.fr

Jean-Michel Sorba
Sociologue, Ingénieur d'Etudes
INRAE
UMR 045 SELMET

jean-michel.sorba@inrae.fr



Ce texte questionne les proximités sociales et spatiales liées aux développements d'une production fermière en Corse. L'agriculture et l'alimentation connaissent depuis les années 1990 une série de remises en cause majeures faisant suite à des décennies de spécialisation, d'industrialisation de l'agriculture et d'allongement des circuits de ventes. Les transformations en cours réorientent l'alimentation vers d'autres registres de valorisation qui mobilisent le patrimoine, la reconnaissance et la promotion de la multifonctionnalité de l'agriculture et de la vente directe (Loudiyi, 2018). Ce mouvement de « reterritorialisation » de l'agriculture repose, entre autres, sur le souhait de producteur-rices et de consommateur-rices de réduire voire d'annuler les distances qui les séparent.

Aujourd'hui la notion de ferme et ses déclinaisons rencontrent un certain succès. Si la ferme renvoie à un archétype de l'habitat rural dans de nombreux territoires de la France continentale, recouvrant sur un même espace les fonctions résidentielles et agricoles, le terme a été plus récemment réinvesti dans le contexte d'une(re)qualification des activités agricoles et des productions et accueil à la ferme, fermes pédagogiques, vente à la ferme, produits fermiers et marques collectives (« Bienvenue à la ferme » des chambres d'agriculture)... Nous envisageons ce succès comme

une expression significative de la quête partagée de proximités entre producteur-rices et consommateur-rices. En effet, avec la production fermière, l'activité agricole s'enrichit d'activités de transformation, de vente mais aussi de nouvelles sociabilités (Chiffolleau & Prevost, 2012 ; Deverre & Lamine, 2010). La ferme définit ainsi une configuration socio-spatiale qui associe son sens usuel (habitat, bâtis et terres) à de nouvelles interactions qui renouvellent les relations entre agriculture et sociétés.

Le concept de ferme devient alors un objet pertinent pour comprendre de quelles façons la territorialisation des activités agricoles se traduit conjointement par de nouvelles manières de produire, de nouveaux modèles et de nouvelles relations aux territoires, angle mort des travaux portant sur la reterritorialisation de l'agriculture (Loudiyi, 2018 ; Vandembroucke & Delfosse, 2019).

En Corse, la configuration spatiale de la ferme comme mode de production est apparue récemment (Méjean, 1932 ; Renucci, 1974). En revanche, les pratiques aujourd'hui associées à la notion de production fermière sont, elles, anciennes et font preuve d'une remarquable permanence. Loin devant les régions du continent, en 1988, 53% des exploitations agricoles recensées en Corse vendent en direct (27% au niveau

national - RGA 1988). Cette tendance s'est depuis renforcée : en 2020, l'usage de circuits courts concerne 79% des exploitations corses (RGA 2020).

Dans le sillage des territoires du continent français et en dépit d'une histoire agraire fortement liée à la mobilité des élevages, le vocable de ferme n'est utilisé que depuis une vingtaine d'années en Corse alors même que le mot n'existe pas en langue corse. Sa visibilité publique apparaît en 2000 lors de la création de la 1^{re} association constituée autour de la production fermière : *Casgiu Casanu* (« fromage de la maison »). Plus récemment, la marque *Altrimente* (autrement) matérialise la volonté de producteurs fermiers de mettre en visibilité une autre manière de produire. Pour les porteurs de la marque il s'agit de promouvoir et développer une agriculture alternative, proche de ses consommateurs. Cette réappropriation corse d'un argumentaire ancré sur l'agriculture fermière nous interroge. Elle pousse à examiner les continuités, les permanences et les ruptures, qui se cachent derrière la mobilisation de la ferme et par déclinaison de productions fermières. Loin d'être un donné historique, que recouvre ce terme de la ferme ? En quoi constitue-t-il un changement des relations territoriales entre les producteurs et leurs clientèles ? Que révèle-t-il plus généralement des relations alimentation – territoire ?

Le village : habitat constitutif de l'Agropastoralisme.

Au XVIII^e siècle, la population corse s'organise en hameaux et villages en moyenne montagne. Cette société agrosylvopastorale repose sur une économie de subsistance. L'agglomération de l'habitat en village permet d'optimiser l'usage de l'espace alentour, entre jardins vivriers, arboriculture, céréaliculture et parcours destinés au bétail (brebis et chèvres pour l'essentiel) (Lenclud & Pernet, 1978).

Depuis le village où séjournent les familles la plus grande partie de l'année, s'organise une double transhumance dans les zones de plaines durant l'hiver et en montagne l'été. Intensive en travail, l'activité de production implique la plupart des membres de la société au sein desquels les tâches sont réparties. Cette société repose sur des relations d'interdépendances fortes dominées par des échanges de réciprocity au sein de lignées familiales mais aussi par une interconnexion structurante entre humains et milieux (Gil, 1984). Le caractère segmentaire de la société est renforcé par le cloisonnement valléen d'une île-montagne.

A partir du XX^e siècle, la professionnalisation et la spécialisation des métiers tant dans le domaine agricole que dans la société dans son ensemble, la sédentarisation des hommes, des femmes et des activités, la désertification des villages de l'intérieur et le développement des habitations en plaines, en zones littorales et urbaines ont conduit au délitement d'une organisation constituée autour de la production agro-pastorale. Aujourd'hui, si le village demeure le creuset du sentiment d'appartenance, il n'est plus le lieu de résidence privilégié des corses. C'est dans cet espace vécu plus récent que se loge la notion de ferme. Celle-ci apparaît comme le support de la transformation de l'habitat rural et de la modernisation de l'agriculture en Corse.

La « mise en ferme » de l'agriculture corse

La « mise en ferme » peut être considérée comme le résultat d'un double processus. Premièrement, elle résulte de la sédentarisation du pastoralisme corse et des politiques publiques orientées vers le financement de structures permanentes des activités d'élevage notamment pour la transformation (Millet, 2017). Entamée au début du 20^e siècle, et accélérant dans les années 1970, elles promeuvent

le développement de produits et de filières dites commerciales (vins, agrumes) et insistent sur le rendement économique des activités productives et de transformation (culture et élevage).

Deuxièmement, la « mise en ferme » s'opère dans les années 1990-2000, par le développement de la production fermière qui devient une bannière de l'agriculture corse en opposition à ce modèle. A partir des années 2010, des producteurs-rices de plus en plus nombreux tentent des modèles hybrides visant tant la population locale que touristique (Furt & Tafani, 2017). Ces modèles se caractérisent alors par de la multifonctionnalité et par la mise en œuvre de services éco-systémiques et sociaux (Devleeshouwer, 2023).

La ferme s'instaure donc progressivement comme une composante de l'agriculture en Corse. Ce sont les enjeux liés à la production fermière qui nous intéressent ici.

Qualification des productions fermières : une évolution des modèles agroalimentaires insulaires ?

Etre producteur fermier, c'est à la fois cultiver et/ou élever, transformer et vendre soi-même. Le producteur fermier qualifie à la fois la production (tout est réalisé en un même lieu) et le lieu. En Corse, la production fermière est perçue comme l'une des gardiennes des pratiques productives traditionnelles de la région (fromage et charcuterie) (J. Sorba et al., 2016).

En restaurant les productions fermières comme gardiennes de pratiques productives traditionnelles, leurs instigateurs connectent les produits à des ressources territoriales spécifiques en opérant une lecture de pratiques anciennes : sélection et usage de races ou variétés locales, usage de ressources fourragères fondées sur le parcours et

l'estives, etc. Ils promeuvent un modèle agro-alimentaire a priori enraciné et historicisé ; modèle fondé sur des produits dont la réputation circule désormais par-delà les villages et les vallées.

Dès son développement dans les années 1990 cependant, la production fermière en Corse constitue une configuration renouvelée de la production par rapport au modèle agropastoral du début de siècle : des activités anciennement domestiques comme l'affinage, la salaison sont désormais intégrées dans l'activité agricole, fermière. De plus, ce n'est plus une communauté mais un noyau d'une à deux personnes qui endosse l'ensemble de ces tâches¹ à l'échelle d'une exploitation agricole, ce qui pose des questions d'arbitrage dans la manière de composer son activité et l'organisation du travail entre élevage / culture, transformation et vente.

On remarque également plus récemment une inflexion récente qui s'inscrit dans un contexte de relocalisation de l'alimentation et de diversification des pratiques alimentaires locales. De nouvelles productions telles que l'élevage fermier de volaille de chair ou l'héliculture, de nouvelles fabrications dites « génériques » telles que le crottin de chèvre se développent. Les pratiques agricoles tendent elles aussi à se diversifier : races locales ou exogènes, bâtis (élevage, transformation, affinage) et ressources fourragères sont articulés de manières multiples.

Le développement des productions fermières et leur libération du cadre des traditions de production et de consommation invitent donc à considérer la diversification des modèles agroalimentaires et, avec elles, la diversité des façons de composer avec les ressources du territoire.

¹ On recense en 2020 environ 1,4 ETP (Equivalent Temps Plein) par exploitation agricole sur l'île (1,5 pour les élevages ovins et caprins).

Reterritorialisation et sociabilités multiples Conclusion et perspectives

Les pratiques d'échanges alimentaires au sein des communautés familiales et villageoises apparaissent encore très ancrées. Elles démontreraient, dans un contexte de faible industrialisation de la transformation agroalimentaire, la résilience d'un modèle domestique des relations entre producteurs et consommateurs. On assiste toutefois à une diversification des circuits de ventes : à côté des circuits traditionnels fondés sur les affiliations villageoises, d'autres canaux ont été développés comme la vente sur les marchés, à la grande distribution et plus récemment des initiatives de type magasin de producteur ou drive. Cette double diversification - produits et circuits de vente - permet d'étendre les relations producteur-rices/consommateur-rices. Le/la producteur-rice n'est plus dorénavant uniquement en contact avec des consommateur-rices du même village ou de la même vallée. Celui-ci peut être de partout en Corse, ou du continent.

Ainsi, en Corse, les formes locales de reterritorialisation ont donc cet effet paradoxal de diversifier et d'étendre, voire de distendre, les relations entre producteur.rices et entre producteur.rices et consommateur.rices. Toutefois, cette diversification ne se substitue pas totalement à des modes de sociabilité et de solidarité basés sur l'espace local (Gisclard et al., 2021). Par ailleurs, là où l'on imaginait auparavant le producteur fermier comme un homme-filière (Sainte-Marie (de) & Casabianca, 1998) s'affranchissant des contraintes collectives, ce sont de nouvelles formes de coopération socioprofessionnelles qui semblent émerger, par-delà les secteurs d'activité, par-delà la profession et qui invitent à l'étude.

La ferme constitue tant une configuration de production qu'une notion en cours d'appropriation en Corse. Ce processus permet d'interroger des impensés sur l'agriculture et le rural : l'évolution des modèles agroalimentaires et, avec elle, la place de l'agriculture dans les territoires, les formes de cohabitations et de sociabilités associées.

Du village à la ferme, les proximités seraient remodelées. La notion de ferme suggère une expression de la quête des proximités selon une logique réticulaire, qui se défait partiellement des contraintes topographiques. A l'échelle d'une commune, d'une vallée, l'espace n'est plus intrinsèquement lié au monde du village, il est ouvert, inscrit dans un tout ; il devient un espace de plus grandes libertés. « *Les ruralités ont ainsi remplacé les sociétés rurales* » (Banos & Candau, 2014, p. 16). La quête de proximité pousse à recréer du lien social là où il ne va plus de soi. Cette quête des proximités s'inscrit aussi dans une liberté de choix. Producteur.rices et consommateur.rices, producteur.rices et villageois-es peuvent décider de se rencontrer, peuvent échanger selon de nouvelles configurations et sous de nouvelles dépendances. L'espace deviendrait le support d'une juxtaposition de réseaux sociaux, professionnels et citoyens qui cohabiteraient, mais parfois aussi s'ignorerait. De la cohabitation à la territorialisation, la notion de ferme vient finalement apporter de la complexité là où l'on imagine une quête de proximités comme un processus linéaire et univoque.

Enfin, la notion de ferme interroge la quête de proximités dans la mise en œuvre de modèles agroalimentaires territorialisés, liant producteurs, habitants et mangeurs non seulement par des sociabilités mais aussi par de la matière – les produits fermiers, les

ressources du territoire – et des savoirs associés – de production, de circulation et d’usage.

Développement durable et territoires, 12(1), (en ligne).

Références bibliographiques :

Banos V. & Candau J., 2014. *Sociabilités rurales à l'épreuve de la diversité sociale. Enquêtes en Dordogne*. Éditions Quæ ; <https://www.cairn.info/sociabilites-rurales-a-l-epreuve-de-la-diversite--9782759222247.htm>

Chiffolleau Y. & Prevost B., 2012. « Les circuits courts, des innovations sociales pour une alimentation durable dans les territoires ». *Noréis*, 224, 7-20. <https://doi.org/10.4000/noréis.4245>

Deverre C., & Lamine C., 2010. « Les systèmes agroalimentaires alternatifs. Une revue de travaux anglophones en sciences sociales ». *Économie rurale*, 317, 57-73. <https://doi.org/10.4000/economierurale.2676>

Devleeshouwer P., 2023. « Education à l'environnement en milieu rural : Quel rôle pour les agriculteurs.trices ? » In B. Garnier, J. Lange, & A. Barthes, *Education, territoires et environnements au temps de l'Anthropocène*. ISTE.

Furt J.-M., & Tafani C., 2017. « L'authenticité, une stratégie de développement touristique ? : Analyse à partir d'une recherche-développement sur l'agritourisme en Corse ». *Téoros : Revue de recherche en tourisme*, 36(1), 21. <https://doi.org/10.7202/1042480ar>

Gil J., 1984. *La Corse entre la liberté et la terreur : Étude sur la dynamique des systèmes politiques corses*. Édition de la différence.

Gisclard M., Devleeshouwer P. & Charrier F., 2021. « Organisations et action collective au sein des filières ovine et porcine en Corse : Quels effets sur la gestion de la santé animale ? »

Lenclud G., & Pernet F., 1978. « Ressources du milieu, gestion du troupeau et évolution sociale : Le cas de la Corse ». *Études rurales*, 71(1), 49-87. <https://doi.org/10.3406/rural.1978.2422>

Loudiyi S., 2018. « Agricultures et alimentations de proximité ». In J. Yves & L. Rieutort, *Les espaces ruraux en France*, Armand Colin, p. 259-277.

Méjean P., 1932. « Notes sur la maison corse ». *Revue de géographie alpine*, 20(4), 655-676. <https://doi.org/10.3406/rga.1932.5332>

Millet M., 2017. *Hommes, milieux, brebis et laits à la croisée des fromages ; l'ancrage territorial des ovins laitiers en Corse et en Pyrénées-Atlantiques depuis la fin du XXe siècle*. Université de Corse-Pascal Paoli.

Renucci J., 1974. *Corse traditionnelle et Corse nouvelle* (Audin).

Sainte-Marie (de) C. & Casabianca, F., 1998. « Entre logique individuelle et intégration : La "fruitière" comme modèle d'organisation pour des producteurs fermiers de charcuterie en Corse. », *Études et recherches sur les systèmes agraires et le développement*, 31, p. 297-315.

Sorba J., Millet M., & Casabianca F., 2016. *Enjeux et conflits de légitimité sur l'origine territoriale des fromages corses*. 7.

Sorba J.-M., 2021. « Enjeux et tensions autour de la reconnaissance des fromages corses ». *Anthropology of food*, S16. <https://doi.org/10.4000/aof.12115>

Vallerand F., Choisis J.-P., & Diaz A., 1991. *Les filières laitières ovine et caprine Corses. Enquêtes exhaustives sur les systèmes de production et de collecte*. [Grehgje e Rughjoni]. INRA.

Vandenbroucke P., & Delfosse C., 2019.
« Transitions alimentaires en rural : Pratiques et représentations habitantes. », *Bulletin de l'Association de géographes français*, 96(n°4), 585-600.
<https://doi.org/10.4000/bagf.5903>

Pour citer cet article :

MILLET Morgane, DEVLEESHOUWER Perrine & SORBA Jean-Michel, « La ferme, expression de proximités renouvelées ? Pour une approche critique depuis la Corse. », 0 | 2023 - *Ma Proximité*, GéoProximitéS, URL : <https://quamoter.hypotheses.org/2758>

Semaine 12



Le sens de la proximité d'un discount « ethnique » à Marseille

FM Discount est un magasin dont je suis devenu un client assez régulier peu après son ouverture à l'automne 2019. J'en avais entendu parler par bouche à oreille avant de commencer à le fréquenter car ce commerce, situé au 27 avenue Cantini dans le 6^{ème} arrondissement de Marseille, n'est pas à proprement parler proche de là où je réside, dans le quartier Vauban, dans les hauteurs de cet arrondissement (dans la direction opposée par rapport à la place Castellane). Un de mes motifs d'étonnement, quant au succès marchand de ce magasin, s'est d'emblée inscrit dans le fait qu'il jouxte un Carrefour Market et est environné par de nombreuses autres enseignes, dont un Monoprix. Mon hypothèse a alors été que ce FM Discount parvient à offrir quelque chose de plus (ou d'autre) que ces diverses succursales, en particulier un sens de la proximité qui ne tient pas seulement à la géographie.

Proximités multidimensionnelles

« Dépenser moins sans aller loin », telle est la devise de FM Discount, FM signifiant « Frères Mazouz ». Perez Mazouz, son propriétaire principal, qui anime et gère le magasin au quotidien, le raconte sans ambages : un jour où il était allé rendre visite à sa sœur dans le XIX^{ème} arrondissement de Paris, il remarque ce slogan sur un supermarché G20 et le reprend à son compte. En effet, selon Perez, la présence du Carrefour Market à l'abord de son magasin ne représente

pas une menace, puisque « le monde ramène le monde » comme il l'affirme, et que son commerce propose des prix qui défient toute concurrence. Ainsi, en devanture de la boutique, la lessive Ariel est à 10,99 euros, contre 21 euros chez son voisin. Le prix constitue un facteur d'attractivité, synonyme de « proximation » de clientèles variées, notamment populaires.

Cet élargissement du spectre des consommateurs, qui place le magasin dans une position avantageuse par rapport aux hypermarchés (Chabault, 2020), tient également à ses plus larges amplitudes horaires, en particulier en restant ouvert toute la journée du dimanche, jusqu'à 20h dans le cas de FM Discount, voire même plus tard s'il reste des clients. Si ceux-ci viennent en général des quelques centaines de mètres aux alentours, la présence d'une offre en demi-gros de divers produits (boissons, papiers, emballages, etc.), qui représente 40% de son chiffre d'affaire, amène FM Discount à offrir un service de livraison à destination de boulangeries, snacks, distributeurs ou encore de synagogues (moins de 5%), d'autant que le magasin comporte de surcroît un certain nombre de produits cachés. La stratégie commerciale de FM Discount consiste en un sens actif de la proximité : ne pas se contenter de recevoir passivement les consommateurs des environs, mais aller vers le client, se rendre proche.

Figure 1 :
FM Discount, un commerce de proximités, jouxtant Carrefour Market. Photographie Y. Morvan



Figure 2 :
Une offre diversifiée et bon marché, « sans aller loin ». Photographie Y. Morvan



Cette démarche s'appuie sur une personnalisation de la relation marchande. 60% de la clientèle est constituée d'habitues. Un jour alors que j'étais en déplacement hors de Marseille, Perez, à qui j'avais laissé mon numéro un certain temps auparavant, me surprend par son appel téléphonique : « *le Pinot noir bio d'Autriche est arrivé !* », me dit-il ; lui ayant fait part de mon intérêt pour le rapport qualité/prix de ce produit qu'il commercialise parfois, il en avait commandé à son fournisseur. Comme le dit Perez de l'offre de son magasin : « *tout le monde doit y trouver son bonheur* », se montrant très à l'écoute de sa clientèle fidèle pour réadapter régulièrement son assortiment.

L'attention de tous les instants de Perez à l'égard des consommateurs socio-ethniquement disparates venant s'approvisionner dans son commerce est renforcée par son étonnant polyglottisme. Outre le français, il est non seulement bilingue en arabe dialectal tunisien, qui est l'une de ses langues maternelles, mais aussi bon locuteur en arabe dialectal algérien et à un degré moindre marocain, à quoi s'ajoute sa connaissance de l'hébreu moderne. Cet éventail linguistique lui permet ainsi d'établir des relations de confiance tant avec divers francophones, qu'avec des maghrébins parfois plus à l'aise dans leur langue d'origine, ou encore avec des touristes israéliens de passage. Sa grande ouverture d'esprit se manifeste également par l'adaptation de l'offre du magasin en fonction des festivités religieuses à la fois juives et musulmanes (principalement durant le mois de Ramadan).

L'apprentissage du sens de la proximité

Son sens de la proximité, Perez le doit pour beaucoup à sa double trajectoire migratoire et professionnelle. Originaire de Ben Gardanne, dans le sud tunisien à la frontière avec la Lybie, il émigre à

Marseille en 1983, où trois de ses frères étaient déjà installés depuis 1980. Ils font partie de l'« archipel » des Juifs de Djerba (Valensi & Udovitch, 2022), un réseau de communautés, de Gabès jusque à Tripoli en passant par Médenine, Zarzis ou Tatahouine, dont l'île est la métropole : un foyer très actif aux niveaux religieux et commercial, pour ces mondes juifs à la « longue histoire », faite de cohabitation avec les mondes musulmans, en particulier via leurs complémentarités économiques. Leurs échanges marchands ont amené ces Juifs djerbiens à développer un sens aigu de la relation durable de clientèle : « *accueil chaleureux, conversation facile* », « *prix raisonnables* », « *respect des engagements* » et « *une certaine générosité, (...) souplesse dans les transactions* » (Valensi & Udovitch, 2022). Perez M. bénéficie ainsi de cet héritage culturel très spécifique¹, un bagage emporté avec lui en France qui, à l'instar de la plupart des commerçants juifs de Djerba à Marseille, continue à l'animer.

Le parcours professionnel de Perez lui a permis de prolonger et compléter ces compétences relationnelles. En effet, ses diverses activités, d'abord dans le secteur du textile, débutent dans le périmètre élargi du quartier de Belsunce, creuset migratoire et commercial, et où les Juifs de Djerba jouent un rôle de premier plan depuis le courant des années 1970 (Temime, 1995). C'est à cette occasion qu'il acquiert la maîtrise de l'arabe dialectal algérien, la majorité des clients venant d'Algérie². A la suite du déclin de cette place marchande, en particulier à partir de la fin des années 1990, Perez se lance dans la vente sur les marchés forains (à La Plaine, aux Arnavaux et, en dehors de Marseille, à Vitrolles) de 2000 à 2004. C'est là où, selon lui, il accroît sensiblement sa « fibre commerciale » et son sens du contact. A la suite de cette expérience formatrice, dont il semble un brin nostalgique, il passe au commerce de boissons en gros (basé au boulevard Nationale) ; une activité

¹ Il s'agit d'une population qui a tout fait pour défendre jalousement ses traditions religieuses et linguistiques, refusant les dynamiques de sécularisation ou de francisation qui ont prévalu chez un certain nombre d'autres communautés juives du Maghreb ou d'Orient.

² Sur cette période de boom marchand de Belsunce (principalement au cours des années 1980), du commerce à la valise etc., se reporter aux travaux d'Alain Tarrus et aussi de Michel Peraldi.

*Figure 3 :
Perez Mazouz, toujours souriant, derrière sa caisse. Photographie Y. Morvan*



*Figure 4 :
Perez et son équipe : Ahlem, Walid et Kassim. Photographie Y. Morvan*



qu'il poursuivra en ouvrant un premier magasin AM Discount (avec un associé originaire de Zarzis) en 2015 dans la rue du Rouet, l'ancêtre de FM Discount (2019), qui concilie à la fois son activité de grossiste et son goût pour la proximité relationnelle des marchés forains.

Un microcosme marseillais : entre différences, égalité et proximités

Lors de l'entretien fleuve du dimanche 4 juin 2023 (plus de 3 heures !) avec Perez et son équipe (Ahlem, Walid et Kassim), à un moment donné, Ahlem affirme : « *on devrait en faire une série* » à propos du magasin... Par-là, elle traduit la façon dont effectivement FM Discount est un espace de vie sociale assez unique, une sorte de microcosme marseillais. Avant d'être employée par Perez à partir de septembre 2022, Ahlem est avant tout une de ses amies. Elle habite à Toulon, sa famille est musulmane pratiquante, et de Sousses en Tunisie. Elle a rencontré Perez dans le quartier, elle y travaillait (responsable de franchise d'une supérette) et lui y habite (depuis 2016). Il devient ensuite son confident, puis il la prend sous son aile en l'engageant dans son commerce, où il l'appelle parfois « sa fille » afin qu'elle soit respectée par la gent masculine ; elle est invitée aux importants événements familiaux/religieux (Bar Mistvah du fils) de Perez. Leur amitié s'ancre ainsi dans des proximités multiples (professionnelle, géographique locale, et aussi tunisienne³) et dans un respect de leurs différences (juif et musulmane), fondant entre eux une grande confiance réciproque, qui rejaillit sur l'accueil dans le magasin. Walid (s'occupant notamment des livraisons) est lui d'origine algérienne, Perez, qui parle sa langue, l'a connu par une voisine/cliente. Enfin, Kassim (chargé du rayonnage) est passé par un long périple (Afrique de l'est, Egypte, Istanbul) avant d'arriver en France, il est des Comores, qui compte une importante communauté locale. Cette équipe, au cosmopolitisme par le bas à l'image d'un

certain Marseille, s'origine donc dans des formes de proximités en cascade.

Au profil pluriel de cette équipe, fruit et facteur de proximités, correspond celle de la diversité des clientèles et des produits, pour ainsi dire homothétiques. Du marginal consommateur de rue, venu pour acheter de l'alcool, à la fidèle cliente d'origine ashkénaze s'approvisionnant en produits cachers, habitant dans les environs et exerçant une profession libérale, divers mondes sociaux trouvent leurs proximités à FM Discount. Bien que situé dans l'une des parties la moins paupérisée du centre historique de Marseille, il y a quelque chose de Barbès⁴ dans ce commerce car « *tout le monde est à la même enseigne* » (Lallement, 2010) ; entre produits à bas prix, où la quantité prime sur la qualité et exposés en nombre, et denrées plus luxueuses (et onéreuses), en particuliers cachères (vins fins divers, produits halieutiques typiques tunisiens : boutargue, ventrèche de thon), ce magasin entretient comme une forme d'égalité vis-à-vis de différences multiples, socio-économiques et ethnico-religieuses. Le talent commerçant de Perez, qui a ouvert son magasin juste avant la période de pandémie de Covid et a su lui résister, grâce à son sens de la proximité, paraît indéniable. Mais également, comme d'autres marchands « ethniques », notamment ici en région parisienne

« c'est suivant des techniques de distribution tout à fait modernes que les supermarchés asiatiques ont démultiplié leurs fonctions de commerce de proximité, les concevant tant pour leur propre groupe que pour les autres, immigrés ou autochtones, confirmant aussi leur rôle spécifique de « minorité intermédiaire » » (Raulin, 2000).

Les Juifs de Djerba à Marseille incarnent à merveille ce rôle de charnière, participant, par le bas, les langues partagées et les quotidiens urbains, à la définition de communs, dans une ville marquée par les

³ Cette convivialité sur fond de tunisianité est accentuée par la présence à proximité du restaurant de couscous de Mourad (dont la famille est de Tataouine, dans le sud tunisien), qui s'approvisionne partiellement à FM Discount et passe discuter lors de ses pauses.

⁴ D'ailleurs dans ce quartier parisien, un Juif de Djerba a pendant longtemps tenu un restaurant cachers fréquenté par les diverses clientèles locales (juives, musulmanes et autres).

Figure 5 :
Typiques produits méditerranéens d'importation, dont tunisiens. Photographies Y. Morvan



Figure 6 :
La vente de boissons en demi-gros. Photographie Y. Morvan



Figure 7 :

La livraison comme service de « proximitation ». Photographie Y. Morvan



différences et les défiances par rapport à ces différences.



Cet article est dédié à la mémoire de Benjamin Haddad, dit Ben, victime du terrorisme antisémite à Djerba, fusillé le 9 mai 2023, à 42 ans. Ben, lui-même commerçant marseillais et ami commun, en était aussi en partie originaire, et y était si radieux et plein de vie, jusqu'aux dernières minutes... Les qualités de Perez, décrites dans ce papier, étaient aussi celles de Ben. Que sa mémoire soit bénie.

Remerciements : Perez Mazouz et son équipe (Ahlem, Walid et Kassim) ont fait part d'une grande gentillesse et générosité, n'hésitant pas à prendre de leur temps pour narrer leurs parcours, etc.

Références bibliographiques :

Chabault V., 2020. *Eloge du magasin*. Paris, Gallimard.

Lallement, E., 2010. *La ville marchande, enquête à Barbès*. Paris, Téraèdre.

Raulin A., 2000. *L'ethnique est quotidien. Diasporas, marchés et cultures métropolitaines*. Paris, L'Harmattan.

Temime E., 1995. *Marseille transit : les passagers de Belsunce*. Paris, Éditions Autrement.

Valensi L. & Udovitch, A., 2022. *Juifs de Djerba. Regards sur une communauté millénaire*. Tunis/Paris, Déméter / Éditions de l'Éclat.

Pour citer cet article :

MORVAN Yoann, « Le sens de la proximité d'un discount « ethnique » à Marseille. », o | 2023 - *Ma Proximité*, GéoProximitéS, URL : <https://quamoter.hypotheses.org/2863>



Biens communs de proximité et pouvoir climatisant des ambiances urbaines

marc.breviglieri@hesge.ch

Le texte qui suit reprend quelques points développés dans le cadre d'une recherche-action menée sur l'agglomération genevoise afin de questionner certaines conséquences réelles ou attendues de la crise climatique (Breviglieri, 2022). Mon enquête consista d'abord à identifier, à travers la littérature scientifique, la presse quotidienne, et à partir de témoignages de citoyen·es croisé·es et questionné·es dans l'espace public au cœur de l'été 2018, une gamme de maux spécifiques rapportés au réchauffement climatique et à l'accélération de la fréquence des pics de chaleur en ville. Ceux-ci nous conduisent directement vers les propriétés et les usages de l'espace public urbain dès lors qu'il est voué, en période de forte température, à être craint et déserté par toute espèce vivante susceptible d'y prendre place. Le problème accède à un certain niveau de gravité lorsqu'à la souffrance physique, s'ajoute, du moins pour les humains, un mal de l'isolement domiciliaire redoublé d'une anxiété collective.

La recherche, ici brièvement rappelée, fait fond sur de bien plus anciennes investigations qui, livrant contribution à une sociologie de la proximité, ont ouvert simultanément les trois domaines d'étude que sont l'usage des choses, l'habiter en commun et le soin porté aux êtres familiers. Après une thèse de doctorat centrée sur

ces domaines d'étude, mes sources d'intérêt et enquêtes ethnographiques se sont déplacées vers les métropoles contemporaines dites « du Sud », lesquelles s'organisent fréquemment en composant avec une large palette de rapports érigés dans le proche (Breviglieri, 1999 et 2018 ; Breviglieri, Gamal Said et Goeury, 2021). Des rapports souvent inscrits dans de puissantes attaches au lieu habité, où se nouent fréquemment d'étroites solidarités de voisinage composées de parentèles étendues et de fréquentations étalées sur plusieurs générations. Corrélativement, j'y constatais la présence de nombreux biens communs de proximité, non seulement pour concurrencer ou pallier les déficiences reconnues de la puissance publique, mais aussi pour pouvoir envisager la manière dont s'établissent, au fil des usages du lieu, des conditions d'habitabilité de l'espace public faisant valoir des tonalités d'ambiances particulières, des climats – nous y reviendrons – qui favorisent des formes de bienveillance collectivisées.

Notons-le, ces biens communs de proximité demeurent tout à fait dépendants de propriétés architectoniques et de modalités d'investissement de l'espace urbain. Des quartiers anciens de Lisbonne aux médinas de Sfax ou de Tiznit, mon attention s'est ainsi portée sur des configurations spatiales (chicanes

Figure 1 :
Seconde architecture d'usage commun. Occupation d'une porosité urbaine, édification d'un espace ludique, mobilier et équipement de récupération, contribution du végétal à la délimitation de l'espace. Genève. Photographie M. Breviglieri.



ombragées, impasses arborées et fleuries, coursives captant les vents qui rafraîchissent, etc.) donnant à observer comment la porosité matérielle et sensible de l'espace public et des seuils d'habitation potentialise un espace transitionnel (de la maison à la rue) que les riverains, animaux et végétaux, investissent, souvent par petites progressions et par améliorations incrémentielles et entretien de la vie qui pousse. De ces modalités de reterritorialisation par l'attachement familial au lieu, sensibles aux formes du climat qui s'en dégage, émanent certaines conceptions de l'aménité et du bien-être. De sorte que je désavouais la position qui, non sans un certain mépris, attribuait à ces villes du Sud une liste de pathologies, d'imperfections ou d'insuffisances. Je nourrissais par-là le besoin d'appréhender la dignité de ces formes composites de vie commune dont la complexité pouvait passer, depuis cette position extérieure, pour un désespérant chaos. Il se trouve qu'aujourd'hui, dans le bouleversement climatique que l'on connaît, l'héritage des villes du Sud nous livre une vérité autrement estimable, car à travers elles, il se révèle à l'attention quelques trésors de savoirs concernant des modalités ingénieuses de climatisation des ambiances urbaines, étroitement liées à des formes d'occupation de l'espace et à des modes de vie en commun. Ces savoirs locaux sur le climat d'habitation renversent d'un coup la perspective qui se contentait de pointer ces villes à la traîne des grands projets de modernisation et tragiquement touchées par des poches d'urbanisme irrespirables et placées sous l'emprise de mafias ou de gouvernements corrompus. Loin de nous laisser penser que la chaleur urbaine n'est qu'une histoire de thermométrie, ces confections édifiées dans le proche nous invitent à prendre la question du climat bien autrement, en l'associant au pouvoir climatisant des ambiances urbaines (Tallagrand, Thibaud et Tixier, 2021).

C'est à dessein que j'ai suivi les indices de ce renversement de perspective dans le contexte genevois actuel où certaines questions sur le bien vivre ensemble sont soudainement mises à vif par les vagues de chaleur répétitives qui entraînent d'insatisfaisantes mesures palliatives accompagnées de messages anxiogènes et sensiblement culpabilisateurs (Armbruster Elatifi, 2022). Or, s'il importe de renforcer structurellement le pouvoir écologique de régénération des milieux urbains, alors il devient impérieux d'intégrer à la réflexion ce type de décentrement de perspective, de manière à pouvoir reformuler un cadre d'intelligibilité de la ville. Il ouvre, au passage, une alternative au tout-pouvoir gestionnaire qui prétend garantir une transition écologique au seul moyen d'équipements et de normes techniques, sans permettre de contrecarrer la puissance de ses logiques capitalistiques.

Méthodologiquement, le pari du décentrement peut consister à réorienter l'enquête de manière à appréhender des phénomènes sensibles touchant à : (1) la capillarité relationnelle du vivant et son impact sur l'ambiance vécue par les citoyen.es, (2) la perception intime du bien vivre qui part de la condition corporelle du citoyen et s'inscrit dans la construction locale de biens communs de proximité et (3) la perception de nuisances écologiques et de gênes climatiques intensifiant la dégradation des modes de vie urbains. Politiquement, un renversement de perspective ne peut s'opérer qu'à la condition de prendre en compte et faire participer une communauté de référence étendue aux laissés-pour-compte méprisés par les matrices normatives du régime politique et moral antérieur. C'en est ainsi de nombreuses entités qui favorisent la climatisation de l'air ambiant, au premier rang desquelles certains composants végétaux du biotope urbain. De même, on peut compter au rang des entités négligées, un ensemble de gestes d'attention et

*Figure 2 :
Seconde architecture d'usage commun. Aménagement d'un petit terrain par
les voisins, recyclage décoratif, sociabilité par le soin aux végétaux. Lisbonne.
Photographie M. Breviglieri.*



*Figure 3 :
Seconde architecture d'usage commun. Mobilier de récupération, écran végétal,
culture d'aromates. Genève. Photographie M. Breviglieri.*



d'affectivité largement engagés pour maintenir la puissance génératrice des liens du proche. Il en découle un espace de citoyenneté augmenté intégrant pleinement ces diverses entités et gestes attentionnés contribuant à la formation du climat d'un milieu partagé habitable dont l'humain ne serait pas l'unique bénéficiaire et propriétaire.

Le fil de l'enquête a ainsi permis de dérouler une succession de questionnements venant possiblement réordonner les coordonnées de l'aménagement du territoire urbain, tout en faisant valoir des pouvoirs d'agir susceptibles d'enrichir le biotope urbain. Et dès lors : quelle forme donner aux biens communs écologiques et urbains de proximité ? Combien leur pouvoir d'attachement à l'espace public contribue-t-il à orienter les modes et formes de vie ? Comment leur contribution à un mieux vivre-ensemble permet-il d'élever le seuil de tolérance au réchauffement climatique ?

C'est en croisant ces ethnographies des villes du Sud avec les résultats de cette recherche-action sur l'agglomération genevoise, que j'abordais le plan glissant et toujours incomplet du constat objectif et de la recommandation technique. Ces biens communs écologiques et urbains de proximité ne procèdent pas d'une logique délibérative, mais ils se façonnent à partir de gestes d'usage qui à la fois dépendent et prennent part au maintien d'un environnement spécifique. L'environnement s'édifie à mesure que s'y attachent des formes d'usage qui progressent par empiètements progressifs, par élans spontanés d'occupation et d'installation progressivement maintenus au fil du temps. Les tensions d'appropriation, les soucis de préservation et les conflits d'usage participent de ce processus. Le bien commun de proximité se consolide ainsi, en établissant à demeure un environnement familial où peuvent

s'épanouir des habitudes de vie, et en dynamisant un lacis d'implications mutuelles entre les différentes entités vivantes et non vivantes qui peuplent le voisinage. Un bienfait perce dans la discrète emprise affective qui tient de la familiarité au lieu dont dépend son climat agréable et son ambiance plus ou moins intensément vivante. À la ville attractive pour les capitaux et visiteurs internationaux, qui se pare de tous les standards de qualité transnationaux, s'oppose une ville attachante confectionnée par des nœuds étroits d'enracinements affectifs.

Structurellement, ces biens communs urbains de proximité tiennent à la possibilité de déjouer les lignes disjointives qui strient le foncier urbain par la nette césure des clôtures privatives ou des frontières instituées par le zoning fonctionnel (Soulier, 2012 ; Pattaroni, 2021). Ils relèvent ainsi de la possibilité d'investir toutes les porosités spatiales où un aménagement circonstancié se rend envisageable, suscitant, dans des espaces intercalaires, l'extension des milieux d'habitation aux espaces publics urbains. Ces porosités, qui s'inscrivent entre les milieux d'habitation, facilitent les échanges interhumains et les alliances interspécifiques. Que ce soit au niveau des potentiels spatiaux architecturés donnant sur la rue (escalier, perron, palier, rampe, treille, etc.), ou au niveau du partage frontal de l'habitation qui autorise et invite par exemple à poser des végétaux, comme du petit mobilier (banc, table pliante, etc.), les biens communs de proximité se manifestent comme autant d'aménités animant la vie en commun. C'est à ce stade qu'intervient un levier politique dans la mesure où le déploiement des proximités de cohabitation contribue à relever le pouvoir de résonance sensible de l'espace public urbain, invitant à sa fréquentation, luttant contre le mal de l'isolement domiciliaire, suscitant

*Figure 4 :
Bordure. Pots de fleurs et jardinières d'aromates, régulation du stationnement automobile et rafraîchissement visuel. Genève. Photographie M. Breviglieri.*



*Figure 5 :
Frontage végétalisé de voisinage dans un derb de la rue Tafoukt. Tiznit. Photographie M. Breviglieri.*



¹ *La difficile question de l'extension des biens communs de proximité sur des échelles politiques susceptibles de les rendre intégrables aux enjeux environnements globaux n'est pas abordée ici.*

enfin un attachement qui stimule une identification bienveillante au lieu de vie¹.

Sur le terrain genevois, l'observation des espaces poreux et intercalaires investis par des formes de vie variées et interspécifiques a permis de redessiner, mais en le spécifiant localement, ce lien entre la climatisation des ambiances urbaines et le renforcement de l'habitabilité des espaces publics (leur capacité à accueillir des milieux d'habitation). L'analyse m'a conduit à estimer le degré variable de tolérance citadine envers les biens écologiques et urbains de proximité, qu'ils trouvent ancrage sur le frontage public des habitations, sur petites parcelles en friche, sur l'extension des trottoirs et le grignotage sur la rue, ou encore dans les édifices (publics ou privés) inoccupés ou réduits à une dispendieuse monofonctionnalité. Plus loin encore, les biens communs urbains de proximité permettent de faire résonner une éthique écologique, modeste en apparence, touchant à la régénération du vivant-alentour et à la communalisation des sols, du bâti accessible et des autres ressources-à-portée-de-main.

En considérant que cette éthique peut infuser et être articulée à une reformulation du geste architectural (qui n'est aucunement l'apanage du seul métier d'architecte, mais s'étend à tout vivant aménageant un milieu d'habitation pour y vivre bien), s'affirme alors un moyen parmi d'autres de s'acclimater en déployant de nouveaux champs sensoriels, un espace sensible attachant, capable de fournir un bienfait climatique et de désamorcer le fond anxigène qui accompagne la crise climatique.

Figure 6 :
Kiosque multi-usage. Banc public ombragés, bar, bibliothèque et dépôt-livre, point d'informations culturelles, toilette publique, point de recyclage, point de contemplation du paysage. Lisbonne. Photographie M. Breviglieri.



Figure 7 :
Tolérance au débordement végétal. Zone de transition écologique entre la voie de passage et les habitations. Genève. Photographie M. Breviglieri.



*Figure 8 :
Aménagement composite associant mobilier public et traces d'occupation laissées
par les habitant.es. Lisbonne. Photographie M. Breviglieri.*



*Figure 9 :
Aménagement végétalisé invitant à la pause, perrons accueillant le citadin de
passage. Lisbonne. Photographie M. Breviglieri.*



Références bibliographiques :

Armbruster Elatifi U., 2022. « Les personnes âgées et les fortes chaleurs », in Campanovo, R., *Constellations Urbaines Vertes. Un guide pour accompagner les actions d'adaptation du milieu urbain aux fortes chaleurs*, HES.SO/Genève, pp. 108-135.

Breviglieri M., 2022. « L'habitabilité des espaces publics et communs de proximité », in Campanovo, R., *Constellations Urbaines Vertes. Un guide pour accompagner les actions d'adaptation du milieu urbain aux fortes chaleurs*, HES. SO/Genève, pp. 80-107.

Breviglieri M., Goeury D. et Gamal Said N., 2021. *Résonances oasiennes. Approches sensibles de l'urbain au Sahara*, Genève, MétisPresses.

Breviglieri M., 2018. « L'affadissement des villes méditerranéennes et la désacralisation de la figure de l'hôte », *SociologieS*, URL : <https://journals.openedition.org/sociologies/6821>

Breviglieri M., 1999. *L'usage et l'habiter. Contribution à une sociologie de la proximité*, EHESS.

Pattaroni L., 2021. « Revoisiner. La dimension hospitalière du monde », *Faces*, 80, p. 4-11.

Soulier N., 2012. *Reconquérir les rues. Exemples à travers le monde et pistes d'action*, Paris, Ulmer.

Tallagrand D., Thibaud J.-P. & Tixier N., 2021. *L'usage des ambiances. Une épreuve sensible des situations*, Éditions Hermann.

Pour citer cet article :

BREVIGLIERI Marc, « Biens communs de proximité et pouvoir climatisant des ambiances urbaines. », o | 2023 - *Ma Proximité*, GéoProximitéS, URL : <https://quamoter.hypotheses.org/2858>



De quelles proximités parle-t-on dans les circuits-courts wallons ?

antonia.bousbaine@gmail.com

Dans un pays comme la Belgique et en particulier en Région wallonne, la question alimentaire interpelle de plus en plus de citoyens depuis quelques années. À ce titre, des initiatives de relocalisation alimentaire émergent un peu partout dans le territoire (Bousbaine, 2020). La finalité est de mieux se nourrir et de privilégier les productions locales. Pourtant, force est de constater que le maraîchage reste encore anecdotique et n'est pas en mesure de nourrir la population wallonne. Malgré cet état de fait, les circuits courts alimentaires sont de plus en plus plébiscités et certaines vertus leur sont attribuées, sur le plan tant environnemental qu'économique et social. Ces vertus se retrouvent dans ce qui constitue l'approvisionnement local et sont fondées avant tout sur les proximités. Sont ainsi convoqués plusieurs concepts clés, largement retrouvés dans ces circuits-courts alimentaires : l'approvisionnement dit local, tant escompté par une part non négligeable des consommateurs, le rapprochement entre consommateurs et producteurs, la proximité organisationnelle qui se décline en une proximité socio-économique (les ressources, la coordination entre les acteurs).

De nombreux travaux tentent de définir cette « proximité », souvent utilisée de manière polymorphe. En ce sens, il s'agit avant tout de définir ce que nous

entendons par l'« approvisionnement local » et surtout de savoir de quelle « proximité » on parle. Quelles proximités sont mises en avant dans les circuits courts alimentaires de la Région wallonne ?

1. Qu'entend-on par approvisionnement local ? Bref état de l'art...

Avant tout, définissons l'approvisionnement local. En parcourant la littérature existante, sur les nombreuses définitions relevées, nous avons pu constater que celles-ci ne font pas consensus. Selon certains chercheurs (Darly et Aubry, 2014), il s'agit de fournir une nourriture composée de produits issus de la région, de proposer directement aux consommateurs une alimentation qui rapproche géographiquement le lieu de consommation et celui de production. Selon les pays, cette notion de « local » diffère largement, tout comme celle de « produits locaux », qui est mise en avant dans quelques travaux et semble susciter des difficultés définitives.

Cette difficulté à définir ce concept de *local food system* selon les chercheurs anglophones reste encore d'actualité, tant dans le monde scientifique que dans les études économiques. Tous ces travaux pointent la distance géographique, celle-ci diffère selon les régions.

Outre cette distance géographique qui semble avoisiner les 100 miles (160 kilomètres) pour la grande majorité des consommateurs, comme le soulignent Johnson *et al.*, d'autres caractéristiques associées à l'approvisionnement dit « local » se retrouvent dans les modes de production considérés comme plus durables et respectueux de l'environnement. Pour d'autres chercheurs, le concept de *local food system* met en avant les relations qui émergent entre producteurs et consommateurs sur le plan social mais aussi économique. Finalement, dans la littérature anglo-saxonne, la notion de « local » diffère selon les pays en termes de distances à retenir entre les lieux de production et de consommation, l'objectif restant le même, à savoir rapprocher ces deux sphères (production et consommation).

D'autres chercheurs mettent en avant le « locavorisme » qui prend place dans le paysage alimentaire de certains consommateurs (Poulot, 2012). Il s'agit d'une alimentation « *produite, distribuée et consommée dans un rayon géographiquement restreint* ». Ces auteurs s'appuient sur le concept de « locavore », apparu dès 2007 aux États-Unis et en 2010 en France. Les adeptes de ce courant se définissent comme des consommateurs de produits dits « locaux » (Poulot, 2012), dont la portée va bien au-delà de la distance géographique d'où proviennent ces aliments.

2. De quelle proximité parle-t-on dans les circuits courts alimentaires (CCA) ?

Penchons-nous sur le concept de proximité, qui complète quelque peu celui de « local ». En effet, dans le cadre des circuits-courts alimentaires, qui constituent des initiatives de relocalisation, qualifiées aussi « d'innovantes » (Wiskerke et van der Ploeg, 2004), ces dernières passent avant tout par la proximité, tant géographique

que relationnelle (Hérault-Fournier, 2012 ; Kébir et Torre, 2013), et elles émergent au sein des territoires.

Selon certains, « *ces proximités revêtent une dimension spatiale, visant un rapprochement géographique entre consommation et production ; elles s'appuient sur une dimension fonctionnelle, visant le bon acheminement du produit du producteur jusqu'aux consommateurs via les différents acteurs du système ; elles valorisent l'interconnaissance entre ces acteurs et permettent des échanges marchands économiquement viables pour les acteurs concernés* » (Praly et al., 2014).

Cette proximité se retrouve dans les circuits-courts alimentaires, dont nous décrirons les vertus un peu plus loin, qui semblent être la réponse aux dysfonctionnements du système agro-industriel. La proximité géographique souligne surtout la distance kilométrique qui existe entre les producteurs et les consommateurs. Cette distance diffère selon les pays. En France, certains auteurs ont remis en question la définition officielle des CCA avancée par le ministère de l'Agriculture, dans la mesure où cette dernière n'implique pas la distance spatiale. Ainsi, pour certains auteurs, il est plus judicieux d'évoquer « l'échelle territoriale de la proximité » dans le cadre de ces circuits-courts. Néanmoins, selon les pays, cette distance oscille entre 140 et 200 km. Face à ces divergences, la plupart des auteurs en France s'accordent sur une distance de 80 km afin de qualifier un circuit-court de « proximité ». Dans ce cas, les modes d'approvisionnement qui excèdent ces 80 km ne répondent pas à cette proximité géographique.

Outre cette dernière, la proximité organisationnelle est à relever. Elle fait appel à l'organisation des acteurs entre eux, dans le cadre des CCA, où le nombre d'intermédiaires est déterminant : de

façon globale, il est limité à zéro ou un. De plus, il en découle une proximité organisationnelle qui pointe les relations qui existent entre les différents acteurs des CCA : les consommateurs, les producteurs, les transformateurs, mais aussi les acteurs du cadre institutionnel. Cette proximité est tout aussi indispensable afin de rapprocher les acteurs, comme nous le verrons dans le cas des GAC (groupes d'achats communs). De bonnes relations entre les individus permettent de pérenniser et d'ancrer des modes d'approvisionnement alternatifs au système conventionnel dans les territoires (Bousbaine, 2020). Cette proximité s'appuie sur deux types de logiques : la « logique d'appartenance » et la « logique de similitude ». Ces logiques permettent aux individus d'avoir de meilleures interactions, et donc de partager une perception commune dans le cadre des CCA. Ces modes alternatifs d'approvisionnement deviennent, pour leurs porteurs, une solution pour s'alimenter plus sainement. Ils doivent reposer sur un « système alimentaire territorialisé » (SAT) (Rastoin, 2015) qui allie les concepts de territoire et de filière agro-alimentaire. Surtout, le concept des SAT s'appuie sur les ressources territoriales et les réseaux locaux d'acteurs, de la production à la consommation. De fait, l'implication des instances politiques locales est repositionnée dans cette thématique alimentaire, devenue cruciale au sein des territoires urbains.

L'implication des instances politiques locales demeure très utile dans la mise en place d'un système alimentaire dit « territorialisé ». Pour ce faire, ces instances doivent se réapproprier pleinement la question alimentaire. Cette injonction, qui émerge à travers le foisonnement des modes d'approvisionnement en circuits-courts, leur échappe depuis trop longtemps, laissée aux seuls acteurs de la grande distribution qui assurent un

approvisionnement tant en quantité qu'en qualité. De plus, comme l'ont souligné certains chercheurs, ces circuits-courts alimentaires sembleraient constituer l'un des leviers de développement du territoire. Bien que les États continuent à avoir une certaine prérogative sur l'approvisionnement des villes, les instances politiques locales en sont de plus en plus exclues. Elles ne disposent que de peu de latitude dans la gouvernance de l'approvisionnement des villes, pilotée par des acteurs privés dont le prolongement est la grande distribution.

3. ...Et dans les initiatives wallonnes ?

Dans le cas de la Wallonie, depuis quelques années, on relève une montée en puissance des S3A (systèmes agro-alimentaires alternatifs) (Bousbaine, 2021), qui passent par les CCA. Il s'agit notamment des GAA (groupes d'achats alimentaires) qui se déclinent en GAC (groupes d'achats communs) et en GAS (groupes d'achats solidaires). Nous retenons que les premiers, qui sont passés de 40 en 2003 à 300 en 2020, convoquent les proximités géographiques et organisationnelles. Dans ces modes d'approvisionnement, des relations étroites existent entre les producteurs et les consommateurs mais aussi entre les consommateurs eux-mêmes. Ces initiatives sont les formes les plus anciennes de « relocalisation alimentaire ». Leur fonctionnement diffère de celui des AMAP : ils ne sont liés par aucun contrat, et leurs adhérents peuvent se retirer comme ils le souhaitent. Dans les GAC, le lieu d'enlèvement peut être chez l'un des membres, ce qui accentue donc la part de convivialité tant recherchée par les adhérents. Mais surtout, l'engagement personnel des membres reste important, puisque chacun prend en charge une tâche particulière afin d'assurer le bon fonctionnement du GAC (Hubaux, 2011). L'idée est de recentrer

localement l'alimentation en soutenant un ou plusieurs producteurs respectueux de la terre et soucieux de produire une alimentation dont la traçabilité est connue.

Se développe un mouvement consommériste, axé sur la proximité, donc sur les rapports citoyens entre consommateurs et producteurs (Higgins *et al.*, 2008). Le consommateur se définit comme un « consom'acteur ». En s'alimentant de façon durable, il pose un acte militant et politique, il se repositionne par rapport à ce qu'il souhaite manger, en respectant les producteurs et leur travail, l'environnement qui l'entoure et surtout sa santé.

Les GAA (groupes d'achats alimentaires) wallons ne présentent aucune homogénéité dans leur mode de gestion. Comme le souligne Denise Van Dam (Van Dam *et al.*, 2012), aucune structure de coordination globale n'est présente dans ces groupes, et leur manque de représentation formelle peut s'avérer fatal pour la pérennisation des GAC. Chaque GAC fonctionne un peu selon la motivation des adhérents qui en font partie. Ce manque de représentation formelle rend compliqué, voire impossible un éventuel appui financier par la Région wallonne (Collart, 2013). Certains s'essouffent vite et périssent par manque de réel investissement de l'ensemble des participants. Dans ce cadre, la proximité organisationnelle est fondamentale, d'autant plus que la proximité géographique est parfois mise à mal. En effet, on peut retrouver des produits ayant parcouru plus de 100 km dans certains GAC, ou encore des productions comme les oranges, certes bio, mais en provenance d'Espagne !

Ainsi, les relations entre les consommateurs sont déterminantes et la « proximité sociale » permet au GAC de perdurer, mais aussi d'avoir un meilleur fonctionnement. La finalité de ces

initiatives est de mieux se coordonner et de maintenir une alimentation locale.

Outre ces éléments, de nombreuses vertus sont mises en perspective dans les GAC. Il s'agit de pointer une meilleure rémunération des producteurs, néanmoins, certains travaux démontrent qu'il faut nuancer cette vertu. Le rapprochement est bien réel entre producteurs et consommateurs, bien que certains adhérents des GAC passent commande sur le site et ne rencontrent pas forcément les producteurs, qui n'ont pas toujours le temps nécessaire. Toutefois, les vertus reconnues résident dans les impacts environnementaux. En effet, s'approvisionner à l'échelle locale permet de réduire les food miles et, comme le soulignent certains auteurs, de répondre à quatre dimensions : le bien-être des agriculteurs, le bien-être de la communauté, le développement local et la protection de l'environnement.

Dans tous les cas, ces initiatives qui émergent en Wallonie tentent de recentrer l'alimentation au sein des territoires et d'apporter plus de durabilité au système agro-alimentaire conventionnel, en convoquant les proximités géographiques et organisationnelles.

À travers ces quelques éléments issus d'un travail de recherche doctoral, nous avons pointé l'importance de la proximité tant géographique qu'organisationnelle dans les circuits courts alimentaires. Cette importance se retrouve dans les initiatives wallonnes de relocalisation alimentaire, un sujet qui commence à interpeller une partie des consommateurs mais aussi des instances politiques. Preuve en est que depuis 2018, la stratégie « Manger demain » a été mise en place afin de converger vers un système agro-alimentaire plus durable, dans lequel les CCA sont largement plébiscités. Pourtant, dans l'exemple des GAA, aucune réelle coordination n'est encore instaurée, et les proximités

géographiques et socio-économiques sont parfois mises à mal.

Références bibliographiques :

Bousbaine A., 2020. *Ville et agriculture face à l'émergence des systèmes agro-alimentaires innovants. Etudes de cas dans deux agglomérations wallonnes : Charleroi et Liège*. Thèse de doctorat en géographie, université de Liège, 484 p.

Bousbaine A., 2021. « Des initiatives citoyennes pour manger local ». *Revue POUR*, n°239, p. 69-87.

Collart G., 2013. *Les groupements d'achats alimentaires en Wallonie*. UCL, 9 p.

Darly S. & Aubry C., 2014. « La demande en produits locaux de la restauration collective: quels liens avec l'offre de proximité dans une région d'agriculture industrielle? Le cas de l'Île-de-France ». *Géocarrefour*, (89 (1)), p. 145-157.

Hubaux S., 2011. « Le Groupe d'achats communs de Louvain-la-Neuve: convivialité et engagement » in *La consommation critique, Mouvements pour une alimentation responsable et solidaire*, Desclée de Brouwer, p. 91-110

Johnson R., Aussenberg R.A. & Tadlock, C., 2014. *The role of Local Food Systems in U.S. Farm Policy*. Congressional Research Service, 66 p.

Poulot M., 2012. « Vous avez dit locavore? De l'invention du locavorisme aux États-Unis », *Revue POUR*, (215-216), p. 349-354.

Praly C., Chazoule C., Delfosse C., Bon N. & Cornée M., 2009. « La notion de « proximité » pour analyser les circuits-courts ». *46ème colloque ASRDLF*

Rastoin J.L., 2015. *Les systèmes alimentaires territorialisés: le cadre conceptuel*. *Résolis*, (4), p. 11-13.

Thompson E.J., Harper A.M. & Kraus S.I., 2008. *Think Globally- Eat Locally: San Francisco Foodshed Assessment*. San Francisco, CA: American Farmland Trust, 48p.

Wiskerke J.C. & Van der Ploeg J., 2004. *Seeds of transition, essays on novelty production, niches and regimes in agriculture*, Assen: Royal Van Gorcum. 356 p.

Pour citer cet article :

BOUSBAINÉ Antonia, « De quelles proximités parle-t-on dans les circuits-courts wallons? », o | 2023 - *Ma Proximité*, GéoProximitéS, URL : <https://quamoter.hypotheses.org/2851>

Semaine 15

L'Union Géographique Internationale (UGI) : Proximités et approche scalaire

Nathalie Lemarchand
Professeure des universités en géographie
Université Paris 8
UMR LADYSS

1^{re} Vice-présidente
Union Géographique Internationale

nlemarchand02@univ-paris8.fr



Lorsque la revue a proposé de rédiger un court article sur la notion de proximité, j'ai d'abord pensé traiter le sujet en lien avec ma thématique de recherche : la géographie du commerce de détail et de la consommation. La proximité est en effet un concept clé de cette spécialisation. Elle revient sous différentes appellations au gré des approches et analyses, et en résonnance avec les périodes de transformations sociales qui affectent le commerce, quand ce n'est pas ce dernier qui impulse des changements sociaux et culturels. La proximité dépasse donc les questions de commerce, c'est un concept géographique, car il concerne l'espace, mais aussi sociologique, voire politique, car il renvoie aux interactions entre les gens, les entreprises, les institutions. C'est dans cette dernière optique qu'il m'est venu à l'esprit de discuter de façon exploratoire de la notion de proximité en lien avec ma mission de vice-présidente de l'Union Géographique Internationale (UGI : <https://igu-online.org/>). Or, une des constances des conceptions de la proximité est sans contredit la question des échelles, plus précisément l'emboîtement des échelles, ce que les géographes appellent l'approche scalaire. Le défi est de taille : comment articuler l'échelle internationale d'une organisation non gouvernementale, avec les comités nationaux de géographie, et surtout avec le « local », soit la proximité des géographes avec les divers lieux

et milieux avec lesquels ils et elles interagissent comme scientifiques et, pour plusieurs, comme intervenants? Les lignes qui suivent tentent d'apporter une réponse à cette question.

L'idée de discuter du lien entre une institution internationale avec la proximité n'est possible que si on prend en compte les déclinaisons de cette notion dans les ouvrages scientifiques. Pour ce faire, je m'appuierai sur des recherches qui font ressortir des dimensions de la proximité qui peuvent ici être favorablement utilisées.

Dans un texte intitulé « Proximités et interactions : une reformulation », Lise Bourdeau-Lepage et Jean-Marie Huriot (2009) mettent l'accent sur les interactions entre les personnes qu'induit la proximité, interactions qui comprennent selon eux une dimension de partage, plus particulièrement d'information. Dans cette perspective, l'UGI est sans contredit un lieu de partage de notre identification à la géographie comme discipline scientifique, et ce, quelles que soient nos spécialités, mais aussi de notre attachement et rattachement à un espace local, régional ou national. Les congrès de l'UGI, comme celui de Paris en 2022 (<https://www.ugiparis2022.org/>), qui célébrait le centenaire de l'UGI, sont des moments privilégiés. Survenant après la pandémie, qui a forcé

le congrès d'Istanbul de 2020 à se tenir en 2021 en distanciel, le congrès de Paris a rassemblé plus de 2 300 géographes de 79 pays, dont 789 locaux, qui trouvèrent à cette occasion un moyen d'interagir avec l'international en partageant temps et savoir avec des géographes de différentes origines nationales. La proposition de Marie-Christine Gahinet (2018) ne saurait mieux rendre compte de cet événement lorsqu'elle différencie une proximité temporelle qui se traduit en proximité d'accès — le congrès de Paris qui avait comme thème «le temps des géographes» — et une proximité atemporelle, qu'elle qualifie de proximité relationnelle et de similitude.

Une autre définition que l'on peut appliquer à l'UGI est la proximité organisationnelle (Beltran et coll., 2021), qui renvoie aux interactions entre les acteurs en lien avec le fonctionnement de l'institution. Le moins que l'on puisse dire ici est que les géographes interagissent à toutes les échelles. L'UGI est structurée autour d'une part de ses membres agissant, en l'occurrence les comités nationaux, et d'autre part, de ses commissions thématiques, que choisissent librement les individus. Tous sont régulièrement informés des activités de l'UGI, et sont aussi sollicités pour participer aux groupes de travail de conseils internationaux, ainsi qu'aux projets et activités des commissions, cette fois comme membre d'une (ou plus) commission(s). C'est aussi lors des événements scientifiques que cette proximité organisationnelle se fait sentir : colloques thématiques, régionaux ou internationaux, ils donnent l'opportunité à de très nombreux géographes du monde de se réunir dans une ville, dans un lieu : Cologne (2012), Kyoto (2013), Cracovie (2014), Moscou (2015), Beijing (2016), Québec (2018), Paris (2022, le Centenaire), Dublin en 2024. A ces occasions, la rencontre peut réunir plusieurs centaines ou encore plusieurs milliers de géographes, toutes et tous

trouvant alors la possibilité de débattre, mais aussi de se retrouver autour d'un thème que les géographes déclinent de différentes façons suivant leur positionnement scientifique (ou culturel). Placée au cœur même de l'organisation, la diversité de la géographie est affirmée et démontrée lors de ces rencontres. L'activité des commissions est dans cette perspective révélatrice.

En effet, les commissions se situent en quelque sorte à l'échelle intermédiaire de la proximité organisationnelle. L'UGI compte, en 2023, 44 commissions, et 3 groupes de travail, structurés autour d'un comité de pilotage composé au plus de 11 membres de 11 pays différents. Les commissions et groupes de travail sont établis sur la base de propositions de géographes de toutes les parties du monde, qui doivent alors démontrer au comité exécutif leur intérêt et leur légitimité. La proposition doit aussi être associée à la composition internationale du comité de pilotage. L'international permet ici de dépasser une échelle nationale plus limitative. Il s'agit donc d'une proximité qui se manifeste et s'intensifie dans la préparation d'un congrès : quels thèmes? Quelles conférences? Quels ateliers? N'en doutons pas, l'approche scalaire est omniprésente dans la gestion internationale scientifique. Si, comme l'affirmait Aristote, il n'y a de science que du général, la nature du général dans le savoir mondialisé résulte bien souvent d'une négociation entre les existences particulières. Certains thèmes ne sont pas facilement traités à l'échelle nationale ou supra régionale, pour des raisons de contexte ou de nature, ne pas en tenir compte limite les possibilités de proximité d'accès (au congrès) dont parle Gahinet (op.cit.). Ces négociations, pas toujours fructueuses suivant les spécialités, n'en intensifient pas moins la proximité atemporelle, inévitablement relationnelle, mais dans ce cas, pas toujours de similitude.

Une proximité qui prend une forme entièrement nouvelle, soit la proximité géographique virtuelle, proposée par Bourdeau-Lepage et Huriot (op.cit.). Une proximité, qui, faut-il le rappeler, se manifeste en lien avec la proximité géographique temporaire (Torre, 2009), celle d'un congrès à venir. Ces situations résultent de la mondialisation des savoirs et donc de l'articulation des échelles, une thématique abordée en classe de terminale générale dans le programme de géographie en 2023 : « Dynamiques territoriales, coopérations et tensions dans la mondialisation ».

Une mondialisation du savoir qui d'ailleurs oblige aussi l'UGI à interagir avec d'autres organisations scientifiques au sein de conseils scientifiques internationaux. L'UGI est en effet régulièrement sollicitée pour proposer ou encourager des géographes à participer à des commissions, comités ou groupes de travail. L'UGI est membre de l'International Science Council (ISC) ou encore du Conseil International de la Philosophie et des Sciences Humaines (CIPSH). L'ISC est né en 2018, à Paris, de la fusion de deux conseils scientifiques internationaux, soit le Conseil international des Unions Scientifiques (CIUS/ICSU) fondé en 1931 et le conseil international des sciences sociales (CISS/ISSC) né en 1952. L'ISC s'affirme aujourd'hui comme un conseil scientifique international majeur et un interlocuteur des organisations gouvernementales internationales pour porter la voix des scientifiques dans les débats sur les enjeux mondiaux. Le CIPSH est quant à lui fondé en 1948 à l'UNESCO et réaffirme depuis quelques années sa place et son rayonnement comme conseil international avec sa dimension scientifique spécifique à la philosophie et aux sciences humaines sans négliger les sciences sociales. Notre personnalité de géographe, soit ce que l'on accorde comme compétences aux géographes combinant dimensions

humaine et naturelle, nous conduit à être identifiés comme des interlocuteurs ou participants nécessaires aux travaux de ces conseils. Être membre de ces conseils favorise la promotion de la géographie et défend sa capacité à l'analyse de la complexité des grands défis mondiaux. L'UGI par sa participation à ces conseils et sa proximité scientifique avec d'autres associations traitant de l'espace (astronomie, cartographie, etc..) déploie alors la géographie internationale à l'échelle globale.

À travers ces proximités et le jeu des échelles où elles se manifestent, l'UGI forme un réseau scientifique. Réticulaire, l'UGI s'étend à travers le monde via une pensée et des travaux géographiques où l'approche scalaire et la comparaison sont mises en valeur. De l'échelle du lieu (un village, un quartier, voire une rue) à l'échelle du monde, ils et elles saisissent la valeur et les tensions inhérentes à l'articulation des échelles ; ils font aussi face aux limites de la comparabilité, car l'Ici n'est jamais l'Ailleurs! De la généralisation d'une situation locale où se mêlent proximité et proxémie, ils questionnent à travers la mondialisation du savoir la question du général, voire de l'universel, que l'on ne saurait confondre avec le global (Raharinjanahary et coll., 2022).

Références bibliographiques :

Beltran C., Bech N. & Botti L., 2021, « Une lecture de la proximité organisationnelle au prisme de la dimension spatiale : le cas de la destination touristique Pyrénées ariégeoise », *Sud-Ouest européen* (51), DOI: <https://doi.org/10.4000/soe.7523>

Bourdeau-Lepage L. & Huriot J.-M., 2009, « Proximités et interactions : une reformulation », *Géographie, économie, société* (11) 3 : p. 233-249

Gahinet M.-C., 2018, « Les dimensions de la proximité appliquées aux achats alimentaires », *Revue d'Économie Régionale & Urbaine*, (5-6) : p. 1367-1390

Raharinjanahary R., Lemarchand N. & Dupont L., 2022, "To Be or Not to Be International: Geographic Knowledge, Globalization and the Question of Languages". In: Kolosov, V., García-Álvarez J., Heffernan M., Schelhaas B. (eds) *A Geographical Century*. Springer, Cham. p.121-133. https://doi.org/10.1007/978-3-031-05419-8_9

Torre A., 2009, « Retour sur la notion de proximité géographique », *Géographie, économie, société*, (11) 1 : p. 63-75.

Pour citer cet article :

LEMARCHAND Nathalie, « L'Union Géographique Internationale (UGI) : Proximités et approche scalaire », o | 2023 - *Ma Proximité*, GéoProximitéS, URL : <https://quamoter.hypotheses.org/3069>



Les enjeux d'un "off" jupitérien, ou le dilemme de la proximité entre les présidents et la presse

Le mardi 17 janvier, deux jours avant la première journée de mobilisation contre les retraites, s'est tenu à l'Élysée un événement symptomatique de l'inévitable proximité entre les présidents et le monde journalistique sous la V^e République. Après avoir annulé *in extremis* les vœux à la presse qui étaient programmés la veille, et au cœur d'une période durant laquelle il a fait le choix d'un silence presque total dans les médias, Emmanuel Macron a reçu au cœur du « Château » dix journalistes triés sur le volet.

L'ensemble des articles tirés de ce « off » ont respecté les conditions drastiques fixées par le Président et ses conseillers : les citations sont restées fidèles aux propos tenus par le chef de l'État, mais sans dévoiler le lieu ni les conditions de cet entretien. Faute de pouvoir mentionner leur rencontre avec le Président, ces dix journalistes ont donc été réduits à des contorsions maladroites. Ils ont évoqué des propos tenus par Emmanuel Macron « en interne », « à ses invités », « à ses proches » ou « auprès de ses visiteurs ». Dans son éditorial économique sur *France Inter*, Dominique Seux a même cru bon de s'ériger en quasi-psychanalyste en intitulant sa chronique « Retraites : dans la tête de Macron » (« L'édito éco », 18 janvier 2023).

En retour, et faute d'avoir eux-mêmes accès à l'Élysée, plusieurs titres de presse

ont choisi de révéler non seulement l'existence de ce « off » mais le nom des interlocuteurs d'Emmanuel Macron. Les dix « élus » ont ainsi été sommés de se justifier par leurs confrères et par une partie de l'opinion publique, comme si le privilège dont ils avaient bénéficié était aussitôt devenu une marque d'infamie. Une question se pose pourtant : de quelle marge de manœuvre disposent réellement les journalistes lorsqu'ils sont conviés à l'Élysée par un président qui a choisi de ne pas s'exprimer au cours d'un moment politique aussi crucial ? Ces dix invités auraient en effet risqué de perdre l'accès au chef de l'État en cas de refus, et leur propre rédaction leur aurait sans doute reproché de se dérober à pareille invitation.

« Le contact et la distance »

Cette séquence est ainsi venue rappeler, pour la énième fois, le dilemme auxquels l'ensemble des journalistes politiques sont confrontés dans leur rapport avec le pouvoir politique. Trop proches, ils risquent de devenir connivents et de perdre la distance nécessaire à la lucidité. Mais lorsqu'ils s'éloignent du monde qu'ils sont censés observer, ils se privent de leur principale source d'information et trahissent la mission même qui leur a été confiée. Ils doivent donc en permanence concilier « le contact et la distance », selon une expression souvent attribuée à Hubert Beuve-Méry¹.

¹ Cette formule apparaît notamment dans un florilège de citations orales que François Simon prête à Beuve-Méry dans *Le Monde* daté du 8 août 1989, deux jours après la mort du fondateur du journal : « Le journalisme, c'est le contact et la distance. Les deux sont nécessaires. Tantôt il y a trop de contact et pas assez de distance. Tantôt, c'est l'inverse. Un équilibre difficile. »

² En rupture avec François Hollande, qui avait récusé cette expression, il revendique l'appellation « président jupitérien » pour définir sa conception du pouvoir dans un entretien à Challenges, le 16 octobre 2016.

J'ai été conduit à deux reprises à explorer cette question de la proximité entre mondes journalistique et politique, en m'intéressant plus spécifiquement à la singularité française en ce domaine. Dans un ouvrage publié au crépuscule du quinquennat de François Hollande, et qui emprunte justement son titre à la formule de Beuve-Méry (Lévrier, 2016), j'ai voulu examiner les nombreux points de passage entre ces deux milieux à l'échelle française. Le mandat du second Président socialiste constituait de ce point de vue un cas d'étude exemplaire : ce dernier est arrivé à l'Élysée au bras d'une journaliste politique et quatre des ministres ou des secrétaires d'État de son premier gouvernement partageaient eux aussi la vie d'une journaliste. En toute logique, la propension de François Hollande à s'entretenir quotidiennement avec la presse a conduit à la multiplication des livres de confidences avec des journalistes dans les deux dernières années de son mandat. L'un d'entre eux, au titre si révélateur – *Un président ne devrait pas dire ça* – a même directement contribué à l'empêcher de se représenter (Davet et Lhomme, 2016).

L'arrivée en 2017 d'un chef de l'État opposé à une telle proximité m'a donné l'occasion de prolonger ce questionnement quelques années plus tard, en publiant un nouvel ouvrage en lien avec cette thématique (Lévrier, 2021). Ce livre, *Jupiter et Mercure*, est consacré aux rapports entre la presse et les huit présidents qui se sont succédé sous la V^e République. Mais je me suis intéressé plus spécifiquement à la relation qu'Emmanuel Macron a souhaité construire avec les médias : observateur privilégié des pratiques endogames de son prédécesseur, il a choisi d'emblée de rejeter ces liaisons dangereuses entre presse et pouvoir. Lors de ses premiers vœux à la presse, le 3 janvier 2018, il a par exemple qualifié de « propos d'antichambre » l'habitude des journalistes de recueillir les confidences

des présidents. Dans ce discours aux accents programmatiques, il a aussi revendiqué son choix de mettre en place une « saine distance » ou une « distance légitime » entre journalisme et pouvoir.

Il m'a semblé, en écoutant les déclarations d'Emmanuel Macron avant comme après l'élection, que son analyse procédait d'une intuition assez juste mais portait déjà en elle une forme d'ambiguïté. Il ne s'est pas contenté en effet de rejeter des habitudes de vie commune ou de fréquentations réciproques : en faisant dès la fin de l'année 2016 l'éloge d'une présidence « jupitérienne² », il a assumé le choix de la hauteur et de la verticalité. Cette référence au roi des dieux de la mythologie romaine constitue en effet un renvoi implicite au double septennat de François Mitterrand et au rôle joué auprès de lui par le communicant Jacques Pilhan : ce dernier avait parlé d'« opération Jupiter » pour désigner sa volonté de faire du chef de l'État une figure hiératique, en surplomb, presque sacralisée, et se tenant à l'écart de la presse comme de l'opinion publique. Dans le cas d'Emmanuel Macron, comme dans celui de François Mitterrand, la distance risque donc à chaque instant de se transformer en mépris ou en agressivité vis-à-vis des journalistes.

Une hésitation constante sous la Ve République

De manière plus générale, le travail mené dans ces deux ouvrages m'a conduit à un constat qui peut sembler assez pessimiste : dès les débuts de la V^e République, les journalistes politiques ont éprouvé les pires difficultés pour trouver la bonne distance vis-à-vis du pouvoir présidentiel, et cette aporie semble presque insoluble dans un régime qui porte à ce point la trace de son histoire monarchique.

Hubert Beuve-Méry lui-même a été pris au piège de ce dilemme. En signant ses

² Cet appel est notamment formulé trois semaines avant l'élection dans un éditorial de Jean Daniel dont le titre est dépourvu d'ambiguïté : « Pour Mitterrand » (*Le Nouvel Observateur*, 6 avril 1981, p. 30-31).

éditoriaux du pseudonyme « Sirius », l'étoile la plus brillante du ciel, il adopte pourtant la posture idéale d'un observateur en surplomb, qui se tient en retrait des interactions humaines. Son refus d'assister aux conférences de presse du Général va dans ce sens, puisqu'il lui a évité d'être réduit, à l'image de tant de ses confrères, au rôle de comparse enthousiaste et admiratif. Mais tout en adoptant l'ethos d'un journaliste misanthrope, il a entretenu des liens privilégiés avec certains responsables politiques de son temps. Il a notamment été l'ami de Pierre Mendès France, et cette proximité affective a trouvé un prolongement politique au cœur des pages du quotidien du soir : dans un entretien avec Jean-Louis Servan-Schreiber retransmis par l'ORTF en 1973, Beuve-Méry a par exemple reconnu le « crédit de confiance un peu exceptionnel » que son journal a apporté à Mendès lorsque ce dernier était président du Conseil, entre juin 1954 et février 1955.

L'attitude inverse, consistant à assumer une forme de proximité plus ou moins grande avec le pouvoir, conduit néanmoins le plus souvent à des impasses plus inextricables encore. Par souci d'honnêteté, des journalistes et même des rédactions entières peuvent en effet avoir la tentation d'afficher les liens idéologiques et personnels qu'ils entretiennent avec une cause, un parti, ou des responsables politiques en particulier. Mais en ce cas, ils courent le risque d'apparaître au grand public comme incapables de lucidité et d'esprit critique.

Le cas du *Nouvel Observateur* au début des années 1980 est symptomatique de cette dérive, et des effets délétères qu'elle peut engendrer sur le lien de confiance unissant un titre de presse à ses lecteurs. Avant même l'élection présidentielle de 1981, la volonté de la rédaction de voir triompher François

Mitterrand l'a conduit en effet à renoncer à ses principes habituels en appelant ostensiblement à voter pour le candidat socialiste dès le premier tour³. Au cours des premiers mois du septennat, l'hebdomadaire a ensuite fait le choix d'aller jusqu'au bout de ce soutien en pratiquant un journalisme d'accompagnement, au plus près du Président et de son équipe. Cette tonalité proche de l'adulation a été confirmée, et presque revendiquée, par une étrange campagne de publicité qui s'est affichée sur les murs de Paris dès le 20 mai : « *Le Nouvel Observateur, bien placé pour savoir* ». En faisant le pari d'un tel slogan, la direction du journal a bien voulu montrer que ses journalistes auraient accès à des informations privilégiées, venues du cœur de l'Élysée. Mais elle a surtout formulé un étrange aveu, en faisant apparaître un magazine créé pour être l'organe de la gauche intellectuelle comme une simple annexe du Parti socialiste. Le jour même, dans son éditorial du *Quotidien de Paris*, Dominique Jamet a du reste pris le parti de railler ce choix avec une ironie grinçante, en proposant de rebaptiser l'hebdomadaire « *Le Nouveau Moniteur, organe officiel du gouvernement de la République française* ».

La rédaction du *Nouvel Observateur* a elle-même pris conscience assez vite de cet écueil, et elle a axé sa communication au cours des années suivantes sur la volonté de refuser toute forme d'embrigadement. Mais le mal était déjà fait, comme en témoigne l'érosion très forte des ventes du journal au cours des années 1980. Dès le début du septennat, avec une indéniable lucidité, Jean Daniel a lui-même constaté qu'il est difficile de ne pas être trop proche de personnalités dont on a épousé le parcours et dont on partage les convictions. Il a ainsi formulé très tôt une interrogation qui semble porter en elle toutes les ambiguïtés des relations entre presse et pouvoir politique sous

la V^e République, du général de Gaulle jusqu'à Emmanuel Macron :

« *Comment prendre de la distance à l'égard de gens dont on souhaite passionnément la réussite ?* » (Muchnik et Burguière 1983, p. 11.).

Pour citer cet article :

LEVRIER Alexis, « Les enjeux d'un "off" jupitérien, ou le dilemme de la proximité entre les présidents et la presse », 0 | 2023 - *Ma Proximité*, GéoProximitéS, URL : <https://quamoter.hypotheses.org/3061>

Références bibliographiques :

Muchnik N. & Burguière A. (éd.), 1983. *Le Nouvel observateur 81-82, 18 mois en 80 articles*, préface de Jean Daniel, Paris, éd. *Le Nouvel Observateur*.

Davet G. & Lhomme F., 2016. *Un président ne devrait pas dire ça*, Paris, Stock.

Delporte C., 2008. « Quand la peopolisation des hommes politiques a-t-elle commencé ? Le cas français », *Le Temps des médias*, n° 10, p. 27-52

Éveno P., 2001. *Le Journal Le Monde. Une histoire d'indépendance*, Paris, Odile Jacob.

Jeanneney J.N. & Julliard J., 1979. *Le Monde de Beuve-Méry ou le métier d'Alceste*, Paris, Seuil.

Lévrier A., 2016, *Le Contact et la distance : le journalisme politique au risque de la connivence*, Paris, Les Petits Matins.

Lévrier A., 2021, *Jupiter et Mercure : le pouvoir présidentiel face à la presse*, Paris, Les Petits Matins.

Saitta E., 2008, « Les journalistes politiques et leurs sources. D'une rhétorique de l'expertise critique à une rhétorique du "cynisme" », *Mots. Les langages du politique*, 87, p. 113-128. <https://doi.org/10.4000/mots.12722>



Airbnb ou la proximité marchandisée.

¹ L'inscription est entièrement gratuite. Dès lors, le business model s'appuie sur le prélèvement d'une commission d'intermédiation liée à chaque transaction réalisée (paiement d'une réservation, réception d'un virement).

² Soit un nouveau mode de spatialisation des sociétés humaines.

Airbnb est une plateforme en ligne à but lucratif, payante¹ et privée, organisant l'offre et la demande d'hébergement touristique entre d'un côté des offreurs, les loueurs, et de l'autre des demandeurs, soient ceux qui recherchent un logement, les touristes (si une distinction est apportée entre l'hôte-loueur et le touriste-locataire, tous deux sont considérés et appréhendés comme des utilisateurs-clients du point de vue de la firme nord-américaine) ou les « voyageurs » selon une sémantique propre à l'entreprise. Fondée en août 2008 à San Francisco, la start-up est (très) rapidement devenue une multinationale opérant à l'échelle du Monde² en gérant annuellement des millions d'annonces et des centaines de millions de réservations (source : www.statista.fr).

Acteur incontournable de l'hébergement touristique mondialisé, dont le succès, qui s'appuie sur plusieurs éléments dont la facilité d'utilisation de la plateforme, la possibilité de voyager « à moindre coût » et/ou de trouver une offre « complète » (côté touriste), d'être rémunéré pour un service (côté hôte) etc., n'a jamais été remis en cause, Airbnb s'appuie sur sa capacité à coordonner la micro-activité de la location et à réduire l'engagement nécessaire pour participer au processus de production et de distribution d'un service.

L'ubérisation touristique

La plateforme agrège l'ensemble des informations nécessaires à la réalisation d'un séjour en rapprochant les agendas et en automatisant les réponses aux questions suivantes : qui, quoi, quand, où ? Elle opère à l'échelle mondiale comme un vaste catalogue réunissant les utilisateurs dans un même espace-temps (la plateforme à un moment « T ») numérique immatériel, en procédant théoriquement d'une réduction voire d'un effacement complet de la distance géographique, sociale, linguistique (en juin 2023, il est possible de traduire l'ensemble de l'interface et des annonces dans 91 langues), économique, politique (en outrepassant les frontières étatiques par exemple) etc. Cet opérateur touristique est qualifié d'« ouvert » puisqu'il nécessite un faible engagement des utilisateurs. Il n'y a pas de frais d'adhésion tandis qu'aucune compétence particulière n'est nécessaire pour devenir utilisateur, sauf concernant la mobilisation d'éléments de savoir-être (« se rendre disponible », « demeurer accueillant avec les invités », « respecter les règles de politesse » etc.). La consultation des annonces demeure gratuite, illimitée et ne requiert pas d'inscription.

La proximité chez Airbnb est partout omniprésente, dans son logo, dans son discours, dans son discours marketing

³ Au lieu de « supprimer » un intermédiaire entre la destination et le touriste (hôtel, agence de voyage etc.), Airbnb en ajoute un (elle-même) en opérant un processus de réintermédiation, se plaçant entre le loueur et le locataire.

⁴ Le basculement entre un modèle qualifié d'utopiste et un autre qualifié de réaliste s'est opéré relativement tôt, selon l'échelle temporelle de la firme, soit au moment de son déploiement mondial lors de l'ouverture de nouveaux marchés dans d'autres pays et/ou continents. Finalement cela a eu lieu depuis qu'il a fallu donner des gages pour rassurer les investisseurs en développant un modèle économique stable et rentable sur le moyen terme, depuis que la concurrence basée sur le même créneau sectoriel s'est étoffée et renforcée, et surtout depuis que l'idée originale et originelle a été éprouvée et épuisée. Aujourd'hui, Airbnb a beaucoup de mal à convaincre ses (futurs) utilisateurs de vivre une expérience unique en vivant (au) près de l'hôte. Le prix d'une nuitée, la possibilité de trouver un logement pratiquement partout et la rapidité pour réserver ledit logement étant considérés comme suffisants pour garantir son succès et son fonctionnement.

⁵ Parce qu'elles nécessitaient un capital économique trop conséquent et/ou la mobilisation de compétences spatiales insoupçonnées et non acquises et/ou parce qu'elles étaient tout simplement peu visibles sur les réseaux connus voire invisibles car non disponibles sur le marché. C'est là l'une des forces supposées d'Airbnb, que d'avoir réussi à susciter des « éclosions locatives » de logements qui n'avaient jusqu'à présent qu'une fonction d'habitation (ou pas de fonction du tout) avant que leurs possédants/occupants ne découvrent, « aidés » par la plateforme, un potentiel marchand en attente d'être révélé, transformant de facto l'usage desdits logements.

(« rassembler l'humanité », « faire partie d'une communauté »), dans son fonctionnement et dans les promesses faites aux utilisateurs. Érigée en totem, elle justifierait le rôle hyper-présent de ce nouvel intermédiaire³, seul capable de réunir et de gérer les deux faces d'un marché global composé des loueurs et des locataires mobilisant un système technologique performant qui s'appuie principalement sur un dispositif de plateforme en ligne et d'un ensemble d'extensions numériques (applications mobiles, blogs, réseaux sociaux...).

La promesse d'un habiter touristique spécifique

Rapprocher l'offre et la demande a toujours été, avant de devenir un argument uniquement marketing⁴, l'un des atouts de l'entreprise : permettre à n'importe quel utilisateur (à condition que celui-ci dispose d'un accès Internet, soit préalablement inscrit sur la plateforme et qu'il se soit acquitté du montant nécessaire pour déclencher la réservation) pendant un temps plus ou moins court et de manière temporaire, dans un lieu touristique, de partager le quotidien d'un habitant permanent présent sur place ou résidant non loin et d'être hébergé et vivre directement avec/auprès de lui, selon son rythme personnel. Prétexte au déploiement d'un séjour mieux incarné, plus expérientiel, plus « vrai » et moins standardisé, les annonces déposées par les hôtes sur la plateforme nord-américaine procéderaient d'une multiplication de l'hébergement touristique (puisque tout le monde ou presque peut déposer une annonce) dans un espace donné. Face à des modes d'hébergement jugés trop conventionnels, sur-concentrés dans un même lieu, sans charme, sans typicité ni caractère voire sans âme (les hôtels sont ici directement visés. L'un des slogans accompagnant le premier logo a été « Forget hotels » soit « oubliez les hôtels »), la plateforme aurait réinventé

l'hospitalité « chez l'habitant ». Les touristes y développeraient un autre rapport à la destination, plus proche d'elle, hors des « sentiers battus », en auraient une autre vision, bénéficieraient de recommandations et de conseils personnalisés de la part des hôtes.

Dans un contexte hyperconcurrentiel pour les lieux (touristiques ou non), Airbnb permettrait au touriste, le temps du séjour, d'accéder à des places qui lui étaient jusque-là peu accessibles voire certainement inaccessibles⁵, des appartements, des maisons, des lofts, des cabanes, des châteaux etc. ; tandis qu'elle faciliterait pour l'hôte, la monétisation d'un ou plusieurs bien (s) en le (s) transformant en emplacements ultra-rentables. La location de courte-durée possède, selon plusieurs sources, un taux de rentabilité (parfois très) supérieur à la location conventionnelle (baux de longue-durée par exemple), notamment dans les grands centres urbains. Ainsi l'activité d'accueil de « voyageur » permettrait à l'hôte de faire des rencontres en ajustant son rôle de médiateur entre le touriste et sa destination.

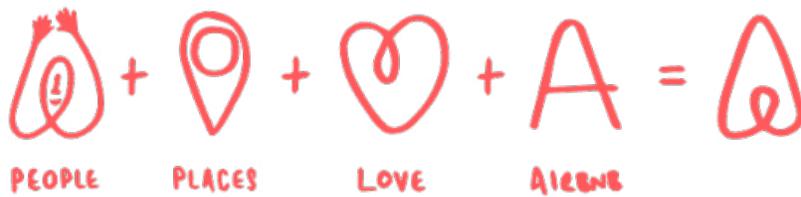
Un (seul) discours et des réalités (multiples)

Les réalités (r)attachées à Airbnb sont quelque peu différentes. Il existe deux modèles locatifs permis par Airbnb qui correspondent à deux conceptions de l'hébergement touristique :

- Celui de la chambre privée et/ou de la chambre partagée dans lequel hôte et touriste tentent de cohabiter plus ou moins pacifiquement à l'échelle micro-locale, celle de la citadelle domestique, en déployant des stratégies de (dé)placement, de mise à distance des corps et du psychique (tout comme des affaires personnelles cachées et sécurisées dans des compartiments spécifiquement créés pour éviter que l'autre occupant ne tombe dessus),

Figure 1 :

La décomposition du logo d'Airbnb (« the Bélo »), créé en 2014 et toujours utilisé en 2023. Source : www.airbnb.com



d'évitement et de cloisonnement (désynchronisation des emplois du temps pour ne pas se retrouver aux mêmes horaires dans la salle de bain ou dans la cuisine par exemple).

- Et celui du logement entier dans lequel l'hôte est absent et où les relations loueur/locataire peuvent être nulles (dans le cas où la boîte à clés remplace l'accueil physique des touristes et l'envoi de messages remplace les échanges verbaux) ou très faibles (dans le cas où un tiers, une société de conciergerie par exemple, réalise les actions d'accueil/ de sortie du logement des touristes à la place de l'hôte).

Quant à l'éclatement de l'offre d'hébergement et ses effets (une meilleure répartition des flux de touristes dans un lieu par exemple), cela ne se réalise pratiquement jamais. Au lieu de disperser les logements dans un espace donné, les annonces obéissent à une logique spatiale relativement classique, se concentrant dans les centralités déjà existantes, à quelque échelle que ce soit : hypercentre des grandes villes, près des attractions touristiques (musées, lieux d'activités, monuments et bâtiments emblématiques etc.), le long des routes touristiques, dans les zones où le patrimoine historique est important et mis en valeur, proche des nœuds et des axes de transports etc.

Enfin, la présence d'Airbnb peut générer des externalités négatives et révéler des situations conflictuelles plus ou moins larvées, dans lesquelles l'irruption de la plateforme servirait de déclencheur. Dès lors, face aux nombreuses conséquences jugées perverses de la location de courte durée sur le marché du logement (réduction de l'offre locative, relégation des populations « fragiles » économiquement parlant loin des centres-villes, gentrification touristique...), la présence d'Airbnb et donc de ses utilisateurs sur un

territoire est de plus en plus contestée par la sphère citoyenne ou non (élus, associations, institutions, syndicats, entreprises). Distribution de tracts, déploiement de banderoles et inscription de tags dans l'espace public, organisation de manifestations, élaboration d'une cartographie participative, publication d'articles dans les quotidiens régionaux et nationaux, création de groupes-collectifs sur les réseaux sociaux, occupation de logements loués, dénonciations de pratiques illégales, mis en place de contrôles inopinés, application de dispositifs coercitifs pour les loueurs, adoption d'un calendrier législatif et judiciaire etc. La coprésence entre touristes-utilisateurs d'Airbnb (habitants temporaires) et habitants permanents (touristes non-utilisateurs d'Airbnb, résidents, salariés, étudiants, retraités etc.) est de plus en plus compliquée à envisager dans nombre de villes européennes (Milan, Barcelone, Paris, Berlin, Venise, Amsterdam, Londres etc.) par exemple. L'introduction de pratiques touristiques désaisonnalisées dans des espaces-temps qui n'y sont pas préparés et/ou pas adaptés, la superposition d'un hors-quotidien touristique sur le quotidien de populations résidentes ainsi que le mélange d'usages différents voire opposés (travail vs récréation par exemple) génère des territorialités et des représentations liées difficiles à concilier.

Références bibliographiques :

Aguilera T., Artioli F. & Colomb C., 2019. « Les villes contre Airbnb ? Locations meublées de courte durée, plateformes numériques et gouvernance urbaine » dans Courmont A. et P. Le Galès (dir.), *Gouverner les villes numériques*, Paris, PUF-Vie des idées, p. 27-45 URL : <https://hal.science/hal-03193222>

Beckouche P., 2019. *Les nouveaux territoires du numérique. L'univers digital du sur-mesure de masse*, Paris, Éditions Sciences Humaines, 163 p.

France Culture, 2021. « Pourquoi parle-t-on d'ubérisation de la société ? » *Le Pourquoi du comment*. URL : <https://www.radiofrance.fr/franceculture/podcasts/le-pourquoi-du-comment-economie-social/pourquoi-parle-t-on-d-uberisation-de-la-societe-4723372>

Lussault M., 2018. « Implacables luttes pour les places », *AOC* – <https://aoc.media/opinion/2018/09/25/implacables-luttes-places/>

Piganiol V., 2022. « Géographie d'Airbnb, GIS Études touristiques » *Encyclopédie scientifique et technique du tourisme et des loisirs* – <https://gisetudestouristiques.fr/encyclopedie/airbnb-geographie-d/>

Pour citer cet article :

PIGANIOL Victor, « Airbnb ou la proximité marchandisée. », o | 2023 - *Ma Proximité*, GéoProximitéS, URL : <https://quamoter.hypotheses.org/3048>

Semaine 14

Restaurer les proximités spatiales et temporelles. Une approche par la rythmologie.

Guillaume Drevon

Docteur en géographie

Chercheur au Laboratoire de Sociologie Urbaine
Ecole Polytechnique Fédérale de Lausanne
(EPFL)

Chercheur associé au Luxembourg Institute of
Socio-Economic Research (LISER)

guillaume.drevon@epfl.ch



Dans cet article, nous proposons de revisiter le concept de rythme qui pourrait constituer une clé centrale de la transition des modes de vie, en vue de la limitation de leur impact environnemental et en dépassant la seule question des proximités pour penser les articulations entre les intensités, les pulsations et les allures. En prenant place à la fois dans l'espace et dans le temps, le rythme renvoie à des formes de distances spatiales et temporelles. La distance spatiale concerne l'éloignement qui se matérialise à travers la mobilité et le franchissement de l'espace, la distance temporelle renvoie aux différentiels de rythmes qui séparent les personnes et tend vers la désynchronisation. Dans cet article, nous proposons d'approcher la notion de proximité à partir de la rythmologie en proposant de revoir les distances spatiales qui nous éloignent et les écarts temporels qui nous séparent afin de penser de nouveaux modèles en matière de mode de vie dont les chorégraphies pourraient se baser sur des formes de proximités spatiales et temporelles renouvelées.

Les rythmes de vie présentent une dimension holistique pertinente dès lors qu'ils traversent les différents domaines de la vie et qu'ils permettent de réfléchir à différentes échelles spatiales et temporelles, du local au mondial et du quotidien à la temporalité de la vie. Le rythme est également pertinent pour

penser l'adaptation dès lors que celle-ci passe par une redistribution de l'intensité des activités humaines à la fois dans l'espace et dans le temps.

Notre proposition puise son inspiration dans la critique de l'accélération sociale qui s'intéresse aux effets délétères des rythmes de vie contemporains qui renvoient à certaines pathologies rythmiques comme le burn-out et les différents effets de saturations fonctionnelles et psychologiques (Antonioli et al., 2020). Les ressorts de l'accélération (Rosa, 2010) correspondent notamment à la compétition interindividuelle et à l'omniprésence de technologies accélératrices des allures de vie. L'analyse des effets délétères de l'accélération des rythmes de vie a largement été cantonnée aux domaines de la psychologie du travail, de la relation entre vie privée et vie professionnelle et aux inégalités sociales. Toutefois, l'utilisation du concept de rythme dans la perspective de la transition écologique demeure très limitée même si certains auteurs comme Helge Hvid (2010) militent pour un retour à une plus grande synchronisation entre les rythmes des activités humaines et ceux de la nature. Nous nous inscrivons dans cette perspective en proposant d'accompagner l'adaptation des modes de vie à l'aide de la rythmologie (Drevon, 2019).

Épistémologie de la notion de rythme en sciences sociales et dimensions structurelles

Depuis le début du 20^{ème} siècle, le concept de rythme est présent dans différents domaines qui ont alimenté une longue généalogie de propositions rythmanalytiques (Sauvanet, 2018). En philosophie, la rythmanalyse apparaît notamment chez Gaston Bachelard en 1936, puis chez Henri Maldiney (1973) et connaît une nouvelle actualité au début des années 1990 (Wunenburger, 1992) puis à la fin des années 2000 avec la publication de la revue *Rhythmos*. En parallèle des approches philosophiques, le concept de rythme est présent en sociologie dès le début du 20^{ème} siècle. Georg Simmel met en avant la séparation progressive entre les rythmes cycliques de la nature et les rythmes de l'activité humaine (Simmel, 1900), en mettant en perspective, dans cette séparation, le rôle de la vie en ville, la marchandisation du temps et l'individualisation des modes de vie à travers la division du travail. Georg Simmel observe que le rythme de vie qui renvoie à la « somme des actions » est plus soutenu chez les habitants des grandes villes en décrivant notamment une « intensification de la vie nerveuse ». Pour Hartmut Rosa, le rythme correspond au nombre d'épisodes d'actions et d'expériences par unité de temps, reprenant ainsi la dimension expérientielle déjà décrite par Simmel (Rosa, 2010). Henri Lefebvre propose la notion de « rythmanalyse » en l'introduisant en 1961 dans le troisième tome de la *Critique de la vie quotidienne* (Lefebvre, 1961) puis dans son ouvrage posthume (Lefebvre, 1992). Il y met en perspective deux types de rythmes. Le premier, cyclique, renvoie aux rythmes naturels et du cosmos, le second linéaire a trait à la technique. Son but est de bâtir une sociologie de la quotidienneté en considérant conjointement le temps et l'espace dans un projet de rythmologie unique qui tend à analyser l'agencement

des temps sociaux et leurs modalités de déploiement. Ces agencements peuvent ainsi être définis comme des rythmes susceptibles de donner à voir des formes de vie dans leurs dimensions spatiales et temporelles (Drevon, 2019). Il lie les rythmes de la liberté à la créativité quand il critique les conséquences de l'industrialisation sur la ville. Dans les espaces appropriés contrairement aux espaces dominés, la créativité s'épanouit (Lefebvre, 1968).

D'autres recherches s'appuient également sur le concept de rythmes par exemple pour analyser les allures et l'expérience du corps dans l'espace public (Edensor, 2012), les périodes de synchronisation sociale (Launay et al., 2016) et la production des territorialités et des formes de sociabilités. Étant donné la diversité des domaines de recherche et des objets, certains auteurs considèrent que ces ensembles de réflexions relativement hétérogènes demandent à être intégrées dans une science générale des processus de territorialisation et de socialisation en mettant en perspective les mélodies et les refrains des territoires et des relations sociales (Brighenti & Kärrholm, 2018). En touchant notamment aux domaines de l'aménagement du territoire, le rythme apparaît également comme un levier de régulation des pressions sur les environnements naturels et les milieux urbains (Drevon et al., 2020). Il permettrait également de réduire les différentes formes de la saturation présentes dans nos vies et dans nos villes (Antonioni et al., 2020).

Les perspectives apportées par le concept de rythme sont particulièrement riches et peuvent être résumées à partir de trois dimensions structurelles. La première est d'ordre spatial et renvoie à la propagation des activités sur le territoire et le dimensionnement de leur empreinte. La deuxième dimension est d'ordre temporelle et concerne les temporalités et la périodicité des

activités. Enfin la troisième concerne les allures et les intensités qui dimensionnent l'impact des activités considérées. Ces trois dimensions structurelles donnent à penser les modalités d'adaptation et éventuellement de régulation des modes de vie à travers le concept de rythme et constituent des prises directes possibles pour l'élaboration de politiques publiques du rythme.

Quelques pistes pour l'adaptation des modes de vie

Dans la mesure où la rythmologie est susceptible de constituer un domaine spécifique des sciences sociales, elle apparaît pertinente pour répondre aux défis imposés par les changements environnementaux rapides. A notre sens, la rythmologie est en mesure d'alimenter au moins deux pistes qui s'appuient sur un renouvellement des chorégraphies qui sous-tendent les modes de vie contemporains.

La première piste correspond à la lutte contre l'éloignement spatial. A cet égard, le cas de la mobilité automobile quotidienne et des déplacements lointains liés aux loisirs qui favorisent l'usage de l'avion constituent des enjeux primordiaux dans la mesure où ceux-ci représentent un poste majeur d'émissions. Au-delà de la limitation et de la régulation de ces formes de mobilité à la fois dans leurs fréquences et leurs intensités, il s'agit de proposer des alternatives compensatrices. Ainsi, les politiques publiques prennent ici une place primordiale dans la mesure où celles-ci sont susceptibles de proposer des alternatives qui permettent non pas de rendre les personnes captives de leur territoire de résidence mais de les retenir dans la proximité pour leurs activités régulières et de loisirs. Ces alternatives se matérialisent à travers une valorisation des ressources de proximité notamment en matière de loisirs, une facilitation des pratiques

nouvelles de travail ou encore la mise en place de mécanismes de récompenses et des facilitations commerciales. Limiter les mobilités qui présentent de fortes externalités négatives implique également de favoriser de nouveaux imaginaires de la mobilité. A cet égard, il s'agit de déconstruire les valeurs sociales qui entourent la mobilité et qui renvoient encore à la quête de la vitesse et aux voyages fréquents autour du monde dont la figure du globetrotter instagrammé s'est largement imposé sur les réseaux sociaux. La construction d'imaginaires de proximité et de formes de mobilités plus lentes et apaisées implique également de revoir les représentations véhiculées en particulier via les médias et la publicité au sujet de la sphère des loisirs et des déplacements quotidiens. Pour soutenir ce retournement des valeurs sociales qui entourent la mobilité, il s'agit également de mettre en perspective les gains pour les personnes en matière de rythmes de vie dès lors que ceux-ci permettent aux personnes de retrouver une maîtrise de leur temps et une amélioration de leur bien-être.

La seconde piste renvoie à la réduction des distances temporelles. Cette perspective suggère notamment de lutter contre les désynchronisations qui impliquent certaines pathologies rythmiques qui renvoient notamment à l'isolement et l'ennui. La lutte contre les changements environnementaux rapides implique de favoriser le sentiment de communauté de destin en proposant de reconstruire du lien longtemps bousculé par les différentes formes de l'accélération sociale. Cette reconstruction nécessite de repenser la synchronisation des agendas et d'apaiser les rythmes de vie pour retrouver des temps communs permettant l'action collective et la concertation. Il s'agit également de permettre l'émancipation et la créativité en abaissant les pressions temporelles sur les personnes afin d'encourager le changement. L'étouffement engendré

par les différentes formes de la saturation tend à limiter la propension au changement à la fois dans les modes de vie et les imaginaires. L'impulsion vers un retour à la synchronisation est également susceptible de renouveler voire de moderniser les temps sociaux trop souvent cantonnés aux rythmes éculés du métro-boulot-dodo. Cette perspective de la synchronisation retrouvée ouvre également le champ des possibles vers un recentrement sur le soin porté aux autres et propose également un renouveau de l'empathie envers les composants humains et non-humains des sociétés contemporaines.

Références bibliographiques :

Antonioli M., Gwiazdzinski L., Kaufmann V., Drevon G., & Pattaroni L. (Éds.), 2020. *SATURATIONS Individus, collectifs, organisations et territoires à l'épreuve* (Elya éditions). Elya éditions.

Brighenti A. M., & Kärrholm M., 2018. "Beyond rhythm analysis: Towards a territoriality of rhythms and melodies in everyday spatial activities" in *City, Territory and Architecture*, 5(1). Scopus. <https://doi.org/10.1186/s40410-018-0080-x>

Drevon G., 2019. *Proposition pour une rythmologie de la mobilité et des sociétés contemporaines*. Alphil - Presses universitaires suisses.

Drevon G., Pattaroni L., & Hamel N., 2020. *Rhythm analysis of urban events. Empirical elements from the Montreux Jazz Festival*. Urban Planning.

Edensor T., 2012. *Geographies of Rhythm: Nature, Place, Mobilities and Bodies*. Ashgate Publishing, Ltd.

Hvid H. S., 2010. "Sustainable Rhythms: When Society Meets Nature" in *A New Agenda for Sustainability*, 15-30.

Launay, J., Tarr, B., & Dunbar, R. I. M., 2016. "Synchrony as an Adaptive Mechanism for Large-Scale Human Social Bonding" in *Ethology*, 122(10), 779-789. Scopus. <https://doi.org/10.1111/eth.12528>

Lefebvre H., 1961. *Critique de la vie quotidienne. De la modernité au modernisme*, tome 3. L'Arche.

Lefebvre H., 1992. *Éléments de rythmanalyse: Introduction à la connaissance des rythmes*. Editions Syllepse.

Maldiney H., 1973. «L'esthétique des rythmes». In *Regard Parole Espace (L'âge d'homme)*.

Rosa H., 2010. *Accélération: Une critique sociale du temps*. La Découverte.

Sauvanet P., 2018. «Actualité de la recherche en rythmanalyse(s): Quelques éléments pour un état des lieux, suivis d'un retour sur quelques malentendus.» In *Rythmanalyse(s): Théories et pratiques du rythme: Ontologie, définitions, variations*. Jacques André éditeur. p. 15-24

Simmel G., 1900. *Psychologie de l'argent*. Allia.

Wunenburger, J.-J., 1992. *Les rythmes: Lectures et théories*. L'Harmattan.

Pour citer cet article :

DEVRON Guillaume, « Restaurer les proximités spatiales et temporelles. Une approche par la rythmologie », o | 2023 - *Ma Proximité*, GéoProximitéS, URL : <https://quamoter.hypotheses.org/3128>

Intelligence Artificielle : Quand la technologie est au service de la proximité sociale et organisationnelle.

Hélène Yildiz
Maîtresse de conférences HDR en marketing
Responsable M2 Marketing Digital et
Co-responsable MIAGE
Université de Lorraine,
CEREFIGE, IUT HP Longwy, IAE Metz

helene.yildiz@univ-lorraine.fr

Alan Reiter
Consultant en marketing
Chargé d'enseignement
Université de Lorraine

alan.reiter@gmail.com



¹ Le marché de l'IA et son périmètre, Dans
SAY 2021/3 (N° 5), pages 144 à 145

Impulsée par les nouvelles technologies d'intelligences artificielles (IA), la société entre dans sa quatrième révolution industrielle (Murphy et al., 2021). L'IA évolue de manière exponentielle et les experts estiment qu'en 2030, ce marché représenterait environ 13 500 milliards de dollars. En outre, plus de 70% des entreprises intégreront dans l'avenir l'IA au sein de leur business model¹. L'IA est une source majeure d'innovation (Huang et Rust, 2018) et ses apports engendrent de profondes mutations pour l'ensemble des acteurs économiques (entreprises, collectivités territoriales, consommateurs...).

Ayant l'ambition d'imiter les capacités cognitives de l'être humain, l'IA peut être définie comme un système numérique capable d'interpréter correctement des données externes et d'apprendre de ces données (Learning machine) grâce au déploiement des processus algorithmiques intelligents (Davenport et al., 2019). Désormais, l'omniprésence de l'IA transforme radicalement la chaîne de valeur des entreprises et leurs relations avec l'ensemble des parties prenantes. Néanmoins, cette nouvelle technologie peut s'avérer être nécessaire, notamment dans des secteurs où les pressions macroéconomiques et microéconomiques incitent les acteurs à repenser leur filière. C'est le cas, par exemple, de l'industrie du tourisme qui traverse actuellement de profondes

mutations structurelles (pandémie du COVID19, réchauffement climatique et enjeux de durabilité), qui perturbent les modèles économiques et sociaux mis en œuvre.

D'un point de vue global, l'IA crée l'effervescence aussi bien dans le monde de l'entreprise que dans le monde académique. L'objectif principal étant d'identifier et de comprendre les enjeux et les impacts résultant de son utilisation par les entreprises. A ce titre, deux grandes approches se confrontent. La première considère que l'IA sera une technologie essentielle pour assister l'être humain dans sa prise de décision (Dejoux et Léon, 2018). A l'inverse, la seconde estime que l'IA sera une vraie menace pour l'humanité en menaçant massivement des emplois humains par l'automatisation des tâches (Jarrahi, 2018).

L'IA, de quoi parle-t-on ?

Beaucoup de travaux de recherches émergent entre 1960 et 1990 et des prototypes de plus en plus performants sont développés (Exemple du programme ELIZA créé par Joseph Weizenbaum ou DEEP BLUE développé par IBM). Bien que ces programmes démontrent l'étendue du potentiel de l'intelligence artificielle, cette technologie reste encore focalisée sur des traitements de données basiques avec l'obligation

permanente du paramétrage humain. Le réel virage stratégique de l'IA a été initié en 2009, avec l'apparition des réseaux neuronaux artificiels. Ces systèmes numériques complexes contribuent au déploiement de l'apprentissage automatique (Deep learning - Goertzel, 2014), véritable moteur des avancées technologiques majeures comme la reconnaissance vocale (2009), visuelle (2011) ou encore le traitement du langage naturel. Ces nouvelles architectures informatiques offrent à l'IA une puissance de traitement considérable grâce à une capacité d'apprentissage autonome. Deux facteurs symbiotiques semblent favoriser le développement rapide de l'IA. L'utilisation constante et massive d'internet génère d'immenses quantités de données disponibles pour les entreprises. Cette abondance d'informations complexifie le travail d'analyse pour les entreprises. L'IA devient alors primordiale pour traiter efficacement de grandes quantités des données numériques spécifiques. En outre, grâce aux progrès technologiques, les ordinateurs disposent de capacités de calcul beaucoup plus performantes permettant le développement d'algorithmes plus puissants et proactifs. Cette relation conjointe entre ces deux facteurs (Big Data et puissance de calcul) entraîne quotidiennement l'IA à devenir toujours plus précise et rapide.

L'IA au service de la proximité sociale

L'IA peut être visible sous une forme physique ou virtuelle. Sur le plan physique, l'apport de l'IA est important. Le développement des robots intelligents transforme la relation homme-machine notamment dans le secteur des services (Huang et Rust, 2018). Dans ce contexte, l'IA permet de créer des robots humanoïdes pouvant générer un degré de présence sociale fort, donnant l'impression aux utilisateurs d'être en présence d'un autre individu (van Doorn et al., 2017). Ce caractère

anthropomorphe est primordial dans la perception de la physicalité de la technologie et dans la construction d'une relation de proximité avec ces nouveaux compagnons virtuels. De cette façon, les individus abandonnent davantage leur capacité de contrôle et laisse plus facilement ces nouveaux agents intelligents les accompagner. De toute évidence, l'IA physique révolutionnera l'expérience utilisateur. Ainsi, cette technologie rend les entreprises plus réactives à l'égard de leurs clients avec la proposition des services personnalisés (Wirtz et al., 2018).

Sur le plan virtuel, l'IA contribue au développement massif des futurs mondes numériques, constituant le metavers (Huynh-The et al., 2023). Le metavers possède de nombreux atouts pour attirer des utilisateurs à la recherche de nouvelles expériences virtuelles. Il s'agit d'un monde virtuel en 3D, partagé et offrant aux utilisateurs des expériences immersives et interactives (Park et Kim, 2022). Reflet du monde réel, le metavers est un monde virtuel persistant centré sur la valeur sociale. Il offre la possibilité aux individus d'échanger et de collaborer par le biais d'avatars numériques. La performance future du metavers sera très largement alimentée par l'IA. Le renforcement de cette technologie basée sur l'apprentissage automatique va offrir des univers virtuels beaucoup plus interactif grâce à des traitements graphiques plus puissant et des interfaces sécurisées, réduisant davantage les barrières entre le monde virtuel et réel (Xu et al., 2020).

A titre d'exemple, la réalité virtuelle appliquée au tourisme (Caspar et al., 2019 ; Allal-Cherif, 2022) immerge les utilisateurs dans des environnements complètement numérisés. Les utilisateurs peuvent naviguer et découvrir des destinations ou des lieux culturels sans se déplacer. Par conséquent, l'IA intégrée à la réalité virtuelle favorise la proximité virtuelle et la curiosité des utilisateurs

² agent logiciel qui peut dialoguer avec un utilisateur.

à l'égard de ces lieux touristiques et plus généralement ces mondes virtuels. Par ailleurs, grâce à l'apprentissage du traitement du langage naturel, l'IA générera, au sein du metavers, des chatbots² plus performants. Les interactions entre les individus et les avatars virtuels seront alors beaucoup plus réalistes et précises, favorisant l'anthropomorphisme virtuel (Huynh-The et al., 2023) au service de mondes virtuels plus immersifs. Mondes virtuels dans lesquels il est possible par exemple d'évoluer pour faire notre shopping.

L'IA, au service de la proximité organisationnelle.

Comme évoqué précédemment, de nouvelles pratiques (managériales, entrepreneuriales, etc.) émergent de la volatilité exacerbée de nombreux secteurs d'activités. Des secteurs comme la banque (Fethi et Pasiouras, 2010) ou l'automobile (Bertrandias, 2019) connaissent d'intenses révolutions technologiques. Par conséquent, la maîtrise et l'intégration des nouvelles technologies d'IA deviennent des compétences stratégiques. L'IA permet de lier étroitement et efficacement l'ensemble des maillons de la chaîne de valeur pour bâtir des nouveaux business models inclusifs et plus réactifs aux pressions externes. De cette manière, les entreprises adaptent plus efficacement certaines activités importantes comme le marketing et les services (Fileri et al., 2021), pour répondre à l'émergence de nouvelles tendances de consommation. En outre, les entreprises développent, grâce à l'IA, des relations permanentes, étroites et durables avec les fournisseurs et les distributeurs. Les algorithmes intelligents améliorent les stratégies de sourcing, d'achats, de ventes et de gestion partagée de stocks. Une fois de plus, les bienfaits de l'IA sont évidents. Les nombreux traitements numériques des données issues du marketing, de la logistique ou encore de

la production, renforcent la performance stratégique, tactique et opérationnelle de l'entreprise. Grâce à l'IA, les entreprises identifient et anticipent plus facilement les besoins de leurs clients. Elles peuvent ainsi articuler en conséquence l'ensemble de leur chaîne de valeur.

Enfin, comme toute révolution industrielle, l'IA génère également des externalités négatives. Depuis peu, une IA-anxiété se développe auprès des salariés. Elle est engendrée par la préoccupation de se voir remplacé par des IA. Ce phénomène d'anxiété n'est pas sans rappeler les prémices de l'automatisation présente à la fin du XVIIIe siècle, lorsque les machines automatiques ont progressivement investi les usines de tissage. A cette époque, les travailleurs redoutaient déjà ce que l'économiste John Maynard Keynes appellera, dans les années 1930, le « chômage technologique ». Aujourd'hui, ce parallèle reste largement envisageable compte tenu des effets de l'introduction de l'IA dans les organisations. Pour preuve, les analystes suggèrent que plus de 300 millions d'emplois dans le monde pourraient être supprimés à cause de l'IA³. Les questions portant sur l'éventualité de voir un jour les machines, les robots et plus généralement l'informatique dépasser les capacités de l'être humain a toujours fait débat depuis des décennies au sein des communautés d'experts et plus largement dans la société. L'IA a toujours fasciné, et laisse encore aujourd'hui, beaucoup de questions sans réponses tant dans le monde de l'entreprise que dans celui de la recherche

³ Goldman Sachs Analyse, 23 mars 2023

Références bibliographiques :

Allal-Chérif O., 2022. "Intelligent cathedrals: Using augmented reality, virtual reality, and artificial intelligence to provide an intense cultural, historical, and religious visitor experience", *Technological Forecasting and Social Change*, 178, 121604.

Bertrandias L., Lowe B., Sadik-Rozsnyai O., Carricano M., 2021. "Delegating decision-making to autonomous products: A value model emphasizing the role of well-being", *Technological Forecasting and Social Change*, 169, 120846.

Caspar E., Cleeremans A., Haggard P., 2015. "The relationship between human agency and embodiment", *Consciousness and Cognition*, 33, p. 226-236.

Davenport T., Guha A., Grewal D. et al., 2020. "How artificial intelligence will change the future of marketing". *Journal of the Academy of Marketing Science*, 48, p. 24-42.

Dejoux C. & Leon E., 2018. *Métamorphoses des managers : à l'ère du numérique et de l'intelligence artificielle*, Eds Pearson, 229 p.

Fethi M. D., & Pasiouras F., 2010. "Assessing bank efficiency and performance with operational research and artificial intelligence techniques: A survey", *European Journal of Operational Research*, 204, 189-198.

Filieri R., Mariani M., 2021. "The role of cultural values in consumers' evaluation of online review helpfulness: a big data approach". *International Marketing Review*, 38, p. 1267-1288.

Goertzel B., 2014. "Artificial General Intelligence: Concept, State of the Art, and Future Prospects". *Journal of Artificial General Intelligence*, 5, 1-46.

Goldman Sachs Analys, 2023. *The Potentially Large Effects of Artificial Intelligence on Economic*, URL : https://www.key4biz.it/wp-content/uploads/2023/03/Global-Economics-Analyst-The-Potentially-Large-Effects-of-Artificial-Intelligence-on-Economic-Growth-Briggs_Kodnani.pdf

Huang M.-H. & Rust, R.T. 2018. "Artificial Intelligence in Service". *Journal of Service Research*, 21, p. 155-172.

Jarrahi M.H. 2018. "Artificial Intelligence and the Future of Work: Human-AI Symbiosis in Organizational Decision Making". *Business Horizons*, 61, p. 577-586.

Murphy K., Di Ruggiero E., Upshur R. et al. 2021. *Artificial intelligence for good health: a scoping review of the ethics literature*. BMC Med Ethics, 22.

Park S.M., Kim Y-G. 2022. *A Metaverse: Taxonomy, Components, Applications, and Open Challenges*. IEEE Access.

The T.H., Pham Q.V., Pham X.Q., Nguyen T.T., Han Z. & Kim D.S., 2023. "Artificial intelligence for the metaverse: A survey", *Engineering Applications of Artificial Intelligence*, 117, 105581.

Van Doorn J., Mende M., Noble S. et al. 2017. "Domo Arigato Mr. Roboto: Emergence of Automated Social Presence in Organizational Frontlines and Customers' Service Experiences". *Journal of Service Research*, 20, p. 43-58.

Wirtz J., Patterson P.G., Kunz W.H., Gruber T, Lu V.N, Paluch S & Martins A. 2018. "Brave new world: service robots in the frontline". *Journal of Service Management*.

Xu X., Bowen S., Sheng D., Gautam S., Muhammad B., Mohammad K., Varun M., Ahmad J., Maoli W. 2020. *Service Offloading With Deep Q-Network for Digital Twinning Empowered Internet of Vehicles in Edge Computing*. IEEE Transactions on Industrial Informatics.

Pour citer cet article :

YILDIZ Hélène, REITER Alan,
« Intelligence Artificielle : Quand la technologie est au service de la proximité sociale et organisationnelle. », 0 | 2023 - *Ma Proximité*, GéoProximitéS, URL : <https://quamoter.hypotheses.org/3136>



Jeux de hasard et d'argent et micro-proximités dans les bars-PMU. L'exemple d'Aubervilliers

Un travail de recherche entamé en 2020 a conduit mes pas sur les terrains de Paris VII^{ème} et d'Aubervilliers en Seine-Saint-Denis, où j'ai pu fréquenter les bars, cafés, tabacs, lieux de prédilection des jeux de la Française Des Jeux (FDJ) et du Pari Mutuel Urbain (PMU). Je souhaite ainsi partager dans ce numéro inaugural de la revue GéoProximitéS une réflexion entamée lors de ces moments passés dans les bars-PMU d'Aubervilliers.

À Aubervilliers, les points de vente du PMU et de la FDJ se situent principalement dans des établissements de débits de boisson (16 sur 19), parfois associés à un débit de tabac (Figure 1). Ces différents types de points de vente se répartissant dans divers quartiers de la commune. Les quartiers du Centre-Ville et des Quatre-Chemins (Figure 2) se distinguent avec une concentration significative, abritant respectivement six et cinq points de vente de jeux d'argent et de hasard (JAH) parmi les 19 étudiés.

De nombreux travaux s'intéressent aux débits de boissons. On peut citer la thèse récente de Pierre-Emmanuel Niedzielski (2018) dans laquelle il réalise une ethnographie de plusieurs établissements strasbourgeois, toutefois sans s'intéresser spécifiquement à la thématique des jeux d'argent. Dans son mémoire de fin d'étude, Anne-Claire Mangel (2006), nous offre une description précise des espaces de jeux présents dans

les bars-PMU et comment la pratique du jeu favorise les échanges et la sociabilité, mais aussi la distance entre les usagers en fonction des jeux pratiqués (Mangel, 2006, p. 26). Ainsi, comme le note Audrey Valin, les turfistes préfèrent « *les espaces consacrés à leur seul jeu, ils restent eux-mêmes à l'écart du reste de la clientèle quand le lieu réunit plusieurs populations* » (2023, p. 396), tandis que Elizabeth Vercher insiste sur la « *convivialité du jeu* » moteur de la « *sociabilité construite* » dans les espaces de jeu en s'appuyant sur l'exemple des casinos (2003). Je me contenterai ici de mettre en lumière le rôle des opérateurs de jeux du PMU et de la FDJ dans la spatialisation des espaces de jeux à l'intérieur des points de vente de jeux d'argent à travers les stratégies, marketing notamment, mises en place et comment cela participe à ordonner les sociabilités ludiques et le cloisonnement de ces microterritoires.

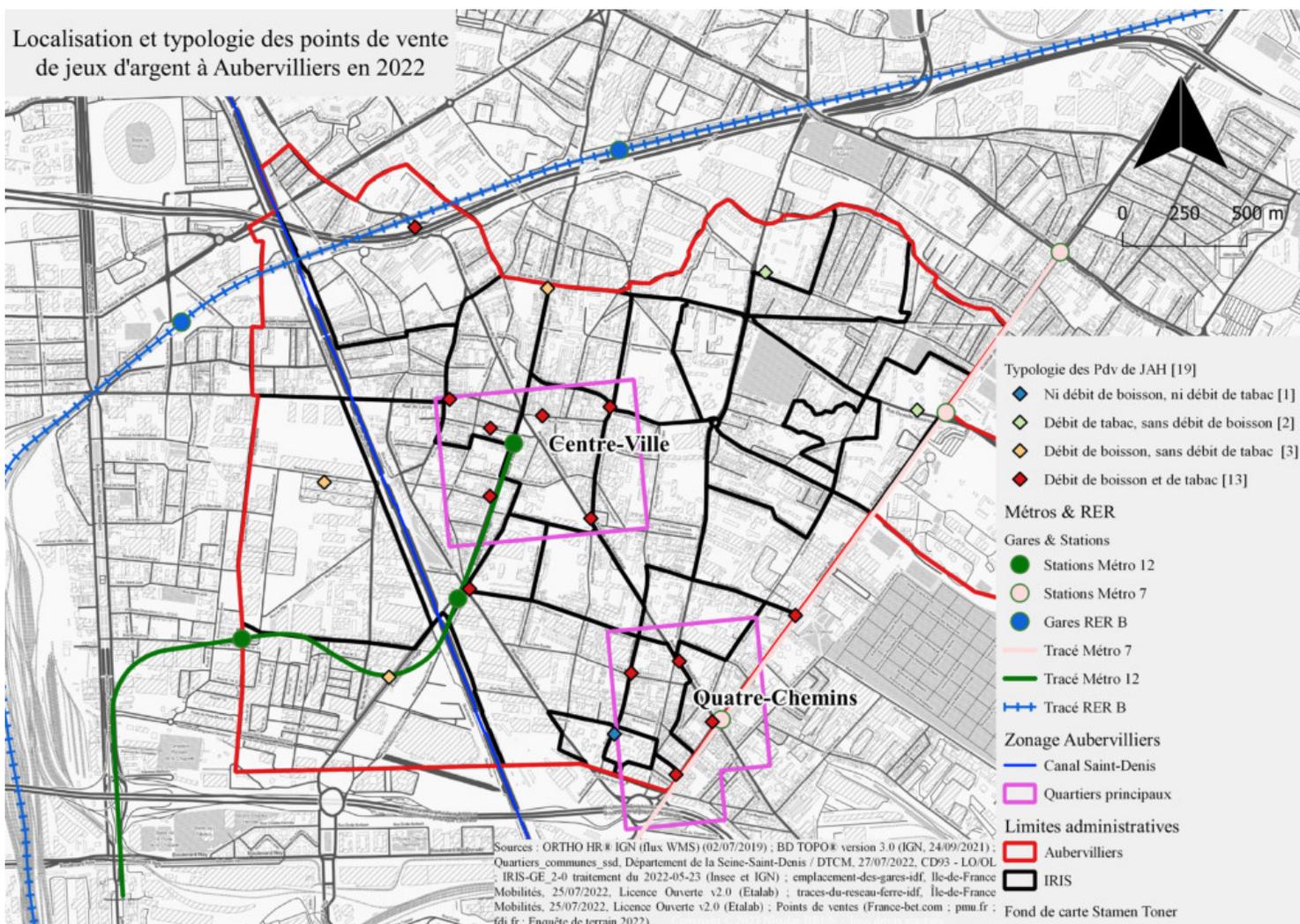
1. Le point de vente de jeux d'argent et de hasard : un espace aménagé

Dans un premier temps, je reviendrai rapidement sur les modalités de l'enquête de terrain. Puis à travers une description d'un point de vente de jeux d'argent et de hasard (JAH) à Aubervilliers, je présenterai les différents espaces de jeux d'argent présents dans ces établissements. Afin de montrer comment à travers les choix des opérateurs de jeux, ceux-ci contribuent au cloisonnement des espaces de jeux au

Figure 1 :
Différents points de vente de jeux d'argent et de hasard du PMU et de la FDJ à Aubervilliers. (Nicolas Brun, 2022)



Figure 2 :
Localisation et typologie des points de vente de jeux d'argent PMU et FDJ à Aubervilliers en 2022. (Nicolas Brun, 2023)



même titre que les pratiques ludiques et spatiales des usagers.

Aubervilliers, se trouve en Seine-Saint-Denis, à la limite des XVIII^e et XIX^e arrondissements parisiens (Figure 2). J'y ai effectué mon terrain de recherche de janvier à juin 2022, période durant laquelle j'ai étudié les 19 points de vente de JAH de la commune, qui offrent dans le même établissement à la fois des espaces de jeu du PMU et de la FDJ. Cette recherche s'appuie sur un travail d'observation participante et d'entretien informel avec les usagers des points de vente de JAH d'Aubervilliers. Par la suite, dans le but d'approfondir ce premier travail, des entretiens plus approfondis devront être réalisés auprès des acteurs des points de vente (gérants, employés, clients).

Les points de vente PMU et FDJ d'Aubervilliers, majoritairement des débits de boisson, aménagent leur espace intérieur tel que présenté sur la figure 3.

Près de l'entrée, se trouve l'espace réservé aux jeux de la FDJ (loteries, grattages) et aux paris sportifs (*ParionsSport*). À cet endroit, le présentoir des jeux à gratter (*Illiko*) et une caisse spécifique aux jeux de la FDJ accueillent les clients. Cette zone est marquée par le flux d'usagers qui y circulent, tous les clients devant passer par cet espace pour pénétrer dans le point de vente. Le flux de clientèle passant dans l'espace dédié aux jeux de la FDJ sert donc de zone de passage aussi bien aux joueurs FDJ, qui ne restent jamais très longtemps dans le point de vente, qu'aux turfistes qui souhaitent rejoindre ou quitter l'espace PMU, ainsi qu'aux clients venus acheter leur paquet de cigarettes lorsque le point de vente dispose d'un débit de tabac, celui-ci se trouvant souvent proche de l'entrée. Dans cet espace estampillé FDJ, la couleur bleue, emblème de cette dernière, se donne à voir, tout comme les affiches publicitaires mettant en avant les jeux et les gains à venir, ainsi que les

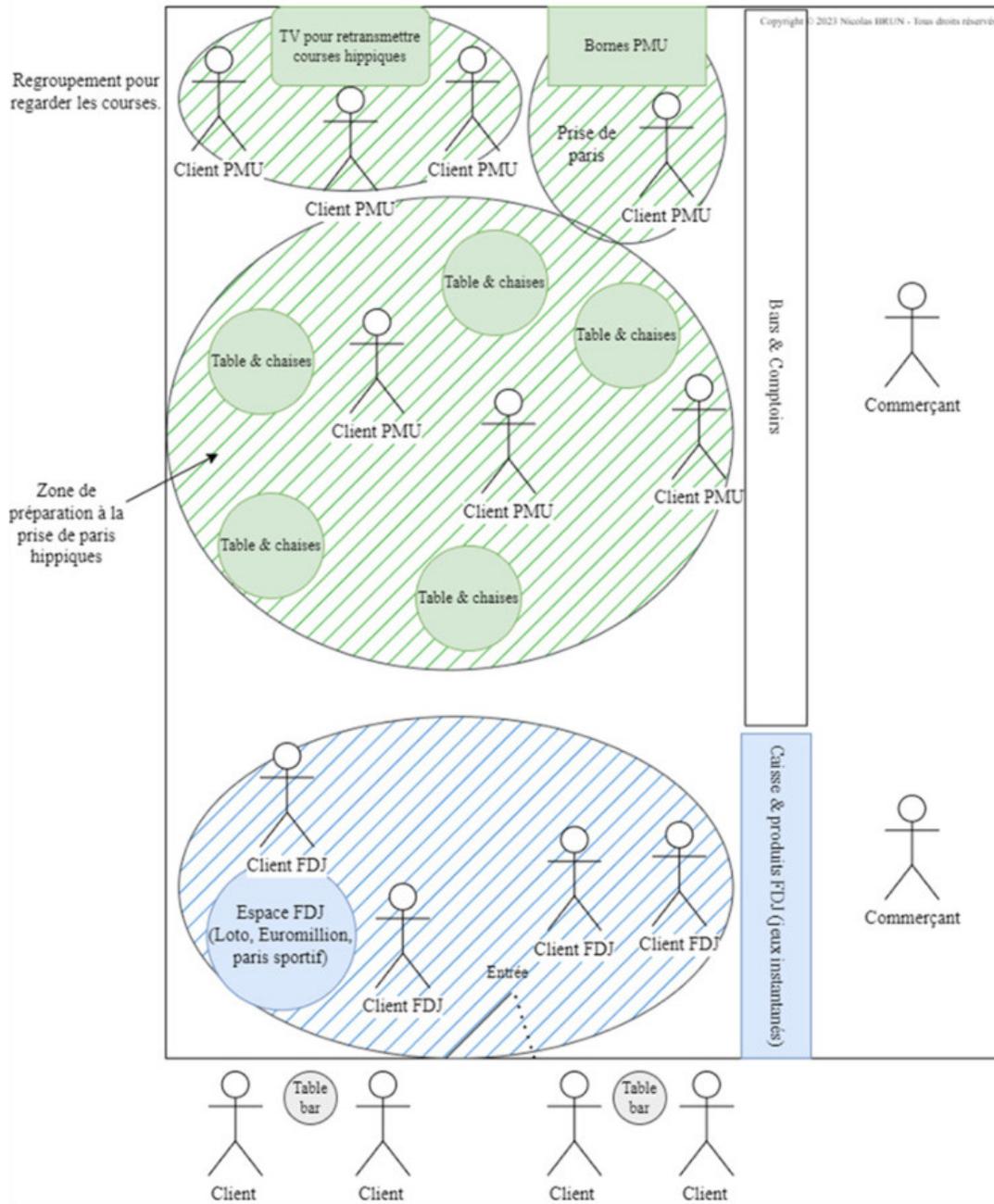
gains déjà remportés dans le point de vente. Elle est généralement dépourvue de mobilier incitant les joueurs à rester, à l'exception de quelques présentoirs destinés à la préparation des grilles de Loto/EuroMillions et de paris sportifs.

À l'inverse, dans l'espace réservé aux activités de paris hippiques, des tables et des chaises sont le plus souvent installées; s'y trouvent également des écrans diffusant *EquidiaTV* et une ou plusieurs bornes de prise des paris. Cet espace est généralement situé à proximité du comptoir du bar, mais surtout à l'écart des autres espaces du point de vente afin de préserver à la fois l'entre-soi des parieurs hippiques, mais aussi le reste de la clientèle qui pourrait être dérangé par le bruit des écrans TV qui retransmettent les courses et par les bruyants turfistes (Martignoni-Hutin, 1992, p. 10 ; Valin, 2013, p. 386). Les équipements mis à disposition permettent aux joueurs de s'installer et de passer du temps dans cet espace. Enfin, comme pour l'espace de la FDJ, l'espace du PMU est marqué par l'identité visuelle souhaitée par le PMU. Ainsi, la couleur verte, emblématique de la marque hippique, est présente dans ces espaces, notamment à travers les bornes de prise des paris, de couleur verte, les affiches publicitaires, le logo de l'enseigne et les gains auparavant remportés dans le point de vente par les turfistes qui le fréquentent. Pour les points de vente, qui disposent de plusieurs salles, comme c'est le cas pour *le Malibu* ou *le Café du Marché*, on peut même trouver le logo du PMU au-dessus de l'embrasure de l'entrée de la salle réservée aux turfistes, afin de bien signifier aux clients l'usage de cet espace.

2. Des micro-territoires de l'entre-soi

Dans un point de vente de Jeux d'argent et de hasard, les joueurs peuvent s'adonner à différentes formes de jeux d'argent, les paris hippiques pour le PMU et les jeux de loteries, jeux à gratter et paris sportifs pour la FDJ. Étant donné leurs natures

Figure 3 :
Représentation simplifiée de l'organisation interne d'un bar-PMU/FDJ d'Aubervilliers
 (Nicolas Brun, 2023).



*Figure 4 :
Vie des points de vente de jeux d'argent à Aubervilliers. En haut les turfistes se regroupent devant les écrans TV du bar-PMU Le Celtique pour suivre la course du moment. En bas, un groupe de parieurs prennent un café devant le Madison.
(Nicolas Brun, 2022)*



différentes, ces jeux d'argent n'entraînent pas les mêmes usages des points de vente de jeux d'argent et de hasard. Notamment en termes de temps alloué à la pratique même du jeu, quelques minutes tout au plus pour les jeux à gratter de la FDJ, à plusieurs dizaines de minutes voire plusieurs heures pour les turfistes les plus chevronnés. Les turfistes et les adeptes des jeux de la FDJ n'ont ainsi pas le même usage spatial et temporel des points de vente. Les premiers se considèrent comme des habitués et resteront parfois plusieurs heures dans le point de vente, tandis que les seconds seront des usagers de passage, qui n'iront pas s'aventurer au-delà de l'espace dédié aux jeux de la FDJ.

Les pratiques ludiques des usagers vont également entraîner des sociabilités ludiques différentes. Pour un turfiste, les échanges avec les autres parieurs font partie du jeu (Martignoni-Hutin, 1992, p.8; Mangel, 2006, p.39 ; Valin, 2013, p.383), comme le fait de se rassembler devant les écrans TV au moment des courses (Figure 4, image de droite). La sociabilité des turfistes bien que supérieure à celle des joueurs FDJ, qui n'en ont aucune ou presque entre eux, n'en reste pas moins une « *sociabilité éphémère* » (Valin, 2013, p.383). Tandis qu'entre les groupes, les échanges sont rares, n'ayant pas ou peu de points en communs, si ce n'est de se retrouver dans un même lieu pour jouer à des jeux différents.

Cependant, malgré le partage de ce même lieu, les usagers de ces deux groupes ne partagent pas les mêmes espaces. Cette séparation des espaces est accentuée par les choix des opérateurs de jeux d'argent du PMU et de la FDJ. En effet, le choix de positionner pour la FDJ ces équipements au niveau de l'entrée et pour le PMU de se positionner plus en retrait dans le point de vente, marque une première volonté des deux opérateurs de bien différencier leurs espaces respectifs. Le PMU participe ainsi à travers ce

choix à façonner « *l'entre-soi [...] communautaire [des turfistes] et le clivage entre les différentes populations d'usagers* » des points de vente (Valin, 2013, p. 387). Tandis que la FDJ avec un emplacement à proximité de l'entrée, facilite grandement l'écoulement du flux plus ou moins important d'usagers venus jouer à ses jeux. De plus, les codes couleurs respectifs, le bleu pour la FDJ et le vert pour le PMU, participent également à construire visuellement ces espaces de jeux spécifiques à chacun des deux opérateurs. Tout comme la pose d'affichage publicitaire, des logos du PMU ou de la FDJ, contribue également à ce phénomène de cloisonnement de ces espaces, jusqu'à - comme cela a été mentionné précédemment - installer au-dessus de l'embrasement des salles dédiées aux courses hippiques, le logo du PMU, pour bien signifier aux éventuels usagers qu'ici se trouve le territoire des turfistes, en opposition au territoire des usagers des jeux de la FDJ.

Références bibliographiques :

Mangel A.-C., 2006, *Le succès du Pari Mutuel Urbain auprès des populations d'origine étrangère. L'influence d'une situation d'immigration sur la pratique d'un jeu d'argent*. Mémoire de master 2. URL : <https://consommations-et-societes.fr/uploads/documents/200903CLAIREMANGELPMUMemoireM2.pdf>

Martignoni-Hutin J.-P., 1992, « Jeux, joueurs, espace de jeu: Le course par course du P.M.U. », *Ethnologie française*, vol. 22, no 4, p. 472-489.

Niedzielski P.-E., 2018, *Sociabilités de comptoir: une ethnographie des débits de boissons* (Thèse de doctorat). URL : <https://tel.archives-ouvertes.fr/tel-03000539>

Valin A., 2013,, *Le hasard en sociologie: autour des pratiques quotidiennes des jeux d'aléa* (These de doctorat). Consulté à l'adresse <https://www.theses.fr/2013BESA1024>

Vercher E., 2003, « Les jeux d'argent à l'épreuve d'Internet: l'esthétique entre l'interaction publique et l'imaginaire », X^o *Colloque bilatéral franco-roumain, CIFSIC Université de Bucarest*, 28 juin – 3 juillet.

Pour citer cet article :

BRUN Nicolas, « Jeux de hasard et d'argent et micro-proximités dans les bars-PMU. L'exemple d'Aubervilliers. », o | 2023 - *Ma Proximité, GéoProximitéS*, URL : <https://quamoter.hypotheses.org/3153>



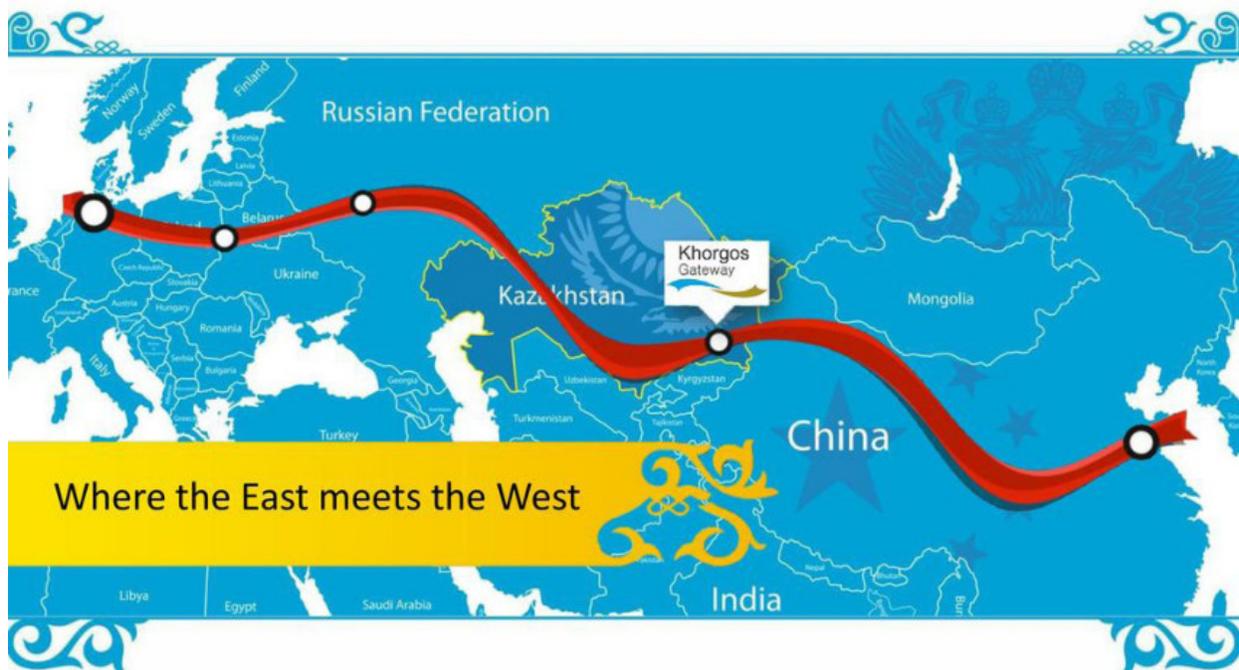
Proximité et frontière : vivre le « rêve chinois » à Khorgos

Le « rêve chinois » est une expression employée par Xi Jinping lors de son élection au poste de secrétaire général du Comité central du Parti Communiste Chinois en 2011. Il s'agit d'un concept qui doit amener vers un renouveau de la Chine, un slogan politique en accord avec l'idéal socialiste du gouvernement. Ce terme pluriel appelle notamment à la transformation du mode de vie où « *l'individu n'est pas produit par une société, mais à l'inverse, il parvient à co-créer la société avec les autres à travers ses activités et ses relations quotidiennes* ». Le rêve chinois est collectif et est le moteur des politiques chinoises (Wang, 2014). En 2013, le Président chinois Xi Jinping lance le projet des nouvelles routes de la soie, aussi appelées *Belt and Road Initiative* (BRI), une illustration de cette collaboration menant vers une société idéale. Ces routes ont pour objectif de développer des axes de commerce terrestres et maritimes entre la Chine et le reste du monde pour soutenir sa croissance économique. L'axe terrestre, au départ de la ville de Xi'an dans le centre de la Chine, permet d'acheminer des marchandises vers l'Europe en passant notamment par le Kazakhstan, la Russie et la Biélorussie. Le passage des frontières par train ou par camion est ainsi un enjeu de réussite de la Belt and Road Initiative.

Le premier point de passage frontalier, Khorgos, entre la Chine et le Kazakhstan,

est devenu une vitrine du succès du gouvernement chinois. Cet espace, initialement peu densément peuplé et aux infrastructures logistiques quasiment inexistantes, se retrouve sous le feu des projecteurs depuis dix ans. Le géant chinois s'impose sur ce territoire pour développer son projet économique et l'analyse des inégalités territoriales à la frontière devient un outil d'étude de cette menace. En effet, l'analyse du fonctionnement de la continuité ou de la discontinuité des réseaux pose selon Christiane Arbaret-Schulz le paradoxe suivant : « *Le réseau crée artificiellement de la proximité là où il y a de la distance, inversement la frontière crée artificiellement de la distance, là où il y a de la proximité.* » (Arbaret-Schulz, 2008). Il est également intéressant de souligner que « *la frontière gestionnaire est instrumentalisée dans le cadre de jeux d'acteurs complexes dans lesquels les pratiques liées à la proximité (physique) sont étroitement articulées aux pratiques relevant de la mise à distance (par la frontière).* » (Groupe frontière, 2004). Il est ainsi pertinent de questionner l'impact du projet des routes de la soie à travers le lien entre les acteurs du territoire et la notion de gouvernance autour de la frontière. Comment l'étude de la vie à proximité d'une frontière peut-elle être révélatrice des inégalités d'une politique internationale ? Afin de répondre à cette question, nous étudierons le développement de la zone

*Figure 1 :
Là où l'Est rencontre l'Ouest, Source : Belmaachi, 2018*



transfrontalière de Khorgos à l'aide d'images satellites. Nous dresserons un portrait des activités humaines bousculées par la proximité du projet international.

1. Les routes de la soie : un accélérateur de développement

De chaque côté de la frontière, deux villes, Khorgos¹ du côté chinois et Khorgas^{2,3}, du côté kazakhstanaise, se font face. En 1881, le traité de Saint-Pétersbourg, aussi appelé traité sur la région d'Ili, permet de situer la frontière entre l'Empire russe et l'Empire Qing le long de la rivière Khorgas (Moiseev, 2003). Cette frontière marquera la séparation entre l'Union des Républiques Socialistes et Soviétiques (U.R.S.S.) et la République Populaire de Chine (R.P.C.) ; et après 1991 et l'indépendance des États satellites, entre le Kazakhstan et la Chine. Du côté chinois, le poste frontière se situe dans la préfecture autonome kazakhe d'Ili de la région autonome ouïghoure du Xinjiang, à 670km d'Ürümqi, capitale provinciale. Entre 1983 et 1987, la frontière s'est ouverte à Khorgos grâce à un entrepôt pour les marchandises voyageant entre l'U.R.S.S. et la R.P.C. Au début des années 1990, Khorgos devient rapidement un point de transit clé pour les commerçants faisant la navette pour acquérir des marchandises à la nouvelle frontière internationale sino-kazakhstanaise. Ils développent ainsi le « commerce de valise »⁴ pour les particuliers. Ce développement territorial demeure alors limité à quelques villages et parcelles agricoles à la fin des années 2000. (Damiani, Bachelet, 2018, Grant, 2020, Thorez, 2011).

La population de la ville district est désormais estimée à 64 821 habitants en 2018 (Bureau des statistiques de la région autonome ouïghoure du Xinjiang, 2020). La construction d'une zone de libre-échange annoncée en 2004 du côté chinois, 2011 du côté

kazakhstanaise permet la croissance de la coopération entre les deux pays. L'autoroute internationale et la ligne de chemin de fer assurent la connectivité de la zone. Selon les autorités douanières, 4 700 trains ont passé la frontière en 2020 (China Global Television Network français, 2021). Ce sont avant tout les infrastructures logistiques qui ont impacté le développement territorial avec la construction d'un port à sec, des entrepôts de stockage et une zone de transbordement. En effet, la Chine et l'Europe fonctionnent avec un écartement de rails quasiment standard de 1,43m tandis que la Russie et l'Asie centrale ont un écartement de 1,52m. Ces écarts créent des ruptures de charge et impliquent un transbordement des conteneurs et d'autres changements techniques pour permettre aux trains de circuler. La fluidité du trafic à Khorgos est donc un enjeu essentiel pour la réussite de la BRI.

2. Un développement inégal de chaque côté de la frontière

On observe très nettement sur les deux photographies aériennes ci-dessous l'évolution spatiale du territoire. La première image montre les prémices du développement des infrastructures. La seconde, une urbanisation plus dense mais aussi des parcelles agricoles intensément exploitées. Malgré les annonces du gouvernement chinois de vouloir créer des partenariats « gagnant-gagnant », l'espace de la frontière kazakhstanaise est quasiment inexploité.

En rouge, on observe dans un premier temps que les zones logistiques occupent la majorité de l'espace, soulignant ainsi l'importance du développement économique de l'espace transfrontalier. Du côté chinois, cette zone se divise en deux pour se concentrer autour de la zone de passage de la voie de chemin de fer et des voies routières. On observe un phénomène similaire du côté

¹ 霍爾果斯 en chinois simplifié, Huò'ěrguōsī en pinyin..

² Қорғас / Qorğas en kazakh, Xoproc en russe.

³ Toutes les traductions des termes, textes et documents sont de l'auteur.

⁴ Le commerce de valise est une activité réalisée par une personne ou un groupe qui se rendent à titre individuel dans un lieu privilégié pour y effectuer de multiples achats, souvent à prix réduits à des fins de revente.

Figure 2 :
Vue satellite de Khorgos, Source : Google Earth Pro, 2013

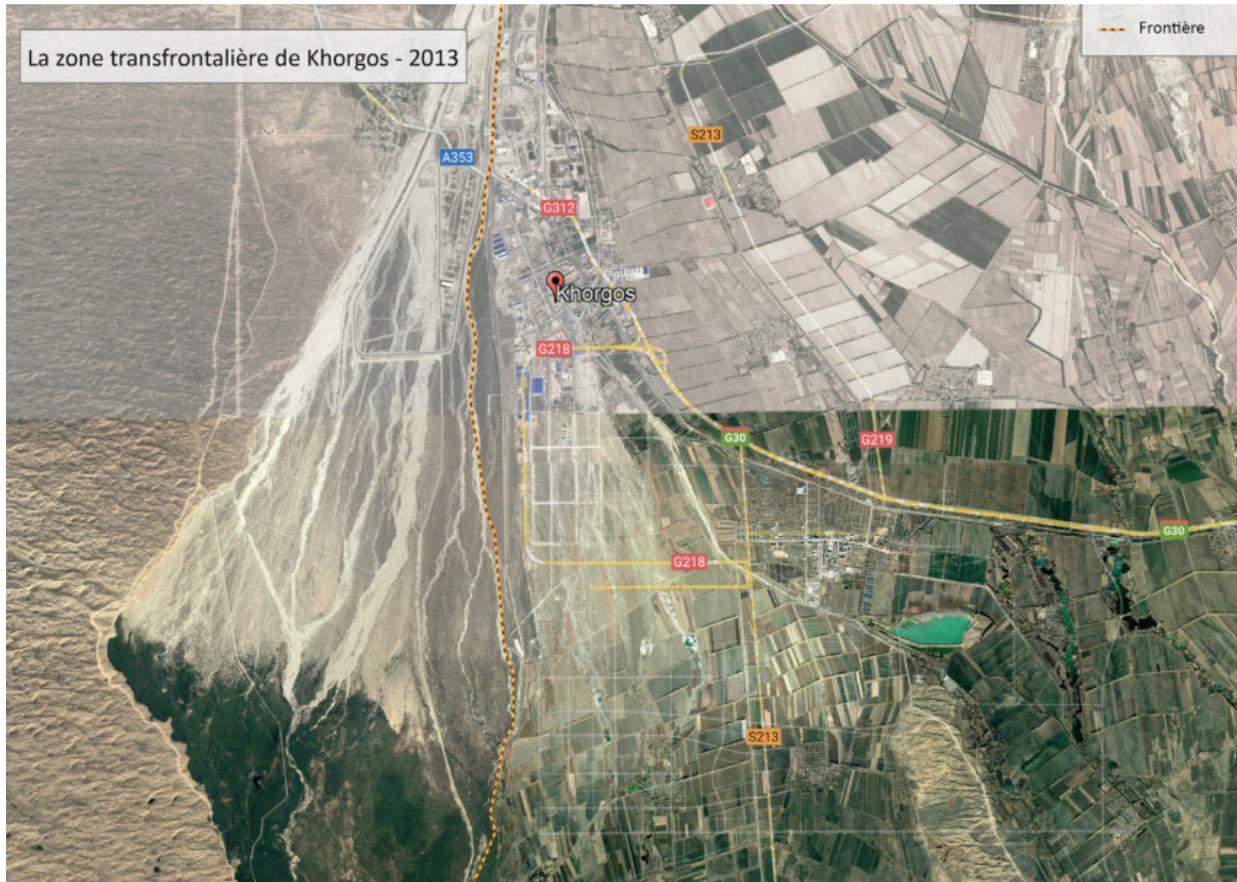


Figure 3 :
Vue satellite de Khorgos, Source : Google Earth Pro, 2022



Figure 4:
La zone transfrontalière de Khorgos en 2022 ; Fond de carte : Google Earth Pro,
Réalisation : Hiliquin, 2023



kazakhstanais mais à une échelle bien plus réduite. Les zones chinoises sont huit fois plus développées au nord comme au sud tandis que le transbordement des trains s'effectue également du côté chinois. La zone de contrôle douanier est également deux fois plus importante mais aussi plus organisée et plus moderne. L'intensification de la présence chinoise est à la fois économique mais aussi administrative et symboliquement politique. L'entrée sur le territoire chinois est extrêmement réglementée et la présence de drapeaux, officiers en uniformes et bâtiments à l'architecture simple en béton crée une démarcation nette entre les deux pays.

Concernant la présence humaine, un espace au nord en violet concentre du côté kazakhstanais des zones d'habitations, une offre en hôtellerie et des magasins d'objets divers. Ces installations correspondent à la pratique du « commerce de valise » et permettent aux populations centrasiatiques de ne rester que quelques jours en transit à la frontière et de rejoindre par la suite les grands bazars situés plus au sud en Asie centrale (Almaty, Bichkek, Och). La ville la plus proche est Jarkent, à environ 40 kilomètres à l'ouest où se trouve la plus grande partie de la population travaillant à la frontière et dans le commerce. Du côté chinois, ces zones d'habitations sont bien plus étendues. À proximité des zones logistiques, on décompte quatre villages. Le plus grand est par ailleurs situé le long de la route principale permettant de desservir la zone logistique. De nombreuses infrastructures sont présentes : commerces mais aussi écoles, hôpitaux, bureau de poste, banques. L'établissement des populations chinoises est bien plus affirmé que du côté kazakhstanais. Enfin, l'agriculture est inexistante à proximité de la frontière kazakhstanaise tandis que l'on observe de nombreux champs à proximité des villages chinois. La diversification des secteurs économiques : commerce et

logistique, agricole, tertiaire, permet à Khorgos de progressivement devenir attractif. Cette proximité à la frontière n'a cependant pas le même effet du côté kazakhstanais. On notera que la volonté politique chinoise d'attirer de nouvelles populations est très forte et crée un réel impact local. En effet, le gouvernement provincial a annoncé vouloir poursuivre le développement de Khorgos : « *En 2022, toute la ville adhèrera toujours à la direction de la pensée de Xi Jinping sur le socialisme à la Chinoise de la nouvelle ère, étudiera et mettra en œuvre en profondeur l'esprit du 20e Congrès national du Parti communiste chinois et l'esprit du secrétaire général Xi* » (Gouvernement de la région autonome ouïghoure du Xinjiang, 2022). En réformant les secteurs agricoles, industriels, immobiliers, commerciaux, touristiques et des transports, le gouvernement provincial espère créer de nouveaux emplois et devenir une zone toujours plus attractive pour les citoyens chinois en tenant la promesse de vivre le « rêve chinois ». Cette étude d'occupation des sols révèle que le développement de la frontière permet un réel essor économique du côté chinois tandis que la zone kazakhstanaise est encore en cours de mutation.

Pour conclure, l'installation de populations à proximité de la frontière est un avantage pour le gouvernement chinois. Il ne s'agit pas ici d'une opportunité créée par les autorités mais d'un partenariat gagnant-gagnant avec les populations locales Han qui forment ainsi un circuit économique fermé à l'avantage des citoyens chinois. Ce développement économique se fait sans, voire au détriment, des citoyens kazakhstanais locaux dont le gouvernement ne peut investir autant, que ce soit sur le plan infrastructurel ou politique, pour occuper le territoire. Ainsi, la vie et le développement économique à proximité de la frontière deviennent un exemple des enjeux démontrant les inégalités engendrées par le projet des routes de la soie. On observe des

phénomènes similaires sur les différents postes frontières de la Chine, vers les corridors sino-pakistanaïes ou sino-kirghizes.

Références bibliographiques :

Arbaret-Schulz C., 2008. « La question du continu et du discontinu à l'épreuve de la dimension technique des sociétés », *Continu et discontinu dans l'espace géographique*, Tours, Presses universitaires François-Rabelais

Bureau des statistiques de la région autonome ouïghoure du Xinjiang, 2020. « 3-7 Population par groupe ethnique par région, état, ville et comté (ville) », URL : <https://tjj.xinjiang.gov.cn/tjj/rkjyu/202006/3b1eef1049114b0c9cf9e81bf18433ef.shtml>

China Global Television Network Français, 2021. « Port terrestre de Khorgos, dans le Xinjiang : encore et toujours plus de trains », URL : <https://www.youtube.com/watch?v=frxJZzCPBvo>

Damiani I., Bachelet V., 2018. « Représentations géopolitiques sur la Route de la Soie, une étude à l'aide de l'analyse cartographique et du traitement d'images satellites », *L'Espace Politique*, no. 34.

Gouvernement de la région autonome ouïghoure du Xinjiang, 2022. « Zone de développement économique de Khorgos (ville) 2022 », *Bulletin statistique national du développement économique et social*, disponible à : <http://www.xjhegs.gov.cn/xjhegs/c114391/202305/e76b5ac7038249deb1eda993d1d57b76.shtml>

Grant A., 2020. "Crossing Khorgos: Soft power, security, and suspect loyalties at the Sino-Kazakh boundary", *Political Geography*, vol 76

Groupe Frontière (Christiane Arbaret-Schulz, Antoine Beyer, Jean-Luc Piermay, Bernard Reitel, Catherine Selimanovski, Christophe Sohn et Patricia Zander), 2004. « La frontière, un objet spatial en mutation, *EspacesTemps.net*

Moiseev V. A., 2003. *La Russie et la Chine en Asie centrale : (Seconde moitié du XIXe siècle - 1917)*, Barnaoul

Thorez J., 2008. « Bazars et routes commerciales en Asie centrale – Transformation post-soviétique et « mondialisation par le bas » », *Revue européenne des migrations internationales*, vol. 24 – no.3-2008, p. 167-189

Wang Y., 2014. « Le rêve chinois : imaginaire social ou slogan politique ? », *Sociétés*, vol. 124, no. 2, p. 101-110.

Pour citer cet article :

HILIQUE Marie, « Proximité et frontière : vivre le « rêve chinois » à Khorgos. », o | 2023 - *Ma Proximité*, GéoProximitéS, URL : <https://quamoter.hypotheses.org/3166>

Conclusion

La Proximité, c'est pourtant simple ! Proposition de carte heuristique de la proximité

Sylvie Coupleux
Maîtresse de conférences en Géographie
Université d'Artois
UR 2468 Discontinuités
Cofondatrice et membre du comité éditorial de
GéoProximitéS

sylvie.coupleux@univ-artois.fr

Sylvie Delmer
Maîtresse de conférences en Géographie
Université de Lille
ULR TVES
Cofondatrice et membre du comité éditorial de
GéoProximitéS

sylvie.delmer@univ-lille.fr

Nicolas Lebrun
Maître de conférences HDR en Géographie
Université d'Artois
UR 2468 Discontinuités (Artois)
UR 4287 Habiter le Monde (UPJV)
Cofondateur et directeur de la revue
GéoProximitéS

nicolas.lebrun@univ-artois.fr

Corinne Luxembourg
Professeure des universités en géographie
Université Sorbonne Paris Nord
UR Pléiade
Cofondatrice et membre du comité éditorial de
GéoProximitéS. Secrétariat éditorial.

corinne.luxembourg@univ-paris13.fr

Grâce aux 44 articles qui précèdent le présent texte, écrits par 50 auteur·ices issu·es d'une douzaine de disciplines, nous en savons un peu plus sur la proximité. Nous avons eu le plaisir d'embrasser la richesse et la diversité de celle-ci, comme autant de promesses de chantiers à explorer dans les futurs numéros de la revue GéoProximitéS.

Faire la synthèse d'un numéro aussi riche, autour d'un terme pourtant si simple – la proximité – nous a semblé être un exercice périlleux, et au résultat assurément fastidieux pour le lecteur. Mais, comme nous ne comptions pas pour autant nous dérober à l'exercice, nous nous sommes dit qu'un joli dessin valait mieux qu'un long discours. C'est pourquoi, nous avons souhaité tirer les leçons de l'ensemble de ces textes, sous forme d'une carte heuristique.

Bien sûr, sur cette carte nous avons dû faire des choix : celui d'y mentionner une fois chacun des textes de ce numéro,

mais de ne pas y citer des références extérieures, généralement mobilisées par les premiers.

Puisse ce document trouver écho dans les réflexions sur la proximité, et vous convaincre que la proximité c'est vraiment simple !



La proximité, c'est pourtant simple !

Carte heuristique de la proximité

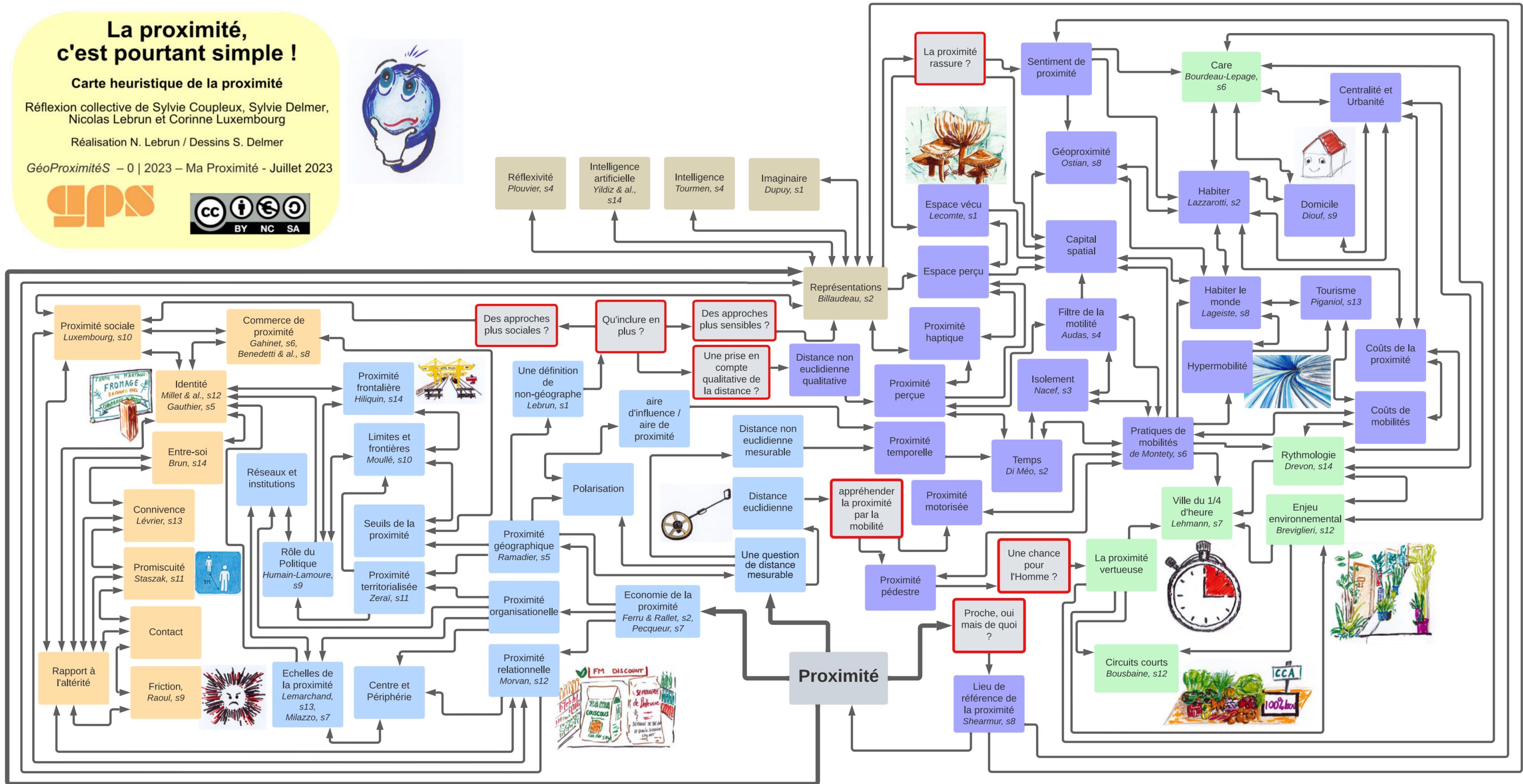
Réflexion collective de Sylvie Coupleux, Sylvie Delmer, Nicolas Lebrun et Corinne Luxembourg

Réalisation N. Lebrun / Dessins S. Delmer

GéoProximitéS – 0 | 2023 – Ma Proximité - Juillet 2023



Réflexivité Plouvier, s4
Intelligence artificielle Yildiz & al., s14
Intelligence Tourmen, s4
Imaginaire Dupuy, s1



Références bibliographiques :

AUDAS Nathalie, « Expériences de vie confinée. Vers une recomposition temporaire de(s) proximité(s) », o | 2023 – Ma Proximité, *GéoProximitéS*, URL : <https://quamoter.hypotheses.org/1966>

BENEDETTI Juliette, EMSELLEM Karine & BOUISSOU Stéphane, « D'ici ou de là-bas ? Diversité d'appréhension des proximités alimentaires à partir des points de vente niçois. », o | 2023 – Ma Proximité, *GéoProximitéS*, URL : <https://quamoter.hypotheses.org/2490>

BILLAUDEAU Valérie, « Proximité « film de recherche et spectateurs » : exemple de Scoper », o | 2023 – Ma Proximité, *GéoProximitéS*, URL : <https://quamoter.hypotheses.org/1739>

BOURDEAU-LEPAGE Lise, « La difficile alliance des formes de proximités en matière de bien-être », o | 2023 – Ma Proximité, *GéoProximitéS*, URL : <https://quamoter.hypotheses.org/2209>

BOUSBAINE Antonia, « De quelles proximités parle-t-on dans les circuits-courts wallons ? », o | 2023 – Ma Proximité, *GéoProximitéS*, URL : <https://quamoter.hypotheses.org/2851>

BREVIGLIERI Marc, « Biens communs de proximité et pouvoir climatisant des ambiances urbaines. », o | 2023 – Ma Proximité, *GéoProximitéS*, URL : <https://quamoter.hypotheses.org/2858>

BRUN Nicolas, « Jeux de hasard et d'argent et micro-proximités dans les bars-PMU. L'exemple d'Aubervilliers. », o | 2023 – Ma Proximité, *GéoProximitéS*, URL : <https://quamoter.hypotheses.org/3153>

CONSIDERE Sylvie, « L'espace de proximité au cœur des apprentissages en géographie au cycle 3 », o | 2023 – Ma Proximité, *GéoProximitéS*, URL : <https://quamoter.hypotheses.org/1794>

DI MEO Guy, « Espaces et temps de la proximité », o | 2023 – Ma Proximité, *GéoProximitéS*, URL : <https://quamoter.hypotheses.org/1699>

DIOUF François Singue, « Le foyer la nuit, un espace de proximité redécouvert à la faveur de la covid-19 à Dakar, au Sénégal », o | 2023 – Ma Proximité, *GéoProximitéS*, URL : <https://quamoter.hypotheses.org/2577>

DREVON Guillaume, « Restaurer les proximités spatiales et temporelles. Une approche par la rythmologie », o | 2023 – Ma proximité, *GéoProximitéS*, URL : <https://quamoter.hypotheses.org/3128>

DUPUY Lionel, « À la recherche du temps perdu (Marcel Proust) : rhétorique & réalité d'une proximité accessible à tous. », o | 2023 – Ma proximité, *GéoProximitéS*, URL : <https://quamoter.hypotheses.org/1574>

FERRU Marie & RALLET Alain, « Regards croisés sur les proximités : un intérêt renouvelé pour la géographie et les sciences sociales ? », o | 2023 – Ma proximité, *GéoProximitéS*, URL : <https://quamoter.hypotheses.org/1721>

GAHINET Marie-Christine, « L'évolution de la proximité dans le commerce alimentaire », o | 2023 – Ma Proximité, *GéoProximitéS*, URL : <https://quamoter.hypotheses.org/2201>

GAUTHIER Catherine, « De l'étrange proximité socio-spatiale du kebab en région », o | 2023 – Ma Proximité, *GéoProximitéS*, URL : <https://quamoter.hypotheses.org/2090>

- HILQUIN Marie, « Proximité et frontière : vivre le « rêve chinois » à Khorgos. », o | 2023 – Ma proximité, *GéoProximitéS*, URL : <https://quamoter.hypotheses.org/3166>
- HUMAIN-LAMOURE Anne-Lise, « Quand la proximité fait loi », o | 2023 – Ma Proximité, *GéoProximitéS*, URL : <https://quamoter.hypotheses.org/2550>
- KADRI Myriem, « Mes proximités, une affaire de distance sensible ? », o | 2023 – Ma Proximité, *GéoProximitéS*, URL : <https://quamoter.hypotheses.org/2141>
- LAGEISTE Jérôme, « Voyager ou faire l'expérience conjointe de la proximité et du lointain », o | 2023 – Ma Proximité, *GéoProximitéS*, URL : <https://quamoter.hypotheses.org/2472>
- LAZZAROTTI Olivier, « Proximité... hum... Laisse-moi un peu réfléchir. Ok... », o | 2023 – Ma Proximité, *GéoProximitéS*, URL : <https://quamoter.hypotheses.org/1784>
- LEBRUN Nicolas, « Pour une conscience de proximité(s) », o | 2023 – Ma proximité, *GéoProximitéS*, URL : <https://quamoter.hypotheses.org/1335>
- LECOMTE Flora, « Dis-moi comment tu nommes tes champignons, je te dirai d'où tu viens : comment le champignon nourrit l'appropriation territoriale par la proximité », o | 2023 – Ma proximité, *GéoProximitéS*, 2023/0 URL : <https://quamoter.hypotheses.org/1615>
- LEHMANN Xavier, « La proximité, une question de typologie(s) ? », o | 2023 – Ma Proximité, *GéoProximitéS*, URL : <https://quamoter.hypotheses.org/2310>
- LEMARCHAND Nathalie, « L'Union Géographique Internationale (UGI) : Proximités et approche scalaire », o | 2023 – Ma Proximité, *GéoProximitéS*, URL : <https://quamoter.hypotheses.org/3069>
- LEVRIER Alexis, « Les enjeux d'un "off" jupitérien, ou le dilemme de la proximité entre les présidents et la presse », o | 2023 – Ma Proximité, *GéoProximitéS*, URL : <https://quamoter.hypotheses.org/3061>
- LUXEMBOURG Corinne, « « Gennevilliers est le centre du monde et Paris sa plus proche banlieue » ou le centre du monde comme pensée-outil pour décentrer l'habiter le monde », o | 2023 – Ma Proximité, *GéoProximitéS*, URL : <https://quamoter.hypotheses.org/2664>
- MILAZZO Josepha, « Village global versus Village périurbain. Approximer les métamorphoses villageoises par la proximité », o | 2023 – Ma Proximité, *GéoProximitéS*, URL : <https://quamoter.hypotheses.org/2324>
- MILLET Morgane, DEVLEESHOWER Perrine & SORBA Jean-Michel, « La ferme, expression de proximités renouvelées ? Pour une approche critique depuis la Corse. », o | 2023 – Ma Proximité, *GéoProximitéS*, URL : <https://quamoter.hypotheses.org/2758>
- MONTETY Felix de, « Au plus près de la pente ? Quelques effets sensibles et ethnographiques de mobilités cyclables sur un terrain d'enquête en montagne », o | 2023 – Ma Proximité, *GéoProximitéS*, URL : <https://quamoter.hypotheses.org/2219>
- MORVANYoann, « Le sens de la proximité d'un discount « ethnique » à Marseille. », o | 2023 – Ma Proximité, *GéoProximitéS*, URL : <https://quamoter.hypotheses.org/2863>
- MOULLE François, « La frontière, entre distance symbolique et proximités relationnelles », o | 2023 – Ma Proximité, *GéoProximitéS*, URL : <https://quamoter.hypotheses.org/2654>

NACEF Yannis, « Les hameaux de montagne à l'écart et la recherche de la distance », o | 2023 – Ma Proximité, *GéoProximitéS*, URL : <https://quamoter.hypotheses.org/1799>

OSTIAN Gaspard, « De Abidjan à Rabat en provenance de Paris. Sentiment de proximité dans les mobilités métropolitaines et concept de géoproximité. », o | 2023 – Ma Proximité, *GéoProximitéS*, URL : <https://quamoter.hypotheses.org/2694>

PECQUEUR Bernard, « Comment l'économie des proximités s'est « prise les pieds dans le tapis » et comment en sortir », o | 2023 – Ma Proximité, *GéoProximitéS*, URL : <https://quamoter.hypotheses.org/2320>

PIGANIOL Victor, « Airbnb ou la proximité marchandisée. », o | 2023 – Ma Proximité, *GéoProximitéS*, URL : <https://quamoter.hypotheses.org/3048>

PLOUVIER Théophile, « L'approche réflexive en géographie et le positionnement du chercheur : (en)jeux de proximités ? », o | 2023 – Ma Proximité, *GéoProximitéS*, URL : <https://quamoter.hypotheses.org/1974>

RAMADIER Thierry, « La multidimensionalité de la proximité géographique », o | 2023 – Ma Proximité, *GéoProximitéS*, URL : <https://quamoter.hypotheses.org/2076>

RAOUL Maïwenn, « Proximité et violence. Réalités de terrain(s) dans l'informalité péruvienne. », o | 2023 – Ma Proximité, *GéoProximitéS*, URL : <https://quamoter.hypotheses.org/2585>

SHEARMUR Richard, « Localisation et proximité géographiques : comment les mesurer dans un univers de mobilité ? », o | 2023 – Ma Proximité, *GéoProximitéS*, URL : <https://quamoter.hypotheses.org/2484>

STASZAK Jean-François, « Distance et distanciation », o | 2023 – Ma Proximité, *GéoProximitéS*, URL : <https://quamoter.hypotheses.org/2776>

TAFANI Caroline, « Le développement de la Corse au prisme des proximités locales : enjeux de recherche », o | 2023 – Ma proximité, *GéoProximitéS*, URL : <https://quamoter.hypotheses.org/1375>

TOURMEN Claire, « Le va-et-vient entre proche et périphérique, au cœur du développement de l'intelligence », o | 2023 – Ma Proximité, *GéoProximitéS*, URL : <https://quamoter.hypotheses.org/1991>

YILDIZ Hélène, REITER Alan, « Intelligence Artificielle : Quand la technologie est au service de la proximité sociale et organisationnelle. », o | 2023 – Ma proximité, *GéoProximitéS*, URL : <https://quamoter.hypotheses.org/3136>

ZERAI Faouzi, « Métropolisation et recomposition territoriale d'une petite ville à la périphérie de Tunis : le cas de Soliman. », o | 2023 – Ma Proximité, *GéoProximitéS*, URL : <https://quamoter.hypotheses.org/2769>

Pour citer cet article :

COUPLEUX Sylvie, DELMER Sylvie, LEBRUN Nicolas & LUXEMBOURG Corinne, « La Proximité, c'est pourtant simple ! Proposition de carte heuristique de la proximité », o | 2023 - Ma Proximité, *GéoProximitéS*, URL : <https://quamoter.hypotheses.org/3293>

0 | 2023 - MA PROXIMITÉ

Numéro coordonné par :

Nicolas Lebrun et le comité éditorial

Relecteurs du numéros :

Guy Chiasson, Sylvie Considère, Sylvie Coupleux, Sylvie Delmer, Guillaume Duranel, Emmanuelle Faure, Luc Gwiazdzinski, Anne-Lise Humain-Lamoure, Jérôme Lageiste, Nicolas Lebrun, Fabienne Leloup, Nathalie Lemarchand, Xavier Leroux, Corinne Luxembourg, François Madoré, Yoann Morvan, François Moullé, Fabien Nadou & Nasser Rebaï

Direction de la revue :

Nicolas Lebrun

Comité éditorial de la revue :

Sylvie Coupleux (Université d'Artois), Sylvie Delmer (Université de Lille), Nicolas Lebrun (Université d'Artois) & Corinne Luxembourg (Université Sorbonne Paris Nord)

Comité scientifique de la revue :

Arnaud Alessandrin (sociologie – Université de Bordeaux), Cheikh Ba (géographie – Université Cheikh Anta Diop – Dakar), Karine Bennafla (géographie – Université de Lyon 3), Alberto Capote Lama (géographie – Université de Grenade), Vincent Chabault (sociologie – Université Gustave Eiffel), Guy Chiasson (sciences politiques – Université de Québec en Outaouais), Sylvie Considère (géographie et sciences de l'éducation – Université de Lille – INSPE), Johanna Dagorn (sciences de l'éducation – Université de Bordeaux), Marc Dumont (aménagement – Université de Lille), Guillaume Duranel (architecture – ENSA Rouen), Simon Edelblutte (géographie – Université de Lorraine), Carmen Egea Jiménez (géographie – Université de Grenade), Karine Emsellem (géographie – Université de Nice), Emmanuelle Faure (géographie – Université Paris Est Créteil), Marie-Christine Gahinet (gestion – ESC Rennes), Myriem Kadri-Hassani (géographie et sociologie – Université Sorbonne Paris Nord), Fabienne Leloup (sciences politiques – Université Catholique de Louvain), Nathalie Lemarchand (géographie – Paris 8), François Madoré (géographie – Université de Nantes), Antonin Margier (géographie – Université de Rennes 2), Camille Mortelette (géographie – Université Grenoble Alpes), Yoann Morvan (anthropologie – CNRS Aix-Marseille), François Moullé (géographie – Université d'Artois), Fabien Nadou (économie régionale – EM Normandie), Marianne Petit (géographie – Université d'Artois), Nasser Rebaï (géographie – Université Sorbonne Paris Nord) & Mathilde Vignau (géographie – ESPI Marseille)

Mise en page et mise en ligne :

Corinne Luxembourg, assistée de N. Lebrun



est une revue scientifique à comité de lecture fondée en septembre 2022 par
Sylvie Coupleux, Sylvie Delmer, Nicolas Lebrun et Corinne Luxembourg

<https://geoproximites.fr>

